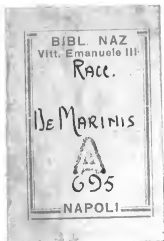


Fénelon (de Salignac de La Mothe), François
[Archevêque de Cambrai]

LES AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE.

Die

Begebenheiten

Telemach's.

LES AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE,

FILS D'ULYSSE,

PAR

F. Salignac de la Mothe Fénelon.

TOME SECOND.





PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRIE EUROPÉENNE,

3, QUAI MALAQUAIS, PRÈS LE PONT DES ARTS;

1849

Die

Begebenheiten

Telemach's.

In
das Deutsche übersetzt
nach

Fenelon.

Zweiter Band.





Paris,
Baudry's Europäische Buchhandlung.
3, QUAI MALAQUAIS, PRÈS LE PONT DES ARTS.

1849

—o—
PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce,
Successeurs de Fain et Thunot ;
28, rue Racine, près de l'Odéon.
—o—

TÉLÉMAQUE.

FRANÇAIS-ALLEMAND.

LES AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE.

TOME SECOND.

LIVRE XIII.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, et les artifices de ce favori, qui était de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès et le trahir lui-même. Il lui avoue que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avait chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandait sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avait épargné et s'était retiré en l'île de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polymène, que lui, Idoménée, avait nommé dans son ordre par écrit; que, malgré la trahison de Protésilas, il n'avait pu se résoudre à se défaire de lui.

Déjà la réputation du gouvernement doux et modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent

Die

Begebenheiten

Telemach's.

Zweiter Band.

Dreizehntes Buch.

Idomeneus erzählt Mentorn sein Zutrauen in Protesilaus und die Ränke dieses Günstlings, der sich mit Timokrates einverstanden, den Philokles zu stürzen und ihn selbst zu verrathen. Er verhehlt ihm nicht, daß er, durch diese zwei Menschen gegen den Philokles eingenommen, dem Timokrates den Auftrag gegeben habe, jenen in einem Feldzug, bei dem er seine Flotte anführte, zu tödten; daß, da dieser seine Absicht verfehlt, Philokles seines Lebens geschont und nach der Insel Samos entwichen sei, zuvor aber dem Polimenes die Anführung der Flotte übergeben habe, den Idomeneus in seinem schriftlichen Befehl zum Anführer derselben ernannt, und daß er, trotz der Verrätherei des Protesilaus, sich nicht habe entschließen können, sich von ihm los zu machen.

Schon lockte der Ruf von der sanften und gemäßigten Regierung des Idomeneus von allen Enden eine Menge Menschen herbei, welche

s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes si long-temps couvertes de ronces et d'épines promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de génisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseilla à Idoménée de faire avec les Peucettes, peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne voulait plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquaient aux Salentins.

En même temps la ville et les villages d'alentour étaient pleins d'une belle jeunesse qui avait langui long-temps dans la misère, et qui n'avait osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenait des sentimens d'humanité, et qu'il voulait être leur père, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendait plus que des cris de joie, que les chansons des bergers et des laboureurs qui célébraient leurs hyménées. On aurait cru voir le dieu Pan avec une foule de satyres et de faunes mêlés parmi les nymphes et dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout était tranquille et riant : mais la joie était modérée, et ces plaisirs ne servaient qu'à délasser des longs travaux : ils en étaient plus vifs et plus purs.

Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'auraient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuraient par un excès de joie, mêlée de tendresse : ils levaient leurs mains tremblantes vers le ciel. Bénissez, disaient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, et qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tous les biens que nous recevons de lui. Nos arrière-neveux,

kamen, sich seinem Staate einzuverleiben, und ihr Glück unter einer so milden Herrschaft zu suchen. Schon versprachen die so lange mit Dornen und wildem Gesträuch bedeckten Gefilde reiche Erndte und bis jetzt in diesen Gegenden noch nie gesehene Früchte. Die Erde öffnete ihren Schooß, vom scharfen Pfluge durchschnitten, und bereitete die Schätze, womit sie den Fleiß des Landmanns belohnt. Von allen Seiten verbreiteten sich wieder die Schimmer der Hoffnung. In Thälern und auf Hügeln sah man Schafe weiden und im Grase spielen, und große Heerden von Hornvieh, von deren Gebrüll die hohen Berge erschollen. Sie düngten das Feld. Mentor hatte diese Heerden herbeizuschaffen gewußt; er hatte dem Idomeneus gerathen, da sie den Salentinern mangelten, sie von den Peuceten, einem benachbarten Volke, gegen die entbehrlichen Dinge, die in Salent nicht mehr geduldet werden sollten, einzutauschen.

Die Stadt und die Dörfer umher wimmelten von einer wohlgebildeten Jugend, welche lange im Elend geschmachtet, und aus Furcht, ihre Leiden zu vermehren, sich nicht getraut hatte, in den Ehestand zu treten. Jetzt, da sie sahen, wie liebevolle Gesinnungen Idomeneus angenommen, wie er sich bestrebte, Vater seines Volkes zu sein, jetzt schreckte sie nicht mehr der Hunger und die andern Plagen, womit die Götter die Erde heimsuchen. Man hörte jetzt nur Töne der Freude, nur die Lieder der Hirten und der Ackerleute, welche das Glück ihrer Ehen feierten. Pan mit seinem Gefolge von Satyrn und Faunen schien beim Tone der Flöten in schattigen Hainen mit Nymphen Tänze zu halten. Ruhe und Fröhlichkeit war in allen Herzen. Aber das Vergnügen wurde mit Mäßigung genossen; es war nur Erholung nach der Arbeit, und eben deßwegen um so lebhafter und reiner.

Die Alten, voll frohen Erstaunens bei dem Anblick einer Glückseligkeit, die sie nicht mehr zu sehen gehofft hatten, weinten Thränen der Freude und Zärtlichkeit. Sie hoben ihre zitternden Hände gen Himmel. „Segne, großer Jupiter," riefen sie aus, „segne einen König, der dir so ähnlich ist, ihn, das kostbarste aller Geschenke, das deine Hand uns je ertheilte. Zum Glücke der Menschen schufst du ihn; lohne ihm die Wohlthaten, die wir von ihm empfangen. Unsere spä-

venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout, jusqu'à leur naissance, et il sera véritablement le père de tous ses sujets. Les jeunes hommes et les jeunes filles qui s'épousaient ne faisaient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur était venue. Les bouches, et encore plus les cœurs, étaient sans cesse remplis de son nom. On se croyait heureux de le voir; on craignait de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avait jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé et de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurais jamais cru, disait-il : il me semblait que toute la grandeur des princes ne consistait qu'à se faire craindre; que le reste des hommes était fait pour eux : et tout ce que j'avais ouï dire des rois qui avaient été l'amour et les délices de leurs peuples me paraissait une pure fable; j'en reconnais maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avait empoisonné mon cœur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimai le plus. Son naturel vif et hardi était selon mon goût : il entra dans mes plaisirs; il flatta mes passions; il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimais aussi, et qui se nommait Philoclès. Celui-ci avait la crainte des dieux, et l'âme grande, mais modérée; il mettait la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, et à ne faire rien de bas. Il me parlait librement sur mes défauts; et lors même qu'il n'osait me parler, son silence et la tristesse de son visage me faisaient assez entendre ce qu'il voulait me reprocher.

Dans les commencemens cette sincérité me plaisait, et je lui protestais souvent que je l'écouterais avec confiance toute ma vie, pour me préserver des flatteurs. Il me disait tout ce que je

testen Enkel, aus diesen zärtlichen Verbindungen entsprungen, die sein Werk sind, werden ihm alles, bis auf ihre Geburt, zu verdanken haben, und mit Recht wird er der Vater seines Volkes genannt werden." Die Jünglinge und die Mädchen, die jetzt das Band der Ehe umschlang, äußerten ihre Freude nur dadurch, daß sie das Lob dessen sangen, der der Schöpfer dieser Freude war. Sein Name war in jedem Munde, in allen Herzen. Man fühlte sich glücklich, ihn zu sehen; man fürchtete, ihn zu verlieren; sein Tod würde alle Familien in die tiefste Trauer versenkt haben.

Idomeneus gestand Mentorn, daß er nie ein innigeres Vergnügen empfunden, als das Vergnügen, geliebt zu sein, und so viele Menschen glücklich zu machen. Nimmer hätte ich dies geglaubt. Ich wähnte, die Größe der Fürsten bestehe nur darin, gefürchtet zu werden; ich hielt dafür, die übrigen Menschen seien nur für sie geschaffen, und was man von Königen erzählte, die die Liebe und die Wonne ihres Volks gewesen sein sollten, schien mir eine bloße Erdichtung. Nun erkenne ich, daß es keine Täuschung ist. Aber laß dir erzählen, wie man es anfieng, mein Herz schon von zarter Kindheit an durch irrige Begriffe über die höchste Gewalt zu vergiften. Alles Unglück meines Lebens rührte daher. Idomeneus begann also:

„Unter allen jungen Männern, die ich kannte, war mir Protesilaus, der ein wenig älter war, als ich, der liebste. Sein lebhafter, emporstrebender Geist gefiel mir. Er nahm Theil an meinen Vergnügungen; er schmeichelte meinen Leidenschaften. Ich hatte noch einen andern jungen Freund, der sich Philokles nannte. Protesilaus erregte bei mir Verdacht gegen diesen. Philokles fürchtete die Götter; er hatte eine große Seele, aber ihre Bewegungen waren gemäßigt. Er suchte seine Größe nicht darin, sich über andere zu erheben, sondern sich selbst zu überwinden, und sich keine niedrige Handlung zu erlauben. Freimüthig sprach er mir von meinen Fehlern, und wenn er es auch nicht wagte, mir Vorstellungen zu thun, so las ich doch hinlänglich aus seinem Stillschweigen und seiner traurigen Miene die Vorwürfe, die er mir machen wollte.

Anfänglich gefiel mir diese Aufrichtigkeit, und oft bezeigte ich ihm, daß ich ihn stets mit Zutrauen hören würde, damit er mich vor der Schmeichelei bewahren möchte. Er sagte mir alles, was ich ihm

devais faire pour marcher sur les traces de mon aïeul Minos, et pour rendre mon royaume heureux. Il n'avait pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor; mais ses maximes étaient bonnes, je le reconnais maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui était jaloux et plein d'ambition, me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci était sans empressement, et laissait l'autre prévaloir; il se contentait de me dire toujours la vérité lorsque je voulais l'entendre. C'était mon bien, et non sa fortune, qu'il cherchait.

Protésilas me persuada insensiblement que c'était un esprit chagrin et superbe qui critiquait toutes mes actions, qui ne me demandait rien, parce qu'il avait la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, et d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs : il ajouta que ce jeune homme qui me parlait si librement sur mes défauts en parlait aux autres avec la même liberté; qu'il laissait assez entendre qu'il ne m'estimait guère; et qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il voulait, par l'éclat d'une vertu austère, s'ouvrir le chemin de la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner : il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes faiblesses commençait à me lasser. Les complaisances de Protésilas, et son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisaient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas, ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disait contre son ennemi, prit le parti de ne m'en parler plus, et de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes les paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devaient attaquer ceux de Carpathie; et, pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage et du génie pour la guerre; il vous servira mieux qu'un

müßte, um ein würdiger Nachfolger meines Großvaters Minos zu werden, und mein Reich glücklich zu machen. Er besaß nicht deine tiefe Weisheit, Mentor, aber seine Grundsätze waren gut; jetzt erkenne ich es. Protesilaus, eifersüchtig und voll Ehrgeiz, brachte es allmählich durch seine Ränke dahin, daß ich einen Widerwillen gegen Philokles faßte. Dieser suchte sich nicht verzudrängen; er ließ dem andern den Vorzug, und begnügte sich, mir immer die Wahrheit zu sagen, wenn ich sie hören wollte. Es war ihm um mein Wohl und nicht um sein Glück zu thun.

Protesilaus wußte mich auf eine feine Art zu überreden, daß Philokles ein verdrießlicher und übermüthiger Mann sei, der alle meine Handlungen tadelte; daß er deßwegen nichts von mir begehrte, weil er den Stolz habe, mein Schuldner nicht sein zu wollen, und nach dem Ruf eines Mannes strebe, der über alle Ehrenstellen erhaben sei. Er fügte hinzu, daß er bei andern eben so frei von meinen Fehlern spreche, als bei mir; daß er es nicht verberge, daß er nur wenige Achtung für mich habe, und daß er durch Herabsetzung meiner Ehre und den Schein einer strengen Tugend, den er annehme, sich den Weg zum Throne bahnen wollte.

Anfangs konnte ich nicht glauben, daß Philokles die Absicht haben sollte, mich des Thrones zu berauben. Wahre Tugend zeichnet sich durch eine Natürlichkeit und Unbefangenheit aus, die man nicht erkünsteln kann, und die dem aufmerksamen Beobachter nie entgeht. Aber die Beharrlichkeit des Philokles, mir meine Schwächen vorzuhalten, fieng an, mich zu ermüden, und die Gefälligkeit des Protesilaus und sein unermüdetes Bestreben, neue Vergnügungen für mich ausfindig zu machen, machte mir die ernste Tugend des andern nur desto unerträglicher.

Protesilaus, unwillig, daß ich nicht alles glaubte, was er mir von seinem Feinde sagte, beschloß, nicht mehr von ihm zu reden, und meine Zweifel durch etwas, das mehr Gewicht hätte, als seine Worte, zu besiegen. Das Mittel, das er wählte, mich vollends zu hintergehen, war dieses: Er rieth mir, den Philokles zum Befehlshaber der Flotte zu ernennen, welche bestimmt war, die karpathischen Schiffe anzugreifen. Er sagte mir, um mich zu diesem Entschluß zu bewegen: „das Lob, das ich dem Philokles ertheile, kann nicht verdächtig sein. Ich gestehe, daß man ihm Muth und Kriegserfahrenheit nicht absprechen kann. Er wird deine Befehle besser vollstrecken, als irgend ein

autre, et je préfère l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture et cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avais confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, et me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paraissait ainsi au-dessus de toute passion et de tout intérêt. Mais, hélas! que les princes sont dignes de compassion! Cet homme me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même : il savait que les rois sont d'ordinaire défians et inappliqués; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils sont environnés; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, et qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui serait pas difficile de me mettre en défiance et en jalousie contre un homme qui ne manquerait pas de faire de grandes actions, surtout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges.

Philoclès, en partant, prévit ce qui lui pouvait arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; et qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je : Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui; il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois : s'il commençait à me parler contre vous, il perdrait ma confiance. Ne craignez rien, allez, et ne songez qu'à me bien servir. Il partit et me laissa dans une étrange situation.

Il faut vous l'avouer, Mentor, je voyais clairement combien il m'était nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, et que rien n'était plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avais éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avaient garanti de plusieurs fautes dangereuses où la hauteur de Protésilas m'aurait fait tomber. Je sentais bien qu'il y avait dans

anderer, und ich ziehe deinen Vortheil dem Unwillen vor, den ich gegen ihn gefaßt habe."

Ich war entzückt, diese Geradheit und Billigkeit in dem Herzen des Protesilaus zu finden, dem ich die Besorgung meiner wichtigsten Geschäfte anvertraut hatte. Freudig umarmte ich ihn, und schätzte mich glücklich, einem Manne mein ganzes Vertrauen geschenkt zu haben, der mir so völlig über jede Leidenschaft und jeden Eigennutz erhaben schien. Aber, ach! wie sehr verdienen die Fürsten das Mitleiden der Menschen! Dieser Mann kannte mich besser, als ich mich selbst kannte. Er wußte, daß die Fürsten meistens mißtrauisch und sorglos sind; mißtrauisch, weil sie täglich neue Erfahrungen über die Kunstgriffe der Lasterhaften machen, die sie umgeben; sorglos, weil sie bloß ihrem Vergnügen leben, und gewohnt sind, Leute um sich zu haben, welche für sie denken, ohne daß sie selbst sich damit bemühen dürften. Er sah also wohl ein, daß es ihm nicht schwer fallen würde, Mißtrauen und Eifersucht gegen einen Mann bei mir zu erwecken, der nicht ermangeln würde, große Thaten zu verrichten, besonders da er in seiner Abwesenheit volle Gelegenheit hatte, ihm Schlingen zu legen.

Philokles sah bei seiner Abreise wohl ein, was ihm bevorstand. „Vergiß nicht," sagte er zu mir, „daß es hinfort nicht mehr in meiner Macht stehen wird, mich zu vertheidigen, daß du jetzt nur meine Feinde hören wirst, und daß, indem ich mein Leben für dich wage, ich Gefahr laufe, statt aller Belohnung, deinen Unwillen auf mich zu laden." „Du irrst," antwortete ich, „Protesilaus urtheilt ganz anders von dir, als du von ihm. Er lobt, er achtet dich. Er glaubt, daß du es verdienest, daß man dir die wichtigsten Geschäfte anvertraue. Er würde mein Zutrauen verlieren, wenn er es unternehmen sollte, nachtheilig von dir zu reden. Geh, fürchte nichts, und laß es bloß deine Sorge sein, mir nützliche Dienste zu leisten." Er reiste ab und ließ mich in einem sonderbaren Zustande zurück.

„Ich verhehle dir nicht, Mentor, daß ich deutlich einsah, wie nöthig es mir sei, mehrere Personen zu haben, mit denen ich mich besprechen könnte, und daß es sowohl für meine Ehre, als für den glücklichen Fortgang der Geschäfte sehr nachtheilig sein würde, wenn ich mich nur einer einzigen anvertraute. Die Erfahrung hatte mir gezeigt, daß die weisen Rathschläge des Philokles mich vor vielen gefährlichen Fehltritten bewahrt hatten, wozu mich der trotzige Protesilaus verleitet haben würde. Es entging mir nicht, daß Philokles eine Rechtschaf-

Philoclès un fond de probité et de maximes équitables qui ne se faisait point sentir de même dans Protésilas : mais j'avais laissé prendre à Protésilas un certain ton décisif auquel je ne pouvais presque plus résister. J'étais fatigué de me trouver toujours entre deux hommes que je ne pouvais accorder ; et dans cette lassitude j'aimais mieux, par faiblesse, hasarder quelque chose aux dépens des affaires, et respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venais de prendre : mais cette honteuse raison que je n'osais développer ne laissait pas d'agir secrètement au fond de mon cœur, et d'être le vrai motif de tout ce que je faisais.

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, et se hâtait de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avait à craindre ; mais Protésilas, qui n'avait pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je désirais qu'il fît une descente dans l'île de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avait persuadé que je pourrais facilement faire la conquête de cette île : mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philoclès dans cette entreprise, et il l'assujettit à certains ordres qui causèrent divers contretemps dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avais auprès de moi, et qui observait jusqu'aux moindres choses pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir guère, et n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret qu'il avait découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'île de Carpathie : les chefs des troupes sont attachés à lui ; tous les soldats sont gagnés par ses largesses, e plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre ; il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire roi : on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

fenheit und Geradheit besaß, welche dem Protesilaus mangelte; aber ich hatte den letztern einen gewissen entscheidenden Ton annehmen lassen, dem ich beinahe nicht mehr widerstehen konnte. Ich war es müde, mich immer im Gedränge zwischen diesen zwei Menschen zu befinden, die ich nicht vereinigen konnte, und bei diesem Unvermögen, mir zu helfen, war ich schwach genug zuzugeben, daß das Wohl des Staats minder gut besorgt wurde, nur damit ich freier athmen könnte. Aber ich hütete mich wohl, mir selbst den schimpflichen Grund zu gestehen, der mich zu diesem Verfahren bestimmte; aber eben dieser Grund, dessen Bewußtsein ich mir zu verhehlen suchte, wirkte nichts destoweniger im Grunde meines Herzens, und war die wahre Triebfeder von allem, was ich that.

Philokles überfiel die Feinde, trug einen vollkommenen Sieg über sie davon, und eilte zurück, um den bösen Anschlägen seiner Feinde, die er fürchtete, zuvor zu kommen. Aber Protesilaus, der noch nicht Gelegenheit gefunden hatte, mich zu hintergehen, schrieb ihm, daß ich wünschte, daß er zur Verfolgung seines Sieges eine Landung auf der Insel Karpathus vornehmen möchte. Er hatte mich auch wirklich überredet, daß die Eroberung dieser Insel keine Schwierigkeit habe. Aber er ließ es dem Philokles bei dieser Unternehmung an vielen nöthigen Dingen fehlen, band ihm durch die Befehle, die er ihm zugehen ließ, die Hände, und legte dadurch der Ausführung seines Vorhabens mancherlei Hindernisse in den Weg.

Er bediente sich zu seinen Absichten eines treulosen Dieners, den ich um mich hatte. Dieser gab auf alles Acht, um es ihm zu hinterbringen, ob sie sich gleich den Schein zu geben wußten, daß sie in keiner genauen Verbindung mit einander ständen, und in ihren Gesinnungen nicht mit einander übereinstimmten.

Dieser Mensch nannte sich Timokrates. Eines Tages kam er zu mir, um mir im Vertrauen zu sagen, daß er eine Sache entdeckt habe, die gefährliche Folgen haben könnte. „Philokles," sagte er, „geht damit um, sich deiner Flotte zu bedienen, um sich zum Könige der Insel Karpathus aufzuwerfen. Die Anführer des Heers sind ihm ergeben; die Krieger hat er durch seine Geschenke, noch mehr aber durch die verderbliche Zügellosigkeit gewonnen, die er ihnen gestattet. Sein Sieg hat ihn übermüthig gemacht. Hier ist ein Brief, den er an einen seiner Freunde über sein Vorhaben schrieb, sich zum König zu machen. Nach einem so offenbaren Beweis kann man nicht mehr daran zweifeln."

Je lus cette lettre, et elle me parut de la main de Philoclès. On avait parfaitement imité son écriture; et c'était Protésilas qui l'avait faite avec Timocrate. Cette lettre me jeta dans une étrange surprise : je la relisais sans cesse, et ne pouvais me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avait données de son désintéressement et de sa bonne foi. Cependant que pouvais-je faire? quel moyen de résister à une lettre où je croyais être sûr de reconnaître l'écriture de Philoclès?

Quand Timocrate vit que je ne pouvais plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philoclès dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre : assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès, et ils se sont raccommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain temps il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisait souvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion : ils se voyaient depuis quelque temps avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les règles, et qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût servir ainsi à celle de Philoclès s'ils étaient encore mal ensemble? non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, et peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sincères, vous leur laissez encore votre autorité dans les mains : mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité?

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, et je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disait sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait

Ich las diesen Brief, und glaubte die Hand des Philokles zu erkennen. Aber er war ein Werk des Protesilaus und des Timokrates, die seine Züge vollkommen nachzuahmen gewußt hatten. Dieser Brief erweckte das größte Erstaunen bei mir; ich las ihn zu wiederholten Malen. Indem mein verwirrter Geist alle die rührenden Beweise von Uneigennützigkeit und Treue, die er mir gegeben hatte, durchlief, war es mir unmöglich, mich zu überreden, daß er von Philokles sei. Aber was konnte ich machen? Wie hätte ich einem Briefe widerstehen können, in welchem ich die Züge des Philokles so deutlich zu sehen glaubte.

Als Timokrates sah, daß sein Betrug gewirkt hatte, ging er noch weiter: „Darf ich dich wohl," sagte er stockend, „auf einen Ausdruck dieses Briefes aufmerksam machen? Philokles schreibt seinem Freunde, er dürfe kein Bedenken tragen, mit Protesilaus von einer Sache zu sprechen, die er aber nur mit einem geheimen Zeichen andeutet. Es kann nicht anders sein, Protesilaus und Philokles sind einverstanden; sie haben sich mit einander versöhnt, um gegen dich zu arbeiten. Du weißt, daß Protesilaus dir anlag, den Philokles gegen die Karpathier zu senden. Seit einiger Zeit hat er aufgehört, nachtheilig von ihm zu sprechen, was er sonst that. Statt dessen ertheilt er ihm Lobsprüche, und entschuldigt ihn bei jeder Gelegenheit. Sie kamen zuletzt wieder zusammen, und begegneten sich mit Achtung. Man kann nicht daran zweifeln, Protesilaus und Philokles haben mit einander ihre Maßregeln genommen, um das eroberte Karpathus unter sich zu theilen. Du siehst selbst, daß er diese Unternehmung gegen alle Regeln der Klugheit betrieb, und daß er deine Flotte der Gefahr bloßstellte, zu Grunde gerichtet zu werden, nur um seine Ruhmsucht zu befriedigen. Kannst du wohl glauben, daß er die ehrgeizigen Entwürfe des Philokles befördern würde, wenn sie noch Feinde wären? Nein, nein, es ist keinem Zweifel mehr unterworfen, daß diese zwei Leute im Einverständniß mit einander handeln, um sich zu einem hohen Ansehen empor zu schwingen, und vielleicht gar den Thron umzustürzen, auf dem du herrschest. Ich weiß, daß ich mich durch alles das, was ich dir gesagt habe, ihrer Rache aussetze, wenn du trotz meiner aufrichtigen Warnung die Gewalt noch ferner in ihren Händen lassest; aber ich achte es nicht; genug, daß ich dir die Wahrheit gesagt habe."

Diese letzten Worte des Timokrates machten einen tiefen Eindruck auf mich. Ich zweifelte nicht mehr an der Verrätherei des Philokles, und ich war mißtrauisch gegen Protesilaus, den ich für seinen Freund hielt. Timokrates wiederholte mir immer: „Wenn du wartest, bis

conquis l'île de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avais horreur de la profonde dissimulation des hommes; je ne savais plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyais plus d'hommes sur la terre dont la vertu pût me rassurer. J'étais résolu de faire périr au plus tôt ce perfide; mais je craignais Protésilas, et je ne savais comment faire à son égard. Je craignais de le trouver coupable, et je craignais aussi de me fier à lui.

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'était devenu suspect. Il en parut surpris; il me représenta sa conduite droite et modérée; il m'exagéra ses services; en un mot, il fit tout ce qu'il fallait pour me persuader qu'il était trop bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, et pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvais encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux et exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paraissent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique et déconcerter Protésilas, en envoyant secrètement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, et me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissait tromper. Timocrate partit donc, et trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente : il manquait de tout : car Protésilas, ne sachant si la lettre supposée pourrait faire périr son ennemi, voulait avoir en même temps une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avait fait tant espérer, et qui ne manquerait pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenait cette guerre si difficile, par son courage, par son génie et par l'amour que les troupes avaient pour lui. Quoique tout le

Philokles die Insel Karpathus erobert hat, so wird es nicht mehr in deiner Macht stehen, seine Anschläge zu hintertreiben. Eile, dich seiner Person zu versichern, so lange es noch Zeit ist." Die tiefe Verstellung der Menschen erfüllte mich mit Abscheu. Ich sah Niemand mehr, dem ich mich hätte anvertrauen können. Nachdem ich den Philokles als einen Verräther erkannt hatte, fand ich keinen Menschen mehr auf der Erde, an dessen Tugend ich noch hätte glauben können. Ich war entschlossen, den Treulosen ohne Verzug hinrichten zu lassen, aber ich scheute den Protesilaus und ich wußte nicht, wie ich in Ansehung seiner verfahren sollte. Ich fürchtete mich, ihn schuldig zu finden, und ich konnte doch auch kein Vertrauen mehr in ihn setzen.

Endlich, von Unruhe umher getrieben, konnte ich nicht mehr an mich halten, und sagte ihm, daß Philokles mir verdächtig geworden sei. Er schien über diese Äußerung betroffen. Er stellte mir seine Rechtschaffenheit, seine Mäßigung vor. Er erhob die Dienste, die er mir geleistet hatte; kurz er that alles, was mich auf den Gedanken bringen mußte, daß er in sehr gutem Vernehmen mit ihm stehe. Timokrates verlor seiner Seits keinen Augenblick, mich auf diese Eintracht aufmerksam zu machen, und mich zu bewegen, den Philokles aus dem Wege zu räumen, so lange es noch Zeit sei, mich seiner zu versichern. „Du siehst, theurer Mentor, wie unglücklich das Loos der Könige ist, und wie sehr die Menschen mit ihnen spielen, selbst in den Augenblicken, wenn sie zu ihren Füßen liegen, und vor ihnen zu zittern scheinen."

Ich dachte nicht klüger handeln, und die Maßregeln des Protesilaus nicht besser vereiteln zu konnen, als daß ich den Timokrates insgeheim zu der Flotte schickte, damit er den Philokles aus dem Wege räumen ließe. Protesilaus trieb seine Verstellung aufs Höchste, und betrog mich um so leichter, da er sich ganz das Ansehen eines Menschen zu geben wußte, der sich betrügen ließe. Timokrates reiste ab, und fand den Philokles in großer Verlegenheit, wie er die Landung bewerkstelligen sollte. Es mangelte ihm an allem; denn Protesilaus, der nicht wissen konnte, ob der erdichtete Brief seinen Freund stürzen würde, wollte sich durch die Fehlschlagung eines Unternehmens, von dem er mich so viel hatte hoffen lassen, noch einen andern Ausweg offen erhalten, weil er wußte, daß ich dadurch sehr gegen Philokles aufgebracht werden würde. Aber so viele Schwierigkeiten dieser Krieg auch hatte, so besiegte sie doch Philokles durch seinen Muth, seine Einsichten und die Liebe, die seine Krieger für ihn hatten. Das ganze Heer erkannte, daß

monde reconnût dans l'armée que cette descente était téméraire, et funeste pour les Crétois, chacun travaillait à la faire réussir, comme s'il eût vu sa vie et son bonheur attachés au succès. Chacun était content de hasarder sa vie à toute heure sous un chef si sage et si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avait tout à craindre en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimait avec tant de passion : mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvait rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginait me gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvait souffrir un homme de bien dont la seule vue était un reproche secret de ses crimes, et qui pouvait, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étaient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, et ensuite il dit à Philoclès qu'il était venu pour lui dire, par mon ordre, des choses secrètes qu'il ne devait lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux et avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès. Le coup glissa, et n'enfonça guère avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, s'en servit contre lui et contre les deux autres : en même temps il cria. On accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui, étant troublés, l'avaient attaqué faiblement. Ils furent pris, et on les aurait d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée était grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, et lui demanda avec douceur ce qui l'avait obligé à commettre une action si noire. Timocrate, qui craignait qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avais donné par écrit de tuer Philoclès; et comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

diese Landung eine Verwegenheit sei, und einen üblen Ausgang für die Kreter haben würde; aber jeder bemühte sich, dem Philokles einen glücklichen Erfolg zu sichern, nicht anders als wenn sein Leben und sein Glück an denselben gebunden wäre. Jeder schätzte sich glücklich, sein Leben zu jeder Stunde für einen Anführer zu wagen, der so klug und so bemüht war, die Liebe seiner Untergebenen zu gewinnen.

Das Unternehmen, einen Feldherrn in der Mitte seines Heeres, das ihn leidenschaftlich liebte, zu ermorden, war für den Timokrates mit der größten Gefahr verbunden. Aber zügelloser Ehrgeiz ist blind. Timokrates fand nichts unmöglich, wenn es darauf ankam, den Protesilaus zu befriedigen, mit welchem er nach dem Tode des Philokles unumschränkt über mich zu herrschen hoffte, und Protesilaus verabscheute einen rechtschaffenen Mann, dessen bloßer Anblick ein geheimer Vorwurf seiner Verbrechen war, und der, wenn er mir die Augen öffnete, alle seine Entwürfe zu Schanden machen konnte.

Timokrates brachte zwei Hauptleute auf seine Seite, welche immer um Philokles waren. Er verhieß ihnen große Belohnungen in meinem Namen. Alsdann sagte er zu Philokles, daß er geheime Aufträge von mir an ihn habe, die er ihm aber nur in Gegenwart dieser zwei Hauptleute anvertrauen dürfte. Philokles schloß sich mit ihnen und dem Timokrates ein. Hier versetzte Timokrates dem Philokles einen Dolchstich. Der Stoß glitschte ab, und drang nicht tief ein. Philokles, ohne zu erschrecken, riß ihm den Dolch aus der Hand, und bediente sich desselben gegen ihn und die beiden andern; zu gleicher Zeit rief er um Hülfe. Man eilte herbei, man stieß die Thür ein; man befreite den Philokles aus den Händen der drei Mörder, die in der Verwirrung ihres Geistes ihn nicht mit hinlänglicher Entschlossenheit angefallen hatten. Sie wurden ergriffen, und sie würden auf der Stelle zerrissen worden sein, so ergrimmt war das Heer, wenn Philokles die Menge nicht zurückgehalten hätte. Sodann nahm er den Timokrates auf die Seite, und fragte ihn mit Sanftmuth, was ihn bewogen habe, eine so schwarze That zu begehen. Timokrates, der den Tod fürchtete, eilte, den Befehl zu zeigen, den ich ihm schriftlich gegeben hatte, den Philokles zu tödten; und da jeder Verräther eine niederträchtige Seele hat, dachte er an nichts, als sein Leben zu retten, und entdeckte dem Philokles die ganze Verrätherei des Protesilaus.

Philoclès, effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate était innocent; il le mit en sûreté, et le renvoya en Crète; il céda le commandement de l'armée à Polymène, que j'avais nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on aurait tué Philoclès. Enfin, il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devaient, et passa pendant la nuit dans une légère barque, qui le conduisit dans l'île de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs et injustes, mais surtout des rois, qu'il croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu à peu les artifices de Protésilas et de Timocrate : ils se brouillèrent même; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avaient jeté. Hé bien! reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un et de l'autre? Hélas! reprit Idoménée, est-ce que vous ignorez la faiblesse et l'embarras des princes? Quand ils sont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus sont ceux qu'ils traitent le mieux et qu'ils comblent de bienfaits : j'avais horreur de Protésilas, et je lui laissais toute l'autorité. Étrange illusion! je me savais bon gré de le connaître, et je n'avais pas la force de reprendre l'autorité que je lui avais abandonnée. D'ailleurs, je le trouvais commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin, j'avais une raison pour m'excuser en moi-même de ma faiblesse, c'est que je ne connaissais point de véritable vertu : faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires, je croyais qu'il n'y en

Philokles, voll Entsetzen über die Bosheit der Menschen, faßte einen Entschluß, der von seiner Mäßigung zeigte. Er erklärte dem ganzen Heer, daß Timokrates unschuldig sei. Er brachte ihn in Sicherheit, und schickte ihn nach Kreta zurück. Er übertrug die oberste Gewalt bei dem Heer dem Polimenes, den ich in dem von meiner Hand geschriebenen Befehl zum obersten Befehlshaber ernannt hatte, wenn Philokles getödtet sein würde. Endlich ermahnte er die Krieger, mir treu zu bleiben, und bestieg in der Nacht eine leichte Barke, welche ihn nach der Insel Samos brachte, wo er in ruhiger Stille arm und einsam lebt, und sich mit Verfertigung von Bildsäulen beschäftigt, die ihm seinen Unterhalt gewähren. Er will nichts mehr von den betrügerischen und ungerechten Menschen, am wenigsten aber von Fürsten hören, welche er für die verblendetsten und unglücklichsten unter allen Sterblichen hält."

Hier unterbrach Mentor den Idomeneus, und sagte zu ihm: „Sage mir, blieb dir die Wahrheit lange verborgen?" „Nein," erwiederte Idomeneus, „ich lernte nach und nach die Ränke des Protesilaus und Timokrates kennen. Es entstanden sogar Mißhelligkeiten unter ihnen; denn lasterhafte Menschen haben Mühe, sich mit einander zu vertragen. Ihre Uneinigkeit ließ mich vollends die Tiefe des Abgrunds sehen, in den sie mich gestürzt hatten." „Aber," sagte Mentor, „faßtest du denn nicht den Entschluß, dich von diesen Menschen los zu machen?" — „Ach!" antwortete Idomeneus, „weißt du denn nicht, wie schwach die Fürsten sind, und in welcher schwierigen Lage sie sich befinden? Wenn schlechte und freche Menschen, welche die Kunst verstehen, sich unentbehrlich zu machen, sich einmal ihres Herzens bemächtiget haben, so ist es auf immer um ihre Freiheit geschehen. Diejenigen werden am besten von ihnen behandelt, die sie am meisten verachten; diese überhäufen sie mit Wohlthaten. Ich verabscheute den Protesilaus, und doch ließ ich ihm die Gewalt, die ich ihm anvertraut hatte. Unselige Verblendung! Ich bildete mir etwas darauf ein, ihn zu kennen, und doch hatte ich nicht Stärke genug, ihm die Macht wieder zu entziehen, die ich ihm gegeben hatte. Außerdem war er ein Mann nach meinem Geschmack, gefällig, sinnreich, meinen Leidenschaften zu schmeicheln, und voll Eifer, mir zu dienen; und dann hatte ich noch einen Grund, meine Schwachheit bei mir selbst zu entschuldigen. Ächte Tugend war mir immer fremd geblieben, weil ich die Kunst nicht verstand, rechtschaffene Leute ausfindig zu machen, um ihnen meine Geschäfte anzuvertrauen. Ich hielt die Tugend für

avait pas sur la terre, et que la probité était un beau fantôme. Qu'importe, disais-je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, et pour tomber dans celles de quelque autre qui ne sera ni plus désintéressé ni plus sincère que lui ?

Cependant l'armée navale commandée par Polymène revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'ile de Carpathie ; et Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il était affligé de savoir que Philoclès était en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avait continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas.

J'étais, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires et trop inappliqué, pour pouvoir me tirer de ses mains : il aurait fallu renverser l'ordre que j'avais établi pour ma commodité, et instruire un nouvel homme ; c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolai seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorais pas sa mauvaise foi. Ainsi, je m'imaginai n'être trompé qu'à demi, puisque je savais que j'étais trompé. Je faisais même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportais son joug avec impatience. Je prenais souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avait fait, et à décider contre son sentiment : mais comme il connaissait ma lenteur et ma paresse, il ne s'embarrassait point de tous mes chagrins. Il revenait opiniâtrément à la charge ; il usait tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse et d'insinuation ; surtout quand il s'apercevait que j'étais peiné contre lui, il redoublait ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire et de faire valoir son zèle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entraînait toujours : il savait mes secrets ; il

einen schönen Traum, und glaubte nicht, daß sie auf Erden zu finden sei. „Wozu dient es," sagte ich bei mir selbst, „sich mit großem Geräusch aus den Händen eines lasterhaften Menschen los zu machen, wenn man es nicht verhindern kann, in die Hände eines andern zu fallen, der weder uneigennütziger noch redlicher ist, als jener?"

Mittlerweile war die Flotte, die Polimenes befehligte, zurückgekehrt. Ich dachte nicht mehr an die Eroberung der Insel Karpathus, und Protesilaus konnte sich nicht so sehr verstellen, daß ich nicht bemerkt hätte, wie sehr es ihn kränkte, den Philokles zu Samos in Sicherheit zu wissen."

Nochmals unterbrach Mentor den Idomeneus, und fragte ihn, ob er nach Entdeckung einer so schändlichen Verrätherei dem Protesilaus noch immer das Ruder seines Staats gelassen habe.

„Ich haßte die Geschäfte allzusehr," antwortete Idomeneus, „und bekümmerte mich zu wenig um die Regierung, als daß ich mich von ihm hätte losmachen können. Ich hätte die Einrichtung ändern müssen, die ich einmal zu meiner Bequemlichkeit gemacht hatte, ich hätte einen Andern in dem Gang der Geschäfte unterrichten müssen. Hierzu fühlte ich mich nicht stark genug, und lieber verschloß ich die Augen vor den Ränken des Protesilaus. Ich tröstete mich damit, daß ich einigen vertrauten Personen offenbarte, daß mir seine Treulosigkeit nicht verborgen sei, und ich bildete mir ein, nur halb hintergangen zu sein, da ich wußte, daß man mich hinterging. Ich ließ es den Protesilaus sogar von Zeit zu Zeit merken, daß mir das Joch beschwerlich sei, das er mir auflegte. Ich machte mir nicht selten das Vergnügen, ihm zu widersprechen, irgend eine seiner Anordnungen öffentlich zu tadeln, und gegen seine Meinung zu entscheiden; aber da er meine Gemächlichkeit und Trägheit kannte, so setzte ihn mein Unwille in keine Verlegenheit. Er verlor den Muth nicht. Bald sprach er in einem dreisten und entscheidenden Tone, bald zeigte er sich nachgiebig und einschmeichelnd. Vorzüglich, wenn er sah, daß ich ihm zürnte, verdoppelte er seine Bemühungen, neue Vergnügungen für mich ausfindig zu machen, um meine Kraft zu lähmen, oder mich in irgend eine Sache zu verwickeln, wobei er Gelegenheit hätte, sich mir nothwendig zu machen, und mir zu zeigen, wie sehr ihm meine Ehre am Herzen liege.

Ob ich gleich immer gegen ihn auf der Hut stand, ließ ich mich doch immer wieder durch die Art, wie er meinen Leidenschaften schmei-

me soulageait dans mes embarras; il faisait trembler tout le monde par mon autorité. Enfin, je ne pus me résoudre à le perdre. Mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts : depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre; la vérité s'éloigna de moi; l'erreur, qui prépare la chute des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas : ceux même qui avaient le plus de zèle pour l'état et pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper, après un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignais que la vérité ne perçât le nuage, et qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'était importune. Je sentais en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse et l'ascendant que Protésilas avait pris insensiblement sur moi, me jetaient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulais ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur et la fausse gloire dans laquelle on élève les rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, et que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des princes faibles et inappliqués : c'était précisément le mien lorsqu'il fallut que je partisse pour le siége de Troie.

En partant, je laissai Protésilas maître des affaires : il les conduisait, en mon absence, avec hauteur et inhumanité. Tout le royaume de Crète gémissait sous sa tyrannie : mais personne n'osait me mander l'oppression des peuples; on savait que je craignais de voir la vérité, et que j'abandonnais à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenaient de parler contre lui. Mais moins on osait éclater, plus le mal était violent. Dans la

chelte, bethören. Er half mir in allen meinen Verlegenheiten. Er wußte mir ein furchtbares Ansehen zu verschaffen. Kurz, ich konnte mich nicht entschließen, ihn zu verderben. Aber indem ich ihn bei seinem Ansehen schützte, machte ich es allen rechtschaffenen Leuten unmöglich, mir meinen wahren Vortheil zu zeigen. Von diesem Augenblick an wurde in meinem Rathe kein freies Wort mehr gehört. Die Wahrheit entfernte sich von mir. Der Irrthum, der den Fall der Fürsten bereitet, rächte sich an mir; ich wurde dafür gestraft, den Philokles dem grausamen Ehrgeiz aufgeopfert zu haben. Selbst diejenigen, welche dem Staate und meiner Person am eifrigsten ergeben waren, glaubten nach einem so schrecklichen Beispiel keine Verpflichtung mehr auf sich zu haben, mich aus dem Irrthum zu reißen. Es war mir sogar bange, daß die Wahrheit die Wolke, die auf meinen Augen lag, durchbrechen, und trotz der Schmeichler bis zu mir gelangen möchte. Denn, da ich keine Kraft mehr hatte, ihr zu folgen, so konnte ich auch ihr Licht nicht ertragen. Auch fühlte ich, daß sie mir nur die peinlichsten Gewissensbisse verursachen würde, ohne daß ich deßwegen im Stande wäre, mich aus den verderblichen Schlingen loszuwinden, die mich umgeben hatten. Meine Sinnlichkeit und die Gewalt, die Protesilaus unvermerkt über mein Gemüth erlangt hatte, machten, daß ich gewissermaßen daran verzweifelte, mich je wieder in Freiheit setzen zu können. Ich suchte das Schimpfliche meines Zustandes sowohl vor mir selbst, als vor andern zu verbergen. Du kennest, theurer Mentor, den elenden Stolz und den falschen Ehrgeiz, in welchem die Fürsten aufwachsen. Nie wollen sie Unrecht haben, und hundert Fehler werden begangen, um einen einzigen zu bedecken. Sie lassen sich lieber ihr ganzes Leben hindurch betrügen, als daß sie geständen, sich betrogen zu haben, oder sich entschlössen, von ihrem Irrthum wieder zurückzukommen. In diesem Zustande befinden sich schwache und sorglose Fürsten, und ich war gerade in diesem Falle, als ich zu der Belagerung von Troja abreisen mußte.

Bei meiner Abreise übertrug ich die Besorgung der Geschäfte dem Protesilaus. Er verwaltete sie während meiner Abwesenheit mit Stolz und Unmenschlichkeit. Ganz Kreta seufzte unter seiner Tirannei, aber niemand unterstand sich, mir zu sagen, daß mein Volk unterdrückt würde. Man wußte, daß ich das Licht der Wahrheit scheute, und daß ich alle diejenigen der Grausamkeit des Protesilaus Preis gab, die es unternahmen, gegen ihn zu sprechen. Aber je weniger man es wagte, seine Klagen laut werden zu lassen, je mehr griff das Übel um sich.

suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion qui m'avait suivi avec tant de gloire au siége de Troie. Il en était devenu jaloux comme de tous ceux que j'aimais et qui montraient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des dieux irrités contre mes faiblesses, et la haine des peuples, que Protésilas m'avait attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois, lassés d'un gouvernement rigoureux, avaient épuisé toute leur patience; et l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au-dehors ce qui était depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siége de Troie, et rendait compte secrètement, par ses lettres, à Protésilas de tout ce qu'il pouvait découvrir. Je sentais bien que j'étais en captivité; mais je tâchais de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois, à mon arrivée, se révoltèrent, Protésilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auraient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prospérité sont toujours faibles et tremblans dans la disgrâce. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échappe. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains; et c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient donc que, connaissant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je les vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts; je comprends même que vous ayez fait une action généreuse de leur donner un asile dans votre nouvel établissement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux princes amollis et inappliqués qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontens de tout, et ils n'ont

In der Folge zwang er mich sogar, den tapfern Merion zu verstoßen, der mein rühmlicher Begleiter während der trojanischen Belagerung gewesen war. Er war eifersüchtig auf ihn geworden, wie auf alle diejenigen, welche ich liebte, und welche sich durch Verdienste auszeichneten.

Alle meine Leiden, theurer Mentor, entsprangen aus dieser Quelle. Es war nicht sowohl der Tod meines Sohnes, der die Kreter zur Empörung reizte, als die Rache der Götter, die gegen meine Fehltritte erzürnt waren, und der Haß des Volks, den Protesilaus auf mich geladen hatte. Als ich das Blut meines Sohnes vergoß, waren die Kreter längst meiner gewaltthätigen Regierung müde; ihre Geduld war erschöpft, und der Abscheu vor dieser letztern Handlung brachte nur dasjenige an das Licht, was schon lange in den Herzen verborgen gewesen war.

Timokrates folgte mir zur Belagerung von Troja, und gab dem Protesilaus insgeheim von allem schriftliche Nachricht, was er bemerkte. Ich sah wohl, daß ich ein Gefangener war, aber ich suchte es vor mir selbst zu verhehlen, weil ich die Hoffnung aufgab, dem Übel abzuhelfen. Als die Kreter bei meiner Rückkehr sich empörten, waren Protesilaus und Timokrates die ersten, welche sich flüchtig machten. Ohne Zweifel würden sie mich verlassen haben, wenn ich nicht genöthigt gewesen wäre, fast zu gleicher Zeit mit ihnen zu entfliehen. Man kann darauf zählen, Mentor, daß Menschen, die sich im Glück übermüthig zeigen, im Unglück schwach und verzagt sind. Sie wissen sich nicht mehr zu helfen, sobald sie ihres Ansehens beraubt sind. Sie werden eben so kriechend, als sie vorher trotzig waren, und in einem Augenblick gehen sie von dem einen Äußersten auf das andere über.

„Wie kommt es aber," sagte Mentor, „daß du diese zwei Menschen, deren schlechte Gesinnungen du von Grund aus kennest, noch immer um dich duldest? Es befremdet mich nicht, daß sie dir gefolgt sind, da sie für sich nichts Besseres thun konnten, und ich erkenne es sogar als eine großmüthige Handlung, daß du ihnen in deinem neuen Reich einen Zufluchtsort vergönntest; aber warum lässest du dich noch immer von ihnen beherrschen, nachdem du diese fürchterlichen Erfahrungen gemacht hast?"

„Du weißt nicht," antwortete Idomeneus, „wie wenig Nutzen weichliche, leichtsinnige und gedankenlose Fürsten aus allen ihren Erfahrungen ziehen. Sie sind mit allem unzufrieden, und doch fehlt es

pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étaient des chaînes de fer qui me liaient à ces deux hommes, et ils m'obsédaient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jeté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues; ils ont épuisé cet état naissant; ils m'ont attiré cette guerre qui m'allait accabler sans vous. J'aurais bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai sentis en Crète; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, et vous m'avez inspiré le courage qui me manquait pour me mettre hors de servitude. Je ne sais ce que vous avez fait en moi; mais, depuis que vous êtes ici, je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle était la conduite de Protésilas dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disait rien contre vous; mais je voyais diverses gens qui venaient m'avertir que ces deux étrangers étaient fort à craindre. L'un, disaient-ils, est le fils du trompeur Ulysse; l'autre est un homme caché et d'un esprit profond : ils sont accoutumés à errer de royaume en royaume; qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé : voici un état naissant et mal affermi; les moindres mouvemens pourraient le renverser.

Protésilas ne disait rien; mais il tâchait de me faire entrevoir le danger et l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenait par mon propre intérêt. Si vous mettez, disait-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus; ils deviendront fiers, indociles, et seront toujours prêts à se révolter : il n'y a que la faiblesse et la misère qui les rendent souples, et qui les empêchent de résister à l'autorité.

ihnen an Muth, auch nur das geringste Verbrechen zu verbessern. So viele Jahre von Gewohnheit waren für mich eben so viele eiserne Ketten geworden, welche mich an diese zwei Menschen fesselten. Sie ließen mich keinen Augenblick aus dem Gesichte. Seitdem ich in diesem Lande bin, haben sie mich zu allen den Verschwendungen verleitet, die du gesehen hast. Sie haben diesen Staat, der erst im Werden ist, erschöpft. Sie haben mir diesen Krieg zugezogen, der ohne dich mein Untergang gewesen wäre, und bald würde ich in Salent dasselbe unglückliche Schicksal erfahren haben, das mich in Kreta betroffen hat. Aber du hast mir endlich die Augen geöffnet; du hast den Muth, der mir fehlte, in meine Seele gehaucht, mich in Freiheit zu setzen. Ich weiß nicht, wie du diese Veränderungen in mir gewirkt hast, aber seitdem du hier bist, ich fühle es, bin ich ein anderer Mensch geworden."

Mentor fragte hierauf den Idomeneus, wie sich Protesilaus bei dieser Veränderung der Sachen benehme? „Nichts kann schlauer sein," antwortete Idomeneus, „als sein Betragen seit deiner Ankunft. Anfangs unterließ er nichts, auf eine verdeckte Weise Mißtrauen gegen dich bei mir zu erwecken. Er sprach nicht gegen dich, aber es kamen Leute zu mir, welche mir sagten, daß man Ursache habe, von diesen zwei Fremdlingen alles zu befürchten. „Der eine," sagten sie, „ist der Sohn des hinterlistigen Ulysses; der andere ein verschlossener Mann von tiefen Einsichten. Sie schweifen lange schon in der Welt umher; wer weiß, ob sie keine Anschläge auf dieses Reich gemacht haben? Diese Abentheurer erzählen selbst, daß sie in allen Ländern, wohin sie kamen, große Verwirrung angerichtet haben. Dieser Staat ist erst entstanden, er hat noch keine Festigkeit, die geringste Erschütterung kann ihn umstürzen."

Protesilaus selbst sagte nichts, aber er bemühte sich, mir das Gefährliche und Übertriebene aller dieser Veränderungen zu zeigen, die ich auf dein Anrathen vorgenommen habe. Er mischte meinen eigenen Vortheil ins Spiel. „Wenn du deinem Volke Überfluß verschaffest," sagte er, „so wird es nicht mehr arbeiten. Es wird trotzig, unlenksam, zur Empörung geneigt werden. Die Kraftlosigkeit allein und das Elend macht die Menschen geschmeidig, und setzt sie in die Unmöglichkeit, der obersten Gewalt zu widerstehen." Oft versuchte er, sei-

souvent il tâchait de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, et il la couvrait d'un prétexte de zèle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disait-il, vous rabaissez la puissance royale : et par-là vous faites au peuple même un tort irréparable; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondais que je saurais bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux; en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse; en punissant avec fermeté tous les coupables; enfin, en donnant aux enfans une bonne éducation, et à tout le peuple une exacte discipline, pour le tenir dans une vie simple, sobre et laborieuse. Eh quoi! disais-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, et très-fidèles à leurs souverains! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition et l'inquiétude des grands d'un état, quand on ne sait pas les tenir dans le devoir, et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes; c'est la licence des autres ordres de l'état, si on néglige de la réprimer; c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe et dans l'oisiveté; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix; enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités; c'est la dureté, la hauteur des rois et leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vu que j'étais inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée : il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avait pu détruire; il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce

nen alten Einfluß wieder zu erlangen, um mich nach seinem Gefallen lenken zu können, und verbarg seine Absichten unter einem Schein von Eifer für meine Dienste. „Du schwächst die königliche Gewalt," sagte er zu mir, „wenn du deinem Volke diese Erleichterungen verschaffest, und verursachst ihm selbst dadurch einen unersetzlichen Schaden: denn seine eigene Ruhe erfordert, daß man es in der Niedrigkeit erhalte."

Auf alles dieses antwortete ich ihm, daß es mir nicht bange sei, das Volk im Gehorsam zu erhalten, und daß ich dies dadurch zu erreichen hoffte, daß ich mir seine Liebe erwürbe; daß ich bei aller Erleichterung, die ich ihm verschaffte, nichts von meinem Ansehen vergäbe, daß ich die Schuldigen mit unerbittlicher Strenge bestrafte, endlich, daß ich den Kindern eine gute Erziehung geben ließe, und das ganze Volk an eine genaue Zucht bände, um es an ein einfaches, nüchternes und arbeitsames Leben zu gewöhnen. „Wie?" sagte ich, „sollte es nicht möglich sein, einem Volke Unterwürfigkeit zu lehren, ohne es den Hungertod sterben zu lassen? Welche Unmenschlichkeit! welche barbarische Staatskunst! Wie viele Völker sieht man, die unter einer sanften Regierung leben, und ihren Fürsten doch getreu sind? Was das Volk zur Empörung reizt, ist der Ehrgeiz und der unruhige Geist der Großen eines Staats, denen man zu viel Zügellosigkeit gestattete, und deren Leidenschaften man keine Schranken setzte, die Menge Vornehmer und Niedriger, die in Wollust, Üppigkeit und Müßiggang leben, die allzugroße Anzahl der Krieger, die die Künste des Friedens vernachlässigt haben, endlich die Verzweiflung des mißhandelten Volks, und die Grausamkeit und der Stolz der Fürsten und ihre sinnlichen Lüste, die sie unfähig machen, über alle Glieder des Staats zu wachen, um unruhigen Bewegungen zuvorzukommen; dies sind die Quellen der Empörungen, und nicht das Brod, das man den Landmann in Ruhe verzehren läßt, und das er im Schweiße seines Angesichts erwarb."

Als Protesilaus sah, daß ich meinen Grundsätzen unerschütterlich treu blieb, nahm er ein Betragen an, das seinem vorigen ganz entgegengesetzt war. Er fing an, selbst die Grundsätze zu befolgen, die er nicht hatte ausrotten können. Er stellte sich, von ihnen überzeugt zu sein, sie zu billigen, und es mir Dank zu wissen, daß ich ihn über dieselben aufgeklärt hätte. Er kam allen meinen Wünschen entgegen

que je pourrais souhaiter pour soulager les pauvres; il est le premier à me représenter leurs besoins, et à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, et qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas; il a songé à se rendre indépendant : Protésilas en est jaloux; et c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor, souriant, répondit ainsi à Idoménée : Quoi donc! vous avez été faible jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connaissiez la trahison! Ah! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi faible et inappliqué qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs, je vous ai déjà dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des rois; vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas; et ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire parce qu'aucun sentiment de bonté ni aucun principe de vertu ne les retient; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paraître bons et pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paraissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajouter à tous leurs autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas

Er beförderte die Unterstützung der Armen und ist der Erste, mir ihre Noth vorzustellen, und alle übermäßige Ausgaben zu tadeln. Du weißt selbst, daß er dir Gerechtigkeit wiederfahren läßt, daß er Zutrauen zu dir äußert und nichts unterläßt, dir zu gefallen. Das gute Vernehmen zwischen Timokrates und Protesilaus hat angefangen abzunehmen. Jener strebt nach Unabhängigkeit; Protesilaus ist eifersüchtig darüber, und ich habe die Entdeckung ihrer Treulosigkeit zum Theil ihren Mißhelligkeiten zu danken."

Mentor sagte lächelnd zu Idomeneus: „Aber wie konntest du in dem Grade schwach sein, dich so lange Jahre von zwei Verräthern beherrschen zu lassen, deren Treulosigkeit dir bekannt war?" „Ach! du weißt nicht," antwortete Idomeneus, „wie viele Gewalt schlaue Menschen über einen schwachen und sorglosen Fürsten haben, der sich von ihnen in allen seinen Geschäften leiten läßt, und dann habe ich dir schon gesagt, daß Protesilaus jetzt alle deine Entwürfe zum gemeinen Besten billigt."

Mit ernster Miene fuhr Mentor fort: „Ich sehe nur zu gut, welches Übergewicht die Bösen über die Guten bei den Fürsten haben. Du selbst bist ein schreckliches Beispiel davon. Aber wie kannst du sagen, daß ich dir die Augen über den Protesilaus geöffnet habe, da du verblendet genug bist, die Leitung deiner Geschäfte noch immer einem Menschen zu lassen, der nicht zu leben verdient? Wisse, daß die Lasterhaften allerdings auch fähig sind, Gutes zu thun; sie thun es eben so wie das Böse, wenn es ihre ehrgeizigen Absichten befördert. Böses zu thun kostet ihnen nichts, denn keine wohlwollenden Gesinnungen, keine Grundsätze der Tugend halten sie zurück; aber es kostet ihnen auch keine Überwindung, Gutes zu thun, denn ihre Verdorbenheit treibt sie an, sich durch löbliche Handlungen den Schein der Tugend zu geben, und andere dadurch zu täuschen. Eigentlich sind sie gar keiner Tugend fähig, wenn sie sie auch gleich auszuüben scheinen; wohl aber sind sie fähig, das verabscheuungswürdigste aller Laster, die Heuchelei, zu ihren übrigen zu gesellen. So lange du darauf bestehest, recht zu han-

sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité : mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, et pour reprendre en liberté son naturel trompeur et féroce.

Pouvez-vous vivre avec honneur et en repos, pendant qu'un tel homme vous obsède à toute heure, et que vous savez le sage et le fidèle Philoclès pauvre et déshonoré dans l'île de Samos ?

Vous reconnaissez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs et hardis qui sont présens entraînent les princes faibles : mais vous deviez ajouter que les princes ont encore un autre malheur qui n'est pas moindre, c'est celui d'oublier facilement la vertu et les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappés que de ce qui est présent et qui les flatte ; tout le reste s'efface bientôt. Surtout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs faiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur et leurs plaisirs?

LIVRE XIV.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas et Timocrate en l'île de Samos, et à rappeler Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe, qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie ; il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès, content d'y mener une vie pauvre et solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens; mais après avoir reconnu que les dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, et arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il fallait au plus tôt chasser Protésilas et Timocrate, pour rap-

deln, wird Protesilaus immer bereit sein, auch so zu handeln, um sein Ansehen zu erhalten; aber sollte er nur die geringste Geneigtheit bei dir merken, etwas von der Strenge deiner Grundsätze nachzulassen, so würde er alles aufbieten, dich wieder in deine vorigen Irrthümer zu stürzen, und er würde seinen listigen Ränken und seiner herrschsüchtigen Natur wieder freien Lauf lassen. Kannst du ruhig und als ein Mann von Ehre leben, so lange ein solcher Mensch dich in seinen Banden hält, und du weißt, daß der weise und redliche Philokles arm und entehrt in der Insel Samos schmachtet?

Du siehst wohl ein, Idomeneus, daß hinterlistige und freche Menschen, welche gegenwärtig sind, schwache Fürsten nach ihrem Gefallen lenken; aber du solltest hinzufügen, daß sie noch an einem andern Übel leiden, das nicht geringer ist, nämlich die Rechtschaffenheit und die Dienste eines entfernten Mannes leicht zu vergessen. Die Menge der Menschen, welche einen Fürsten umgeben, ist Ursache, daß kein Einzelner einen tiefen Eindruck auf sie macht. Nur das Gegenwärtige, nur was ihnen schmeichelt, wirkt auf sie. Alles Übrige verschwindet bald aus ihrem Gedächtniß. Unter allem rührt sie die Tugend am wenigsten, weil sie, statt ihnen zu schmeicheln, ihnen widerspricht, und ihre Schwachheiten verurtheilt. Darf man sich wundern, daß niemand sie liebt, da sie nichts selbst lieben, als ihre eigene Größe und ihr Vergnügen?"

Vierzehntes Buch.

Mentor bewegt den Idomeneus, den Protesilaus und Timokrates in die Insel Samos zu verweisen, und den Philokles zurückzurufen, um ihn wieder in seine vorige Würde bei ihm einzusetzen. Hegesippus, dem dieser Befehl übertragen wird, vollzieht ihn mit Vergnügen. Er langt mit diesen beiden Menschen in Samos an, und sieht seinen Freund Philokles wieder, der bei seiner Armuth und in seiner Einsamkeit zufrieden lebt. Er willigt nur nach langem Widerstreben ein, wieder zu den Seinigen zurückzukehren; aber, nachdem er erkannt, daß es der Götter Wille sei, geht er mit Hegesippus zu Schiffe, und langt in Salent an. Idomeneus, welcher ganz anderen Sinnes geworden, nimmt ihn huldreich auf.

Als diese Unterredung zu Ende war, rieth Mentor dem Idomeneus, den Protesilaus und Timokrates ohne Verzug zu entfernen, und den

peler Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtait le roi, c'est qu'il craignait la sévérité de Philoclès. J'avoue, disait-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime et que je l'estime. Je suis depuis ma plus tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens et à des complaisances que je ne saurais espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisais quelque chose qu'il n'approuvait pas, son air triste me marquait assez qu'il me condamnait. Quand il était en particulier avec moi, ses manières étaient respectueuses et modérées, mais sèches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent sec et austère tout ce qui est libre et ingénu ? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, et qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'âme servile, et qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre et généreuse leur paraît hautaine, critique et séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie les blesse et les irrite. Mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectivement sec et austère : son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers? Où trouverez-vous un homme sans défaut? et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? que dis-je! n'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, et pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité ; qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même; qui vous dise la vérité malgré vous ; qui force tous vos retranchemens : et cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état ; et que la plus grande punition qu'il doit craindre des dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de savoir s'en servir.

Philokles zurückzurufen. Den König hielt nur noch eine Bedenklichkeit zurück. Er fürchtete die strenge Tugend des Philokles. „Ich kann es nicht bergen," sagte er, „wie sehr ich ihn auch liebe und achte, so ist mir doch ein wenig bange auf seine Zurückkunft. Von früher Jugend an bin ich an Schmeichelei und an ein eifriges Bestreben, mir zu gefallen, gewöhnt worden, und alles dies kann ich nicht hoffen, bei diesem Manne zu finden. Sobald ich etwas that, das er nicht billigte, konnte ich in seiner traurigen Miene mein Verdammungsurtheil lesen. Wenn wir allein waren, war sein Betragen gegen mich zwar ehrfurchtsvoll und bescheiden, aber zugleich kalt."

„Siehest du nicht," antwortete Mentor, „daß Fürsten, die die Schmeichelei verdorben hat, alles trocken und unangenehm finden, was doch nur die Wirkung edler Freimüthigkeit ist? Ihre Verblendung geht so weit, daß sie glauben, derjenige habe keinen Diensteifer, und sei ein Hasser ihres Ansehens, welcher keine knechtische Seele hat, und nicht geneigt ist, ihre Ungerechtigkeiten und den Mißbrauch ihrer Macht gut zu heißen. Wer ein Wort spricht, das von freier und edler Gesinnung zeugt, deucht ihnen stolz, tadelsüchtig und zur Empörung geneigt. Sie sind so reizbar, daß alles, was nicht Schmeichelei ist, sie verwundet und aufbringt. Aber laß uns weiter gehen. Ich setze, Philokles sei wirklich kalt und strenge in seinen Grundsätzen; ist diese Strenge nicht heilsamer, als die verderbliche Schmeichelei deiner Rathgeber? Wo wirst du einen Menschen ohne Fehler finden? Und solltest du den Fehler eines Mannes, der dir die Wahrheit mit Freimüthigkeit sagt, nicht unter allen am wenigsten fürchten? Was sage ich? Ist dieses Gebrechen nicht sogar nothwendig, deine eigenen zu heilen; und die Abneigung vor der Wahrheit zu besiegen, die dir die Schmeichelei gegeben hat? Du bedarfst eines Mannes, der nur die Wahrheit und dich liebe, der dich mehr liebe, als du dich selbst liebest der dir die Wahrheit sage, auch wenn sie dir zuwider ist, der dein Herz bis in seine geheimsten Schlupfwinkel verfolge; und dieser unentbehrliche Mann ist Philokles. Wisse, daß ein Fürst sich glücklich zu preisen hat, wenn nur ein einziger Mensch mit einer solchen edlen Seele unter seiner Regierung geboren wird, daß er das kostbarste Kleinod des Staats ist, und daß ihn die Götter nicht strenger bestrafen können, als wenn sie ihn eines solchen Menschen berauben, weil er seinen Werth nicht einsieht, und den er nicht zu besitzen verdient:

Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connaître, et ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiscret, mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous savez la distinguer, et surtout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtés comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, et de les combler de bienfaits; d'un autre côté, ils se piquent de connaître aussi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent que de vains éloges; n'osant ni leur confier des emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée lui dit qu'il était honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, et à punir ceux qui l'avaient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori : car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects et importuns à leurs maîtres, les princes, lassés et embarrassés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire : leur amitié s'évanouit, les services sont oubliés : la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui était un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protésilas et Timocrate, de les conduire en sûreté dans l'île de Samos, de les y laisser et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe, surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs et tous ceux de vos peuples : il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, et qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle : ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de

Wenn rechtschaffene Männer auch Fehler haben, so kommt es nur darauf an, sie kennen zu lernen. Man muß sich dieser Männer aber doch bedienen. Weise sie zurecht; überlaß dich nicht blindlings ihrem unüberlegten Eifer, aber sei bereitwillig, sie zu hören. Ehre ihre Tugend; zeige der Welt, daß du ihren Werth nicht verkennest. Vor allem aber hüte dich vor den Fehltritten, die du bisher begangen hast. Verwöhnte Fürsten, wie du einer warst, begnügen sich, schlechte Menschen zu verachten, aber sie gebrauchen sie dennoch, schenken ihnen ihr Vertrauen, und überhäufen sie mit Wohlthaten. Auf der andern Seite wollen sie auch das Ansehen haben, die Rechtschaffenen zu kennen, aber sie schränken sich auf ein unbedeutendes Lob ihrer Vorzüge ein, sie ertheilen ihnen keine Ämter, sie würdigen sie nicht ihres vertrauten Umgangs, sie lassen ihnen keine Wohlthaten zufließen."

Idomeneus gestand jetzt, daß er beschämt sei, so lange gewartet zu haben, die unterdrückte Unschuld zu befreien, und diejenigen zu bestrafen, die ihn hintergangen hätten. Und nun kostete es Mentorn keine Mühe mehr, den König zu bewegen, seinen Günstling zu verstoßen. Denn hat man es nur so weit gebracht, den Fürsten ihre Lieblinge verdächtig und verhaßt zu machen, so werden sie ihrer sogleich müde; ihre Gegenwart setzt sie in Verlegenheit, und sie säumen nicht, sich von ihnen los zu machen; die Freundschaft hat ein Ende; alle Dienste sind vergessen; der Liebling fällt unbedauert; man eilt, ihn aus seinen Augen zu entfernen."

Sogleich gab der König dem Hegesippus, einem der ersten Hofbedienten, geheimen Befehl, den Protesilaus und Timokrates in Verhaft zu nehmen, und sie unter sicherer Begleitung nach der Insel Samos zu bringen, sie daselbst zu lassen, und Philokles aus dem Orte seiner Verbannung zurückzuführen. Hegesippus, von diesem Befehl überrascht, konnte sich nicht erwehren, Freudenthränen zu vergießen. „Wie glücklich," sagte er zum König, „wirst du deine Unterthanen machen! Dein ganzes Unglück, alle Leiden deines Volks rührten von diesen beiden Menschen her. Zwanzig Jahre lang zwangen sie alle Rechtschaffenen zu seufzen, und kaum wagte man, seine Seufzer laut werden zu lassen, so grausam war der Druck, unter dem man lebte. Sie verfolgten alle diejenigen, welche es versuchten, ohne ihre Vermittlung Zutritt zu dir zu finden."

Jetzt entdeckte Hegesippus dem König eine Menge treuloser und

perfidies et d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le roi n'avait jamais entendu parler, parce que personne n'osait les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avait découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendait.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison : elle était moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du roi ; l'architecture était de meilleur goût : Protésilas l'avait ornée avec une dépense tirée du sang des misérables. Il était alors dans un salon de marbre, auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paraissait las et épuisé de ses travaux : ses yeux et ses sourcils montraient je ne sais quoi d'agité, de sombre et de farouche. Les plus grands de l'état étaient autour de lui rangés sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observaient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvrait-il la bouche, que tout le monde se récriait pour admirer ce qu'il allait dire. Un des principaux de la troupe lui racontait avec des exagérations ridicules ce que Protésilas lui-même avait fait pour le roi. Un autre lui assurait que Jupiter, ayant trompé sa mère, lui avait donné la vie, et qu'il était fils du père des dieux. Un poète venait lui chanter des vers, où il disait que Protésilas, instruit par les muses, avait égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poète, encore plus lâche et plus impudent, l'appelait dans ses vers l'inventeur des beaux-arts et le père des peuples qu'il rendait heureux : il le dépeignait tenant en main la corne d'abondance.

Protésilas écoutait toutes ces louanges d'un air sec, distrait et dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, et qui fait trop de grâce de se laisser louer. Il y avait un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchait d'établir. Protésilas sourit : toute l'as-

unmenschlicher Handlungen, welche diese zwei Menschen begangen hatten, und die dem König unbekannt geblieben waren, weil es niemand gewagt hatte, sie anzuklagen. Auch erzählte er ihm, was er von einer geheimen Verschwörung gegen Mentors Leben gehört habe. Mit Entsetzen vernahm der König alle diese Dinge.

Hegesippus säumte nicht, den Protesilaus in seinem Palaste zu ergreifen. Er war nicht von so großem Umfange, aber weit bequemer und anmuthiger, als der Palast des Königs und in einem bessern Geschmack aufgeführt. Die Kosten, mit welchen Protesilaus ihn ausgeschmückt hatte, waren von den Unglücklichen erpreßt. Er befand sich gerade damals in einem marmornen Saal neben seinen Bädern, nachlässig ausgestreckt auf einem Ruhebette von Purpur mit goldenem Stickwerk. Er schien müde und erschöpft von seinen Arbeiten. Seine Augen und seine Augenbraunen zeigten etwas Unruhiges, Finsteres und Wildes. Die Großen des Reichs saßen auf Teppichen rund um ihn her. Ihre Mienen richteten sich nach den Seinigen. Der kleinste Wink seiner Augen entging ihnen nicht. Kaum öffnete er den Mund, so brachen schon alle in laute Bewunderung dessen aus, was er zu sagen im Begriffe war. Einer der Angesehensten der Versammlung erinnerte den Protesilaus mit lächerlicher Übertreibung an seine dem König geleisteten Dienste. Ein Anderer wollte ihn glauben machen, daß Jupiter seine Mutter getäuscht, und ihm das Leben gegeben habe, und daß er ein Abkömmling des Vaters der Götter sei. Ein Dichter sagte ihm Verse her, deren Inhalt war, daß Protesilaus, von den Musen unterwiesen, es dem Apoll an Werken des Geistes gleich gethan habe. Ein anderer Dichter trieb seine Kriecherei und Schamlosigkeit noch weiter, und nannte ihn in seinem Gedichte den Erfinder der schönen Künste und den Vater des Volks, das er glücklich mache. Er stellte ihn vor, das Füllhorn in der Hand haltend.

Protesilaus hörte alle diese Lobsprüche mit gleichgültiger, zerstreuter und verächtlicher Miene an, als ein Mensch, der überzeugt ist, daß er noch größere verdiene, und demjenigen eine Gnade erweise, von dem er sich loben lasse. Ein Schmeichler wagte es, ihm etwas in das Ohr zu flüstern; es war ein lustiger Einfall über die neue Ordnung, die Mentor im Staate einführen wollte. Protesilaus lächelte, die

semblée se mit aussitôt à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avait dit. Mais Protésilas reprenant bientôt son air sévère et hautain, chacun rentra dans la crainte et dans le silence. Plusieurs nobles cherchaient le moment où Protésilas pourrait se retourner vers eux et les écouter : ils paraissaient émus et embarrassés; c'est qu'ils avaient à lui demander des grâces: leurs postures suppliantes parlaient pour eux; ils paraissaient aussi soumis qu'une mère au pied des autels, lorsqu'elle demande aux dieux la guérison de son fils unique. Tous paraissaient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, et lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'île de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant et troublé aux pieds d'Hégésippe; il pleure, il hésite, il bégaie, il tremble; il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignait pas, une heure auparavant, honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensaient, le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps ni de faire ses adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits sècrets. Tout fut saisi, et porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, et sa surprise fut extrême; car il croyait qu'étant brouillé avec Protésilas, il ne pouvait être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avait préparé : on arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux; et pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, et qui sont cause de leur chute : ils se trouvent sans espérance de revoir jamais Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfans; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en

ganze Versammlung lachte mit, obgleich die Wenigsten wissen konnten, was gesagt worden war. Aber da Protesilaus gleich wieder seine ernste und trotzige Miene annahm, so kehrte auch jeder wieder zur Furcht und zum Stillschweigen zurück. Viele der angesehensten Personen sahen dem Augenblick mit Sehnsucht entgegen, wo Protesilaus sich gegen sie wenden, und sie anhören würde; sie schienen furchtsam und verlegen zu sein. Ihre demüthige Stellung zeigte, daß sie gekommen waren, eine Gnade von ihm zu erbitten. Sie glichen an Unterwürfigkeit einer Mutter, die vor die Altäre der Götter hingeworfen, die Unsterblichen um die Genesung ihres einzigen Kindes anfleht. Alle schienen zufrieden und mit Liebe und Bewunderung gegen Protesilaus erfüllt zu sein, obgleich in ihren Herzen unversöhnlicher Haß gegen ihn wohnte.

In diesem Augenblick trat Hegesippus herein, bemächtigte sich des Degens des Protesilaus, und kündigte ihm im Namen des Königs an, daß er nach der Insel Samos gebracht werden sollte. Bei diesen Worten sank der Troz des Günstlings, wie ein Felsen sinkt, der sich vom Gipfel eines steilen Berges losreißt. Zitternd wirft er sich dem Hegesippus zu Füßen; er weint, er sucht Worte, seine Zunge stammelt, er bebt, er umfaßt die Knie eines Mannes, den er eine Stunde vorher keines Blickes gewürdigt hatte. Alle, die ihn vergöttert hatten, gingen, da sie ihn ohne Rettung verloren sahen, von den Schmeicheleien zu den unbarmherzigsten Verwünschungen über.

Hegesippus erlaubte ihm nicht, weder den Seinigen das letzte Lebewohl zu sagen, noch gewisse geheime Papiere zur Hand zu nehmen. Man bemächtigte sich derselben, und überbrachte sie dem König. Timokrates wurde zu gleicher Zeit in Verhaft genommen. Er gerieth in das größte Erstaunen, denn da er mit Protesilaus zerfallen war, glaubte er nicht, sein unglückliches Schicksal theilen zu müssen. Man brachte sie auf ein Schiff, das schon für sie bereit lag. Sie reisten ab. Man langte in Samos an, Hegesippus ließ diese zwei Unglücklichen daselbst, und um ihr Unglück vollkommen zu machen, ließ er sie beisammen. Von Wüth ergriffen, warfen sie sich hier die Verbrechen vor, die sie begangen, und die ihren Fall bewirkt hatten. Hier lebten sie ohne Hoffnung, Salent je wiederzusehen, verurtheilt, fern von ihren Weibern und Kindern ihr Dasein hinzubringen: ich sage

avaient point. On les laissait dans une terre inconnue, où ils ne devaient plus avoir d'autres ressources pour vivre que leur travail, eux qui avaient passé tant d'années dans les délices et dans le faste. Semblables à deux bêtes farouches, ils étaient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'île demeurait Philoclès. On lui dit qu'il demeurait assez loin de la ville, sur une montagne où une grotte lui servait de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette île, lui disait-on, il n'a offensé personne : chacun est touché de sa patience, de son travail, et de sa tranquillité ; n'ayant rien, il paraît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien et sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, et il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte; il la trouve vide et ouverte; car la pauvreté et la simplicité des mœurs de Philoclès faisaient qu'il n'avait, en sortant, aucun besoin de fermer sa porte. Une natte de jonc grossier lui servait de lit. Rarement il allumait du feu, parce qu'il ne mangeait rien de cuit : il se nourrissait, pendant l'été, de fruits nouvellement cueillis, et en hiver, de dattes et de figues sèches. Une claire fontaine, qui faisait une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltérait. Il n'avait dans sa grotte que les instrumens nécessaires à la sculpture, et quelques livres qu'il lisait à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, et pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquait que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, et gagner sa vie sans avoir besoin de personne.

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étaient commencés. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein était si plein de majesté, qu'on le reconnaissait aisément pour le père des dieux et des hommes. D'un autre côté paraissait Mars avec une fierté rude et menaçante. Mais ce qui était

nicht, fern von ihren Freunden, denn sie hatten keine. Man hatte sie in ein fremdes Land gebracht, wo sie kein anderes Mittel hatten, ihr Leben zu erhalten, als ihre Arbeit; sie, die so viele Jahre im Vergnügen und in stolzer Üppigkeit gelebt hatten. Sie glichen zwei wilden Thieren, immer bereit, einander zu zerreißen.

Jetzt erkundigte sich Hegesippus, an welchem Orte der Insel Philokles lebe. Man sagte ihm, daß er fern von der Stadt auf einem Berge wohne, wo ihm eine Grotte zum Aufenthalt diene. Jedermann sprach mit Bewunderung von diesem Fremdling. Seitdem er auf der Insel lebt, sagte man, hat er Niemand beleidigt. Alles bewundert seine Geduld, seinen Fleiß, seine Seelenruhe. Obgleich arm, scheint er doch immer zufrieden zu sein. Von allen Geschäften entfernt, ohne Vermögen, ohne Ansehen, weiß er doch alle diejenigen zu verbinden, die es verdienen, und es fehlt ihm nicht an tausend sinnreichen Mitteln, seinen Nachbaren Vergnügen zu machen.

Hegesippus näherte sich dieser Grotte. Er fand sie offen und leer; denn bei der Armuth und Einfalt, worin Philokles lebte, brauchte er sie beim Weggehen nicht zu verschließen. Eine grobe Matte von Schilf diente ihm zum Lager. Selten zündete er Feuer an, weil er nichts Gekochtes aß. Im Sommer nährte er sich von den Früchten, die er frisch vom Baume pflückte, im Winter von getrockneten Datteln und Feigen. Eine klare Quelle, die weiß beschäumt vom Felsen herabfiel, stillte seinen Durst. Seine Grotte enthielt nichts, als die zur Bildhauerei nöthigen Werkzeuge und einige Bücher, die er zu gewissen Stunden las, nicht um seinen Geist zu schmücken, oder seine Neugierde zu befriedigen, sondern beim Ausruhen von seiner Arbeit sich zugleich zu unterrichten, und zur Tugend zu bilden. Die Bildhauerkunst trieb er nur, seinen Körper zu üben, dem Müßiggange zu entgehen, seinen Unterhalt zu gewinnen, und der Hülfe anderer entbehren zu können.

Hegesippus bewunderte bei seinem Eintritt in die Grotte die angefangenen Arbeiten. Er bemerkte einen Jupiter, aus dessen heiterm Antlitz eine solche göttliche Hoheit strahlte, daß man hieran leicht den Vater der Götter und Menschen erkannte. Dort erblickte er einen Mars, den wilder trotziger Muth bezeichnete. Aber was am stärksten

le plus touchant, c'était une Minerve qui animait les arts; son visage était noble et doux, sa taille grande et libre; elle était dans une action si vive, qu'on aurait pu croire qu'elle allait marcher.

Hégésippe, ayant pris plaisir à voir ces statues, sortit de la grotte, et vit de loin, sous un grand arbre, Philoclès qui lisait sur le gazon : il va vers lui; et Philoclès, qui l'aperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe, avec qui j'ai si long-temps vécu en Crète? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une île si éloignée? ne serait-ce point son ombre qui viendrait après sa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il était dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnaître et de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher et ancien ami? quel hasard, quelle tempête vous a jeté sur ce rivage? pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète? est-ce une disgrâce semblable à la mienne qui vous arrache à notre patrie?

Hégésippe lui répondit : Ce n'est point une disgrâce; au contraire, c'est la faveur des dieux qui m'amène ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avaient précipité Idoménée, la chute de ce prince, sa fuite sur les côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor et de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avait rempli l'esprit du roi, et la disgrâce des deux traîtres : il ajouta qu'il les avait menés à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avaient fait souffrir à Philoclès : et il finit en lui disant qu'il avait ordre de le conduire à Salente, où le roi, qui connaissait son innocence, voulait lui confier ses affaires et le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? j'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur et de repos

auf ihn wirkte, war eine Minerva, welche die Künste aufmunterte. Aus ihrem Angesichte leuchtete Anmuth und Würde. Ihre Leibesgestalt war groß und ungezwungen. Ihre Stellung athmete so viel Leben, daß man glaubte, sie wolle sich bewegen.

Nachdem Hegesippus diese Bildsäulen mit Vergnügen betrachtet hatte, ging er aus der Höhle und erblickte den Philokles von weitem unter einem großen Baum. Er saß auf dem Rasen und las in einem Buche. Er ging auf ihn zu. Philokles ward ihn gewahr und wußte nicht, was er von dieser Erscheinung denken sollte. „Ist dies nicht," sagte er bei sich selbst, „Hegesippus, mit dem ich so lange in Kreta gelebt habe? Aber wie unwahrscheinlich, daß er in diese entlegene Insel kommen sollte. Sollte es sein Schatten sein? Ist er todt und kommt er von den Ufern des Styx?"

Indem er in dieser Ungewißheit war, kam ihm Hegesippus so nahe, daß er ihn erkennen mußte. Er umarmte ihn. „Bist du es," sagte er zu ihm, „mein trauter, alter Freund? Welcher Zufall, welcher Sturm hat dich an dieses Gestade geworfen? Warum hast du Kreta verlassen? Hat dich ein Unglück, ähnlich dem meinigen, unserm Vaterlande entrissen?"

Hegesippus antwortete: „Kein Unglück, nein, die Gunst der Götter führt mich hierher." Und nun erzählte er ihm die langwierige Tyrannei des Protesilaus, die heimlichen Ränke, die er mit Timokrates gespielt, das Unglück, in welches er den Idomeneus gestürzt, den Fall dieses Fürsten, seine Flucht nach den Küsten von Hesperien, die Gründung der Stadt Salent, die Ankunft Mentors und Telemachs daselbst, die weisen Grundsätze, die jener dem König eingeflößt und den Sturz dieser zwei Verräther. Er fügte hinzu, daß er sie nach Samos gebracht habe, damit sie hier in eben der Verbannung lebten, die sie dem Philokles zugezogen hätten, und endigte damit, daß er ihm sagte, daß er Befehl habe, ihn nach Salent zurückzubringen, und daß der König seine Unschuld erkannt habe, ihm seine Geschäfte anvertrauen, und ihn glücklich machen wolle.

„Siehst du," erwiederte Philokles, „jene Höhle, die eher gemacht scheint, der Aufenthalt wilder Thiere zu sein, als von menschlichen Wesen bewohnt zu werden. Hier habe ich schon so lange Jahre mehr Annehmlichkeit und Ruhe genossen, als in den vergoldeten Palästen

que dans les palais dorés de l'île de Crète. Les hommes ne me trompent plus, car je ne vois plus les hommes, je n'entends plus leurs discours flatteurs et empoisonnés : je n'ai plus besoin d'eux : mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire . il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond et d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irais-je encore chercher parmi les hommes, jaloux, trompeurs et inconstans? Non, non; mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, en voulant trahir le roi, et me perdre. Mais il ne m'a fait aucun mal : au contraire, il m a fait le plus grand des biens, il m'a délivré du tumulte et de la servitude des affaires : je lui dois ma chère solitude, et tous les plaisirs innocens que j'y goûte.

Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi : aidez-lui à supporter les misères de sa grandeur, et faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si longtemps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jeté, pour me remettre à la merci des flots. Oh ! que les rois sont à plaindre ! oh ! que ceux qui les servent sont dignes de compassion ! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes ! et quels tourmens leur sont préparés dans le noir Tartare ! s'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ! quels piéges à éviter ! que de maux à souffrir ! Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parlait ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardait avec étonnement. Il l'avait vu autrefois en Crète, pendant qu'il gouvernait les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé; c'est que son naturel ardent et austère le consumait dans le travail; il ne pouvait

Kreta's. Die Menschen können mich nicht mehr hintergehen, denn ich habe keinen Umgang mehr mit ihnen, ich höre nicht mehr ihre glatten, vergifteten Worte. Auch bedarf ich ihrer nicht mehr. Meine Hände, zur Arbeit abgehärtet, verschaffen mir leicht die einfache Nahrung, die ich brauche. Ich habe, wie du siehst, nur ein leichtes Stück Zeug zu meiner Bedeckung vonnöthen. Ohne Bedürfnisse einer tiefen Ruhe, einer süßen Freiheit genießend, wovon meine Bücher mich einen guten Gebrauch machen lehren, was sollte ich sonst noch unter den mißgünstigen, heuchlerischen und wankelmüthigen Menschen suchen? Nein, trauter Hegesippus, beneide mir mein Glück nicht. Protesilaus ist an sich selbst zum Verräther geworden, indem er den König verrieth und mich ins Verderben stürzen wollte; aber er hat mir kein Übel zugefügt; im Gegentheil, er hat mir die größte aller Wohlthaten erwiesen. Er hat mich aus dem Gewirr und der Dienstbarkeit des geschäftigen Lebens befreit. Ich habe ihm meine liebe Einsamkeit und die schuldlosen Vergnügungen zu danken, die ich genieße.

Kehre zum König zurück, mein Hegesippus, kehre zu ihm zurück. Hilf ihm die Lasten tragen, die seine Größe ihm auflegt; sei du ihm, was du wünschest, daß ich ihm sein möchte. Da ihm dieser Weise, den du Mentor nennest, endlich die Augen geöffnet hat, die der Wahrheit so lange verschlossen waren, so behalte er diesen Mann bei sich. Wie sollte ich mich entschließen können, den Hafen wieder zu verlassen, in welchen mich der Sturm nach erlittenem Schiffbruch so glücklich geführt hat, und mich aufs Neue wieder den Winden anzuvertrauen? Wie sehr sind die Fürsten zu bedauern, und wie sehr verdienen diejenigen, welche in ihrem Dienste sind, unser Mitleiden! Wenn sie böse sind, wie unglücklich machen sie die Menschen, und welche Strafen warten ihrer in dem schwarzen Tartarus! Wenn sie gut sind, mit welchen Schwierigkeiten haben sie zu kämpfen, welche Fallstricke zu vermeiden, welche Mühseligkeiten zu erdulden! Noch einmal, Hegesippus, mißgönne mir meine glückliche Armuth nicht."

Indeß Philokles diese Worte mit lebhafter Bewegung sprach, betrachtete ihn Hegesippus mit Verwunderung. Er hatte ihn einst in Kreta gesehen, wo ihm die wichtigsten Geschäfte anvertraut waren. Damals war er abgezehrt, entkräftet, erschöpft. Sein feuriger unbiegsamer Geist, seine Anstrengungen nützten seinen Körper ab. Es war

voir sans indignation le vice impuni; il voulait, dans les affaires, une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais : ainsi ces emplois détruisaient sa santé délicate. Mais à Samos, Hégésippe le voyait gras et vigoureux : malgré les ans, la jeunesse fleurie s'était renouvelée sur son visage; une vie sobre, tranquille et laborieuse, lui avait fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant; c'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur et cette santé parfaite : mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurais jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir après les faux, et pour me replonger dans mes anciennes misères? ne soyez pas plus cruel que Protésilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Êtes-vous donc, lui disait-il, insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis, qui soupirent après votre retour, et que la seule espérance de vous embrasser comble de joie? Mais vous qui craignez les dieux, et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, et de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, et d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi. S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu : ce n'était pas le véritable, le bon, le juste Philoclès, qu'il a voulu faire périr; c'était un homme bien différent qu'il voulait punir. Mais maintenant qu'il vous connaît, et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur : il vous attend; déjà il vous tend les bras pour vous embrasser; dans son impatience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi et à tous vos plus tendres amis?

ihm unerträglich, das Laster ungestraft zu sehen. Er forderte eine Pünktlichkeit in den Geschäften, die man vergebens sucht. So wurde seine schwache Gesundheit durch seine Arbeiten zerstört. Aber in Samos sah ihn Hegesippus stark, kraftvoll. Trotz seiner Jahre blühte die Jugend wieder auf seinem Gesichte. Seine Mäßigkeit, sein ruhiges und arbeitsames Leben hatten ihm gleichsam eine andere Natur gegeben.

„Du wunderst dich, mich so verändert zu sehen," sagte Philokles lächelnd; „meiner Einsamkeit habe ich diese frische Farbe, diese vollkommene Gesundheit zu danken. Was das höchste Glück mir nicht hatte geben können, ist mir durch meine Feinde zu Theil geworden. Wolltest du wohl, daß ich den wahren Gütern des Lebens entsagte, um nach falschen zu laufen? Daß ich mich wieder in meine vorigen Mühseligkeiten stürzte? Sei nicht grausamer gegen mich, als Protesilaus, wenigstens beneide mir das Glück nicht, das er mir verschaffte."

Vergebens stellte ihm Hegesippus alles vor, was er glaubte, das ihn rühren könnte. „Hat denn das Vergnügen," sagte er zu ihm, „deine Verwandten und Freunde wiederzusehen, die deiner Zurückkunft so sehnlich harren, und die schon die Hoffnung, dich wieder zu umarmen, in Entzücken setzt, keinen Reiz für dich? Du fürchtest die Götter, du ehrest deine Pflicht; rührt der Gedanke dein Herz nicht, deinem Könige zu dienen, sein Gehülfe bei Ausführung seiner edlen Zwecke zu sein, und so viele Menschen glücklich zu machen? Ist es erlaubt, sich einer einsiedlerischen Weisheit zu überlassen, sich selbst dem ganzen menschlichen Geschlechte vorzuziehen, und seine Gemächlichkeit mehr zu lieben, als das Glück seiner Mitbürger? Wird man nicht glauben, daß du aus Groll dich weigerst, zu Idomeneus zurückzukehren? Wenn er dir Unrecht gethan hat, so geschah es, weil er dich nicht kannte. Nicht den wahrheitliebenden, den biedern, den gerechten Philokles wollte er unglücklich machen; seine Strafe sollte einen ganz andern treffen. Aber jetzt, da er dich kennt, da du ihm in deiner wahren Gestalt erscheinst, jetzt fühlt sein Herz ganz wieder die alte Freundschaft für dich. Er harrt deiner. Schon streckt er seine Arme nach dir aus, um dich an seine Brust zu drücken. Ungeduldig dich zu erblicken, zählt er Tage und Stunden. Sollte dein Herz verhärtet genug sein, den Bitten deines Königs, den Wünschen deiner zärtlichsten Freunde zu widerstehen?"

Philoclès, qui avait d'abord été attendri en reconnaissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, et où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeurait immobile; et les prières ni les raisons ne trouvaient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commençait à désespérer de le vaincre, Philoclès, ayant consulté les dieux, découvrit, par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, et par divers autres présages, qu'il devait suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avait passé tant d'années. Hélas! disait-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venait toutes les nuits me délasser des travaux du jour! ici les parques me filaient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or et de soie. Il se prosterna, en pleurant, pour adorer la naïade qui l'avait si longtemps désaltéré par son onde claire, et les nymphes qui habitaient dans toutes les montagnes voisines. Écho entendit ses regrets, et d'une triste voix, les répéta à toutes les divinités champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer. Il crut que le malheureux Protésilas, plein de honte et de ressentiment, ne voudrait point le voir: mais il se trompait; car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, et ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesses. Philoclès se cachait modestement, de peur d'être vu par ce misérable: il craignait d'augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on allait élever sur ses ruines. Mais Protésilas cherchait avec empressement Philoclès; il voulait lui faire pitié, et l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès était trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeler; car il savait mieux que personne combien son retour eût été pernicieux; mais il lui parla fort doucement lui témoigna de la compassion, tâcha de le con-

Philokles, dessen Herz Anfangs sanfte Bewegungen gefühlt hatte, als er den Hegesippus erkannte, nahm bei Anhörung dieser Worte wieder seine ernste Miene an. Einem Felsen ähnlich, gegen den die Winde vergeblich anstürmen, und an dem die Wogen sich mit ächzendem Getöse brechen, stand er unbeweglich, und weder Bitten noch Gründe fanden einen Eingang in sein Herz. Schon begann Hegesippus die Hoffnung aufzugeben, ihn zu bewegen, als Philokles die Götter befragte. Er ersah aus dem Fluge der Vögel, den Eingeweiden der Opferthiere und vielen andern Zeichen, daß es ihr Wille sei, daß er dem Hegesippus folge.

Jetzt widerstand er nicht länger. Er rüstete sich zur Abreise. Aber nicht ohne die traurigsten Empfindungen verließ er die Einöde, in der er so lange Jahre gelebt hatte. „Ach!" seufzte er, „muß ich dich verlassen, liebliche Grotte, wo der friedliche Schlummer mich jede Nacht besuchte, wo ich von der Arbeit des Tages so sanft ausruhte! Hier mitten in meiner Armuth spannen die Parzen meinem Leben goldene und seidene Fäden." Weinend warf er sich zur Erde, um die Najade anzubeten, die ihn so lange aus ihrer klaren Quelle getränkt hatte, und die Nymphen, die die nahen Berge bewohnten. Echo hörte seine Klagen, und wiederholte sie in traurigen Tönen den Göttern des Feldes.

Philokles folgte dem Hegesippus in die Stadt, um sich mit ihm einzuschiffen. Er glaubte, daß Scham und Unwille den unglücklichen Protesilaus bewegen würden, seinen Anblick zu vermeiden; aber er täuschte sich; denn verworfene Menschen sind ohne Ehrgefühl, und immer zu jeder Niederträchtigkeit bereit. Philokles entzog sich bescheiden den Augen dieses Unglücklichen. Er fürchtete seine Leiden zu vermehren, wenn jener die Glückseligkeit eines Feindes erblickte, der auf den Trümmern seines Glücks erhoben werden sollte. Aber Protesilaus drängte sich zu Philokles. Er hoffte, sein Mitleid zu erregen, und ihn zu bewegen, bei dem Könige seine Rückkehr nach Salent zu vermitteln. Philokles war allzu aufrichtig, um ihm zu versprechen, an seiner Zurückberufung zu arbeiten, denn niemand wußte besser, als er, wie verderblich seine Zurückkunft gewesen wäre. Aber er sprach sehr freundlich mit ihm, bezeigte ihm sein Mitleid, bemühte sich, ihn

soler, l'exhorta à apaiser les dieux par des mœurs pures et par une grande patience dans ses maux. Comme il avait appris que le roi avait ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses, qu'il exécuta fidèlement dans la suite : l'une fut de prendre soin de sa femme et de ses enfans, qui étaient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique; l'autre était d'envoyer à Protésilas, dans cette île éloignée, quelque secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable; Hégésippe, impatient, se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer : ses yeux demeurent attachés et immobiles sur le rivage; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin, troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui, sourde à ses prières, ne daigne point le délivrer de tant de maux, et qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau, favorisé de Neptune et des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entrait déjà dans le port : aussitôt il courut avec Mentor au-devant de Philoclès; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paraître une faiblesse dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande âme, qui s'élève au-dessus de ses propres fautes en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleurait de joie, de revoir l'homme de bien qui avait toujours aimé le peuple, et d'entendre le roi parler avec tant de sagesse et de bonté.

Philoclès, avec un air respectueux et modeste, recevait les caresses du roi, et avait impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avaient passé leur

zu trösten, und ermahnte ihn, die Götter durch ein tugendhaftes Leben und durch Geduld in seinen Leiden zu versöhnen. Da er erfuhr, daß der König dem Protesilaus alle seine mit Unrecht erworbenen Güter genommen habe, versprach er ihm zweierlei, was er in der Folge treulich hielt: für sein Weib und seine Kinder zu sorgen, die in Salent in der bittersten Armuth lebten, und dem allgemeinen Unwillen Preis gegeben waren, und dem Protesilaus in diese entlegene Insel einiges Geld zu senden, um ihm seinen unglücklichen Zustand erträglicher zu machen.

Ein günstiger Wind füllte die Segel. Hegesippus, voll Ungeduld, beschleunigte die Abreise des Philokles. Protesilaus sah ihn zu Schiffe gehen. Seine Augen waren unbeweglich auf das Ufer geheftet; sie folgten dem Schiff, das die Wogen theilte, und das der Wind immer weiter entfernte. Jetzt sah er den Hegesippus nicht mehr, aber noch stand sein Bild vor ihm. Betäubt, von Wuth und Verzweiflung ergriffen, rauft er sich die Haare aus, wälzt sich auf der Erde, klagt die Strenge der Götter an, ruft den Tod, der unerbittlich und taub gegen sein Flehen ist. Er kommt nicht, ihn von seinem Elend zu befreien, und er selbst hat nicht den Muth, seinem unglücklichen Leben selbst ein Ende zu machen.

Das Schiff, von Wind und Wellen begünstigt, langte bald in Salent an. Man meldete dem König, daß es in den Hafen einlaufe. Sogleich erhob er sich, dem Philokles mit Mentorn entgegen zu gehen. Liebreich schloß er ihn in seine Arme, und bezeigte eine lebhafte Reue über seine ungerechte Verfolgung. Dieses Geständniß, weit entfernt bei dem König als eine Schwachheit zu erscheinen, wurde von allen Salentinern als die Wirkung einer großen Seele angesehen, die sich über sich selbst erhebt, den Muth hat, ihre begangenen Fehler zu bekennen, und sie wieder gut zu machen. Allen Augen entquollen Thränen der Freude, als sie den rechtschaffenen Mann, den Menschenfreund wieder erblickten, und ihren König mit so viel Weisheit und Güte sprechen hörten.

Ehrfurchtsvoll und bescheiden empfieng Philokles diese Liebesbeweise des Königs. Er eilte, sich dem Zujauchzen des Volk zu entziehen. Er folgte dem König in seinen Palast. Bald faßten Mentor und er ein solches Zutrauen zu einander, als ob sie ihr ganzes Leben mit

vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les dieux, qui ont refusé aux méchans des yeux pour connaître les bons, ont donné aux bons de quoi se connaître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu ne peuvent être ensemble sans être unis par la vertu qu'ils aiment.

Bientôt Philoclès demanda au roi de se retirer auprès de Salente dans une solitude, où il continua à vivre pauvrement comme il avait vécu à Samos. Le roi allait avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinait les moyens d'affermir les lois, et de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina furent l'éducation des enfans, et la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disait qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république; ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance et la force; il n'est pas temps de les corriger quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutait-il, qui est le père de tout son peuple, est encore plus particulièrement le père de la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits: que le roi ne dédaigne donc pas de veiller et de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans; qu'il tienne ferme pour faire observer les lois de Minos, qui ordonnent qu'on élève les enfans dans le mépris de la douleur et de la mort. Qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les richesses; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, et la mollesse, passent pour des vices infâmes. Qu'on leur apprenne, dès leur tendre enfance, à chanter les louanges des héros qui ont été aimés des dieux, qui ont fait éclater leur courage dans les combats: que le charme de la musique saisisse leurs âmes pour rendre leurs mœurs douces et pures. Qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidèles

einander zugebracht hätten, wiewohl sie sich vorher nie gesehen hatten, denn die Götter, die den Lasterhaften die Gabe versagt haben, die Guten zu unterscheiden, haben den Tugendhaften die Einsicht verliehen, sich gegenseitig zu erkennen. Die Tugend schlingt um alle diejenigen, die Geschmack an ihr finden, das Band der Eintracht.

Bald nach seiner Ankunft bat Philokles den König um die Erlaubniß, sich an einen einsamen Ort nahe bei Salent zurückziehen zu dürfen, wo er das einfache Leben fortsetzte, das er in Samos geführt hatte. Der König und Mentor besuchten ihn fast alle Tage in seiner Einsamkeit. Hier besprachen sie sich über die Mittel, den Gesetzen Kraft und dem Staate eine solche Einrichtung zu geben, wodurch das allgemeinen Glück gesichert würde.

Die zwei hauptsächlichsten Gegenstände, über die man zu Rathe ging, betrafen die Erziehung der Kinder und die Art und Weise, wie ein Staat im Frieden regiert werden müßte. „Die Kinder," sagte Mentor, „sind weniger das Eigenthum ihrer Ältern, als des Staats. Sie sind die Kinder des Volks, seine Hoffnung, seine Stärke. Es ist zu spät, sie bessern zu wollen, wenn sie einmal verdorben sind. Was nützt es, sie von den Ämtern zu entfernen, wenn man sieht, daß sie sich derselben unwürdig gemacht haben? Besser ist es, dem Übel zuvor zu kommen, als in die Nothwendigkeit gesetzt zu sein, es strafen zu müssen. Der König," fuhr er fort, „der der Vater seines ganzen Volks ist, ist noch auf eine nähere Weise der Vater der Jugend seines Staats. Sie ist die Blüthe der Nation. Man muß für die Blüthe sorgen, wenn die Frucht reifen soll. Der König hielt es also nicht unter seiner Würde, für die Erziehung der Kinder zu wachen, und auch andere dafür wachen zu lassen. Er hielt fest darüber, daß die Gesetze des Minos beobachtet würden, welche verordnen, daß man die Kinder gewöhne, den Schmerz und den Tod für kein Übel zu halten, daß sie eine Ehre darin setzen, die Wollüste und die Reichthümer zu fliehen, Ungerechtigkeit, Lüge, Undank und Üppigkeit für entehrende Laster zu halten, daß man sie von zarter Kindheit an lehre, das Leb jener von den Göttern geliebten Helden zu singen, welche im Dienste des Vaterlandes edle Thaten verrichtet, und ihren Muth in den Schlachten gezeigt haben, daß man durch den Zauber der Musik auf ihre Seelen wirke, um ihre Sitten zu verfeinern und zu veredeln, daß man ihnen Zärtlichkeit gegen ihre Freunde, Treue gegen ihre Bun-

à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis : qu'ils craignent moins la mort et les tourmens, que le moindre reproche de leur conscience. Si, de bonne heure, on remplit les enfans de ces grandes maximes, et qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu.

Mentor ajoutait qu'il était capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps, et pour éviter la mollesse et l'oisiveté, qui corrompent les plus beaux naturels : il voulait une grande variété de jeux et de spectacles qui animassent tout le peuple, mais surtout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples et vigoureux : il ajoutait des prix, pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitait le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, et que leurs parens, sans aucune vue d'intérêt, leur laissassent choisir des femmes agréables de corps et d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparait ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile et passionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimait la guerre, disait à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là, vous affaiblirez insensiblement la nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre, et, pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un état et le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la com-

desgenossen, Billigkeit gegen alle Menschen und selbst gegen ihre grausamsten Feinde einflößet, und sie gewöhne, die leisesten Vorwürfe ihres Gewissens mehr zu fürchten, als Marter und Tod. Wenn man durch die Anmuth des Gesangs diesen Gesinnungen frühzeitig Eingang in die Herzen der Kinder verschafft, und sie damit erfüllt, so werden nur wenige sein, welche nicht von Ruhmbegierde und Tugendliebe entflammt werden sollten."

Mentor bemerkte, daß es von äußerster Wichtigkeit sei, öffentliche Anstalten zu haben, wo die Jugend zu den beschwerlichsten Leibesübungen gewöhnt würde, um sie der Weichlichkeit und dem Müßiggang zu entreißen, welche die schönsten Anlagen zerstören. Er glaubte, daß man eine große Mannichfaltigkeit von Spielen aller Art haben müsse, um das Volk aufzumuntern, vor allem aber, um die Körper gewandt, biegsam und stark zu machen. Preise wurden ausgesetzt, um einen edlen Wetteifer zu erregen. Aber nichts schien ihm zuträglicher zu Beförderung guter Sitten, als wenn sich die Jünglinge frühzeitig vermählten, und ihre Ältern mit Unterdrückung aller eigennützigen Absichten ihnen gestatteten, solche Gattinnen zu wählen, die an Körper und Geist liebenswürdig wären, und zu denen sie eine wahre Zuneigung fassen könnten.

Aber während man sich so mit den Mitteln beschäftigte, bei der Jugend Reinheit der Sitten, Unschuld, Arbeitsamkeit, Gehorsam und Ehrliebe zu erhalten, sagte Philokles, der den Krieg liebte, zu Mentorn: „Umsonst wirst du die Jugend zu allen diesen Übungen anhalten, wenn du ihre Kräfte in einem fortdauernden Frieden erschlaffen lässest, wo sie keine Gelegenheit, sich kriegerische Kenntnisse zu erwerben und keine Antriebe haben, ihre Tapferkeit zu versuchen. Dadurch wird das Volk unvermerkt in einen Zustand der Entkräftung fallen, der Muth wird sich abstumpfen, die Vergnügungen werden die Sitten zu Grunde richten. Andere kriegerische Völker werden uns ohne Mühe unterjochen, und, indem wir den Übeln entgehen wollen, welche der Krieg mit sich führt, werden wir in die schrecklichste Knechtschaft gerathen."

„Die Übel des Kriegs," erwiederte Mentor, „sind noch weit schauderhafter, als du dir vorstellst. Der Krieg erschöpft einen Staat, und setzt ihn auch dann der Gefahr aus, zu Grunde zu gehen, wenn er auch noch so siegreich geführt wird. So glücklich er auch beginnen

mence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque supériorité de force qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui était déjà dans vos mains, et la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendrait dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruit soi-même en détruisant ses ennemis; on dépeuple son pays, on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce : mais ce qui est bien pis, on affaiblit les meilleures lois, et on laisse corrompre les mœurs; la jeunesse ne s'adonne plus qu'aux vices; le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes; la justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, et qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, et mérite de perdre ce qu'il possède, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire et de vertu dont on remplira les âmes des enfans presque dès le berceau, par le chant des grandes actions des héros; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre et laborieuse. Mais ce n'est pas tout : aussitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, surtout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, et qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés, votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre : sans avoir la guerre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre : car le vrai moyen d'éloigner la guerre et de conserver une longue paix, c'est de

mag, nie ist man gewiß, ihn zu endigen, ohne den traurigen Wechsel des Glückes zu erfahren. Mit welcher Überlegenheit von Kräften man sich auch in eine Schlacht einläßt, das geringste Versehen, ein leerer Schrecken kann uns den Sieg entreißen, der schon in unsern Händen war, und ihn dem Feinde zuführen. Und wüßten wir ihn auch mit Ketten an unser Heer zu fesseln, so würden wir uns doch selbst zerstören, indem wir unsere Feinde zerstörten. Das Land wird entvölkert, der Anbau des Bodens vernachlässigt, der Handel gestört. Aber was noch weit schlimmer ist, die besten Gesetze verlieren ihre Kraft, und die Sitten gehen zu Grunde. Die Jugend verliert den Geschmack an den Wissenschaften. Die dringende Noth zwingt uns, eine verderbliche Zügellosigkeit in dem Heere zu dulden. Gerechtigkeit, Ordnung, alles leidet in dieser Verwirrung. Ein Fürst, der das Blut so vieler Menschen verspritzt, und so vieles Elend verursacht, damit er ein wenig Ruhm erwerbe, oder die Grenzen seines Reichs erweitere, ist des Ruhmes unwürdig, nach dem er strebt, und verdient, auch das zu verlieren, was er besitzt, weil er an sich zu reißen suchte, worauf er keine Ansprüche hat.

Das Mittel, den Muth eines Volkes auch im Frieden zu üben, besteht in folgendem: Wir haben schon von den Leibesübungen gesprochen, welche eingeführt werden sollen, von den Preisen zu Erweckung der Nacheiferung, von den Grundsätzen der Ehre und der Tugend, die wir unsern Kindern fast von der Wiege an einflößen, indem wir sie die rühmlichen Thaten der Helden singen lassen. Füge zu diesen Anstalten noch ein nüchternes und arbeitsames Leben. Aber dies ist noch nicht alles. Wenn ein mit dir verbündetes Volk einen Krieg zu führen hat, mußt du die Blüthe deiner jungen Mannschaft an diesem Kriege Theil nehmen lassen, vor allem diejenigen, bei welchen man Anlagen zur Kriegskunst entdecken wird, und von welchen zu vermuthen ist, daß sie Nutzen aus ihren Erfahrungen ziehen werden. Hierdurch wirst du dich immer in einem hohen Ansehen bei deinen Bundesgenossen erhalten; man wird sich um deine Freundschaft bemühen, man wird sich fürchten, sie zu verlieren. Ohne selbst Krieg zu haben, und ihn auf deine Kosten führen zu müssen, wird es dir nie an kriegerischen und unerschrockenen Jünglingen fehlen. Aber wenn du auch gleich selbst keinen Krieg zu führen hast, mußt du doch nicht unterlassen, diejenigen auf eine ehrenvolle Art zu behandeln, welche die dazu erforderliche Geschicklichkeit besitzen. Denn, das wahre Mittel, den Krieg von sich zu entfernen, und einen dauerhaften Frieden

cultiver les armes; d'honorer les hommes excellant dans cette profession; c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les pays étrangers, qui connaissent les forces, la discipline militaire et les manières de faire la guerre des peuples voisins; c'est d'être également incapable et de faire la guerre par ambition et de la craindre par mollesse. Alors, étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les alliés, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus solide et plus sûre que celle des conquérans; vous gagnez l'amour et l'estime des étrangers; ils ont tous besoin de vous, vous régnez sur eux par la confiance, comme vous régnez sur vos sujets par l'autorité; vous devenez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs; votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés; votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les règles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé: mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé et secouru; tous vos voisins s'arment pour vous, et sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes et que toutes les places les mieux fortifiées: voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui sachent la chercher, et qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuse, et laissent derrière eux le vrai honneur, faute de le connaître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardait; puis il jetait les yeux sur le roi, et était charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueillait au fond de son cœur toutes les paroles qui sortaient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet étranger.

Minerve, sous la figure de Mentor, établissait ainsi dans Sa-

zu erhalten, ist, die Übung in den Waffen nicht zu vernachlässigen, diejenigen zu ehren, die sie zu führen verstehen, immer Männer zu besitzen, die sich in fremden Ländern in der Kriegskunst geübt haben, und die Macht, die Kriegszucht und die ganze Art, den Krieg zu führen, der benachbarten Völker kennen, endlich andern zu zeigen, daß man gleich unfähig sei, einen Krieg aus Ehrgeiz anzufangen, als ihn aus Feigheit zu fürchten. Auf diese Weise, indem man immer in der Verfassung ist, den Krieg führen zu können, wenn es die Noth erfordert, gelangt man dahin, desselben fast immer überhoben zu sein.

Wenn deine Bundesgenossen im Begriffe sind, einander zu bekriegen, so mußt du der Mittler zwischen ihnen werden. Dies wird dir einen dauerhaftern Ruhm verschaffen, als ein Eroberer je erlangen kann. Fremde Völker werden dich lieben und schätzen; du wirst ihnen allen unentbehrlich sein. Durch Zutrauen wirst du über ihre Gemüther herrschen, wie du durch dein königliches Ansehen über deine Unterthanen herrschest. Du wirst immer der Vertraute ihrer Geheimnisse, der Gewährsmann ihrer Verträge und der Gebieter über ihre Herzen sein. Dein Ruhm wird die entferntesten Länder erreichen, gleich einem süßen Geruch wird er sich über alle Völker verbreiten. Solltest du unter diesen Umständen von einem ungerechten Nachbar angefallen werden, so wird er dich gerüstet und geübt finden. Aber deine wahre Stärke wird darin bestehen, daß du geliebt bist, und daß du des Beistandes der andern versichert sein kannst. Für dich besorgt, werden sich alle deine Nachbaren erheben, überzeugt, daß die allgemeine Sicherheit von deiner Erhaltung abhange. Dies ist eine weit zuverlässigere Schutzwehr, als alle Mauern deiner Stadt, als die festesten Plätze. Dies ist wahrer Ruhm. Aber wenige Fürsten gibt es, die diesen Ruhm suchen, und die nicht einem ganz andern nachjagen! Sie verfolgen einen trüglichen Schatten, und entfernen sich von der wahren Ehre, die sie nicht kennen."

Als Mentor geendigt hatte, blickte Philokles mit Erstaunen auf ihn. Er sah den König an, und wurde mit Entzücken gewahr, daß Idomeneus begierig alle Worte in seinem Herzen verschloß, die wie ein Strom der Weisheit dem Munde dieses Fremdlings entflossen.

So führte Minerva, Mentors Gestalt nachahmend, weise Gesetze

lente toutes les meilleures lois et les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque, quand il reviendrait, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, et pour donner à un bon roi une gloire durable.

LIVRE XV.

Télémaque, au camp des alliés, gagne l'inclination de Philoctète, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse, son père. Philoctète lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée que le centaure Nessus avait donnée à Déjanire. Il lui explique comment il obtint de ce héros ses flèches fatales sans lesquelles la ville de Troie ne pouvait être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret, par tous les maux qu'il souffrit dans l'île de Lemnos; et comment Ulysse se servit de Néoptolème pour l'engager à aller au siége de Troie, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape.

Cependant Télémaque montrait son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines dont la réputation et l'expérience étaient au comble. Nestor, qui l'avait déjà vu à Pylos, et qui avait toujours aimé Ulysse, le traitait comme si c'eût été son propre fils. Il lui donnait des instructions, qu'il appuyait de divers exemples; il lui racontait toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avait vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce vieillard qui avait vécu trois âges d'hommes, était comme une histoire des anciens temps gravée sur le marbre et sur l'airain.

Philoctète n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Nestor : la haine qu'il avait nourrie si long-temps dans son cœur contre Ulysse, l'éloignait de son fils; et il ne pouvait voir qu'avec peine tout ce qu'il semblait que les dieux

und nützliche Regierungsgrundsätze in Salent ein, nicht sowohl, dem Reiche des Idomeneus blühenden Wohlstand zu verschaffen, als dem Telemach, wenn er zurückkäme, an einem auffallenden Beispiele zu zeigen, was eine weise Regierung thun könnte, ein Volk glücklich zu machen, und einem guten Könige einen unvergänglichen Ruhm zu sichern.

Fünfzehntes Buch.

Telemach erwirbt sich im Lager der Verbündeten das Zutrauen Philoktets, der im Anfang wegen seines Vaters Ulysses Groll gegen ihn hegte. Dieser erzählt ihm seine Begebenheiten, und erwähnt bei dieser Gelegenheit der besondern Umstände des Todes des Herkules, den ihm ein vergiftetes Gewand zuzog, das der Centaur Nessus Dejaniren eingehändigt hatte. Er berichtet ihm, auf welche Art er zu den verhängnißvollen Pfeilen dieses Helden gelangt, ohne welche Troja nicht habe fallen können, welche Leiden er zur Strafe in Lemnos habe erdulden müssen, weil er sein Geheimniß verrathen, und wie sich Ulysses des Neoptolems bedient habe, um ihn zu vermögen, sich zur Belagerung von Troja zu verfügen, wo er durch die Söhne Aeskulaps von seinen Wunden genesen sei.

Inzwischen hatte Telemach die gefahrvolle Laufbahn des Kriegs mit Muth betreten. Als er von Salent abreiste, war seine vornehmste Sorge, die Liebe der alten Feldherren zu gewinnen, deren Ruf und Erfahrenheit die höchste Stufe erreicht hatte. Nestor, der ihn schon zu Pylos gesehen hatte, der Freund seines Vaters, behandelte ihn wie seinen eigenen Sohn. Er gab ihm Lehren, er begründete sie durch mehrere Beispiele. Er erzählte ihm die Begebenheiten seiner frühern Jahre und die denkwürdigen Thaten der Helden der vergangenen Zeiten, von denen er Zeuge gewesen war. Das Gedächtniß dieses weisen Alten, der drei Menschenalter durchlebt hatte, glich einer Geschichte der alten Zeit, in Erz und Marmor gegraben.

Philoktet war erst dem Jünglinge nicht so gewogen, wie Nestor. Der Haß, den er so lange in seinem Herzen gegen Ulysses genährt hatte, entfernte ihn von dem Sohn. Mit Verdruß sah er, daß die

préparaient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avaient renversé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentimens de Philoctète, il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce et modeste. Il prenait souvent Télémaque, et lui disait : Mon fils (car je ne crains plus de vous nommer ainsi), votre père et moi, je l'avoue, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre : j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troie, mon cœur n'était point encore apaisé ; et quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue et modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctète s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avait allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivais partout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres héros n'étaient que comme sont les faibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux ; c'est l'amour. Hercule, qui avait vaincu tant de monstres, ne pouvait vaincre cette passion honteuse, et le cruel enfant Cupidon se jouait de lui. Il ne pouvait se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avait autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale, reine de Lydie, comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes ; tant il avait été entraîné par un amour aveugle.

Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avait terni sa vertu, et presque effacé la gloire de ses travaux. Cependant, ô dieux ! telle est la faiblesse et l'inconstance des hommes ; ils se promettent tout d'eux-mêmes, et ne résistent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avait

Götter diesem Jüngling einen Ruhm bereiteten, der ihn zum Range der Helden, die Troja gestürzt haben, erheben sollte. Endlich besiegte Telemachs Bescheidenheit alle seine widrigen Empfindungen. Er konnte sich nicht erwehren, der sanften und bescheidenen Tugend Gerechtigkeit wiederfahren zu lassen. Oft zog er Telemach auf die Seite, und sagte zu ihm: „Mein Sohn (denn ich trage kein Bedenken mehr, dich also zu nennen), lange, ich kann es nicht bergen, hegten dein Vater und ich feindselige Gesinnungen gegen einander. Schon hatten wir das stolze Troja gestürzt, und noch lebte der Groll in meinem Herzen. Ich sah dich, aber es kostete mir Mühe, die Tugend in dem Sohne meines Feindes zu lieben. Oft machte ich mir Vorwürfe darüber. Aber endlich besiegt die Tugend, wenn sie mit Sanftmuth, Einfalt, Unbefangenheit und Bescheidenheit gepaart ist, alle Schwierigkeiten." Unvermerkt sah sich Philoktet dahin gebracht, ihm zu offenbaren, was in seinem Herzen einen so großen Haß gegen Ulysses erzeugt habe:

„Ich muß," sagte er, „auf frühere Zeiten zurückgehen. Ich folgte dem großen Herkules auf allen seinen Zügen, ihm, der die Welt von so vielen Ungeheuern befreite, und mit welchem verglichen alle andere Helden nur schwache Gesträuche gegen die hochstämmige Eiche, oder kleine Vögel gegen den Adler sind. Die Liebe war die Quelle seiner Leiden und der meinigen; diese mit so schrecklichen Qualen begleitete Leidenschaft. Herkules, der den Kampf mit so vielen Ungeheuern bestanden, vermochte nicht dieser schimpflichen Leidenschaft zu widerstehen. Der grausame Liebesgott spottete seiner Stärke. Nur mit Schamröthe dachte er jener Zeiten, wo er, seines Ruhmes uneingedenk, und zum feigesten Weichling herabgesunken, sich so weit erniedrigt hatte, bei Omphale, der Königin von Lydien, zu spinnen; so sehr riß ihn blinde Liebe dahin!

Oft gestand er mir, daß dieser Umstand seines Lebens den Glanz seiner Heldentugend verdunkelt, und alle seine rühmlichen Thaten beinahe in Vergessenheit gebracht habe. Aber, o ihr Götter! schwach und wankelmüthig ist der Mensch; er trotzt auf seine Stärke und widersteht nicht der geringsten Versuchung. Zum zweiten Male, ach! unterlag der Held den Nachstellungen der Liebe, die er so oft ver-

si souvent détesté : il aima Déjanire. Trop heureux s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les grâces étaient peintes, ravit son cœur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le centaure Nessus lui avait laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule toutes les fois qu'il paraîtrait la négliger pour en aimer quelque autre. Hélas! cette tunique pleine du sang venimeux du centaure renfermait le poison des flèches dont ce monstre avait été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide centaure, avaient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, et que ce sang empoisonnait ses flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisaient étaient incurables.

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissait jusque dans la moelle de ses os : il poussait des cris horribles dont le mont OEta résonnait, et faisait retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paraissait émue : les taureaux les plus furieux, qui auraient mugi dans leurs combats, n'auraient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lichas, qui lui avait apporté, de la part de Déjanire, cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lichas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lichas, je crus que je ne pouvais plus me fier à Hercule : je songeais à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyais déraciner sans peine, d'une main, les hauts sapins et les vieux chênes, qui depuis plusieurs siècles avaient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main il tâchait en vain d'arracher de dessus son dos la fatale

wünscht hatte. Er liebte Dejaniren. Glücklich, wenn er diesem Weibe, seiner Gattin, treu geblieben wäre! Aber die junge Iole, auf deren Wangen die Grazien blühten, bemächtigte sich seines Herzens. Eifersucht glühte in dem Busen Dejanirens. Sie erinnerte sich des unseligen Gewandes, das ihr der Centaur Nessus sterbend zurückgelassen hatte. Er hatte es ihr übergeben als ein sicheres Mittel, die Liebe ihres Gemahls wieder zu wecken, so oft er aus Liebe zu einem andern Weibe gleichgültig gegen sie werden sollte. Dieses Gewand war mit dem vergifteten Blut des Centaurs getränkt, welches das tödiliche Gift der Pfeile enthielt, womit dieses Ungeheuer durchbohrt worden war. Du weißt, daß die Pfeile des Herkules, der diesen treulosen Centaur tödtete, in das Blut der lernäischen Hydra getaucht waren, und daß dieses Blut seinen Pfeilen ein Gift mittheilte, welches die Wunden, die es verursachte, unheilbar machte.

Herkules hüllte sich in dieses Gewand, und fühlte bald das verzehrende Feuer, das bis in das Mark seiner Gebeine drang. Von seinem fürchterlichen Geschrei ertönte der Berg Oeta und die tiefen Thäler; das Meer selbst kam davon in Bewegung. Weniger furchtbar ist das Gebrüll wilder, kämpfender Stiere, als das Geschrei des Herkules war. Von Schmerz gepeinigt ergriff er den unglücklichen Lykas, der ihm dieses Gewand von Dejaniren überbracht, und es gewagt hatte, sich ihm zu nähern. Er schwang ihn, wie der Schleuderer den Stein in seiner Schleuder schwingt, den er weit von sich werfen will. Lykas, von der gewaltigen Hand des Herkules vom Gipfel des Berges herabgeschleudert, fiel in das Meer. Sogleich wurde er in einen Felsen verwandelt, der noch menschliche Gestalt trägt, und von den aufgebrachten Wogen geschlagen, von ferne schon den klugen Piloten schreckt.

Durch das unglückliche Schicksal des Lykas gewarnt, wagte ich es nicht mehr, dem Herkules nahe zu kommen. Ich verbarg mich in den tiefsten Höhlen. Ich sah es, wie er mit der einen Hand hohe Fichten und alte Eichen, welche Jahrhunderte lang Winden und Stürmen getrotzt hatten, ohne Mühe entwurzelte, und mit der andern vergebens

tunique ; elle s'était collée sur sa peau, et comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchirait, il déchirait aussi sa peau et sa chair ; son sang ruisselait et trempait la terre. Enfin, sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les dieux me font souffrir : ils sont justes, c'est moi qui les ai offensés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère : je péris, et je suis content de périr pour apaiser les dieux. Mais hélas! cher ami, où est-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lichas, une cruauté que je me reproche; il n'a pas su quel poison il me présentait; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, et vouloir t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon âme prête à s'envoler : c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète? Philoctète, la seule espérance qui me reste ici-bas!

A ces mots, je me hâte de courir vers lui; il me tend les bras, et veut m'embrasser; mais il se retient, dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas! dit-il, je n'ose t'embrasser, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre, il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne; il monte tranquillement sur le bûcher; il étend la peau du lion de Némée, qui avait si long-temps couvert ses épaules lorsqu'il allait d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres et délivrer les malheureux; il s'appuie sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains tremblantes et saisies d'horreur ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'était plus pour lui un présent

strebte, das unglückliche Gewand von seinen Schultern zu reißen. Es klebte fest auf seiner Haut; es schien mit seinen Gliedern verwachsen zu sein. Indem er es von seinem Körper reißen wollte, zerfleischte er sich selbst. Sein Blut floß in Strömen herab, und netzte die Erde. Endlich überwand seine starke Seele den Schmerz. Er rief aus: „Du siehst, Philoktet, theurer Freund, welche Qualen die Götter über mich verhängen; sie sind gerecht; ich habe sie beleidigt; ich habe die eheliche Treue verletzt. Nach Besiegung so vieler Feinde unterlag ich schimpflich der Liebe zu einer schönen Unbekannten. Ich sterbe und bin zufrieden, wenn mein Tod die Götter versöhnt. Aber ach, mein Freund, wohin bist du geflohen? Es ist wahr, die Qual, die ich duldete, ließ mich an dem unglücklichen Lykas eine Grausamkeit begehen, die ich mir nicht vergebe. Er kannte das Gift nicht, das er mir reichte; er verdiente diese Strafe nicht. Aber glaubst du, daß ich fähig sei, die Freundschaft zu vergessen, die ich dir schuldig bin, daß ich dir das Leben rauben wolle? Nein, nie werde ich aufhören, den Philoktet zu lieben. Philoktet wird meinen Geist auffassen, der zu entfliehen bereit ist; er wird meine Asche sammeln. Aber wo bist du, geliebter Freund Philoktet, einzige, letzte Hoffnung meines Lebens?"

Auf diese Worte flog ich ihm entgegen. Er streckte seine Arme nach mir aus, er wollte mich umfassen. Aber er zog sie wieder zurück, aus Furcht auch in meiner Brust das schreckliche Feuer zu entzünden, das ihn selbst verzehrte. „Ach!" rief er, „auch dieser Trost ist mir nicht einmal vergönnt!" Er spricht's, er trägt die Bäume zusammen, die er ausgerissen hatte; er schichtet einen Scheiterhaufen auf dem Gipfel des Berges. Stillschweigend besteigt er ihn. Er breitet die Haut des nemäischen Löwen auf demselben aus, welche so lange seine Schultern bedeckt hatte, als er von dem einen Ende der Erde zum andern zog, die Ungeheuer zu bekämpfen und die Unglücklichen zu befreien. Er stützt sich auf seine Keule, und befiehlt mir, den Scheiterhaufen anzuzünden.

Entsetzen hatte mich gefaßt, meine Hände zitterten, aber sie konnten ihm diesen grausamen Dienst nicht versagen, denn er konnte dies qualvolle Leben nicht mehr für ein wohlthätiges Geschenk der Götter

des dieux, tant elle lui était funeste : je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avait étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençait à prendre au bûcher : C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les dieux te le rendent! Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux; mais tout-à-coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa étouffa sa voix, et le déroba presque à ma vue. Je le voyais encore néanmoins au travers des flammes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avait de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avait reçu dans sa naissance de sa mère Alcmène : mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile et immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, et qu'il avait reçue du père des dieux. Ainsi, il alla avec eux, sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar, où les dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la déesse de la

halten, und ich fürchtete, daß der übermäßige Schmerz ihn zu einer That hinreißen möchte, welche die Tugend beflecke, durch die er die Welt in Erstaunen gesetzt hatte. Als er sah, daß die Flamme den Scheiterhaufen zu ergreifen anfieng, rief er aus: „Jetzt, mein bester Philoktet, sehe ich, daß deine Freundschaft ächt ist, denn du liebst meinen Ruhm mehr, als mein Leben. Mögen es dir die Götter lohnen! Ich hinterlasse dir, was mir das Theuerste auf der Welt war, jene in das Blut der lernäischen Schlange getauchten Pfeile. Du weißt, daß die Wunden tödtlich sind, die sie bewirken. Durch sie wirst du unüberwindlich sein, wie ich es war; kein Sterblicher wird es wagen, mit dir zu streiten. Erinnere dich, daß ich unserer Freundschaft bis in den Tod treu blieb, und vergiß es nie, wie theuer du mir warst. Aber wenn es wahr ist, daß dir mein Leiden zu Herzen geht, so verleihe mir noch einen letzten Trost. Versprich mir, keinem Sterblichen je weder meinen Tod, noch den Ort zu offenbaren, wo du meine Asche verbergen wirst." Götter! ich versprach es ihm, ich schwor es ihm sogar, indem ich seinen Scheiterhaufen mit meinen Thränen benetzte. Ein Strahl der Freude brach aus seinen Augen. Aber auf einmal hüllte ihn die wirbelnde Flamme ein, erstickte seine Stimme, und entzog ihn fast ganz meinen Augen. Doch sah ich ihn noch ein wenig durch das auflodernde Feuer. Sein Antlitz war eben so heiter, als wenn er, mit Blumen bekränzt, und Wohlgerüche duftend, die Freuden eines köstlichen Mahls mitten unter seinen Freunden genossen hätte.

Die Flamme verzehrte bald alles, was irdisch und vergänglich an ihm war. Bald war nichts mehr von dem übrig, was er bei seiner Geburt von seiner Mutter Alkmene empfangen hatte. Aber Jupiters Wille war, daß er jenes reine, unzerstörbare Wesen behielte, jene himmlische Flamme, welche die wahre Quelle des Lebens ist, und die er vom Vater der Götter empfieng. Er stieg empor zu den Göttern unter die goldenen Wölbungen des schimmernden Olympus. Hier feierte er mit ihnen fröhliche Feste, und sie gaben ihm die liebliche

jeunesse, et qui versait le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimède eût reçu cet honneur.

Pour moi, je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avait données pour m'élever au-dessus de tous les héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris, qui avait enlevé Hélène, et de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devaient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse votre père, qui était toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siége de Troie, et d'y apporter les flèches qu'il croyait que j'avais. Il y avait déjà long-temps qu'Hercule ne paraissait plus sur la terre : on n'entendait plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros : les monstres et les scélérats recommençaient à paraître impunément. Les Grecs ne savaient que croire de lui : les uns disaient qu'il était mort; d'autres soutenaient qu'il était allé jusque sous l'Ourse glacée dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il était mort, et entreprit de me le faire avouer : il me vint trouver dans un temps où je ne pouvais encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvais plus voir les hommes; je ne pouvais souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont OEta, où j'avais vu périr mon ami; je ne songeais qu'à me repeindre l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion était sur les lèvres de votre père : il parut presque aussi affligé que moi; il versa des larmes; il sut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois grecs qui allaient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvaient réussir sans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avais juré de

Hebe, die Göttin der Jugend, zur Gattin, welche den Nektar in Jupiters Schaale goß, ehe Ganymed dieser Ehre gewürdigt ward.

Aber die Pfeile, die er mir gegeben hatte, und durch die ich mich über andere Helden emporschwingen sollte, wurden für mich eine unversiegbare Quelle von Leiden. Bald verbanden sich Griechenlands Fürsten, den Menelaus an Paris, den schändlichen Räuber Helena's, zu rächen und Priamus Thron umzustürzen. Das Orakel des Apoll hatte den Ausspruch gethan, daß die Griechen nur dann den Krieg glücklich zu endigen hoffen dürften, wenn sie im Besitz der Pfeile des Herkules wären.

Dein Vater Ulysses, der weiseste und thätigste in den Rathsversammlungen, übernahm es, mich zu überreden, mit den andern Fürsten zur Belagerung von Troja zu ziehen, und diese Pfeile mit dahin zu bringen, denn er glaubte, daß ich im Besitz derselben sei. Es war schon lange, daß Herkules nicht mehr auf der Erde gesehen wurde. Man hörte nicht mehr von neuen Thaten dieses Helden sprechen. Die verwüstenden Ungeheuer und die Frevler fiengen wieder an, ungestraft sich zu zeigen. Die Griechen wußten nicht, was sie von ihm denken sollten. Einige hielten ihn für todt, andere behaupteten, daß er bis zum beeisten Nordpol hingezogen sei, um die Scythen zu bezwingen. Aber Ulysses versicherte, daß er nicht mehr lebe, und unternahm es, mir das Geständniß seines Todes zu entlocken. Als er zu mir kam, hatte ich mich noch nicht über den Verlust des großen Alciden getröstet. Es kostete ihm viele Mühe, mich zu einer Unterredung mit ihm zu vermögen, denn ich haßte den Anblick der Menschen. Es schmerzte mich, jenen Einöden des Berges Oeta entrissen zu werden, wo ich meinen Freund hatte sterben sehen. Meine Beschäftigung war, das Bild dieses Helden in meine Seele zurückzurufen, und bei dem Anblick dieser traurigen Örter zu weinen. Aber sanft und unwiderstehlich waren die Worte, die von den Lippen deines Vaters flossen. Er schien fast eben so betrübt zu sein, als ich. Er vergoß Thränen; er wußte sich unvermerkt in mein Herz einzuschmeicheln, und mein Vertrauen zu gewinnen. Er flößte mir Theilnehmung für die griechischen Fürsten ein, die für eine gerechte Sache stritten, und ohne mich nicht hoffen konnten, in ihrer Unternehmung glücklich zu sein. Aber vergebens bemühte er sich, mir das Geheimniß von dem Tode des Herkules zu entlocken, welches nie zu verrathen ich ge-

ne dire jamais; mais il ne doutait point qu'il ne fût mort, et il me pressait de lui découvrir le lieu où j'avais caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure en lui disant un secret que j'avais promis aux dieux de ne dire jamais; j'eus la faiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les dieux m'en ont puni : je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avais mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auraient reçu Hercule même. Comme je passais dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvaient faire; me préparant à percer un daim qui s'élançait dans un bois, je laissai par mégarde tomber la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avait souffertes; je remplissais nuit et jour l'île de mes cris; un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie, infectait l'air, et répandait dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'était un supplice qui m'était envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avait engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avait fait parce qu'il préférait l'intérêt commun de la Grèce et la victoire à toutes les raisons d'amitié et de bienséance particulière. On ne pouvait plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris, troublaient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison Hélas! j'étais aveugle, et je ne voyais pas qu'il était juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avais irrités.

schworen hatte. Aber er zweifelte nun nicht mehr, daß er todt sei, und drang in mich, ihm den Ort zu entdecken, wo ich seine Asche verborgen hätte Ich Unglücklicher! ich verabscheute es, durch die Offenbarung eines Geheimnisses, dessen Verheimlichung ich den Göttern zugesagt hatte, meineidig zu werden, und war schwach genug, der Verbindlichkeit meines Eides auf eine listige Art auszuweichen, da ich den Muth nicht hatte, ihn geradezu zu verletzen. Die Götter haben mich dafür gestraft. Ich stieß mit dem Fuß auf den Boden an dem Orte, wo ich die Asche des Herkules hingelegt hatte. Und nun reiste ich zu den verbündeten Königen, die mich eben so freudig aufnahmen, als wenn es Herkules selbst gewesen wäre. Als ich auf der Insel Lemnos ankam, wollte ich den Griechen eine Probe von der Wirksamkeit meiner Pfeile geben, und schickte mich an, eine Gemse zu erlegen, die durch einen Wald rannte. Aus Versehen ließ ich den Pfeil vom Bogen auf meinen Fuß fallen, und er verursachte mir eine Wunde, deren Folgen ich noch jetzt empfinde. Sogleich fühlte ich eben die Schmerzen, welche Herkules ausgestanden hatte. Ich erfüllte die Insel Tag und Nacht mit meinem Geschrei. Ein schwarzes, verdorbenes Blut floß aus meiner Wunde, steckte die Luft an, und verbreitete durch das Lager der Griechen einen Gestank, der die gesündesten Menschen des Athems hätte berauben können. Das ganze Heer entsetzte sich über meinen schrecklichen Zustand, und jeder glaubte, daß es eine Strafe sei, die mir die gerechten Götter zugeschickt hätten.

Ulysses, der mich bewogen hatte, Theil an diesem Kriege zu nehmen, war der erste, mich zu verlassen. In der Folge sah ich wohl ein, daß er es gethan habe, weil er das gemeine Beste Griechenlands und den Sieg den Pflichten vorzog, welche ihm die Freundschaft und die Rücksicht auf einen Einzelnen auflegten. Der Opferdienst in dem Lager konnte nicht mehr verrichtet werden, so groß war die Verwirrung, welche der Abscheu vor meiner Wunde, die Ansteckung, die sie verbreitete und die Heftigkeit meines Geschrei's bei dem ganzen Heer verursachte. Aber in dem Augenblick, da mich die Griechen auf Ulysses Rath verließen, hielt ich diese Maßregel der Klugheit für die schrecklichste Unmenschlichkeit, die schwärzeste Verrätherei. Ach! ich war verblendet genug, nicht zu sehen, daß die besten Menschen mir mit eben dem Rechte zürnten, als die Götter, die ich beleidigt hatte.

Je demeurai, presque pendant tout le siége de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendais que le bruit des vagues de la mer qui se brisaient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevait vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortait une fontaine claire. Cette caverne était la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étais exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restait pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppais ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servais aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passais mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui volaient autour de ce rocher. Quand j'avais tué quelque oiseau pour ma nourriture, il fallait que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparaient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laissèrent quelques provisions : mais elles durèrent peu. J'allumais du feu avec des cailloux. Cette vie, tout affreuse qu'elle est, m'eût paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disais-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni

Beinahe die ganze Belagerung von Troja hindurch blieb ich auf diesem öden und wilden Eiland, ohne Hülfe, ohne Hoffnung, ohne Trost, den fürchterlichsten Qualen Preis gegeben. Ich hörte hier nichts, als das Brausen der Wogen, die sich an den Klippen brachen. Mitten in dieser Wildniß fand ich eine leere Höhle in einem Felsen, der zwei Spitzen, zwei Häuptern ähnlich, gen Himmel streckte. Eine klare Quelle entströmte dem Felsen. Diese Höhle diente den wilden Thieren zum Aufenthalt, deren wüthenden Anfällen ich Tag und Nacht ausgesetzt war. Ich häufte Blätter zu einem Lager. Es war mir nichts geblieben, als ein hölzerner Topf von grober Arbeit und einige zerlappte Kleider, mit denen ich meine Wunde verband, das Blut derselben stillte, und sie reinigte. Von allen Menschen verlassen, mit dem Zorn der Götter belastet, brachte ich hier meine Tage hin, wilde Tauben und anderes Geflügel, das meinen Felsen umflog, mit meinen Pfeilen zu erlegen. Wenn ich irgend einen Vogel getödtet hatte, um meinen Hunger zu stillen, mußte ich mich schmerzlich auf der Erde hinschleppen, um meinen Raub zu erhaschen. So verschaffte ich mir mit meinen Händen meine Nahrung.

Die Griechen ließen mir zwar bei ihrer Abreise einige Lebensmittel zurück, aber bald war dieser Verrath aufgezehrt. Mit Kieselsteinen machte ich Feuer an. So schauderhaft auch das Leben war, das ich führte, so würde es mir doch, fern von den undankbaren, treulosen Menschen angenehm gedäucht haben, wenn der Schmerz mich nicht niedergedrückt, und das traurige Ereigniß, welches mich in diese Noth gebracht hatte, nicht stets vor meiner Seele geschwebt hätte. Welche Grausamkeit, sagte ich bei mir selbst, einen Menschen seinem Vaterlande zu entreißen, als denjenigen, der allein Griechenland rächen könne, und ihn dann, während er der Ruhe genießt, auf einem wüsten Eiland zurück zu lassen' denn ich schlief, als die Griechen abreisten. Denke dir meine Bestürzung und wie viele Thränen ich vergoß, als ich erwachend das Schiff durch die Wellen hingleiten sah. Ach! ich blickte rings auf dieser wilden und grauenvollen Insel umher, und fand nichts als die Verzweiflung.

Dies Eiland hat keinen Hafen, auch treibt es keinen Handel. Wider

homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venaient en ce lieu n'osaient me prendre pour me ramener; ils craignaient la colère des dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrais la honte, la douleur, la faim; je nourrissais une plaie qui me dévorait; l'espérance même était éteinte dans mon cœur. Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme, beau, gracieux, mais fier, et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyais Achille, tant il en avait les traits, les regards et la démarche; son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvait être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînais : les cris perçans et douloureux dont je faisais retentir les échos de tout le rivage attendrirent son cœur.

O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée? je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si long-temps dans cette solitude! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux; tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit : Je suis Grec, que je m'écriai : O douces paroles, après tant d'années de silence et de douleur sans consolation! ô mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il répondit : Je suis de l'île de Sciros, j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille : tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentaient pas ma curiosité; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé, cher nourrisson de

Ihren Willen landen die Seefahrer daselbst. Man erblickt auf demselben nur jene Unglücklichen, die von Stürmen an dies Gestade geworfen worden. Keinen Umgang findet man da, als den Umgang derer, die Schiffbruch gelitten haben. Aber auch diejenigen, welche an diesen Ort kamen, getrauten sich nicht, mich mit sich zu nehmen. Sie scheuten den Zorn der Götter und der Griechen. Zehn Jahre lang duldete ich die Schmach, den Hunger, den Schmerz. Ich nährte eine Wunde, die mich verzehrte. Die Hoffnung selbst war aus meinem Herzen verschwunden.

Als ich eines Tages vom Suchen heilender Kräuter für meine Wunde in meine Höhle zurückkehrte, erblickte ich auf einmal in derselben einen Jüngling von schöner und einnehmender Bildung, aber zugleich von stolzer und heldenmäßiger Gestalt. Ich glaubte, den Achill zu sehen, so viel Ähnlichkeit hatte er in seinen Zügen, in seinen Blicken und in seinem Gang mit ihm. Sein Alter allein zeigte mir, daß er es nicht sein konnte. Seine Miene sprach Mitleid und Verlegenheit zugleich. Es rührte ihn, als er sah, wie langsam und kümmerlich ich mich fortschleppte. Mein durchdringendes, schmerzliches Geschrei, das von dem Ufer wiederhallte, erweichte sein Herz.

„Fremdling," rief ich ihm schon von ferne zu, „welches Unglück führt dich in diese unbewohnte Insel? Ich erkenne das Gewand eines Griechen, dieses Gewand, das mir noch immer theuer ist. Ach! wie verlangt mich, deine Stimme zu vernehmen, und jene Sprache von deinen Lippen tönen zu hören, die ich in meiner Jugend lernte, und die ich schon so manche Jahre in dieser Einöde mit niemand mehr reden konnte. Entsetze dich nicht über meinen jammervollen Zustand, habe Mitleiden mit mir."

Kaum hatte mir Neoptolem gesagt, daß er ein Grieche sei, so rief ich aus: „O süße Worte, nach so vielen Jahren von Stillschweigen und trostlosen Leiden! O, mein Sohn, welches Unglück, welcher Sturm, oder vielmehr welcher günstige Wind brachte dich hierher, um meine Qualen zu endigen?" Er antwortete mir: „Mein Geburtsland ist die Insel Scyros; ich kehre wieder dahin zurück; man sagt, daß ich der Sohn Achills sei. Nun weißt du Alles."

Diese wenigen Worte befriedigten meine Neugier nicht. Ich sagte zu ihm: „O, Sohn eines Vaters, den ich so sehr liebte, theurer Jüngling

Lycomède, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venait du siége de Troie. Tu n'étais pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étais-tu? Alors je lui répondis : Tu ne connais, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas! infortuné que je suis! mes persécuteurs m'insultent dans ma misère; la Grèce ignore ce que je souffre; ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cet état : que les dieux le leur rendent!

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avaient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi! Achille est mort! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père!

Néoptolème, reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvait sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener, car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageaient assez à les suivre. J'arrive à Sigée : l'armée s'assemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille; mais, hélas! il n'était plus. Jeune et sans expérience, je croyais pouvoir tout espérer de ceux qui me donnaient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenait; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disait : Jeune homme, tu n'étais pas avec nous dans les périls de ce long siége; tu n'as pas mérité de telles armes, et tu parles déjà trop fièrement; jamais

Nikomedens, was führte dich hierher, und von wannen kommst du?" Er antwortete mir, daß er von der Belagerung von Troja käme. „Ich entsinne mich nicht," sagte ich zu ihm, „dich unter denjenigen gesehen zu haben, die zuerst dahin zogen."—„So warst also du unter denselben?" fragte er mich.—„Ich sehe wohl," erwiederte ich, „du kennst weder den Namen des Philoktet, noch seine Leiden. Ich Unglücklicher! meine Verfolger höhnen mich noch in meinem Elend. Die Griechen wissen es nicht, daß ich leide; dies mehret noch meinen Schmerz. Die Atriden haben mich in diesen Zustand gebracht; mögen es ihnen die Götter vergelten!"

Hierauf erzählte ich ihm, auf welche Weise mich die Griechen verlassen hätten. Kaum hatte er meine Klagen vernommen, als er die seinigen begann. „Nach dem Tode Achills," sprach er zu mir.... „Wie?" unterbrach ich ihn, „ist Achill todt? Vergib mir, mein Sohn, daß ich deine Erzählung durch die Thränen unterbreche, die ich deinem Vater schuldig bin." Neoptolem antwortete mir, „du tröstest mich, indem du mich so unterbrichst; wie ist es mir so süß, den Philoktet meinen Vater beweinen zu sehen!"

Neoptolem setzte seine Erzählung folgendermaßen fort: „Nach dem Tode Achills kamen Ulysses und Phönix zu mir. Sie bezeugten, daß ohne meine Gegenwart Troja nie fallen würde. Es brauchte wenig, mich zu bewegen, mit ihnen zu gehen, denn der Schmerz über den Tod meines Vaters und das Verlangen, der Erbe seines Ruhms in diesem berühmten Kriege zu werden, waren für mich hinlängliche Gründe, ihnen zu folgen. Ich langte zu Sigeum an. Das Heer drängte sich um mich her; jeder schwor, daß er den Achill wieder erblicke; aber, ach! er war nicht mehr. Jung und unerfahren, wie ich war, wähnte ich, alles von denjenigen hoffen zu dürfen, die mich so sehr erhoben. Das erste, was ich von den Atriden begehrte, waren die Waffen meines Vaters. Grausam gaben sie mir zur Antwort: „Du sollst alles erhalten, was deinem Vater angehört, aber seine Waffen sind dem Ulysses bestimmt."

Diese Antwort trübte meine Seele; ich weinte, ich entrüstete mich. Aber Ulysses, ohne aus seiner Fassung zu kommen, sagte zu mir: „Junger Mensch, du theiltest nicht mit uns die Gefahren dieser langen Belagerung; diese stolze Sprache geziemt dir nicht; du verdienst nicht,

tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des dieux! O Philoctète! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avait pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort! m'écriai-je, et Ulysse ne meurt point! au contraire, il fleurit dans l'armée! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, et de Patrocle, si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi! morts! Hélas! que me dis-tu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, et épargne les méchans. Ulysse est donc en vie? Thersite l'est aussi, sans doute? Voilà ce que font les dieux : et nous les louerions encore!

Pendant que j'étais dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuait à me tromper; il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu : je pars; que les dieux vous guérissent!

Aussitôt je lui dis : O mon fils! je te conjure par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge; mais il y aurait de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à etre bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'hommes; mène-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont OEta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoie-moi à mon père. Hélas! je crains qu'il ne soit mort! je lui avais mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'a-

diese Waffen zu besitzen, und nie wirst du sie erhalten. Meines Eigenthums durch die Ungerechtigkeit des Ulysses beraubt, kehrte ich in die Insel Scyros zurück, weniger gegen ihn, als die Atriden erbittert. Nun habe ich dir alles verkündet, Philoktet. Möchten die Götter ihren Feinden beistehen!"

Alsdann fragte ich den Neoptolem, warum Ajax, Telamons Sohn, sich dieser Ungerechtigkeit nicht widersetzt habe. „Er ist todt," antwortete er mir. „Todt!" rief ich aus, „und Ulysses lebt, und lebt, mit Ehre gekrönt, im dem Heere?" Dann erkundigte ich mich auch nach Antilochus, dem Sohne des weisen Nestor und nach Patroklus, Achills Freunde. „Auch diese sind nicht mehr unter den Lebenden," sagte er zu mir. Noch einmal rief ich aus: „Götter, was sagst du? So rafft also der unerbittliche Krieg die Guten hinweg, und schonet der Lasterhaften? Ulysses lebt also; ohne Zweifel auch Thersites. So ungerecht handeln die Götter, und wir sollen sie noch ehren!"

Indeß ich so meine Wuth gegen deinen Vater ausließ, fuhr Neoptolem fort, mich zu hintergehen. Noch sprach er die traurigen Worte: „Fern von dem Heere der Griechen, wo das Laster über die Tugend siegt, will ich in dem öden Scyros mein Leben in Zufriedenheit hinbringen. Ich gehe, lebe wohl, die Götter lassen dich genesen!"

„Ach! mein Sohn," rief ich aus, „ich beschwöre dich bei dem Schatten deines Vaters, bei deiner Mutter, bei allem, was dir auf Erden theuer ist, laß mich nicht in diesem Elend zurück, wovon du ein Zeuge bist. Ich weiß es, wie sehr ich dir zur Last sein werde; aber es würde dir Schande bringen, mich zu verlassen. Laß mich im Vordertheil, im Hintertheil des Schiffes liegen, wirf mich in den Raum des Schiffes, wohin du willst, und wo ich dich am wenigsten beschweren werde. Nur großen Seelen ist es gegeben, das Rühmliche edler Handlungen zu fühlen. Laß mich nicht in einer Wildniß zurück, wo man keine Spur von Menschen findet. Führe mich in dein Vaterland, oder nach Euböa, das nicht weit vom Berge Oeta, von Trachin und von den lieblichen Ufern des Sperchius entfernt ist. Gieb mich meinem Vater wieder. Ach, wie sehr fürchte ich mich, daß er todt sei! Ich ließ ihn bitten, mir ein Schiff zu senden; entweder ist er todt, oder diejenigen, welche mir

vaient promis de lui dire ma misère ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! Souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisait dire à Néoptolème; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père! Chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu le souffrir; mais la nécessité m'avait instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien; ils ne connaissent ni les biens ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes.

Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches. Néoptolème me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célèbres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied; je m'écrie : O mort tant désirée! que ne viens-tu! O jeune homme! brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. O terre! ô terre! reçois un mourant qui ne peut plus se relever! De ce transport de douleur je tombai soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes et de partir : mais il était fils d'Achille, et n'était pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus son embarras : il soupirait

versprachen, ihm meine Leiden zu hinterbringen, haben mir nicht Wort gehalten. Ich wende mich an dich, mein Sohn. Denke an den Unbestand menschlicher Dinge. Wer im Glücke ist, mißbrauche es nicht, und versage seine Hülfe dem Unglücklichen nicht."

Dies waren die Worte, die ich, von großen Schmerzen ergriffen, dem Neoptolem sagte. Er versprach, mich mit sich zu nehmen. Alsdann rief ich aus: „O, glücklicher Tag! o, göttlicher Neoptolem, wie würdig des Ruhmes deines Vaters bist du! Theurer Reisegefährte, vergönne, daß ich dieser traurigen Wohnung Lebewohl sage. Sieh, hier habe ich gelebt; denke dir meine Leiden; kein anderer würde sie erduldet haben. Aber die Noth hätte mich unterrichtet, und sie lehrt den Menschen, was er auf keine andere Weise lernen würde. Wer nie gelitten hat, bleibt unwissend. Er kennt weder das Gute, noch das Böse. Er kennt die Menschen nicht, er kennt sich selbst nicht." So sprach ich, und ergriff meinen Bogen und meine Pfeile.

Neoptolem bat mich um die Erlaubniß, diese berühmten und durch den unüberwindlichen Herkules geheiligten Waffen küssen zu dürfen. Ich antwortete ihm: „Alles ist dir vergönnt. Von deiner Hand empfange ich heute das Leben, mein Vaterland, meinen vom Alter gebückten Vater, meine Freunde, mich selbst wieder. Du sollst diese Waffen berühren, und du wirst dich dann rühmen können, der einzige unter den Griechen zu sein, der verdiente, sie zu berühren. Sogleich trat Neoptolem in meine Grotte, um diesen Waffen seine Bewunderung zu zollen.

In diesem Augenblick ergriff mich ein unbändiger Schmerz. Er raubte mir die Besinnung. Ich wußte nicht mehr, was ich that. Ich forderte ein scharfes Schwerdt, um mir den Fuß damit weg zu schneiden. Ich rief laut aus: „Tod! so sehnlich erflehter Tod! warum zögerst du? O Neoptolem, übergieb mich den Flammen, wie ich den Sohn Jupiters denselben übergab! O Erde, nimm einen Sterbenden auf, der sich nicht mehr erheben kann!" Auf diesen quälenden Schmerz folgte eine tiefe Betäubung, in welche ich nach meiner Gewohnheit plötzlich verfiel. Ein starker Schweiß fieng an, mich zu erleichtern; ein schwarzes, verdorbenes Blut floß aus meiner Wunde. Es wäre dem Neoptolem leicht gewesen, während meines Schlafs mir meine Waffen zu entreißen und davon zu gehen; aber er war der Sohn Achills, und unfähig, mich zu betrügen.

Als ich erwachte, bemerkte ich, daß er in Verlegenheit war. Er

comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre? lui dis-je, qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troie. Je repris aussitôt : Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc; je suis trahi! ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement; rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette île! ô bêtes farouches! ô rochers escarpés! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! il m'enlève l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh! s'il m'eût attaqué dans ma force...! mais, encore à présent, ce n'est que par surprise. Que ferai-je? Rends, mon fils, rends : sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu?... Tu ne dis rien! O rocher sauvage! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parais pas méchant quelque conseil te pousse; rends-moi mes armes, va-t'en.

Néoptc ème, les larmes aux yeux, disait tout bas : Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie : Ah! que vois-je? n'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert et que j'eusse vu le noir Tartare que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurais pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'é-

seufzte, wie ein Mensch, dem die Verstellung fremd ist, und der gegen seine Neigung handelt. „Solltest du im Sinne haben, mich zu hintergehen?" sagte ich zu ihm; „rede!"—„Du mußt mir zur Belagerung von Troja folgen," antwortete er mir. — „Ach!" rief ich aus, „was sagst du, mein Sohn? Gieb mir diesen Bogen wieder. Ich bin verrathen; raube mir das Leben nicht." Ach! er antwortete mir nichts. Er sah mich stillschweigend an; nichts vermochte sein Herz zu rühren. „O ihr Ufer und Vorgebirge dieser Insel, ihr wilden Thiere und steilen Felsen, euch klage ich! denn ich habe sonst niemand, dem ich klagen könnte, als euch, den Vertrauten meines Kummers. Sollte Achills Sohn an mir zum Verräther geworden sein? Er entreißt mir Herkules geheiligten Bogen; er will mich mit sich in das Lager der Griechen schleppen, um mich im Triumph aufzuführen. Sieht er nicht, daß er nur über einen Todten, einen Schatten, eine leere Gestalt triumphirt? Ha! wenn er mich angegriffen hätte, da ich noch meine Kraft fühlte! Aber jetzt siegt er bloß durch List über mich. Was soll ich thun? — Gieb mir meinen Bogen wieder, mein Sohn, gieb ihn mir wieder. Sei deinem Vater ähnlich; thue, was deiner selbst würdig ist; antworte mir! Aber du schweigst. Wilde Felsen, so muß ich zu euch zurückkehren, nackend, dem Elende Preis gegeben, verlassen, ohne Nahrung. Hülflos werde ich in dieser Höhle sterben! Die wilden Thiere werden mich zerreißen, da ich des Bogens beraubt bin, mit dem ich sie tödtete! Mögen sie es! Doch dein Herz scheint nicht schlechte Gesinnungen zu hegen, mein Sohn, du handelst aus fremdem Antriebe, gieb mir meine Waffen wieder, und dann verlaß mich."

Leise und mit bethränten Augen antwortete Neoptolem: „Ach, daß ich nie von Scyros abgereist wäre!" — Mit einmal rief ich aus: „Himmel! was erblicke ich? Ist dies nicht Ulysses?" Und nun vernahm ich seine Stimme. Er antwortete mir: „Ja, ich bin es." Hätte Pluto's nächtliches Reich sich vor mir aufgethan, und hätte ich den schwarzen Tartarus gesehen, dessen Anblick selbst die Götter schreckt, mein Entsetzen wäre nicht größer gewesen. Abermals rief ich aus: „O,

criai encore : O terre de Lemnos, je te prends à témoin! O soleil, tu le vois, et tu le souffres? Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disais-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'était point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons, c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvait m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disais-je, que ne m'y laisses-tu en paix? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides; laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever? je ne suis plus rien, je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyais autrefois, que je ne saurais partir, que mes cris et l'infection de ma plaie troubleraient les sacrifices? O Ulysse, auteur de mes maux, que les dieux puissent te...! Mais les dieux ne m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais!... O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse; alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlais ainsi, votre père, tranquille, me regardait avec un air de compassion; comme un homme qui, loin d'être fâché, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyais semblable à un rocher qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendait que ma colère fût épuisée; car il savait qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand

Erde von Lemnos, sei du mein Zeuge! Du siehst es, Sonne, und du duldest es!"—Ruhig antwortete Ulysses: „Es ist Jupiters Wille, und ich bin der Vollstrecker seiner Befehle." — „Wagst du es noch, Jupiters Namen zu nennen?" fuhr ich auf. „Blicke diesen Jüngling an; seine Seele war nicht für den Betrug gemacht; schmerzlich fällt es ihm, zu vollziehen, wozu du ihn nöthigst." „Unsere Absicht ist nicht dich zu hintergehen, und dir zu schaden," sagte Ulysses. „Wir kommen, dich zu befreien, deine Wunde zu heilen, dir den Ruhm zu verschaffen, Troja zu stürzen, und dich in dein Vaterland zurückzuführen. Ulysses ist nicht dein Feind, du bist es selbst."

Ich sagte deinem Vater alles, was die Wuth mir eingeben konnte. „Da du mich auf diesem Ufer zurückgelassen hast," sprach ich, „warum vergönnest du mir nicht, hier im Frieden zu leben? Geh hin, suche Ruhm im Getümmel der Schlachten, genieße der Freuden des Lebens, sei glücklich mit den Atriden, laß mir mein Elend und meine Schmerzer. Warum willst du mich diesem Boden entreißen? Ich habe keine Kraft mehr; ich bin schon unter den Todten. Warum denkst du jetzt nicht eben so, wie vordem, da du glaubtest, daß ich nicht mit euch abreisen könnte, daß mein Geschrei und die Ansteckung, welche meine Wunde verbreitete, eure Opfer stören würden. Du allein, Ulysses, bist der Urheber aller meiner Leiden. Möchten die Götter.... aber die Götter hören mich nicht, ja, sie reitzen meinen Feind noch gegen mich. O, mein Vaterland, ich werde dich nie wieder sehen! O, ihr Götter, wenn noch einer unter euch ist, der Gerechtigkeit liebt, der Mitleiden mit mir hat, lasset eure Strafen den Ulysses treffen, und ich werde mich für geheilt halten!"

Dein Vater hörte mich ruhig an; er sah mit Mitleiden auf mich; er glich einem Menschen, der statt über die Geistesverwirrung eines Unglücklichen zu zürnen, den sein Mißgeschick erbittert hat, sie erträgt und entschuldigt. Unbeweglich stand er, wie ein Fels auf dem Gipfel eines Berges, der den ergrimmten Winden Trotz bietet, und ihre Wuth austoben läßt. Diesem ähnlich, wartete dein Vater stillschweigend, bis mein Ungestüm sich gelegt haben würde. Er wußte, daß man die Leidenschaften der Menschen, die man zur Vernunft zurückbringen will, nicht eher angreifen darf, als bis sie durch eine Art

elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos; ces armes, que j'emporte, me donneront une gloire qui vous était destinée. Néoptolème, partons; il est inutile de lui parler : la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits; elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne, disais-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur! Plus de nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? Oh! si les oiseaux de proie pouvaient m'enlever...! Je ne les percerai plus de mes flèches! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase!

Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur était de me rendre mes armes : il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laisse-moi percer mon ennemi. Aussitôt je voulus tirer une flèche contre votre père; mais Néoptolème m'arrêta en me disant : La colère vous trouble et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

von Ermüdung ihre Stärke verloren haben. „O Philoktet," sprach er endlich, „was ist aus deiner Vernunft und deinem Muthe geworden? Jetzt ist der Augenblick gekommen, sie zu gebrauchen. Wenn du dich weigerst, uns zu folgen, um die großen Absichten, die Jupiter mit dir hat, zu erfüllen, so gehab' dich wohl. Du bist es nicht werth, der Befreier Griechenlands und Troja's Zerstörer zu sein. Bleibe in Lemnos. Diese Waffen, die ich mit mir nehme, werden mir einen Ruhm verleihen, der dir bestimmt war. Laß uns gehen, Neoptolem; er hört nicht. Es ist uns nicht erlaubt, das Wohl von ganz Griechenland dem Mitleiden gegen einen Einzelnen aufzuopfern."

Jetzt fühlte ich die Wuth einer Löwin, der man ihre Jungen geraubt hat. Ihr Gebrüll schallt durch die Wälder hin. „O, meine Höhle," schrie ich aus, „nie werde ich dich verlassen! Sei du mein Grab! O Wohnung des Schmerzes!.... Ohne Nahrung!.... Ohne Hoffnung!.... Wer reicht mir ein Schwert, mich zu durchbohren!.... Raubvögel, eilet herbei, mich zu verzehren; denn ich werde euch nicht mehr mit meinen Pfeilen erlegen! Theurer Bogen, geheiligt durch die Hände des Sohnes Jupiters! Herkules, geliebter Freund, wenn dir noch Empfindung geblieben ist, zürnest du nicht? Dein Bogen ist nicht mehr in den Händen deines treuen Freundes, er ist in der Gewalt des schamlosen und hinterlistigen Ulysses. Raubvögel, wilde Thiere, fliehet nicht mehr diese Höhle! Meine Hände sind der Pfeile beraubt! Der Unglückliche kann euch nicht mehr schaden! Eilet herbei mich zu verschlingen, oder zerschmettert mich vielmehr, ihr Donnerkeile des unerbittlichen Jupiters!"

Nachdem dein Vater alle Mittel versucht hatte, mich zu überreden, hielt er endlich für das beste, mir meine Waffen wieder zurückzugeben. Er gab dem Neoptolem ein Zeichen und dieser stellte sie mir sogleich wieder zu. „Würdiger Sohn Achills," sprach ich zu ihm, „jetzt giebst du mir einen Beweis, daß du es bist. Aber laß mich Rache an meinem Feinde nehmen." Ich war im Begriff, deinen Vater mit meinen Pfeilen zu durchbohren, aber Neoptolem hielt mich zurück, und sagte: „Der Zorn raubt dir die Besinnung; du siehst nicht, welche unwürdige That du begehen willst."

Pour Ulysse, il paraissait aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avait fait rendre : mais comme mon ressentiment n'était pas encore apaisé, j'étais inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssais tant. Cependant Néoptolème me disait : Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie : les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé ; j'étais touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avait rendu mon arc : mais je ne pouvais me résoudre à voir encore le jour s'il fallait céder à Ulysse ; et une mauvaise honte me tenait en suspens. Me verra-t-on, disais-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi ? Pendant que j'étais dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine ; je vois Hercule dans un nuage éclatant : il était environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste et ses manières simples ; mais il avait une hauteur et une majesté qui n'avaient jamais paru si grandes en lui quand il domptait les monstres. Il me dit :

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de ri-

Ulysses stand eben so unerschüttert gegen meine Pfeile, als gegen meine Schmähungen. Diese Unerschrockenheit, diese Gelassenheit rührte mich. Ich war beschämt, daß ich mich im ersten Anfall der Leidenschaft meiner Waffen gegen denjenigen hatte bedienen wollen, der mir sie wieder gegeben hatte. Aber da mein empörtes Gemüth noch immer nicht besänftigt war, so war es mir unerträglich, daß ich meine Waffen einem Manne zu danken haben sollte, den ich so sehr haßte. „Wisse," sprach Neptolem zu mir, „daß Priamus Sohn, der göttliche Helenus, auf Befehl und Eingebung der Götter, Troja's Mauern verlassen, und uns die Zukunft enthüllt hat. Das unglückliche Troja wird fallen, so sprach er, aber es wird nicht eher fallen, als bis derjenige, welcher die Pfeile des Herkules besitzt, es bekämpfen wird, und dieser Mann wird nur vor den Mauern von Troja von seinen Wunden genesen; Aeskulaps Söhne werden ihn heilen."

Entgegengesetzte Gefühle kämpften in meinem Herzen. Die Unschuld des Neoptolem und die Ehrlichkeit, womit er mir meinen Bogen wieder zurückgegeben hatte, rührten mich. Aber dem Ulysses nachzugeben schien mir schmerzlicher als der Tod, und eine falsche Scham hielt meine Entschließungen zurück. Sollte ich wieder in der Gesellschaft des Ulysses und der Atriden erscheinen! Was würde man von mir denken? So sagte ich bei mir selbst. Indem ich so im Zweifel schwebte, hörte ich auf einmal eine Stimme, wie die eines Gottes. Ich erblickte den Herkules in einer schimmernden Wolke. Eine Glorie umgab ihn. Ich erkannte ihn leicht an seinen etwas derben Zügen, an seinem starken Körperbau und an seinem kunstlosen Bezeigen. Aber mir erschien er in dieser Hoheit und Würde, als er noch auf Erden die Ungeheuer bezähmte. Er sagte zu mir:

„Du siehest, du hörest den Herkules. Ich habe den hohen Olymp verlassen, um dir Jupiters Willen zu verkünden. Du weißt, durch welche Anstrengungen ich die Unsterblichkeit errang. Es ist der Götter Wille, daß du mit dem Sohne Achills gehest, um die Pfade des Ruhms zu betreten, die ich gegangen bin. Du wirst genesen. Paris, der Stifter so vielen Unheils, wird, von meinen Pfeilen getroffen, fallen. Der Krieg wird dir reiche Beute gewähren. Diese sende nach Troja's

ches dépouilles à Pœan, ton père, sur le mont Œta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez la religion : le reste meurt; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivages où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires où Écho répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis.

Ainsi nous partîmes; nous arrivâmes au siége de Troie. Machaon et Podalire, par la divine science de leur père Esculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduite en cendres; vous savez le reste. J'avais néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse, par le ressouvenir de mes maux; sa vertu ne pouvait apaiser ce ressentiment; mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même.

Eroberung deinem Vater Pöas auf dem Berge Oeta. Er behänge damit mein Grabmal, zum Zeichen der Siege, die du durch meine Pfeile erfochten hast. Dir aber, o Sohn des Achill, verkünde ich, daß du ohne Philoktet nicht siegreich sein wirst, und Philoktet nicht ohne dich. Ziehet hin, zwei Löwen ähnlich, die auf den Raub ausgehen. Ich werde den Aeskulap gen Troja senden, damit er dich heile. Vor allem, ihr Griechen, liebet die Religion, und folget ihren Vorschriften; alles übrige ist vergänglich; sie allein ist von ewiger Dauer."

Als ich diese Worte vernommen hatte, rief ich aus: „O, glücklicher Tag, liebliches Licht, so erscheinst du mir endlich nach so vielen Jahren! Ich gehorche. Laßt mich diese Örter noch einmal begrüßen, und ich weile nicht länger. Lebe wohl, geliebte Höhle! Lebet wohl, Nymphen dieser wasserreichen Auen! Hinfort werde ich nicht mehr das dumpfe Getöse der Wellen dieses Meeres hören. Fahret wohl, ihr Ufer, wo ich so oft der stürmischen Luft ausgesetzt war! O Vorgebirge, wo das Echo so oft meine Klagen wiederholte, lebe wohl! Lebet wohl, ihr süßen Quellen, wo ich so manche Bitterkeit kostete! Lebe wohl, geliebtes Lemnos, laß mich glücklich von dir scheiden, denn ich folge dem Rufe der Götter und meiner Freunde!"

Wir reisten ab. Wir langten vor dem belagerten Troja an. Machaon und Podalirius, in der göttlichen Kunst ihres Vaters Aeskulap unterwiesen, heilten mich, oder setzten mich wenigstens in den Zustand, in welchem du mich jetzt erblickst. Ich leide nicht mehr, ich habe meine vorige Kraft wieder erlangt, aber ich hinke ein wenig. Paris fiel von meiner Hand, wie ein schüchternes Hirschkalb fällt, das der Jäger mit seinen Pfeilen erlegt. Bald lag Ilium in der Asche. Das übrige weißt du. Aber das Andenken an meine Leiden nährte stets in mir einen gewissen Groll gegen den weisen Ulysses, und seine Tugenden vermochten nicht, diesen Unwillen zu versöhnen. Aber der Anblick eines Sohnes, der ihm so ähnlich ist, und den ich zu lieben mich nicht enthalten kann, flößt meinem Herzen auch milde Empfindungen gegen den Vater ein."

LIVRE XVI.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent; il combat et vainc Hippias, qui, méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante; mais, étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité et de sa faute qu'il voudrait réparer. Au même temps, Adraste, roi des Dauniens, étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque et d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frère Hippias, et Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

Pendant que Philoctète avait raconté ainsi ses aventures, Télémaque était demeuré comme suspendu et immobile. Ses yeux étaient attachés sur ce grand homme qui parlait. Toutes les passions différentes qui avaient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paraissaient tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque à mesure qu'elles étaient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écriait et interrompait Philoctète sans y penser : quelquefois il paraissait rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignit l'embarras de Néoptolème, qui ne savait pas dissimuler, Télémaque paraissait dans le même embarras; et dans ce moment on l'aurait pris pour Néoptolème.

Cependant l'armée des alliés marchait en bon ordre contre Adraste, roi des Dauniens, qui méprisait les dieux, et qui ne cherchait qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il fallait ne se rendre suspect à aucun, et se faire aimer de tous. Son naturel était bon et sincère mais peu caressant; il ne s'avisait guère de ce qui pouvait faire plaisir aux

Sechszehntes Buch.

Telemach entzweit sich mit Phalanten wegen Gefangener, die sie sich streitig machen. Er bekämpft und besiegt den Hippias, der, seine Jugend verachtend, sich dieser Gefangenen auf eine trotzige Weise für seinen Bruder Phalant bemächtigt hatte. Aber er freut sich seines Sieges nicht, sondern seufzt insgeheim über seine Vermessenheit und seinen Fehltritt, den er gern wieder gut gemacht hätte. Adrast, der in Erfahrung bringt, daß die verbündeten Fürsten nur damit beschäftigt sind, den Handel des Telemach und Hippias zu schlichten, greift sie unvermuthet an. Nachdem er sich hundert ihrer Schiffe bemächtigt, um seine Krieger in das Lager der Verbündeten überzuschiffen, steckt er es in Brand. Er beginnt den Angriff bei der Lagerstelle Phalants, tödtet seinen Bruder Hippias, und Phalant selbst erliegt beinahe unter seinen Streichen.

Staunend und mit gefesselter Aufmerksamkeit horchte Telemach der Erzählung Philoktets. Seine Augen waren fest auf den großen Mann geheftet, so lange er sprach. Alle die verschiedenen Leidenschaften, welche den Herkules, Philoktet, Ulysses und Neoptolem in Bewegung gesetzt hatten, malten sich abwechseld auf dem offenen Gesichte Telemach's ab, wie die Erzählung sie nach und nach seiner Seele darstellte. Bisweilen vergaß er sich, und unterbrach Philokteten durch seine Ausrufungen; bisweilen fiel er in ein tiefes Nachdenken, gleich einem Menschen, der den Folgen der Dinge nachspürt. Als Philoktet die Verlegenheit Neoptolems schilderte, der sich nicht zu verstellen wußte, schien Telemach in derselben Verlegenheit zu sein, und man würde ihn in diesem Augenblick für Neoptolem selbst gehalten haben.

Inzwischen rückte das Kriegsheer der Verbündeten, wohl geordnet Adrasten, dem König der Daunier entgegen. Dieser war ein Verächter der Götter, und sann nur darauf, wie er die Menschen überlisten könnte. Telemach fühlte die Schwierigkeiten, sich unter so vielen Fürsten, die eifersüchtig auf einander waren, mit gehöriger Klugheit zu betragen. Bei keinem sollte er Verdacht gegen sich erregen, die Liebe aller sollte er gewinnen. Sein Herz war gut und aufrichtig, aber er wußte nicht zu schmeicheln. Er bekümmerte sich wenig um das, was andern Ver-

autres : il n'était point attaché aux richesses; mais il ne savait point donner. Ainsi, avec un cœur noble et porté au bien, il ne paraissait ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnaissant des soins qu'on prenait pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivait son goût sans réflexion. Sa mère Pénélope l'avait nourri malgré Mentor dans une hauteur et dans une fierté qui ternissaient tout ce qu'il y avait de plus aimable en lui. Il se regardait comme étant d'une autre nature que le reste des hommes; les autres ne lui semblaient mis sur la terre par les dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses désirs, et pour rapporter tout à lui comme à une divinité. Le bonheur de le servir était, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servaient. Il ne fallait jamais rien trouver d'impossible quand il s'agissait de le contenter; et les moindres retardemens irritaient son naturel ardent.

Ceux qui l'auraient vu ainsi dans son naturel, auraient jugé qu'il était incapable d'aimer autre chose que lui-même; qu'il n'était sensible qu'à sa gloire et à son plaisir : mais cette indifférence pour les autres, et cette attention continuelle sur lui-même, ne venaient que du transport continuel où il était jeté par la violence de ses passions. Il avait été flatté par sa mère dès le berceau, et il était un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il sentit dès sa première jeunesse, n'avaient pu modérer cette impétuosité et cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avait rien perdu de sa fierté. Elle se relevait toujours, comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque était avec Mentor, ces défauts ne paraissaient point, et ils diminuaient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies; que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arr

gnügen machen konnte. Er liebte den Reichthum nicht, aber er verstand auch die Kunst nicht, zu geben. Mit einem Herzen voll Edelmuth und Rechtschaffenheit kam er also in den Verdacht, weder gefällig, noch empfindlich für die Freundschaft, noch freigebig, noch erkenntlich gegen die Bemühungen anderer um ihn, noch aufmerksam zu sein, dem Verdienste Gerechtigkeit wiederfahren zu lassen. Ohne lange zu überlegen, folgte er dem Zuge seines Herzens. Trotz der Gegenbemühungen Mentors hatte ihm seine Mutter einen Übermuth und Stolz eingeflößt, der seine schönsten Eigenschaften verdunkelte. Er hielt sich für ein Wesen anderer Art, als die übrigen Menschen. Er wähnte, daß die Götter die andern nur dazu geschaffen hätten, ihm zu gefallen, zu dienen, allen seinen Wünschen zuvorzukommen, und alles auf ihn, als auf ein höheres Wesen, zu beziehen. Das Glück, ihm zu dienen, war, seiner Meinung nach, eine hinlängliche Belohnung für diejenigen, welche unter ihm standen. Er forderte das Unmögliche von andern, wenn es darauf ankam, seine Neigungen zu befriedigen, und die geringste Zögerung empörte sein heftiges Gemüth.

Wenn man ihn so den Antrieben seines Herzens folgen sah, mußte man denken, daß er unfähig sei, etwas anderes, als sich selbst zu lieben, und daß ihm nur sein Ruhm und sein Vergnügen am Herzen liege Aber diese Gleichgültigkeit gegen andere und dieses selbstsüchtige Wesen waren bloß die Folgen eines leidenschaftlichen Zustandes, in welchem er sich immer befand. Seine Mutter hatte ihn von Jugend an verzärtelt, und er war ein auffallendes Beispiel von dem Unglück derer, welche in einem hohen Stande geboren werden. Die widrigen Schicksale, die er schon früh erfahren hatte, hatten seine Hitze und seinen Stolz nicht mäßigen können. Von allem entblößt, verlassen, so manchen Übeln ausgesetzt, hatte er doch nichts von seinem Übermuth verloren. Immer erhob er sich wieder aufs neue, wie die biegsame Palme, die aus eigener Kraft emporstrebt, so sehr man sich auch bemüht, sie niederzudrücken.

So lange Mentor über Telemach wachte, zeigten sich diese Fehler nicht, und nahmen mit jedem Tage ab. Einem raschen Pferde ähnlich, das über die weiten Ebenen rennt, und unaufgehalten von steilen Felsen, Abgründen und reißenden Strömen, nur der Stimme und der

tent; qui ne connaît que la voix et la main d'un seul homme capable de le dompter, Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvait être retenu que par le seul Mentor. Mais aussi un de ses regards l'arrêtait tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité : il entendait d'abord ce que signifiait ce regard; il rappelait aussitôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. La sagesse de Mentor rendait en un moment son visage doux et serein. Neptune, quand il élève son trident, et qu'il menace les flots soulevés, n'apaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours : il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens, et de Phalante qui était à leur tête. Cette colonie, qui était venue fonder Tarente, était composée de jeunes hommes nés pendant le siége de Troie, qui n'avaient eu aucune éducation; leur naissance illégitime, le déréglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avaient été élevés, leur donnaient je ne sais quoi de farouche et de barbare. Ils ressemblaient plutôt à une troupe de brigands qu'à une colonie grecque.

Phalante, en toute occasion, cherchait à contredire Télémaque : souvent il l'interrompait dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience : il en faisait des railleries, le traitant de faible et d'efféminé; il faisait remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchait de semer partout la jalousie, et de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliés.

Un jour, Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs devaient lui appartenir, parce que c'était lui, disait-il, qui, à la tête de ses Lacédémoniens, avait défait cette troupe d'ennemis, et que Télémaque, trouvant les Dauniens déjà vaincus et mis en fuite, n'avait eu d'autre peine que celle de leur donner la vie et de les mener dans le camp. Télémaque soutenait au contraire que c'était lui qui avait empêché Phalante d'être vaincu, et qui avait remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux dé-

Hand eines Einzigen gehorcht, der es zu zügeln weiß, war nur Mentor allein fähig, dem feurigen Geiste Telemachs Einhalt zu thun. Aber es bedurfte auch nur eines Blickes dieses Mannes, um ihn auf einmal in seinem größten Ungestüm aufzuhalten. Sogleich verstand er die Bedeutung dieses Blickes, alle seine tugendhaften Entschließungen kehrten wieder in seine Seele zurück. Die Weisheit erheiterte und verschönerte plötzlich sein Gesicht. Nicht schneller besänftigt Neptun die schwarzen Stürme, wenn er seinen Dreizack erhebt, und die aufgethürmten Wogen bedroht.

Sobald Telemach sich selbst überlassen war, brachen alle seine Leidenschaften, die in ihrer Wirksamkeit gehemmt worden waren, gleich einem Strom, den ein starker Damm zurück hielt, wieder aus. Der Trotz der Lacedämonier und ihres Anführers, Phalant, war ihm unerträglich. Diese Lacedämonier hatten Tarent gegründet, und bestanden aus den Jünglingen, die während der Belagerung von Troja geboren und ohne Erziehung aufgewachsen waren. Die Unächtheit ihrer Geburt, das sittenlose Leben ihrer Mütter, und die Ausgelassenheit, in der man sie erzog, gaben ihrem Charakter etwas Rohes und Wildes. Sie glichen eher einer Bande Straßenräuber, als griechischen Abkömmlingen.

Phalant ergriff jede Gelegenheit, dem Telemach zu widersprechen. Oft unterbrach er ihn in den Rathsversammlungen, und verachtete seinen Rath, als den eines Jünglings ohne Erfahrung. Er spottete seiner, und behandelte ihn als einen schwachen und verzärtelten Menschen. Er machte die Anführer auf seine kleinsten Fehler aufmerksam. Er suchte überall Eifersucht gegen ihn zu erregen, und den Stolz Telemachs allen Verbündeten in einem gehässigen Lichte darzustellen.

Als Telemach eines Tages einige Daunier zu Gefangenen gemacht hatte, behauptete Phalant, daß diese Gefangenen ihm angehörten, weil er es gewesen, der an der Spitze der Lacedämonier diesen feindlichen Haufen niedergeworfen, und Telemach, der die Feinde bereits überwunden und auf der Flucht gefunden, kein anderes Verdienst gehabt habe, als ihnen das Leben zu schenken, und sie in das Lager zu führen. Telemach aber gab vor, daß Phalant ohne ihn würde überwunden worden sein, und daß er die Daunier besiegt habe. Sie

fendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fussent battus sur-le-champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avait un frère nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force et par son adresse. Pollux, disaient les Tarentins, ne combattait pas mieux du ceste : Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval : il avait presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignait; car il était encore plus querelleur et plus brutal qu'il n'était fort et vaillant.

Hippias, ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avait menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyait errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, et branlant le dard dont il le voulait percer : enfin il le rencontre; et, en le voyant, sa fureur redouble. Ce n'était plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'était un frénétique ou un lion furieux.

Aussitôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, descends tout-à-l'heure sur les rives sombres du Styx. Il dit, et il lança son dard : mais il le lança avec tant de fureur qu'il ne put mesurer son coup : le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde était d'or, et que Laërte lui avait donnée quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en était servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il était jeune, et elle avait été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Épirotes dans une guerre où Laërte fut victorieux.

brachten beide ihre Sachen vor die verbündeten Fürsten. Telemach ging so weit, daß er Drohworte gegen Phalanten ausstieß, und sie würden sich auf der Stelle geschlagen haben, wenn man sie nicht zurückgehalten hätte.

Phalant hatte einen Bruder, Hippias genannt, berühmt im ganzen Heere durch seine Tapferkeit, Stärke und Gewandtheit. Pollux, sagten die Tarentiner, wußte den Cästus nicht besser zu führen, Castor nicht geschickter die Rosse zu lenken. An Stärke und Wuchs glich er beinahe dem Herkules. Das ganze Heer fürchtete ihn, weil seine Zanksucht und Wildheit seine Stärke und Tapferkeit noch übertrafen.

Als Hippias sah, welche stolze Drohungen Telemach gegen seinen Bruder ausgestoßen, ging er eilends hin, die Gefangenen nach Tarent zu führen, ohne erst den Ausspruch der Versammlung abzuwarten. Telemach, der heimliche Botschaft davon bekam, verließ wüthend die Versammlung. Gleich einem schäumenden Eber, der den Jäger sucht, der ihn verwundet hat, irrte er in dem Felde umher. Seine Augen suchten den Feind. Er schwingt die Lanze, mit der er ihn durchbohren will. Endlich erblickt er ihn, und seine Wuth verdoppelt sich. Er war nicht mehr jener weise Telemach, von Minerven in Mentors Gestalt geleitet. Er war ein Rasender, ein ergrimmter Löwe.

Er ruft dem Hippias zu: „Halt! Verworfenster aller Menschen! Halt! Laß sehen, ob du mit dem Raub derer davon gehen wirst, die ich besiegt habe. Vergebens hoffst du, ihn nach Tarent zu bringen. Hinab mit dir zur Stunde zu den finstern Ufern des Styx." Er sprachs und warf seine Lanze, aber er schleuderte sie mit solchem Ungestüm, daß er den Wurf nicht gehörig abmessen konnte. Die Lanze verfehlte den Hippias. Sogleich zückte Telemach sein Schwert. Golden war das Heft. Laertes hatte es ihm verehrt, als ein Pfand seiner zärtlichen Liebe, als jener von Ithaka abreiste. Mit Ruhm hatte sich Laertes desselben in seiner Jugend bedient, und es war mit dem Blute vieler Anführer der Epiroten gefärbt, welche Laertes in einem Kriege besiegt hatte.

A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui voulait profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains; ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux; ils se raccourcissent, ils s'alongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains; ces deux corps entrelacés paraissent n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, semblait devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse était moins nerveuse. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentait ses genoux chanceler. Hippias, le voyant ébranlé, redoublait ses efforts. C'était fait du fils d'Ulysse; il allait porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veillait de loin sur lui, et qui ne le laissait dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris, la prompte messagère des dieux. Celle-ci, volant d'une aile légère, fend les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière qui peignait un nuage de mille diverses couleurs; elle ne se reposa que sur le rivage de la mer où était campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux combattans : elle frémit à la vue du danger où était le jeune Télémaque; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avait formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'égide que la sage déesse lui avait confiée. Aussitôt Télémaque, dont les forces étaient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne et qui l'accable. Té-

Kaum hatte Telemach sein Schwert gezogen, als Hippias, der sich seiner überlegenen Stärke gegen ihn bedienen wollte, auf ihn stürzte, um es seiner Hand zu entreißen. Das Schwert zerbrach in ihren Händen. Und nun fassen sie sich; sie klammern sich fest an einander. Sie gleichen zwei ergrimmten Thieren, die sich zu zerreißen suchen. Ihre Augen glühen. Sie ziehen sich zusammen; sie dehnen sich aus; sie bücken sich; sie erheben sich; sie stürzen auf einander los; sie lechzen nach Blut. Die Hitze des Kampfes vermehrt sich. Fuß stemmt sich gegen Fuß, Hand gegen Hand. Ihre beiden verschlungenen Körper schienen nur ein Leib zu sein. Aber Hippias war älter als Telemach, und es schien, als ob er diesen, der ihm wegen seiner Jugend an Stärke nachstand, überwältigen würde. Telemach, des Athems beraubt, fühlte seine Knie wanken. Hippias bemerkte es, und verdoppelte seine Anstrengung. Jetzt wäre der Sohn des Ulysses unterlegen, und hätte die Strafe seiner Vermessenheit und seines Ungestüms bezahlt, wenn nicht Minerva, die von ferne über ihn wachte, und ihn nur in die äußerste Gefahr gerathen ließ, um ihn klüger zu machen, den Sieg auf seine Seite gelenkt hätte.

Die Göttin verließ den Palast von Salent nicht, aber sie sank Iris, die behende Botschafterin der Götter. Diese enteilte leichten Flugs, sie theilte die unermeßlichen Räume der Luft. Ein langer Lichtstreif zog sich hinter der Fliegenden her und bemalte eine Wolke mit tausend bunten Farben. Nicht eher stand sie still, als bis sie die Ufer des Meeres erreicht hatte, wo das zahllose Heer der Verbündeten gelagert war. Schon von weitem sah sie den Kampf, die Wuth und die Anstrengung der beiden Streitenden. Sie bebte bei dem Anblick der Gefahr, in welcher der junge Telemach schwebte. Sie naht sich, in ein leichtes Gewölk gehüllt, das aus feinen Dünsten gebildet, sie umwallte. In dem Augenblick, da Hippias, seine ganze Stärke fühlend, den Sieg in Händen zu haben glaubte, deckte sie den jungen Zögling Minervens mit der Aegyde, welche ihr die weise Göttin gegeben hatte. Sogleich fühlte Telemach, dessen Kraft ganz erschöpft war, neues Leben. Je mehr er sich erholte, desto mehr gerieth Hippias in Unruhe. Er fühlte, daß etwas Höheres auf ihn wirkte, das ihn verwirrte, und seine Kraft lähmte. Telemach dringt stärker auf ihn ein; er sucht,

lémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse était revenue avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avait faite d'attaquer ainsi le frère d'un des rois alliés qu'il était venu secourir; il rappela en lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor : il eut honte de sa victoire, et vit bien qu'il avait mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accourait au secours de son frère; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portait, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenait sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colère était apaisée, il ne songeait plus qu'à réparer sa faute en montrant de la modération. Il se lève en disant : O Hippias, il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse; vivez : j'admire votre force et votre courage. Les dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance : ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens.

Pendant que Télémaque parlait ainsi, Hippias se relevait couvert de poussière et de sang, plein de honte et de rage. Phalante n'osait ôter la vie à celui qui venait de la donner si généreusement à son frère : il était en suspens et hors de lui-même. Tous les rois alliés accourent : ils mènent d'un côté Télémaque, et de l'autre Phalante et Hippias qui, ayant perdu sa fierté, n'osait lever les yeux. Toute l'armée ne pouvait assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les hom

ihm bald in dieser, bald in einer andern Stellung beizukommen; er sieht ihn wanken; er läßt ihm keinen Augenblick Zeit, sich zu erholen; endlich wirft er ihn zu Boden und fällt auf ihn. Eine große Eiche des Berges Ida, die von tausend Streichen der Axt gefällt hinstürzt, und den ganzen Wald erschüttert, macht kein schrecklicheres Getöse, als Hippias im Fallen machte: die Erde bebte, und rings umher zitterte Alles.

Indessen hatte Telemach mit seiner Stärke auch seine Besinnung wieder bekommen. Kaum war Hippias unter ihn gefallen, als er den Fehler einsah, den er begangen hatte, den Bruder eines der verbündeten Könige, zu dessen Hülfe er herbeigekommen war, auf diese Art anzufallen. Mit Beschämung dachte er an Mentors weise Lehren. Er erröthete über seinen Sieg, und fühlte, daß er verdient hätte, überwunden zu werden. Mittlerweile war Phalant wüthend herbeigerannt, seinem Bruder beizustehen, und er würde auch den Telemach mit einem Wurfspieß, der er in der Hand hielt, durchbohrt haben, wenn er nicht befürchtet hätte, auch den Hippias zu durchbohren, der unter Telemach im Staube lag. Leicht hätte der Sohn des Ulysses seinem Feinde das Leben nehmen können; aber er fühlte keinen Zorn mehr, und war nur darauf bedacht, seinen Fehler durch Mäßigung wieder gut zu machen. Er stand auf und sagte: „Hippias, es genüge mir, dich belehrt zu haben, nicht verächtlich von meiner Jugend zu denken. Lebe! Ich bewundere deine Stärke und deinen Muth. Die Götter schützten mich; weiche ihrer Macht, und laß uns jetzt nur darauf sinnen, die Daunier mit vereinigten Kräften zu bekämpfen."

Indem Telemach dies sagte, stand Hippias auf, mit Staub und Blut bedeckt, im Herzen Scham und Wuth. Phalant scheute sich, demjenigen das Leben zu rauben, der es seinem Bruder so edelmüthig geschenkt hatte. Er konnte sich zu nichts entschließen, er wußte nicht, wie ihm war. Inzwischen waren die verbündeten Könige herbei gekommen. Einige führten Telemach, andere den Phalant und Hippias hinweg, der seinen Trotz verloren hatte, und mit gesenkten Blicken einherging. Das ganze Heer war erstaunt, daß Telemach in einem Alter

mes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force et en grandeur à ces géans, enfans de la terre, qui tentèrent autrefois de chasser de l'Olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulysse était bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute; et, ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissait de sa promptitude. Il reconnaissait combien il était injuste et déraisonnable dans ses emportemens : il trouvait je ne sais quoi de vain, de faible et de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnaissait que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie et l'humanité : il le voyait; mais il n'osait espérer de se corriger après tant de rechutes; il était aux prises avec lui-même, et on l'entendait rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, et se punissant soi-même. Hélas! disait-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage et le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division et le désordre dans l'armée des alliés? est-ce leur sang ou celui des Dauniens, leurs ennemis, que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même su lancer mon dard; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales; je n'en devais attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne serais plus, non, je ne serais plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé qui ne profite d'aucun conseil : ma honte finirait avec ma vie. Hélas! si je pouvais au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai et voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte et d'horreur. O funeste victoire! ô louanges que je ne puis souffrir, et qui sont de cruels reproches de ma folie!

wo der Mensch seine ganze Stärke noch nicht erlangt hat, den Hippias habe überwältigen können, der an Größe und Stärke den Riesen jenen Kindern der Erde glich, die es einst versuchten, die Unsterblicher aus dem Olymp zu verjagen.

Aber der Sohn des Ulysses war weit entfernt, sich seines Sieges zu freuen. Indeß ihm allgemeine Bewunderung zu Theil ward, verbarg er sich in seinem Zelt, schämte sich seines Fehlers, zürnte über sich selbst, und bereute seine Übereilung. Er erkannte, daß ihn seine Leidenschaften zu unbesonnenen und ungerechten Handlungen hinrissen. Er sah das Eitle, Schwache und Erniedrigende seines ungemessenen Stolzes. Er erkannte, daß wahre Größe nur in der Mäßigung, der Gerechtigkeit, der Bescheidenheit und der Menschlichkeit bestehe; er sah es deutlich ein, aber nach so vielen Rückfällen durfte er nicht mehr hoffen, je ein anderer Mensch zu werden! Er lag mit sich selbst im Streit, und man hörte ihn brüllen, gleich einem ergrimmten Löwen.

Zwei Tage lang verharrte er einsam in seinem Gezelt. Er konnte sich nicht entschließen, unter Menschen zu gehen. Er strafte sich selbst. „Ach!“ sagte er bei sich selbst, „wie kann ich es wagen, Mentorn je wieder anzublicken? Bin ich wohl der Sohn des Ulysses, des weisesten aller Menschen, dieses großen Dulders? Kam ich nur, Uneinigkeit und Zwiespalt in dem Heere der Verbündeten anzurichten? Bin ich hieher gekommen, ihr Blut, oder das Blut der Daunier, ihrer Feinde, zu vergießen? Welche Vermessenheit! Ich ließ mich mit dem Hippias in einen ungleichen Kampf ein. Ich wußte nicht einmal, meine Lanze zu werfen. Ich hatte nichts zu gewärtigen, als den Tod nebst der Schmach, der Besiegte zu sein. Doch, was wäre daran gelegen gewesen? Ich würde nicht mehr sein, der vermessene Telemach, dieser unsinnige Jüngling, den keine Belehrung klug machen kann, würde nicht mehr sein! Meine Schande hätte mit meinem Leben geendigt. Ach! dürfte ich hoffen, nie wieder zu begehen, was mich jetzt mit so vielem Kummer erfüllt, wie glücklich wäre ich! Aber wer bürgt mir dafür, daß ich nicht heute noch in dieselben Fehler falle, an die ich mich jetzt nur mit Scham und Abscheu erinnern kann, oder mich doch geneigt dazu fühle? Unseliger Sieg! Verwünschter Ruhm! Wie bitter rückt ihr mir meine Thorheit vor!“

Pendant qu'il était seul et inconsolable, Nestor et Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avait : mais ce sage vieillard, reconnaissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son désespoir.

Les princes alliés étaient arrêtés par cette querelle, et ils ne pouvaient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante et Hippias. On craignait à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avaient suivi Télémaque dans cette guerre : tout était dans le trouble par la faute du seul Télémaque; et Télémaque, qui voyait tant de maux présens et de périls pour l'avenir, dont il était l'auteur, s'abandonnait à une douleur amère. Tous les princes étaient dans un extrême embarras : ils n'osaient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque et les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avait bien de la peine à les retenir au-dedans du camp, où ils étaient gardés de près. Nestor et Philoctète allaient et revenaient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respirait que la vengeance. La douce éloquence de Nestor et l'autorité du grand Philoctète ne pouvaient modérer ce cœur farouche, qui était encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frère Hippias. Télémaque était bien plus doux, mais il était abattu par une douleur que rien ne pouvait consoler.

Pendant que les princes étaient dans cette agitation, toutes les troupes étaient consternées : tout le camp paraissait comme une maison désolée qui vient de perdre un père de famille, l'appui de tous ses proches et la douce espérance de ses petits enfans.

Dans ce désordre et cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs et animés au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou blessés. Un tourbillon de poussière forme un épais

Indem er sich so in trostloser Einsamkeit verzehrte, kamen Nestor und Philoktet zu ihm. Nestor wollte ihm vorstellen, wie sehr er gefehlt habe; aber als der weise Greis sah, wie bekümmert das Herz des Jünglings war, unterdrückte er seine ernsten Ermahnungen, und sagte ihm nur Worte der Liebe, um seinen Schmerz zu lindern.

Durch diesen Zwist waren die verbündeten Fürsten in ihren Unternehmungen aufgehalten worden, und sie konnten nicht eher gegen den Feind ziehen, bis sie den Telemach mit Phalanten und Hippias ausgesöhnt hatten. Man mußte jeden Augenblick befürchten, daß die Tarentiner die hundert jungen Kreter, die dem Telemach in diesen Krieg gefolgt waren, anfallen würden. Telemachs Fehltritt hatte allgemeine Verwirrung angerichtet, und Telemach, der das gegenwärtige Übel sah, dessen Urheber er war, und die Gefahren der Zukunft ahndete, überließ sich den bittersten Schmerzen. Die Fürsten waren in großer Verlegenheit. Sie wagten es nicht, das Kriegsheer aufbrechen zu lassen, aus Furcht die Kreter und die Tarentiner möchten während des Zuges an einander gerathen, und es kostete Mühe, sie innerhalb des Lagers in Schranken zu halten, wo man sie doch genau beobachten konnte. Nestor und Philoktet gingen unablässig zwischen den Gezelten des Telemach und des unversöhnlichen Phalant, der nichts als Rache schnaubte, ab und zu. Weder Nestors sanfte Beredtsamkeit, noch das Ansehen des großen Philoktet vermochten dieses empörte Gemüth zu besänftigen, welches durch die wüthenden Reden des Hippias nur noch mehr entflammt wurde. Telemach war weit sanfter; aber er fühlte sich von einem Gram niedergedrückt, den nichts mildern konnte.

Das ganze Heer gerieth in Bestürzung, als es seine Fürsten in dieser Unruhe sah. Das Lager glich einem Hause, das über den Verlust eines Vaters trauert, der die Stütze seiner Verwandten und die Hoffnung seiner unmündigen Kinder war.

Noch war das Kriegsheer in diesem Zustande der Verwirrung und Niedergeschlagenheit, als man auf einmal ein entsetzliches Getöse von Wagen, klirrenden Waffen, wiehernden Rossen, wildes Geschrei wuthschnaubender Sieger, und Stimmen der Fliehenden, Sterbenden und Verwundeten vernahm. Eine dicke Staubwolke wallte empor, be-

nuage qui couvre le ciel et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint une fumée épaisse qui troublait l'air et qui ôtait la respiration. On entendait un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flamme que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain, avec ses cyclopes, y forge des foudres pour le père des dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste, vigilant et infatigable, avait surpris les alliés : il leur avait caché sa marche, et il était instruit de la leur. Il avait fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliés avaient saisi presque tous les passages; tenant ces défilés, ils se croyaient en pleine sûreté, et prétendaient même pouvoir, par ces passages qu'ils occupaient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendaient leur seraient venues. Adraste, qui répandait l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avait appris leur résolution; car Nestor et Philoctète, ces deux capitaines d'ailleurs si sages et si expérimentés, n'étaient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor, dans ce déclin de l'âge, se plaisait trop à raconter ce qui pouvait lui attirer quelque louange. Philoctète naturellement parlait moins : mais il était prompt; et si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisait dire ce qu'il avait résolu de taire. Les gens artificieux avaient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avait qu'à l'irriter : alors, fougueux et hors de lui-même, il éclatait par des menaces; il se vantait d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il voulait. Si peu qu'on parût douter de ces moyens, il se hâtait de les expliquer inconsidérément; et le secret le plus intime échappait du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvait rien garder.

deckte den Himmel und hüllte das ganze Lager ein. Bald gesellte sich zu dieser Wolke ein dicker Rauch, verfinsterte die Luft, und hielt den Athem zurück. Man hörte ein dumpfes Brausen, wie es aus dem Aetna schallt, wenn Vulkan mit seinen Cyklopen dem Vater der Götter die Donnerkeile schmiedet, und dieser Berg aus seinen entflammten Eingeweiden Feuerströme ausgießt. Entsetzen faßte alle Herzen.

Adrast, stets wachsam und unermüdet, hatte die Verbündeten überfallen. Er hatte ihnen den Anzug seines Heeres verborgen, und war von dem Zuge des ihrigen unterrichtet. Er hatte sich äußerst angestrengt, einen fast unzugänglichen Berg zu umgehen, wovon die Verbündeten beinahe alle Zugänge besetzt hatten. Da sie im Besitz dieser Engpässe waren, so hielten sie sich vollkommen sicher, und schmeichelten sich sogar, den Feind, der hinter dem Berge stand, vermittelst dieser engen Wege, die sie inne hatten, überfallen zu können, wenn erst einige Kriegsvölker, die sie erwarteten, zu ihnen gestoßen sein würden. Adrast, der das Gold mit vollen Händen austheilte, wenn es darauf ankam, die geheimen Anschläge seiner Feinde zu erfahren, hatte von ihrer Entschließung Nachricht erhalten; denn Nestor und Philoktet, diese zwei sonst so weisen und erfahrenen Feldherren wußten ihre Entwürfe nicht geheim genug zu halten. Nestor ließ sich bei der Neige seiner Tage allzu sehr von dem Vergnügen hinreißen, seine rühmlichen Thaten zu erzählen. Philoktet, von Natur weniger gesprächig, war heftig, und wenn man seine Lebhaftigkeit nur ein wenig reizte, konnte man alle seine Heimlichkeiten erfahren. Listige Menschen hatten den Schlüssel zu seinem Herzen gefunden, und wußten ihm seine wichtigsten Geheimnisse zu entlocken. Es bedurfte nichts, als ihn aufzubringen, und dann wußte er nicht mehr an sich zu halten. Er brach in Drohungen aus, und rühmte sich, alle Mittel in seiner Gewalt zu haben, zu seinen Zwecken zu gelangen. Schien man an der Wirksamkeit dieser Mittel zu zweifeln, so eilte er, sich in eine unbedachtsame Erörterung derselben einzulassen, und die tiefsten Geheimnisse entwischten seinem Herzen. Einem kostbaren, aber zerbrochenen Gefäße ähnlich, dem seine köstliche Flüssigkeit entrinnt, wußte das Herz dieses großen Feldherrn kein Geheimniß zu bewahren

Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraste, ne manquaient pas de se jouer de la faiblesse de ces deux rois. Ils flattaient sans cesse Nestor par de vaines louanges; ils lui rappelaient ses victoires passées, admiraient sa prévoyance, ne se lassaient jamais de l'applaudir. D'un autre côté, ils tendaient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète; ils ne lui parlaient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Aussitôt que ce naturel prompt était enflammé, sa sagesse l'abandonnait, et il n'était plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, était bien plus prudent pour garder un secret : il y était accoutumé par ses malheurs, et par la nécessité où il avait été dès son enfance de se cacher aux amans de Pénélope. Il savait taire un secret sans dire aucun mensonge : il n'avait point même un certain air réservé et mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets; il ne paraissait point chargé du poids du secret qu'il devait garder; on le trouvait toujours libre, naturel, ouvert comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais en disant tout ce qu'on pouvait dire sans conséquence, il savait s'arrêter précisément et sans affectation aux choses qui pouvaient donner quelque soupçon et entamer son secret : par-là son cœur était impénétrable et inaccessible. Ses meilleurs amis même ne savaient que ce qu'il croyait utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, et il n'y avait que le seul Mentor pour lequel il n'avait aucune réserve. Il se confiait à d'autres amis, mais à divers degrés, et à proportion de ce qu'il avait éprouvé leur amitié et leur sagesse.

Télémaque avait souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandaient un peu trop dans le camp; il en avait averti Nestor et Philoctète. Mais ces deux hommes, si expérimentés, ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire : la vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient

Die Verräther, welche Adrast durch sein Gold gewonnen hatte, nützten die Schwachheit dieser zwei Fürsten. Sie schmeichelten Nestorn durch ein eitles Lob; sie erinnerten ihn an seine erfochtenen Siege, bewunderten seine Klugheit und wurden nicht müde, ihm Weihrauch zu streuen. Den aufbrausenden Philoktet suchten sie auf eine andere Weise in ihre Schlingen zu locken. Sie sprachen von nichts als Schwierigkeiten, Fehlschlagungen, Gefahren, widrigen Ereignissen und von Fehlern, die nicht wieder gut zu machen seien. Sobald sein heftiges Gemüth einmal entflammt war, verließ ihn seine Klugheit, und er war nicht mehr derselbe Mensch.

Bei allen Mängeln, die wir an Telemach bemerkt haben, besaß er doch weit mehr Klugheit in Bewahrung seiner Geheimnisse. Sein widriges Geschick und die Nothwendigkeit, sich von Jugend auf vor den Freiern seiner Mutter zu verbergen, hatten ihn diese Kunst gelehrt. Auch wußte er ein Geheimniß zu verschweigen, ohne eine Unwahrheit zu sagen, und sogar, ohne die Miene der Zurückhaltung und Verheimlichung zu haben, welche verschwiegenen Leuten eigen ist. Es hatte nicht einmal das Ansehen, als ob ihn seine Verschwiegenheit Mühe kostete. Man fand ihn immer unbefangen, natürlich und offen, gleich einem Menschen, der das Herz auf den Lippen trägt. Aber wenn er sich so weit heraus gelassen hatte, als es ohne Gefahr geschehen konnte, wußte er zu rechter Zeit, und ohne daß es ihm Zwang gekostet hätte, inne zu halten, um nichs zu sagen, das Argwohn hätte erregen, oder sein Geheimniß verrathen können. Auf diese Weise war sein Herz unzugänglich und undurchdringlich. Selbst seine besten Freunde erfuhren nichts von ihm, als was er, um ihren Rath einzuholen, ihnen zu offenbaren für nöthig hielt. Mentor war der einzige, vor dem er kein Geheimniß hatte. Er schenkte wohl auch andern Freunden sein Vertrauen, aber nicht auf gleiche Weise, sondern in dem Verhältniß, als er ihre Klugheit und Freundschaft erprobt hatte.

Telemach hatte schon öfters bemerkt, daß sich die Beschlüsse der Rathsversammlung allzusehr im Lager verbreiteten. Er hatte Nestorn und Philokteten davon benachrichtigt, aber diese so erfahrenen Männer hatten seinen heilsamen Rath nicht genug beherzigt. Das Alter hat keine Biegsamkeit mehr; die lange Gewohnheit legt ihm

comme enchaînée; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années, et ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui sont entrées jusque dans la moelle de leurs os. Souvent ils les connaissent, mais trop tard; ils gémissent en vain : la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avait dans l'armée un Dolope, nommé Eurymaque, flatteur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts et à toutes les inclinations des princes; inventif et industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'était jamais difficile. Lui demandait-on son avis; il devinait celui qui serait le plus agréable. Il était plaisant, railleur contre les faibles, complaisant pour ceux qu'il craignait, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il était grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étaient d'une humeur enjouée : il ne lui coûtait rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères et vertueux, qui sont toujours les mêmes, et qui s'assujettissent aux règles de la vertu, ne sauraient jamais être aussi agréables aux princes, que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurymaque savait la guerre; il était capable d'affaires; c'était un aventurier qui s'était donné à Nestor et qui avait gagné sa confiance. Il tirait du fond de son cœur, un peu vain et sensible aux louanges, tout ce qu'il en voulait savoir.

Quoique Philoctète ne se confiât point à lui, la colère et l'impatience faisaient en lui ce que la confiance faisait dans Nestor. Eurymaque n'avait qu'à le contredire; en l'irritant il

Fesseln an; es kann sich beinahe nimmer von seinen Fehlern losmachen. Ähnlich den Bäumen, deren rauher knotiger Stamm sich durch die Zeit verhärtet hat, und nicht mehr gebeugt werden kann, vermögen die Menschen in einem gewissen Alter fast nichts mehr über ihre Gewohnheiten, welche mit ihnen alt geworden sind, und sich ihrem ganzen Wesen einverleibt haben. Nicht selten werden sie sich derselben bewußt, aber allzu spät, und vergebens seufzen sie über sie. Die zarte Jugend ist allein das Alter, wo der Mensch noch Gewalt über sich hat, wo er noch der Besserung fähig ist.

Es befand sich bei dem Heere ein Doloper, Namens Eurimachus, ein Mensch, der zu schmeicheln, und sich nach dem Geschmacke und den Neigungen aller Fürsten zu bequemen wußte, sinnreich und unverdrossen neue Mittel ausfindig zu machen, ihnen zu gefallen. Wenn man ihn hörte, so war nichts unausführbar. Begehrte man seinen Rath, so entging ihm nicht, was der andere am liebsten hören würde. Er scherzte, er spottete der Schwachen, war unterwürfig gegen diejenigen, welche er fürchtete, und besaß die Geschicklichkeit, seinen Schmeicheleien eine so feine Wendung zu geben, daß sie auch der Bescheidenste mit Wohlgefallen hörte. Bei ernsthaften Menschen war er gesetzt, bei lustigen heiter. Es wurde ihm nicht schwer, jede Gestalt anzunehmen. Gerade und rechtschaffene Menschen, den Vorschriften der Tugend getreu, zeigen immer dieselbe Gestalt, aber eben deßwegen sind sie den Fürsten, die sich von ihren Leidenschaften beherrschen lassen, minder angenehm, als jene. Eurimachus verstand den Krieg, und war in den Geschäften bewandert. Er war ein Abentheurer. Er hatte sich dem Dienste Nestors gewidmet, und wußte dem Herzen dieses etwas eitlen und die Schmeichelei liebenden Mannes alles zu entlocken, was er zu wissen wünschte.

Obgleich Philoktet sich ihm nicht anvertraute, so bewirkte doch seine Hitze und Ungeduld, was bei Nestorn das Zutrauen. Eurimachus durfte ihm nur widersprechen, und ihn aufbringen, so erfuhr

découvrait tout. Cet homme avait reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliés. Ce roi des Dauniens avait dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devaient, l'un après l'autre, s'échapper du camp des alliés et retourner au sien. A mesure qu'il y avait quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurymaque faisait partir un de ses transfuges. La tromperie ne pouvait pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portaient point de lettres. Si on les surprenait, on ne trouvait rien qui pût rendre Eurymaque suspect.

Cependant Adraste prévenait toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution était-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisaient précisément ce qui était nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassait point d'en chercher la cause, et d'exciter la défiance de Nestor et de Philoctète : mais son soin était inutile; ils étaient aveuglés.

On avait résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devaient arriver, et on avait fait avancer secrètement, pendant la nuit, cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude, où elles devaient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campait. Cependant on se croyait en sûreté, parce qu'on tenait, avec des troupes, les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée était campée sur les bords du fleuve Galèse, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages et en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste était derrière la montagne, et on comptait qu'il ne pouvait passer; mais comme il sut que les alliés étaient encore faibles, qu'il leur venait un grand secours, que les vaisseaux attendaient des troupes qui devaient arriver, et que l'armée était divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence

er alles von ihm. Dieser Mensch hatte große Summen von Adrast empfangen, damit er ihm die Anschläge der Verbündeten verrathen möchte. Der König der Daunier hatte bei dem Kriegsheere der letztern eine Anzahl Überläufer, von denen immer einer nach dem andern aus dem Lager der Verbündeten entwischen, und zu dem seinigen zurückkehren mußte. So oft Adrasten eine Sache von Wichtigkeit kund gethan werden sollte, ließ Eurimachus einen von diesen Überläufern abgehen. Der Betrug konnte nicht leicht entdeckt werden, weil die Überläufer keine Briefe bei sich trugen. Wenn man sie ertappte, so fand man nichts bei ihnen, was den Eurimachus hätte verdächtig machen können.

Auf diese Art kam Adrast allen Unternehmungen der Verbündeten zuvor. Kaum war eine Entschließung in der Rathsversammlung gefaßt worden, so machten die Daunier ihre Vorkehrungen, um den glücklichen Erfolg zu vereiteln. Telemach unterließ nichts, der Sache auf den Grund zu kommen, und Nestors und Philoktets Mißtrauen zu erregen, aber seine Bemühungen waren umsonst, sie waren verblendet.

Man hatte in der Rathsversammlung beschlossen, die zahlreichen Kriegsvölker zu erwarten, welche ankommen sollten, und hatte in der Nacht insgeheim hundert Schiffe auslaufen lassen, um diese Völker desto schneller von einer sehr rauhen Küste des Meeres, wo sie landen sollten, an den Ort zu bringen, wo das Heer gelagert war. Man glaubte in der Zwischenzeit vor dem Feinde in Sicherheit zu sein, weil man die Engpässe des benachbarten Berges, welcher eine fast unzugängliche Seite des Apennins war, mit Völkern besetzt hielt. Das Heer war an den Ufern des Galesus gelagert, nicht fern von dem Meer. Diese herrliche Strecke Landes hatte einen Überfluß an Weiden und an allen Früchten, welche zum Unterhalt eines Kriegsheeres erforderlich sind. Adrast stand hinter dem Berge, und man glaubte nicht, daß er über denselben kommen könnte. Aber da er wußte, daß die Verbündeten noch schwach waren, daß ihnen eine große Verstärkung zueilte, daß die Schiffe die Krieger erwarteten, die eintreffen sollten, und daß das Heer durch den Zwist Telemachs mit Phalanten getrennt war, so machte er mit seinem Heere einen großen Umweg, und eilte Tag und

jour et nuit sur le bord de la mer, et passa par des chemins qu'on avait toujours crus absolument impraticables. Ainsi la hardiesse et le travail obstiné surmontent les plus grands obstacles; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris et accablés.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenaient aux alliés. Comme ces vaisseaux étaient mal gardés, et qu'on ne se défiait de rien, il s'en saisit sans résistance, et s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galèse; puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étaient dans les postes avancés autour du camp, vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenaient les troupes qu'on attendait; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste et ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnaître : ils tombent sur les alliés, qui ne se défient de rien; ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord fut celui des Tarentins où commandait Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse lacédémonienne, étant surprise, ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes et qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flamme s'élève des pavillons et monte jusqu'aux nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, et qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables et les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon, et bientôt tout le camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y

Nacht in beschleunigten Zügen längs der Meeresküste hin auf Wegen, die man bis jetzt für völlig ungangbar gehalten hatte. So besiegt Kühnheit und unermüdete Anstrengung die größten Hindernisse, und beinahe alles ist demjenigen möglich, der den Muth hat, etwas zu wagen, und den Mühseligkeiten Trotz zu bieten; wer aber in träger Ruhe verharrt, und das Schwierige für unmöglich hält, verdient von dem Unglück übereilt und unterdrückt zu werden.

Adrast überfiel mit Tages Anbruch die hundert Schiffe der Verbündeten. Da diese Schiffe nur schlecht bewacht waren, und man keine Gefahr besorgte, bemächtigte er sich derselben ohne Widerstand, und bediente sich ihrer, seine Völker mit unglaublicher Geschwindigkeit bis zur Mündung des Galesus hin zu schiffen. Schnell steuerte er sodann den Fluß aufwärts. Die äußersten Wachen des Lagers gegen den Fluß glaubten, daß diese Schiffe ihnen die Völker zuführten, die man erwartete. Man empfängt sie anfangs mit großem Freudengeschrei. Adrast und seine Krieger steigen ans Land, ehe man sie erkennen kann. Sie fallen über die Verbündeten her, die nichts Böses ahnden. Sie finden sie in einem ganz offenen Lager, ohne Ordnung, ohne Haupt, ohne Waffen.

Der erste Angriff geschah auf derjenigen Seite des Lagers, wo die Tarentiner unter Phalant standen. Die Daunier drangen mit solchem Ungestüm ein, daß die jungen Lacedämonier, die sich des Überfalls nicht gewärtigten, ihnen nicht widerstehen konnten. Während jene nach ihren Waffen liefen, und sich in der allgemeinen Verwirrung selbst hinderten, ließ Adrast das Lager anzünden. Die Flamme ergriff die Gezelte, und stieg bis an die Wolken. Das Feuer brausete wie ein gewaltiger Strom, der sich über eine großes Feld ergießt, und in seinem unaufhaltsamen Lauf hohe Eichen sammt ihren tiefen Wurzeln, Ernten, Scheuern, Ställe und Heerden mit sich fortreißt. Der Wind wirbelte die Flamme mit Ungestüm von Zelt zu Zelt, und nicht lange, so glich das ganze Lager einem alten Walde, den ein Feuerfunke in Brand gesetzt hat.

Phalant, der der Gefahr am nächsten war, wußte ihr nicht Einhalt

remédier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp; mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux : il commence à faire sortir sa jeunesse lacédémonienne encore à demi désarmée. Mais Adraste ne les laisse point respirer : d'un côté une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante; de l'autre des frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit, à la lueur du feu, les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu; il nage dans le sang; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions et les tigres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, et le courage les abandonne : la pâle Mort, conduite par une furie infernale dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines; leurs membres engourdis se raidissent, et leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante, à qui la honte et le désespoir donnent encore un reste de force et de vigueur, élève les mains et les yeux vers le ciel; il voit tomber à ses pieds son frère Hippias, sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias, étendu par terre, se roule dans la poussière; un sang noir et bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté; ses yeux se ferment à la lumière; son âme furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de son frère, et ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits, il est blessé en plusieurs endroits de son corps, il ne peut plus rallier ses troupes fugitives : les dieux le voient, et n'en ont aucune pitié.

zu thun. Er sah, daß alle seine Krieger in dem Brande umkommen würden, wenn er nicht eilends das Lager verließe, aber er erkannte auch, wie gefährlich ein solcher unordentlicher Rückzug im Angesichte eines siegreichen Feindes sein müßte. Indeß ließ er seine jungen, nur halb bewaffneten Lacedämonier aus dem Lager rücken. Aber Adrast läßt ihn nicht zu Athem kommen. Von der einen Seite schießt ein Haufe geschickter Bogenschützen eine zahllose Menge Pfeile auf sie ab, von der andern werfen die Schleuderer einen Hagel von großen Steinen auf sie. Adrast selbst, das Schwert in der Hand, und vor einem auserlesenen Haufen der unerschrockensten Daunier einherschreitend, verfolgt beim Leuchten des Feuers die fliehenden Feinde. Alles was dem Feuer entgeht, fällt unter der Schärfe seines Schwerts. Das Blut strömt um ihn; er wird des Würgens nicht satt. Er wüthet noch mehr als Löwen und Tiger, wenn sie Heerden und Schäfer erwürgen. Den Kriegern des Phalant entfällt der Muth; sie unterliegen. Der bleiche Tod, von einer höllischen Furie angeführt, deren Haupt Schlangen umstarren, verwandelt das Blut ihrer Adern in Eis. Ihre erstarrten Glieder erkalten, und ihre brechenden Knie rauben ihnen sogar die Hoffnung, sich durch die Flucht zu retten.

Phalant, dem Scham und Verzweiflung noch einige Kraft verlieh, hob seine Hände und Augen gen Himmel. Er sah seinen Bruder Hippias unter den Streichen der gewaltigen Hand Adrasts zu seinen Füßen niederstürzen. Hippias, zur Erde gestreckt, wälzt sich im Staub. Schwarzes, wallendes Blut entströmt wie ein Bach der tiefen Wunde, die seine Seite durchdringt. Seine Augen erblicken das Licht nicht mehr. Sein wüthender Geist entflieht mit seinem Blute. Phalant selbst, triefend vom Blute seines Bruders und unvermögend ihm beizustehen, sieht sich von einer Menge Feinde umringt, bemüht, ihn niederzustürzen. Sein Schild ist von tausend Pfeilen durchbohrt, sein Körper mit Wunden bedeckt. Er kann seine zerstreuten Krieger nicht mehr sammeln. Die Götter sehen ihn, und haben kein Mitleiden mit ihm.

LIVRE XVII.

Télémaque, s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphiclès, fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, et remporterait sur lui une victoire complète, si une tempête survenant ne faisait finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux et principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de son frère Hippias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

Jupiter, au milieu de toutes les divinités célestes, regardait du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temps il consultait les immuables destinées, et voyait tous les chefs dont la trame devait ce jour-là être tranchée par le ciseau de la parque. Chacun des dieux était attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle serait sa volonté. Mais le père des dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés ; vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis : mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire et la prospérité des méchans est courte ; Adraste impie et odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre à se corriger et à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les dieux en silence continuaient à regarder le combat.

Cependant Nestor et Philoctète furent avertis qu'une partie du camp était déjà brûlée ; que la flamme, poussée par le vent, s'avançait toujours ; que leurs troupes étaient en désordre, et que Phalante ne pouvait plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les capitaines, et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Siebzehntes Buch.

Telemach, mit seinen göttlichen Waffen angethan, eilt Phalanten zu Hülfe stürzt zuerst Iphikles, den Sohn Adrasts darnieder, drängt den siegreichen Feind zurück und würde einen vollkommenen Sieg über ihn erfochten haben, wenn ein entstandenes Gewitter dem Streit nicht ein Ende gemacht hätte. Telemach läßt hierauf die Verwundeten wegbringen, sorgt für sie und vor allen für Phalant, und begiebt die Todtenfeier seines Bruders Hippias, dessen Asche er ihm überreicht, nachdem er sie in eine goldene Urne gesammelt hat.

Jupiter, von allen Bewohnern des Himmels umgeben, blickte vom hohen Olymp herab, und sah die Niederlage der Verbündeten. Er forschte dem unwandelbaren Verhängniß nach, und sah die Feldherren alle, deren Lebensfaden die Parze an diesem Tage durchschneiden sollte. Aufmerksam blickten auf ihn die Götter, um auf seinem Antlitz seinen Willen zu lesen. Mit einer Stimme voll Anmuth und hoher Würde sprach der Vater der Götter und Menschen zu ihnen: „Ihr sehet die Noth des verbündeten Heeres, sehet diesen Adrast, wie er alle seine Feinde zu Boden stürzt. Aber laßt euch nicht von diesem Anblick täuschen. Der Ruhm und das Glück der Lasterhaften ist nur von kurzer Dauer. Adrast, der Verächter der Götter, der Treulose, soll sich keines vollkommenen Sieges freuen. Dieses Unglück trifft die Verbündeten nur, damit sie klüger werden, und ihre Unternehmungen künftig geheim halten lernen. Die weise Minerva bereitet jetzt dem jungen Telemach, ihrem Liebling, neuen Ruhm.“ Jupiter schwieg, und die Götter fuhren fort, der Schlacht stillschweigend zuzusehen.

Indessen hatten Nestor und Philoktet die Botschaft erhalten, daß schon ein Theil des Lagers von den Flammen verzehrt sei, daß das Feuer, vom Winde getrieben, immer weiter um sich greife, daß ihre Völker in Unordnung seien, und Phalant dem Andrang der Feinde nicht mehr widerstehen könne. Kaum hatten sie diese traurige Botschaft vernommen, als sie zu den Waffen eilten, die Häupter versammelten, und den Befehl gaben, eilends das Lager zu verlassen, um dem Feuer zu entgehen.

Télémaque, qui était abattu et inconsolable, oublie sa douleur : il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui, paraissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avait fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étaient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil. On y voyait Neptune et Pallas qui disputaient entre eux à qui aurait la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune, de son trident, frappait la terre, et on en voyait sortir un cheval fougueux ; le feu sortait de ses yeux et l'écume de sa bouche; ses crins flottaient au gré du vent ; ses jambes souples et nerveuses se repliaient avec vigueur et légèreté. Il ne marchait point, il sautait à force de reins, mais avec tant de vitesse, qu'il ne laissait aucune trace de ses pas : on croyait l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnait aux habitans de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avait planté : le rameau auquel pendait son fruit représentait la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre dont ce cheval était l'image. La déesse demeurait victorieuse par ses dons simples et utiles, et la superbe Athènes portait son nom.

On voyait aussi Minerve, assemblant autour d'elle tous les beaux-arts, qui étaient des enfans tendres et ailés : ils se réfugiaient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars qui ravage tout, comme les agneaux bêlans se réfugient autour de leur mère à la vue d'un loup affamé, qui, d'une gueule béante et enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux et irrité, confondait, par l'excellence de ses ouvrages, la folle témérité d'Arachné, qui avait osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyait cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguraient et se changeaient en araignée.

Auprès de cet endroit paraissait encore Minerve, qui, dans la guerre des géants, servait de conseil à Jupiter même, et soute-

Telemach, niedergeschlagen und trostlos, vergißt seinen Gram. Er legt seine Rüstung an, dieses kostbare Geschenk der weisen Minerva. Mentors Gestalt nachahmend, hatte sie vorgegeben, sie von einem berühmten Künstler in Salent erhalten zu haben, aber Vulkan hatte sie in den dampfenden Höhlen des Berges Aetna für die Göttin verfertigt.

Glatt wie ein Spiegel und leuchtend wie die Strahlen der Sonne waren diese Waffen. Neptun und Pallas waren auf denselben abgebildet, wie sie unter sich streiten, wem von ihnen die Ehre gebühre, einer neuen Stadt den Namen zu geben. Neptun schlug mit seinem Dreizack die Erde; ein schnaubendes Roß sprang aus derselben hervor. Flammen schossen aus seinen Augen, sein Maul schäumte, seine Mähne flatterte im Winde. Die biegsamen und kraftvollen Schenkel bewegten sich leicht und rasch. Es ging nicht, es rannte im Gefühl seiner Stärke mit solcher Schnelle dahin, daß es keine Spur seiner Tritte zurückließ. Man glaubte sogar es wiehern zu hören.

Auf einer andern Seite erblickte man Minerven, wie sie den Einwohnern ihren neuen Stadt eine Olive reichte, die Frucht des Baumes, den sie gepflanzt hatte. Der Zweig, an dem die Frucht hing, war ein Bild des lieblichen Friedens, den der Überfluß begleitet, des Friedens, der dem verwirrenden Kriege weit vorzuziehen ist, den jenes Pferd vorstellte. Die Göttin siegte in diesem Streit durch ihre einfachen und nützlichen Gaben, und das stolze Athen bekam von ihr den Namen.

Auch sah man, wie Minerva die schönen Künste um sich versammelte in der Gestalt lieblicher geflügelter Kinder. Sie drängten sich schüchtern um sie her, geschreckt vom wüthenden, alles verheerenden Kriegsgott, ähnlich den blöckenden Lämmern, die sich um ihre Mutter drängen beim Anblick eines hungrigen Wolfs, der mit aufgesperrtem, entflammtem Rachen auf sie stürzt, um sie zu verschlingen. Dort war die Göttin vorgestellt, wie sie mit Blicken voll höhnenden Unwillens den thörichten Übermuth Arachnens durch die Vortrefflichkeit ihrer Arbeiten demüthigte, die es gewagt hatte, ihr den Vorzug in der Stickerei streitig zu machen. Man erblickte diese Unglückliche, wie ihre Glieder einschrumpften, ihre Gestalt verloren, und wie sie in eine Spinne verwandelt wurde.

Nahe dabei zeigte sich Minerva abermals, wie sie im Kriege gegen die Riesen Jupitern selbst mit ihrem Rathe beistand, und den andern

nait tous les autres dieux étonnés. Elle était aussi représentée avec sa lance et son égide sur les bords du Xanthe et du Simoïs, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillans capitaines troyens et du redoutable Hector même; enfin introduisant Ulysse dans cette fatale machine qui devait, en une seule nuit, renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier représentait Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna qui sont au milieu de la Sicile. On voyait la déesse qui rassemblait les peuples épars çà et là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tombaient des arbres. Elle montrait à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentait une charrue et y faisait atteler des bœufs. On voyait la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue; puis on apercevait les moissons dorées qui couvraient ces fertiles campagnes. le moissonneur, avec sa faux, coupait les doux fruits de la terre et se payait de toutes ses peines. Le fer, destiné ailleurs à tout détruire, ne paraissait employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance et qu'à faire naitré tous les plaisirs.

Les nymphes, couronnées de fleurs, dansaient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une rivière, auprès d'un bocage : Pan jouait de la flûte, les faunes et les satyres folâtres sautaient dans un coin. Bacchus y paraissait aussi, couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres et de plusieurs grappes de raisins. C'était une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant : il était tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule, abandonnée, et abîmée dans la douleur, sur un rivage inconnu.

Enfin, on voyait de toutes parts un peuple nombreux; des vieillards qui allaient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenaient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée : les femmes allaient au-de-

bestürzten Göttern Muth einflößte. Auch sah man sie mit ihrer Lanze und Aegyde an den Gestaden des Xanthus und Simois, wie sie den Ulysses bei der Hand führte, die fliehenden Griechen zum Kampf ermunterte, und sich den muthigsten trojanischen Heerführern und dem furchtbaren Hektor selbst entgegen stellte, und endlich, wie sie den Ulysses in jenes berüchtigte Gebäude einführte, durch welches das Reich Priams in einer einzigen Nacht zerstört werden sollte.

Auf einer andern Seite des Schildes sah man die Ceres in den fruchtbaren ennäischen Gefilden mitten in Sizilien. Man sah die Göttin beschäftigt, die zerstreut lebenden Menschen, die sich von der Jagd nährten, oder die wilden Früchte einsammelten, welche von den Bäumen fielen, zu vereinigen. Sie lehrte diese rohen Menschen die Kunst, die Erde milde zu machen, und aus ihrem fruchtbaren Schooß ihre Nahrung zu ziehen. Sie gab ihnen den Pflug, und lehrte sie, die Stiere vor denselben zu spannen. Der Pflug öffnete die Erde, und zog Furchen. Man sah die goldenen Ähren die fruchtbaren Fluren bedecken. Der Schnitter mähte mit seiner Sense die lieblichen Früchte der Erde, welche ihn für alle seine Mühe belohnten. Das Eisen, sonst das Werkzeug der Zerstörung, schien hier keine andere Bestimmung zu haben, als Vergnügen und Überfluß hervorzubringen.

Blumenbekränzte Nymphen tanzten auf einer Wiese an dem Ufer eines Flusses nahe bei einem Gehölz. Pan blies die Flöte. Faunen und muthwillige Satyren hüpften in einer Ecke. Auch den Bacchus sah man, mit Epheu bekränzt. Er stützte sich mit der einen Hand auf seinen Thyrsus, mit der andern hielt er einen Weinstock, mit Weinlaub geschmückt und mit vielen Trauben behangen. Sein Gesicht zeigte wollüstige Weichlichkeit und verliebte, schmachtende Sehnsucht mit hoher Würde verbunden. So erschien er der unglücklichen Ariadne, als er sie allein und verlassen und in Gram versunken an einem unbekannten Gestade fand.

Von allen Seiten erblickte man eine Menge Menschen; Greise, welche die Erstlinge ihrer Früchte in den Tempel trugen; junge Männer, die von der Arbeit des Tags ermüdet, zu ihren Weibern zurückkehrten. Diese

vant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressaient. On voyait aussi des bergers qui paraissaient chanter, et quelques-uns dansaient au son du chalumeau. Tout représentait la paix, l'abondance et les délices : tout paraissait riant et heureux. On voyait même, dans les pâturages, les loups se jouer au milieu des moutons : le lion et le tigre, ayant quitté leur férocité, paissaient avec les tendres agneaux ; un petit berger les menait ensemble sous sa houlette, et cette aimable peinture rappelait tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque, s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible égide que Minerve lui avait envoyée, en la confiant à Iris, prompte messagère des dieux. Iris lui avait enlevé son bouclier sans qu'il s'en aperçût, et lui avait donné en la place cette égide redoutable aux dieux mêmes. En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes; il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée, et cette voix ranime déjà tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paraît toujours doux, toujours libre et tranquille, toujours appliqué à donner les ordres, comme pourrait faire un sage vieillard attentif à régler sa famille et à instruire ses enfans. Mais il est prompt et rapide dans l'exécution; semblable à un fleuve impétueux, qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctète, Nestor, les chefs des Manduriens et des autres nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité à laquelle il faut que tout cède : l'expérience des vieillards leur manque, le conseil et la sagesse sont ôtés à tous les commandans; la jalousie même, si naturelle aux hommes, s'éteint dans les cœurs; tous se taisent; tous admirent Télémaque; tous se rangent pour lui obéir, sans y faire réflexion, et comme s'ils y eussent été accoutumés. Il s'avance, et monte sur une colline d'où il observe la disposition des ennemis : puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où

eilten ihnen entgegen, und führten ihre kleinen Kinder an der Hand und liebkoseten sie. Auch Hirten erblickte man, welche zu singen schienen; andere tanzten nach dem Tone der Pfeifen, alles umher stellte Frieden, Überfluß und Fröhlichkeit dar; alles schien Freude und Glückseligkeit zu athmen. Man sah sogar die Wölfe mitten unter den Schafen auf der Weide spielen. Die Löwen und die Tiger hatten ihre Wildheit abgelegt, und wandelten friedlich unter den zarten Lämmern; ein Hirtenknabe leitete sie mit seinem Schäferstab, und dieses liebliche Gemälde führte der Seele alle Zauber des goldenen Alters zurück.

Telemach, mit diesen göttlichen Waffen angethan, ergriff statt des Schildes, den er sonst trug, die furchtbare Aegyde, die ihm Minerva durch Iris, die behende Botschafterin der Götter, gesendet hatte. Er war es nicht gewahr worden, daß Iris seinen Schild weggenommen, und ihm statt desselben die Aegyde gegeben hatte, vor der selbst die Götter erschrecken. So bewaffnet eilte er aus dem Lager, um den Flammen zu entgehen. Mit lauter Stimme rief er die Heerführer zu sich, und diese Stimme flößte den erschrockenen Herzen neuen Muth ein. Ein himmlisches Feuer flammte aus den Augen des jungen Kriegers. Er war sanft, besonnen, ruhig. Er ertheilte die nöthigen Befehle mit eben der Klugheit, womit ein Greis sein Hauswesen anordnet, und seine Kinder unterrichtet. Aber in der Ausführung zeigte er sich schnell und entschlossen. Hier glich er einem unaufhaltbaren Strome, dessen schäumende Wellen nicht nur mit Ungestüm hinrollen, sondern der auch in seinem Lauf die schwersten Schiffe, die er trägt, mit sich fortreißt.

Der Sohn des Ulysses zeigte sich Philokteten, Nestorn, den Häuptern der Manduriet und anderer Völker in einer Würde, vor der sich alles beugen mußte. Die Erfahrenheit des Alters verließ sie; Besonnenheit und Klugheit wichen von ihnen; selbst die Eifersucht, den Menschen so natürlich, erstarb in allen Herzen. Jeder verstummte vor dem Sohne des Ulysses, jeder bewunderte ihn, alle fügten sich gehorsam seinem Willen, ohne sich erst zu bedenken, nicht anders, als ob lange Gewohnheit sie Folgsamkeit gelehrt hätte. Telemach besteigt eilends einen Hügel, von dem er die Stellung des Feindes beobachtet. Er sieht ihn in Unordnung durch die Bemühung, das Lager der Verbündeten in Brand zu stecken, und ist der Meinung, daß man die-

ils se sont mis en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, et tous les capitaines les plus expérimentés le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un temps où ils croyaient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embrasement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles, dans les derniers jours de l'automne, tombent des forêts quand un fier aquilon, ramenant l'hiver, fait gémir le tronc des vieux arbres et en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraste : celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son père qui pensa être surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse et Iphiclès étaient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage; de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphiclès était comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, et qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Étrurie. Enfin son glaive perce Cléomènes, nouveau marié, qui avait promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devait jamais la revoir.

Adraste frémit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs capitaines, et la victoire qui échappe de ses mains. Phalante, presque abattu à ses pieds, est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au couteau sacré, et qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne fallait plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien. Phalante, noyé dans son sang et dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue; un nuage qui couvrait déjà ses yeux se dissipe. Les Dauniens, sentant cette attaque imprévue, aban-

Unordnung nützen müsse, um über ihn herzufallen. Er versäumt keinen Augenblick, den Feind zu umgehen. Die erfahrensten Feldherren folgen ihm. Die Daunier werden von hinten angegriffen, zu eben der Zeit, da sie ihre Feinde von den Flammen des Lagers ergriffen glaubten. Dieser Überfall bringt sie in Verwirrung. Sie fallen unter der Hand Telemachs, wie die Blätter in den letzten Tagen des Herbstes den Waldbäumen entfallen, wenn der stürmende Nord den Winter zurückführt, die Äste der Bäume erschüttert und den alten Stämmen ächzende Töne auspreßt. Der Boden ist mit den Leichnamen derer bedeckt, die unter Telemachs Hand stürzen. Seine Lanze durchbohrt die Brust des Iphikles, des jüngsten der Söhne Adrasts. Er hatte es gewagt, sich Telemach entgegen zu stellen, um das Leben seines Vaters zu retten, der Gefahr lief, von jenem überwältigt zu werden. Diese zwei jungen Krieger waren beide wohl gebildet, voll Kraft, Gewandtheit und Muth, von gleicher Größe, gleicher Anmuth, gleichen Alters und ihren Ältern gleich theuer. Aber Iphikles glich einer Blume des Feldes, die sich öffnet, und die die Sense des Schnitters hinwegmäht. Hierauf stürzte Telemach den Euphorion nieder, den berühmtesten unter den Lydiern, die nach Etrurien gekommen waren. Sein Schwert durchstach den Kleomenes, den Neuvermählten. Er hatte seiner Gattin versprochen, ihr reiche Beute vom Feinde zurückzubringen, oder sie nie wieder zu sehen.

Adrast raste vor Wuth, als er seinen geliebten Sohn und so manche Feldherren niederstürzen, und den Sieg seinen Händen entrissen sah. Phalant, beinahe erschöpft zu seinen Füßen liegend, glich einem halb erwürgten Opferthiere, das dem heiligen Messer, von dem es nicht ganz getroffen wurde, entgeht, und dem Altare entflieht. Noch einen Augenblick, und der Lacedämonier sank unter der Hand Adrasts. Phalant, in seinem eigenen und dem Blut seiner Krieger schwimmend, die mit ihm fochten, hört den Schlachtruf Telemachs, der zu seiner Hülfe herbeieilt. Er fühlt neues Leben. Die Wolke, die schon seine Augen umzogen hat, zerfließt. Die Daunier, von einer andern Seite

donnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre à qui les bergers assemblés arrachent la proie qu'il était prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, et veut finir tout-à-coup la guerre en délivrant les alliés de leur implacable ennemi. Mais Jupiter ne voulait pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte et si facile; Minerve même voulait qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le père des dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire et plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des dieux : on aurait cru que les voûtes éternelles du haut Olympe allaient s'écrouler sur les têtes des faibles mortels; les éclairs fendaient la nue de l'un à l'autre pôle; et dans le moment où ils éblouissaient les yeux par leurs feux perçans, on retombait dans les affreuses ténèbres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des dieux, sans être touché de leur pouvoir, et mérita, par cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brûlé et un marais qui s'étendait jusqu'à la rivière : il le fit avec tant d'industrie et de promptitude, que cette retraite montra combien il avait de ressources et de présence d'esprit. Les alliés, animés par Télémaque, voulaient le poursuivre; mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiseau d'une aile légère échappe aux filets des chasseurs.

Les alliés ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, et qu'à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable : les malades et les blessés, manquant de force pour se traîner hors des tentes, n'avaient pu se garantir du feu; ils paraissaient à demi brûlés; poussant vers le ciel, d'une voix plaintive et mourante, des cris douloureux.

unversehens angefallen, verlassen Phalanten, um den gefährlichern Feind zurückzudrängen. Adrast gleicht einem Tiger, dem die herbeieilenden Hirten den Raub wieder abjagen, den er eben verschlingen will. Telemach stürzt sich ins Gewühl der Fechtenden; er sucht ihn, und rüstet sich, mit einem Schlage dem Krieg ein Ende zu machen, und die Verbündeten von ihrem unversöhnlichen Feinde zu befreien. Aber Jupiter weigerte dem Sohne des Ulysses einen so schnellen, einen so leichten Sieg, und Minerva selbst wollte, daß er noch länger duldete, damit er noch besser lerne, Menschen zu beherrschen. So wurde also der Frevler Adrast von dem Vater der Götter erhalten, um Telemach Gelegenheit zu verschaffen, seinen Ruhm und seine Tugend zu erhöhen. Eine dicke Wolke, die Jupiter in der Luft zusammenzog, rettete die Daunier. Ein lauter Donnerschlag verkündete den Willen der Götter. Die ewigen Wölbungen des hohen Olympus schienen über den schwachen Sterblichen zusammenstürzen zu wollen. Von einem Pole zum andern durchschossen Blitze die Wolken, und kaum hatte ihr durchdringendes Feuer die Augen geblendet, so umhüllte sie wieder furchtbares Dunkel der Nacht, und ein Platzregen, der in gleichem Augenblick aus den Wolken fiel, trennte die beiden Heere.

Die Götter retteten Adrasten, aber er erkannte nicht ihre Macht, und verdiente durch seine Undankbarkeit einer grausamern Rache aufbewahrt zu werden. Er zog sich mit seinem Heere zwischen dem halb verbrannten Lager und einem Morast zurück, der sich bis an den Fluß dehnte. Die Geschicklichkeit und Schnelligkeit, womit er diesen Rückzug bewerkstelligte, bewies, wie viel Klugheit und Gegenwart des Geistes er besaß. Die Verbündeten, von Telemach angefeuert, wollten ihn verfolgen, aber er entwischte ihnen durch Hülfe des Sturms, wie ein Vogel, der dem Garne der Jäger auf leichten Schwingen entgeht.

Die Verbündeten kehrten wieder in ihr Lager zurück, und ihre einzige Sorge war nun, ihren Verlust wieder zu ersetzen. Beim Eintritt in dasselbe sahen sie alle Schrecknisse des Kriegs. Die Kranken und Verwundeten, zu kraftlos, sich aus ihren Zelten zu schleppen, hatten dem Feuer nicht entgehen können. Halb verbrannt lagen sie da, und jammerten mit wehmüthiger, sterbender Stimme zum Himmel empor.

Le cœur de Télémaque en fut percé : il ne put retenir ses larmes ; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur et de compassion : il ne pouvait voir sans frémir ces corps encore vivans et dévoués à une longue et cruelle mort ; ils paraissaient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels et dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas ! s'écriait Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre ; ces jours sont si misérables ; pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine ? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous frères, et ils s'entre-déchirent ; les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente : l'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres désertes ! le genre humain ne saurait les remplir. Quoi donc, une fausse gloire, un vain titre de conquérant qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses ! Ainsi un seul homme, donné au monde par la colère des dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité : il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, que ce qui échappe au fer et au feu ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle, afin qu'un seul homme, qui se joue de la nature humaine entière, trouve, dans cette destruction générale, son plaisir et sa gloire ! Quelle gloire monstrueuse ! Peut-on trop abhorrer et trop mépriser des hommes qui ont

Diese Jammertöne durchbohrten Telemachs Herz. Er konnte seine Thränen nicht zurückhalten. Oft wendete er die Augen hinweg, von Mitleiden und Entsetzen durchdrungen. Er konnte nicht ohne Erschütterung diese noch lebenden, aber einem langen und qualvollen Tode geweihten Körper anblicken. Sie glichen den Schlachtopfern, die man auf den Altären verbrannt hat, und von denen sich der Geruch nach allen Seiten verbreitet.

„Götter!" rief Telemach aus, „wie furchtbar sind die Plagen, die der Krieg nach sich zieht! Welche blinde Wuth treibt die unglückseligen Sterblichen! Der Tage sind so wenige, die sie auf Erden zu leben haben, diese Tage sind so voll Jammer! Warum beschleunigen sie noch den Tod, der ihnen schon so nahe ist? Warum vermehren sie noch die Bitterkeiten, womit die Götter dieses kurze Leben angefüllt haben, mit so vielen schrecklichen Verheerungen? Sind nicht alle Menschen Brüder? und sie zerfleischen sich unter einander! Die wilden Thiere sind minder grausam als sie. Die Löwen fallen die Löwen nicht an, die Tiger nicht die Tiger; sie bekriegen nur Thiere einer andern Gattung. Der Mensch allein, seiner Vernunft uneingedenk, erlaubt sich, was das vernunftlose Thier sich nie erlaubt. Wozu diese Kriege? Enthält die Erde nicht Raum genug, um jedem Menschen mehr davon zuzutheilen, als er anzubauen vermögend ist? Wie viele Ländereien liegen wüste? alle Menschen zusammen genommen können sie nicht bevölkern. Wie? ein verwerflicher Ehrgeiz, der nichtige Ruhm, ein Eroberer zu heißen, nach welchem irgend ein Fürst strebt, ist hinreichend, die Fackel des Kriegs über weite Länder zu schwingen! Ein einzelner Mensch, den der Götter Zorn in die Welt gesendet hat, sollte berechtigt sein, so viele andere seiner tollen Ruhmsucht aufzuopfern! Alles sollte zu Grunde gehen, alles im Blute schwimmen, alles ein Raub der Flammen werden, und was dem Feuer und Schwert entgangen ist, sollte der noch grausamere Hunger hinwegraffen, damit dieser Mensch, der ganzen menschlichen Natur Hohn sprechend, seine Augen an der allgemeinen Verwüstung weide, und seinen Ruhm in ihr finde! Welcher entsetzliche Ruhm! Kann man die Menschen zu,

tellement oublié l'humanité? Non, non, bien loin d'être des demi-dieux, ce ne sont pas même des hommes; ils doivent être en exécration à tous les siècles, dont ils ont cru être admirés. Oh! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être justes : ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens insensibles, entraînent presque toujours les rois dans des guerres où ils se rendent malheureux, où ils hasardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis.

Ainsi raisonnait Télémaque. Mais il ne se contentait pas de déplorer les maux de la guerre; il tâchait de les adoucir. On le voyait aller dans les tentes secourir lui-même les malades et les mourans; il leur donnait de l'argent et des remèdes; il les consolait et les encourageait par des discours pleins d'amitié, et envoyait visiter ceux qu'il ne pouvait visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étaient avec lui, il y avait deux vieillards, dont l'un se nommait Traumaphile, et l'autre Nosophuge.

Traumaphile avait été au siége de Troie avec Idoménée, et avait appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandait dans les blessures les plus profondes et les plus envenimées une liqueur odoriférante qui consumait les chairs mortes et corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, et qui formait promptement de nouvelles chairs plus saines et plus belles que les premières.

Pour Nosophuge, il n'avait jamais vu les enfans d'Esculape; mais il avait eu, par le moyen de Mérion, un livre sacré et mystérieux qu'Esculape avait donné à ses enfans. D'ailleurs, Nosophuge était ami des dieux: il avait composé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone; il offrait tous les jours le

sehr verabscheuen und verfluchen, die ihrer Menschenwürde so sehr vergessen haben? Diese Menschen wären Halbgötter! — Ha! sie sind nicht einmal Menschen, und sie müssen der Fluch aller Jahrhunderte sein, von denen sie bewundert zu werden wähnen. Wie lange sollten sich die Fürsten bedenken, ehe sie einen Krieg anfangen! Ein Krieg muß gerecht sein; aber dies ist noch nicht genug, das gemeine Beste muß ihn auch nothwendig erfordern. Das Blut des Volks darf nur vergossen werden, um dieses Volk selbst von seinem Untergange zu retten. Aber die Eingebungen der Schmeichler, falsche Begriffe von Ehre, ungegründete Eifersucht, ungerechte Raubgier, unter schönen Larven versteckt, und dann die Verbindungen, in die sie sich unvermerkt eingelassen haben, reißen die Fürsten fast immer zu Kriegen hin, die sie ins Verderben stürzen, bei denen sie ohne Noth alles aufs Spiel setzen, und durch die sie ihren Unterthanen eben so viel Schaden zufügen, als ihren Feinden."

Solche Betrachtungen stellte Telemach an. Aber er ergoß sich nicht bloß in Klagen über die Drangsale des Kriegs, er suchte sie auch zu mildern. Man sah ihn in die Zelte gehen, um den Kranken und Sterbenden beizuspringen. Er theilte Geld und Arzneien unter sie aus; er tröstete sie, und flößte ihnen durch freundliche Worte Muth ein. Diejenigen, welche er nicht selbst besuchen konnte, ließ er durch andere besuchen.

Unter den Kretern, die mit ihm gekommen waren, befanden sich zwei Greise, von denen der eine sich Traumaphilus, der andere Nosophugus nannte.

Traumaphilus war mit Idomeneus bei der Belagerung von Troja gewesen, und hatte von den Söhnen Aesculaps die göttliche Kunst gelernt, die Wunden zu heilen. Er goß in die tiefsten und gefährlichsten eine wohlriechende Flüssigkeit, die das todte und faule Fleisch verzehrte, ohne daß es nöthig gewesen wäre, die Wunden zu schneiden, und in kurzer Zeit ein schöneres und gesünderes Fleisch erzeugte, als das erste war.

Nosophugus hatte die Söhne Aeskulaps nicht selbst gekannt, aber Merion verschaffte ihm ein heiliges, geheimnißvolles Buch, das Aeskulap seinen Kindern gegeben hatte. Auch war Nosophugus ein Freund der Götter. Er hatte die Kinder der Latona in Lobgesängen

sacrifice d'une brebis blanche et sans tache à Apollon, par lequel il était souvent inspiré. A peine avait-il vu un malade, qu'il connaissait à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps et à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnait des remèdes qui faisaient suer, et il montrait, par le succès des sueurs, combien la transpiration, diminuée ou facilitée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnait, pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifiaient peu à peu les parties nobles, et qui rajeunissaient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assurait que c'était faute de vertu et de courage que les hommes avaient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disait-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance, disait-il encore, change en poisons mortels les alimens destinés à conserver la vie. Les plaisirs, pris sans modération, abrégent plus les jours des hommes que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût, et qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui usent la nature, et dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remède, qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux et tempéré, et on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nosophuge était moins admirable par ses remèdes que par le régime qu'il conseillait pour prévenir les maux, et pour rendre les remèdes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque pour visiter tous les malades de l'armée. Ils en guérirent beaucoup par leurs remèdes : mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appli-

verherrlicht. Alle Tage opferte er dem Apoll ein weißes, tadelloses Lamm, und oft erhielt er Eingebungen von diesem Gott. Sah er einen Kranken, so erkannte er gleich an seinen Augen, der Farbe seiner Haut, der Bildung seines Körpers und an seinem Athemzug die Ursache seiner Krankheit. Bald gab er solche Mittel, die den Schweiß erregten, und er zeigte durch die Wirkungen des Schweißes, wie sehr die gehemmte oder beförderte Ausdünstung den ganzen Körper in Unordnung bringe, oder ihn wieder herstelle. Den Entkräfteten gab er gewisse Getränke, welche die edlen Theile allmählig stärkten, und die Menschen wieder verjüngten, indem sie dem Blut eine milde Beschaffenheit ertheilten. Aber er behauptete zugleich, daß die Menschen nur deßwegen der Heilmittel so oft bedürften, weil es ihnen an weiser Lebensordnung und Selbstüberwindung fehle. „Es ist eine Schande für die Menschen," sagte er, „daß so viele Krankheiten unter ihnen herrschen, denn die Gesundheit ist die Folge eines regelmäßigen Lebens. Die Unmäßigkeit," fügte er hinzu, „verwandelt die Nahrungsmittel, welche zur Erhaltung des Lebens bestimmt sind, in tödtliches Gift. Das Vergnügen, ohne Mäßigung genossen, verkürzt das Leben der Menschen mehr, als die Heilmittel es verlängern können. Die Armen sind weit seltener aus Mangel an Nahrungsmitteln krank, als die Reichen aus einem zu häufigen Genuß derselben. Die Speisen, die den Geschmack allzusehr reitzen, und von denen man mehr zu sich nimmt, als das Bedürfniß fordert, vergiften, statt zu nähren. Die Arzneien selbst sind wahre Übel, die den Körper abnützen, und deren man sich nur in dringender Noth bedienen muß. Das erste aller Heilmittel, das immer unschädlich, immer nützlich ist, besteht in der Nüchternheit, der Mäßigung im Genuß des Vergnügens, der Ruhe des Geistes und der Bewegung des Körpers. Diese versüßen das Blut, geben ihm die gehörige Mischung, und treiben die schädlichen Feuchtigkeiten aus dem Körper." So sprach der weise Nosophugus, und man bewunderte ihn mehr wegen der Lebensordnung, die er anrieth, um den Krankheiten zuvor zu kommen, und den Heilmitteln Wirksamkeit zu verschaffen, als wegen seiner Heilmittel selbst.

Telemach sendete diese beiden Menschen ab, um die Kranken des Heeres zu besuchen. Viele genasen durch ihre Heilmittel, noch mehrere aber heilten sie durch die Pflege, die sie ihnen verschafften,

quaient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence.

Tous les soldats, touchés de ces secours, rendaient grâces aux dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés. Ce n'est pas un homme, disaient-ils, c'est sans doute quelque divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux dieux; il n'est sur la terre que pour faire du bien; il est encore plus aimable par sa douceur et par sa bonté que par sa valeur. Oh! si nous pouvions l'avoir pour roi! mais les dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, et chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il allait la nuit visiter les quartiers du camp, par précaution contre les ruses d'Adraste, entendait ces louanges, qui n'étaient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie ni délicatesse, et qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvait goûter que ce qui était vrai : il ne pouvait souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnait en secret loin de lui, et qu'il avait véritablement méritées. Son cœur n'était pas insensible à celles-là, il sentait ce plaisir si doux et si pur que les dieux ont attaché à la seule vertu, et que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir ni croire : mais il ne s'abandonnait point à ce plaisir; aussitôt revenaient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avait faites; il n'oubliait point sa hauteur naturelle et son indifférence pour les hommes; il avait une honte secrète d'être né si dur, et de paraître si humain. Il renvoyait à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnait et qu'il ne croyait pas mériter.

C'est vous, disait-il, ô grande déesse, qui m'avez donné Mentor pour m'instruire et pour corriger mon mauvais naturel;

denn sie sorgten für Reinlichkeit und gesunde Luft, und ließen die Kranken während ihrer Genesung eine genaue Lebensordnung beobachten.

Gerührt von diesen Hülfsleistungen dankten die Soldaten den Göttern, daß sie den Telemach zu dem Heere gesendet hatten. „Dieser Jüngling ist kein Mensch," sagten sie; „sonder Zweifel hat eine wohlthätige Gottheit menschliche Gestalt angenommen. Und ist er auch ein Mensch, so gleicht er doch mehr den Unsterblichen, als den übrigen Menschen, denn er wandelt nur auf der Erde, um Gutes zu thun. Sein leutseliges, sein mitleidiges Herz macht ihn noch liebenswürdiger, als sein Heldenmuth. O, möchte er über uns herrschen! Aber die Götter haben ihn für ein glücklicheres Volk bestimmt, für ein Volk, dem sie hold sind, und unter welches sie das goldene Zeitalter zurückführen wollen."

Telemach vernahm dieses Lob, wenn er bei Nacht das Lager besuchte, um gegen die List Adrasts auf seiner Hut zu sein, und was er hörte waren keine Schmeicheleien, wie sie oft den Fürsten ins Gesicht gesagt werden, denen ihre Lobredner weder Bescheidenheit noch feines Gefühl zutrauen, und die man nur übermäßig loben darf, um ihre Gunst zu gewinnen. Der Sohn des Ulysses fand nur an der Wahrheit Geschmack. Nur dasjenige Lob machte ihm Vergnügen, was ihm in seiner Abwesenheit ertheilt wurde und er wirklich verdient hatte. Gegen dieses war sein Herz nicht unempfindlich. Es war dazu gemacht, jene innige und reine Wollust zu fühlen, welche die Götter mit der Tugend und mit ihr allein verbunden haben, und von der die Lasterhaften sich keinen Begriff machen können, weil sie sie nie empfunden haben. Aber er überließ sich diesem Vergnügen nicht. Er erinnerte sich schnell aller der Fehltritte, die er begangen hatte. Er war sich seines angebornen Stolzes und seiner Geringschätzung der Menschen bewußt; er schämte sich insgeheim, ein so hartes Herz zu haben, und doch so menschlich zu scheinen. Er glaubte, aller Ruhm, der ihm zu Theil würde, gebühre der weisen Minerva, und er selbst habe keinen Anspruch daran zu machen.

„Du bist es, große Göttin," sagte er, „die mir Mentorn gab, mich zu belehren, und meine fehlerhafte Natur zu bessern. Du bist es, die

c'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'est vous qui retenez mes passions impétueuses; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux : sans vous je serais haï et digne de l'être; sans vous je ferais des fautes irréparables; je serais comme un enfant qui, ne sentant pas sa faiblesse, quitte sa mère et tombe dès le premier pas.

Nestor et Philoctète étaient étonnés de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous leurs besoins; ils ne savaient que croire, ils ne reconnaissaient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias; il alla lui-même retirer son corps sanglant et défiguré de l'endroit où il était caché sous un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses; il dit : O grande ombre, tu le sais maintenant combien j'ai estimé ta valeur! Il est vrai que ta fierté m'avait irrité; mais tes défauts venaient d'une jeunesse ardente : je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne : nous eussions dans la suite été sincèrement unis; j'avais tort de mon côté. O dieux! pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissant sous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui semblaient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage, les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galèse; là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paraître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés : la douleur amère est peinte sur ces visages si farouches, et les larmes cou-

mir die Einsicht verlieh, meine Fehler zu nützen und Mißtrauen in meine Kräfte zu setzen. Du hemmst den Ungestüm meiner Leidenschaften. Du lehrest mich die Wonne fühlen, den Unglücklichen beizustehen. Ohne dich würden mich die Menschen hassen, und ich würde ihren Haß verdienen. Ohne deine Leitung würde ich die gröbsten Fehler begehen; ich würde einem Kinde gleichen, das, seiner Schwachheit uneingedenk, die Mutter verläßt und bei dem ersten Tritte hinfällt."

Nestor und Philoktet sahen mit Erstaunen die Veränderung, welche mit Telemach vorgegangen war. Er war sanft, dienstfertig, hülfreich geworden, aufmerksam, sich die Liebe der Menschen zu erwerben, beflissen, allen ihren Bedürfnissen zuvor zu kommen. Sie wußten nicht, was sie von der Sache denken sollten; er erschien ihnen als ein anderer Mensch. Aber am meisten erstaunten sie, daß er es sich so angelegen sein ließ, für das Leichenbegängniß des Hippias zu sorgen. Er ging selbst hin, seinen blutenden und entstellten Körper unter einem Haufen anderer todter Körper hervor zu suchen. Er weinte Thränen der Zärtlichkeit auf seinen Leichnam herab. „Großer Schatten!" sprach er, „du weißt es jetzt, wie sehr ich deinen Muth schätzte. Dein Trotz, es ist wahr, reizte mich zum Zorn, aber deine Fehler entsprangen aus jugendlicher Hitze. Ich weiß, wie sehr dieses Alter der Verzeihung bedarf. Bald würde innige Freundschaft uns verbunden haben. Auch ich hatte Unrecht. Götter! warum entreißt ihr mir ihn, ehe ich ihn zwingen konnte, mich zu lieben."

Jetzt ließ Telemach den Leichnam mit wohlriechenden Wassern waschen. Auf seinen Befehl wurde ein Scheiterhaufen errichtet. Die großen Fichten ächzten unter den Schlägen der Axt, stürzten nieder, und wurden die Berge herabgewälzt; die Eichen, diese alten Kinder der Erde, welche dem Himmel zu trotzen schienen, die hohen Pappeln, die Ulmen mit ihren grünen, dickbelaubten Wipfeln, die Buchen, der Stolz der Wälder, fielen an den Ufern des Galesus. Hier erhob sich, gleich einem regelmäßigen Gebäude, der zierlich gefügte Scheiterhaufen. Die Flamme begann zu leuchten; eine Rauchwolke stieg zum Himmel empor.

Traurig, langsamen Schrittes mit umgekehrten Lanzen, die Blicke zur Erde gesenkt, nahen sich die Lacedämonier. Tiefer Schmerz war in ihren wilden Gesichtern eingedrückt; häufig flossen ihre Thränen.

lent abondamment. Puis on voyait venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avait élevé depuis son enfance. Il levait vers le ciel ses mains et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refusait toute nourriture : le doux sommeil n'avait pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchait d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il allait. Nulle parole ne sortait de sa bouche, car son cœur était trop serré; c'était un silence de désespoir et d'abattement; mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, et il s'écria : O Hippias, Hippias, je ne te verrai plus! Hippias n'est plus, et je vis encore! O mon cher Hippias, c'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort; je croyais que tes mains fermeraient mes yeux, et que tu recueillerais mon dernier soupir. O dieux cruels, vous prolongez ma vie pour me faire voir la fin de celle d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus! mais je verrai ta mère qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux; et j'en serai cause! O chère ombre, appelle-moi sur les rives du Styx; la lumière m'est odieuse; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyait le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portait dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort, qui avait éteint ses yeux, n'avait pu effacer toute sa beauté, et les grâces étaient encore à demi peintes sur son visage pâle; on voyait flotter autour de son cou, plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède, qui allaient être

Alsdann erschien Pherecides, ein Greis, weniger vom Alter gedrückt als von dem Gram, den Hippias zu überleben, den er erzogen hatte. Er hob seine Hände und seine in Thränen schwimmenden Augen gen Himmel. Er verachtete die Speise, seitdem Hippias todt war; der süße Schlaf hatte seine müden Augenlieder nicht mehr besucht, und seinen quälenden Kummer nicht gemildert. Mit wankenden Schritten ging er einher, folgte dem Zug, und wußte nicht, wohin er ging. Kein Laut entging seinem Munde, so gepreßt war sein Herz; Niedergeschlagenheit und Verzweiflung hatten ihn in ein tiefes Schweigen versenkt. Aber als er den Scheiterhaufen anzünden sah, brach er auf einmal in wilde Bewegungen aus, und rief: „Ach Hippias, Hippias! so werde ich dich also nie wiedersehen! Hippias ist nicht mehr, und ich lebe noch! Hippias, mein Theurer! Ich Grausamer, ich Unerbittlicher! Ich bin es, der dich den Tod verachten lehrte. Ich hoffte, daß deine Hände meine Augen schließen sollten, daß du meine letzten Seufzer auffassen würdest. Grausame Götter, ihr verlängert mein Leben, damit ich ein Zeuge seines Todes sei. Theurer Sohn, den ich pflegte, um den ich so viele Sorgen erlitt, nie werde ich dich wieder sehen! Aber ich werde deine Mutter wiedersehen, sie wird mir deinen Tod vorrücken, und vor Schmerz sterben! Auch deine junge Gattin werde ich sehen; sie wird ihre Brust zerschlagen, sie wird sich die Haare ausraufen, und mein wird die Schuld sein! Schatten meines Geliebten rufe mich zu dir hinab an die Ufer des Styx! Verhaßt ist mir das Licht; nur dich will ich wiedersehen, mein Hippias; ich lebe nur noch, um deiner Asche den letzten Dienst zu erweisen."

Indessen wurde der Leichnam des jungen Hippias herbeigetragen. Er lag ausgestreckt auf einer Bahre, mit Purpur, Gold und Silber geschmückt. Der Tod, der seine Augen ihres Schimmers beraubt hatte, hatte dem Jüngling nicht seine ganze Schönheit rauben können; noch zeigte sein blasses Gesicht Spuren von Anmuth. Um seinen schneeweißen Hals, der sich gegen die Schultern bog, flatterten seine langen, schwarzen Haare, schöner als die Haare des Atis oder des Ga-

reduits en cendres : on remarquait dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'était écoulé, et qui l'avait fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque, triste et abattu, suivait de près le corps, et lui jetait des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppaient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'ose te nommer mon ami : apaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire ! Si je ne t'aimais, j'envierais ton bonheur ; tu es délivré des misères où nous sommes encore ; et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serais heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre ; que les Champs Élysées lui soient ouverts ; que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix !

A peine eut il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri : on s'attendrissait sur Hippias, dont on racontait les grandes actions ; et la douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisait oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avaient donnés. Mais on était encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disait-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable ? le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé son père, l'aime aussi ; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps était déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueur parfumée ses cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et

nymed, die nun bald zu Asche werden sollten. In der Seite erblickte man die tiefe Wunde, aus der sein Blut geflossen war, und die ihn hinab in das dunkle Reich des Pluto gesendet hatte.

Traurig und niedergeschlagen ging Telemach hinter dem Leichnam einher, und bestreute ihn mit Blumen. Man langte bei dem Scheiterhaufen an, und neue Thränen entfielen den Augen des Sohnes des Ulysses, als er sah, wie die Flamme das Gewand ergriff, in welches der Körper gehüllt war. „Lebe wohl, edler Hippias," sagte er, „denn ich wage es nicht, dich Freund zu nennen. Zürne nicht, o Schatten! Rühmlich hast du deine Laufbahn vollendet. Ich würde dir dein Glück beneiden, wenn ich dich nicht liebte. Du bist frei von den Mühseligkeiten des Lebens, die uns noch umgeben, du entgingst ihnen auf rühmlichen Pfaden. Ach, wie glücklich wäre ich, könnte ich werden wie du! Möge dein Geist unaufgehalten in die Wohnungen der Schatten eingehen! Mögen die Gefilde Elisiums sich vor ihm aufthun! Möge der Ruf deinen Namen in allen Jahrhunderten nennen, und deine Asche ruhen in Frieden!"

Kaum hatte er diese Worte, unterbrochen von Seufzern, geendigt, als das ganze Heer in ein lautes Jammern ausbrach. Zärtliches Mitleiden gegen Hippias bewegte alle Herzen. Man erzählte sich seine ruhmvollen Thaten. Der Schmerz über seinen Tod verdrängte alles Andenken an seine Fehler, die er aus Jugendhitze, und durch schlechte Erziehung mißleitet, begangen hatte; man gedachte nur seiner Tugenden. Noch mehr aber wurde man über die zärtlichen Gesinnungen Telemachs gerührt. „Ist dies," sagte man, „dieser junge, trotzige, übermüthige Grieche, der alles neben sich verachtete, alles von sich stieß? Wie sanft, wie menschlich, wie zärtlich ist er geworden! Ohne Zweifel ist er auch ein Liebling Minervens, wie sein Vater es war; ohne Zweifel ist sie es, die ihm diese Weisheit und dieses der Liebe so empfängliche Herz gab, die kostbarsten Geschenke, die die Götter den Menschen ertheilen können.

Schon hatte die Flamme den Körper verzehrt. Telemach besprengte selbst mit wohlriechenden Wassern die noch rauchende Asche; alsdann sammelte er sie in eine goldene Urne, mit Blumen bekränzt, und

il porta cette urne à Phalante. Celui-ci était étendu, percé de diverses blessures; et dans son extrême faiblesse il entrevoyait près de lui les portes sombres des enfers.

Déjà Traumaphile et Nosophuge, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avaient donné tous les secours de leur art : ils rappelaient peu à peu son âme prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimaient insensiblement; une force douce et pénétrante, un baume de vie s'insinuait de veine en veine jusqu'au fond de son cœur; une chaleur agréable le dérobait aux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance cessant, la douleur succéda; il commença à sentir la perte de son frère, qu'il n'avait point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas! disait-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre? ne me vaudrait-il pas mieux mourir et suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr auprès de moi! O Hippias, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus! je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O dieux ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! Est-il possible! Mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que trop vrai. O Hippias, je t'ai perdu, je t'ai vu mourir; et il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parlait ainsi, les deux hommes divins tâchaient d'apaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux, et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout-à-coup il aperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires : il conservait un ressentiment de tout ce qui s'était passé entre Télémaque et Hippias; la douleur de la perte d'Hippias rendait ce ressentiment encore plus vif : d'un autre côté, il ne pouvait ignorer qu'il devait la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avait tiré sanglant et

brachte diese Urne Phalanten. Dieser lag, mit vielen Wunden bedeckt, kraftlos auf dem Lager, und erblickte nicht fern von sich die dunkeln Pforten des Todes.

Schon hatten Traumaphilus und Nosophugus, von dem Sohne des Ulysses an ihn abgesendet, ihm allen Beistand geleistet, den ihre Kunst ihnen an die Hand gab. Allmählich riefen sie seine Seele zurück, die schon zu entfliehen bereit war. Er fühlte sich unvermerkt von einem neuen Lebensgeist gehoben; eine sanfte, unwiderstehliche Kraft drang erquickend durch alle seine Adern, bis in das Innerste seines Herzens; eine belebende Wärme verbreitete sich durch sein Wesen, und entriß ihn der kalten Hand des Todes. Aber kaum hatte er sich aus seiner Ohnmacht erholt, so erwachte der Schmerz. Jetzt begann er den Verlust seines Bruders zu fühlen, den er bis jetzt nicht hatte fühlen können. „Ach!“ seufzte er, „warum ruft man mich mit so viel Mühe ins Leben zurück? Wäre es mir nicht besser, ich folgte dem Hippias im Tode? Ich sah ihn neben mir hinsinken. O, Hippias, Wonne meines Lebens, mein Bruder, mein trauter Bruder, du bist nicht mehr! So soll ich dich also nie wiedersehen, deine Stimme nie wieder hören, nie dich mehr in meine Arme schließen, dich nie mehr zum Vertrauten meines Kummers machen, und dich in dem deinigen trösten? Götter, wie feindlich seid ihr gegen die Menschen gesinnt! Ist es möglich, daß Hippias auf immer für mich verloren ist? Aber vielleicht ist es nur ein Traum, der mich ängstigt! — O, es ist nur allzu gewiß! Ich habe dich verloren, mein Hippias, ich sah dich sterben, und ich werde leben, bis du gerächt bist. Der grausame Adrast, mit deinem Blute bespritzt, falle unter meiner Hand, und werde deinem abgeschiedenen Geist zum Opfer gebracht.“

Während Phalant dies sprach, bemühten sich Traumaphilus und Nosophugus seinen Schmerz zu besänftigen, weil sie besorgten, sein Übel möchte sich vermehren, und die Wirkung ihrer Heilmittel gehindert werden. Mit einemmal erblickte er Telemach, der zu ihm trat. Anfänglich wurde sein Herz von zwei entgegengesetzten Empfindungen bestürmt. Noch fühlte er den Unwillen über das, was zwischen Telemach und seinem Bruder vorgefallen war, und der Schmerz über den Verlust des letztern schärfte seine Empfindungen; aber es konnte ihm auch nicht unbekannt sein, daß er die Erhaltung seines Lebens

à demi mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or où étaient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes ; il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots :

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer : je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre, mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous le corps de mon frère aurait été la proie des vautours ; sans vous, son ombre privée de sépulture serait malheureusement errante sur les rives du Styx, toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ! O dieux, récompensez-le, et délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, et dit : O chères, ô précieuses cendres, quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias, je te suis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avaient la science d'Esculape. Télémaque était sans cesse avec eux auprès du malade pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison ; et toute l'armée admirait bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secourait son plus grand ennemi, que la valeur et la sagesse qu'il avait montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliés.

En même temps Télémaque se montrait infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre : il dormait peu ; et son sommeil était souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevait à toutes les heures de la nuit comme du jour, ou par la

Telemach zu danken habe, der ihn, blutend und halb entseelt den Händen Adrasts entrissen hatte. Aber als er die goldene Urne erblickte, die die geliebte Asche seines Bruders verschloß, brach er in einen Strom von Thränen aus. Erst schloß er Telemach stillschweigend in seine Arme, alsdann sagte er mit matter, von tiefen Seufzern unterbrochenen Stimme zu ihm:

„Würdiger Sohn des Ulysses, deine Großmuth zwingt mich, dich zu lieben. Dir danke ich den Rest des Lebens, das zu seinem Ende eilt, aber ich habe dir noch etwas zu danken, das mir weit schätzbarer ist. Ohne dich wäre der Körper meines Bruders ein Raub der Geier geworden; ohne dich würde sein Schatten, des Begräbnisses beraubt, und stets von dem unerbittlichen Charon zurückgestoßen, kläglich an den Ufern des Styx umherirren. Warum muß ich dies alles dem verdanken, den ich so sehr haßte? Lohnet ihn, o ihr Götter, und machet meinem unglücklichen Leben ein Ende! Und du, o Telemach, erweise auch mir die letzte Pflicht, wie du sie meinem Bruder erwiesen hast, damit dein Ruhm vollkommen werde."

Bei diesen Worten sank Phalant, von Schmerz überwältigt, erschöpft und ohnmächtig dahin. Telemach blieb still neben ihm stehen, und erwartete, bis er sich wieder erholt hatte. Phalant kam bald wieder zu sich, nahm die Urne aus Telemachs Hand, küßte sie mehrmals, benetzte sie mit seinen Thränen, und sagte: „Theure, kostbare Asche! wann wird auch die meinige in diese Urne gesammelt werden? O Geist des Hippias, ich folge dir! Telemach wird uns beide rächen."

Durch die Bemühungen dieser zwei Männer, die in der Kunst Aeskulaps unterwiesen waren, minderte sich die Krankheit Phalants mit jedem Tage. Telemach und sie verließen den Kranken nicht, und er blieb bei ihnen, damit sie sich's desto mehr angelegen sein ließen, die Genesung desselben zu befördern. Das ganze Heer bewunderte noch weit mehr die Herzensgüte, womit Telemach für seinen Feind sorgte, als die Tapferkeit und Klugheit, mit der er das Heer der Verbündeten am Tage der Schlacht gerettet hatte.

Zu gleicher Zeit unterzog sich Telemach mit unermüdetem Eifer allen Beschwerlichkeiten, die ihm der Krieg auflegte. Er schlief wenig, und oft wurde sein Schlaf unterbrochen, sowohl durch die Berichte, die er zu allen Stunden des Tages und der Nacht erhielt, als

visite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faisait jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étaient pas assez vigilans. Il revenait souvent dans sa tente couvert de sueur et de poussière : sa nourriture était simple; il vivait comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea nécessaire d'arrêter les murmures des soldats en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affaiblir dans une vie si pénible, se fortifiait et s'endurcissait chaque jour : il commençait à n'avoir plus ces grâces si tendres qui sont comme la fleur de la première jeunesse; son teint devenait plus brun et moins délicat, ses membres moins mous et plus nerveux.

LIVRE XVIII.

Télémaque, persuadé par divers songes que son père Ulysse n est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers; il se dérobe du camp; étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia, il s'y enfonce au travers des ténèbres, arrive au bord du Styx, et Caron le reçoit dans sa barque; il va se présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père; il traverse le Tartare où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, et surtout les mauvais rois.

Adraste, dont les troupes avaient été considérablement affaiblies dans le combat, s'était retiré derrière la montagne d'Aulon pour attendre divers secours et pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis; semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts et rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents et ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger les troupeaux.

durch die Besuche, die er in allen Theilen des Lagers vornahm. Diese Lagerbesuche stellte er nie zweimal hintereinander zu derselben Stunde an, damit er diejenigen um so gewisser überraschen möchte, die nicht wachsam genug wären. Oft kehrte er, mit Schweiß und Staub bedeckt, in sein Zelt zurück. Seine Nahrung war einfach. Er lebte wie die gemeinen Krieger, um ihnen das Beispiel der Mäßigkeit und der Geduld zu geben. Da es dem Heere auf diesem Lagerplatz an Nahrungsmitteln gebrach, so glaubte er am besten zu thun, wenn er sich gleiche Entbehrungen auflegte, um der Unzufriedenheit der Krieger Einhalt zu thun. Sein Körper, statt durch diese Anstrengungen geschwächt zu werden, wurde stärker, und härtete sich mit jedem Tage mehr ab. Die zarten Reize, diese Blüthe der Jugend, begannen aus seinem Gesicht zu verschwinden. Seine Haut bräunte sich, und verlor ihre Zartheit, seine weichen Glieder erstarkten.

Achtzehntes Buch.

Telemach, durch mehrere Träume überzeugt, daß sein Vater nicht mehr lebe, setzt sein Vorhaben ins Werk, ihn im Schattenreiche aufzusuchen. Er verläßt das Lager. Zwei Kreter begleiten ihn bis zu einem Tempel nahe bei der berüchtigten Hölle von Acheruntia. Er dringt in sie ein, von Nacht umgeben, gelangt an das Gestade des Styx, und Charon nimmt ihn in seinen Nachen auf. Er erscheint vor Pluto, und findet ihn vorbereitet und willig, ihm zu gestatten, seinen Vater zu suchen. Er durchwandelt den Tartarus, und ist ein Zeuge der Qualen, welche die Undankbaren, die Meineidigen, die Heuchler und vornehmlich die bösen Fürsten zu erdulden haben.

Nach der Schlacht, in der er einen beträchtlichen Verlust erlitten hatte, zog Adrast sich mit seinem Kriegsheer hinter den Berg Aulon zurück, um Hülfsvölker an sich zu ziehen, und Anstalten zu einem neuen Überfall seiner Feinde zu machen. Gleich einem ausgehungerten Löwen, der von einem Schafstall abgetrieben, sich wieder in die dunkeln Wälder zurückschleicht, und in seine Höhle kriecht, wo er sich Zähne und Klauen wätzt, und den günstigen Augenblick erwartet, die Heerden zu erwürgen.

Télémaque, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avait conçu, et qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avait déjà long-temps qu'il était agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentaient son père Ulysse. Cette chère image revenait toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel, par ses feux naissans, les inconstantes étoiles, et de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyait voir Ulysse nu, dans une île fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de nymphes qui lui jetaient des habits pour se couvrir : tantôt il croyait l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or et d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutaient avec plaisir et admiration. Souvent Ulysse lui apparaissait tout-à-coup dans les festins où la joie éclatait parmi les délices, et où l'on entendait les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon et que les voix de toutes les muses.

Télémaque, en s'éveillant, s'attristait de ces songes si agréables. O mon père! ô mon cher père Ulysse! s'écriait-il, les songes les plus affreux me seraient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des âmes bienheureuses que les dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Élysées. Oh! qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc, ô mon cher père! je ne vous verrai jamais! jamais je n'embrasserai celui qui m'aimait tant, et que je cherche avec tant de peine! jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortait la sagesse! jamais je ne baiserai ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuses qui ont abattu tant d'ennemis! elles ne puniront point les insensés amans de Pénélope, et Ithaque ne se relèvera jamais de sa ruine! O dieux ennemis de mon père, vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur : c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je, hélas!

Nachdem Telemach sich hatte angelegen sein lassen, eine genaue Kriegszucht in dem Lager einzuführen, richtete er jetzt seine Gedanken allein auf die Ausführung eines Vorhabens, das er gefaßt hatte, aler vor allen Führern geheim hielt. Schon geraume Zeit wurde er jegliche Nacht durch Träume beunruhigt, in denen ihm sein Vater Ulysses erschien. Dieses theure Bild kehrte immer wieder gegen das Ende der Nacht zurück, ehe Aurora herauf steigt, mit ihren jungen Strahlen die wandelnden Sterne vom Himmel und von der Erde den süßen Schlummer, sammt seinen Begleitern, den flüchtigen Träumen, zu verscheuchen. Jetzt däuchte es ihm, er sehe seinen Vater nackend auf einer beglückten Insel am Ufer eines Flusses auf einer blumigen Wiese, von Nymphen umgeben, die ihm Kleider zuwürfen, um sich zu bedecken; jetzt wähnte er, er höre seine Stimme in einem von Gold und Elfenbein schimmernden Palaste, in einer Gesellschaft blumenbekränzter Menschen, die ihm mit Vergnügen und Bewunderung zuhörten. Oft erschien er ihm auf einmal bei einem Gastmal, wo Fröhlichkeit unter den Lustbarkeiten herrschte, und eine süße, melodische Stimme, lieblicher als die Stimme der Musen, in eine Leier sang, die die Leier Apolls an Wohllaut übertraf.

Telemachs Herz versank immer beim Erwachen aus diesen Träumen in Wehmuth. „O, mein Vater," rief er, „Ulysses, mein geliebter Vater! Warum erscheinen mir nicht eher die furchtbarsten Träume? Diese Bilder der Glückseligkeit verkünden mir, daß du schon zu den Wohnungen jener seligen Geister hinabgestiegen bist, deren Tugend die Götter mit ewiger Ruhe belohnen. Schon däucht mir, ich sehe die elysischen Gefilde. Wie schrecklich, der Hoffnung entsagen zu müssen! Soll ich dich denn nie wieder sehen, mein theurer Vater, nie denjenigen wieder in meine Arme schließen, der mich so zärtlich liebte, den ich mit so ängstlicher Erwartung suche? Werde ich nie diesen Mund mehr reden hören, dem nur Weisheit entfloß? Nie diese Hände mehr küssen, diese theuren, siegreichen Hände, die so manchen Feind niedergestürzt haben? Sie werden also nie die verwegenen Freier Penelopens bestrafen, und Ithaka wird sich nie wieder von seinem Verfall erholen? — Meinem Herzen jede Hoffnung zu entreißen, sendet ihr mir diese traurigen Träume, o ihr Götter, Hässer meines Vaters. Mit der Hoffnung raubt ihr mir zugleich das Leben. Wie könnte ich es länger in dieser Ungewißheit aushalten? Aber was sage ich? —

je ne suis que trop certain que mon père n'est plus. Je vais chercher son ombre jusque dans les enfers. Thésée y est bien descendu; Thésée, cet impie qui voulait outrager les divinités infernales : et moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit : je ne suis point Hercule; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché, par le récit de ses malheurs, le cœur de ce dieu qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Eurydice retournerait parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée; car ma perte est plus grande. Qui pourrait comparer une jeune fille, semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grèce? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort quand on souffre tant dans la vie? O Pluton, ô Proserpine, j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit! O mon père, après avoir parcouru en vain les terres et les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les dieux me refusent de vous posséder sur la terre et à la lumière du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la nuit.

En disant ces paroles, Télémaque arrosait son lit de ses larmes : aussitôt il se levait et cherchait, par la lumière, à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avaient causée; mais c'était une flèche qui avait percé son cœur et qu'il portait partout avec lui.

Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'était pas éloigné du camp; on l'appelait Achérontia, à cause qu'il y avait en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendait sur les rives de l'Achéron, par lequel les dieux mêmes craignent de jurer. La ville était sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher on trouvait la caverne, de laquelle les timides mortels n'osaient approcher; les bergers avaient soin d'en détourner

Ach, nur zu gewiß bin ich, daß Ulysses nicht mehr ist! So will ich denn seinen Schatten in der Unterwelt aufsuchen. Auch Theseus gelang es, ins Schattenreich einzugehen, Theseus, diesem Ruchlosen, der den Göttern des Orkus trotzte, und mich leitet nur kindliche Liebe. Auch Herkules betrat diese Bahn. Ich bin nicht Herkules, aber es ist rühmlich, seinen Muth nachzuahmen. Vermochte doch Orpheus durch die Erzählung seiner Leiden das Herz jenes Gottes zu rühren, den die Menschen unerbittlich nennen, daß er Euridicen vergönnte, unter die Lebenden zurückzukehren. Verdiene ich nicht mehr Mitleiden, als Orpheus! Habe ich nicht mehr verloren? Wer wagt es, ein Mädchen, so vielen andern ähnlich, dem weisen Ulysses zu vergleichen, den ganz Griechenland bewundert? Wohlan! und wenn es auch das Leben gälte! Warum sollte ein Unglücklicher wie ich den Tod fürchten? Bald, o Pluto, o Proserpina! bald werde ich erfahren, ob ihr die Unerbittlichen seid, die man euch nennt. O, mein Vater, nachdem ich lange vergebens Länder und Meere durchirrte, um dich wieder zu finden, will ich jetzt sehen, ob du vielleicht die dunkle Behausung der Todten bewohnest. Wenn die Götter mir nicht vergönnen, dich auf der Erde zu besitzen, und dich im Lichte der Sonne zu schauen, so werden sie mir vielleicht die Bitte nicht weigern, wenigstens deinen Schatten in dem Reiche der Nacht zu erblicken."

Indem er diese Worte sagte, benetzte er sein Bett mit Thränen. Dann erhob er sich von seinem Lager, um durch den Anblick des Lichts seinem beängstigten Geiste einige Erleichterung zu verschaffen. Aber sein Schmerz war ein Pfeil, der ihm das Herz durchdrungen hatte, und den er überall mit sich trug.

In diesem quälenden Zustande beschloß er, durch einen berüchtigten Ort, der nicht fern vom Lager war, in die Unterwelt hinabzusteigen. Dieser Ort wurde Acheruntia genannt, denn dort war eine furchtbare Höhle, durch die man zu den Ufern des Acheron gelangte, dieses Flusses, bei welchem zu schwören sich die Götter selbst scheuen. Die Stadt war auf einem Felsen erbaut; sie schwebte in der Höhe, wie das Nest eines Vogels auf dem Gipfel eines Baumes. Am Fuß dieses Felsen befand sich die Höhle. Die bangen Sterblichen wagten es nicht, sich ihr zu nahen, und sorgsam entfernten die Hirten ihre Heerden von ihr.

leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais stygien, qui s'exhalait sans cesse par cette ouverture, empestait l'air. Tout autour il ne croissait ni herbe ni fleurs; on n'y sentait jamais les doux zéphirs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne : la terre, aride, y languissait : on y voyait seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusait aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus semblait en vain y promettre ses doux fruits : les grappes de raisin se desséchaient au lieu de mûrir. Les naïades, tristes, ne faisaient point couler une onde pure; leurs flots étaient toujours amers et troubles. Les oiseaux ne chantaient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouvaient aucun bocage pour se retirer : ils allaient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. Là, on n'entendait que le croassement des corbeaux et la voix lugubre des hiboux : l'herbe même y était amère, et les troupeaux qui la paissaient ne sentaient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyait la génisse; et le berger, tout abattu, oubliait sa musette et sa flûte.

De cette caverne sortait de temps en temps une fumée noire et épaisse qui faisait une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoublaient alors leurs sacrifices pour apaiser les divinités infernales : mais souvent les hommes à la fleur de leur âge et dès leur plus tendre jeunesse, étaient les seules victimes que ces divinités cruelles prenaient plaisir à immoler par une funeste contagion. C'est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veillait sans cesse sur lui, et qui le couvrait de son égide, lui avait rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avait ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Ein Schwefeldampf stieg unaufhörlich durch diese Öffnungen vom stygischen Sumpf empor, und vergiftete die Luft. Rings um sie her wuchs weder Gras noch Blumen. Hier wehte kein sanfter Zephyr, kein Frühling entfaltete seine zarten Blüthen, und nie sah man hier die reichen Gaben des Herbstes. Die ausgetrocknete Erde schmachtete. Höchstens erblickte man hier und da entblätterte Gesträuche und traurige Cypressen. Weit umher versagte der Boden dem Landmann die goldenen Früchte der Ceres. Vergebens hoffte man hier sich der süßen Geschenke des Bacchus zu erfreuen. Die Trauben vertrockneten, ehe sie reiften. Die trauernden Najaden ergossen nur trübe und bittere Quellen; kein süßes Wasser entströmte ihren Urnen. In dieser von Dornen und wildem Gesträuch starrenden Wildniß hörte man nie den Gesang der Vögel; kein Gebüsch nahm sie in seine Schatten auf; eilends entflogen sie, um ihre Liebe unter einem mildern Himmel zu singen. Keinen andern Laut vernahm man hier, als das Gekrächz der Raben und die traurige Stimme der Nachteule. Das Gras selbst war bitter, und die Heerden, die sich davon nährten, wandelten traurig einher. Die Stiere flohen die Kühe, und der muthlose Hirte vergaß seiner Pfeife und Flöte.

Ein dicker, schwarzer Rauch entstieg von Zeit zu Zeit der Höhle, und verdunkelte die Luft mitten am Tage. Alsdann brachten die Bewohner dieser Gegenden häufigere Opfer, um die unterirdischen Götter zu versöhnen. Aber oft waren es nur Menschen in der Blüthe des Lebens, die diese grausamen Götter zum Opfer verlangten, und die sie durch eine verderbliche Seuche hinwegrafften. Hier beschloß Telemach den Weg zur dunkeln Behausung des Pluto zu suchen. Minerva, die stets über ihn wachte, und ihn mit ihrer Aegyde bedeckte, hatte den Pluto für ihn gewonnen. Jupiter selbst hatte, auf Minervens Bitte, den Merkur, der jeden Tag zur Unterwelt hinabsteigt, um dem Charon eine gewisse Anzahl von Todten zu überliefern, abgesendet, dem König der Schatten zu befehlen, daß er dem Sohne des Ulysses den Eingang in sein Reich gestatten sollte.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune, et il invoque cette puissante divinité, qui, étant dans le ciel le brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate. Cette divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur était pur, et qu'il était conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son père. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre tremblait sous ses pas ; le ciel s'arma d'éclairs et de feux qui semblaient tomber sur la terre. Le fils d'Ulysse sentit son cœur ému ; tout son corps était couvert d'une sueur glacée ; mais son courage le soutint ; il leva les yeux et les mains au ciel : Grands dieux, s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux : achevez votre ouvrage. Il dit, et redoublant ses pas, il se présente hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse qui rendait l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux dès qu'ils en approchaient, se dissipa ; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps. Télémaque entra seul ; car quel autre mortel eût osé le suivre ! Deux Crétois, qui l'avaient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, et auxquels il avait confié son dessein, demeurèrent tremblans et à demi morts assez loin de là dans un temple, faisant des vœux, et n'espérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténèbres horribles. Bientôt il aperçoit une faible et sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec son épée : ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tournoyer. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, et admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant,

Telemach verließ bei nächtlicher Weile das Lager. Er wandelte im Scheine des Mondes. Er flehte zu jener mächtigen Gottheit, die am Himmel als das glänzende Gestirn der Nacht erscheint, auf der Erde die keusche Diana, und in der Unterwelt die furchtbare Hekate genannt wird. Die Götter erhörten sein Gebet, denn er war reines Herzens, und ihn trieb die Pflicht des Sohnes, fromme Liebe zu seinem Vater.

Kaum hatte er sich dem Eingang der Höhle genähert, als ihm ein dumpfes Brausen aus der Unterwelt entgegen scholl. Die Erde bebte unter seinen Füßen. Leuchtende Blitze schossen durch den Himmel, und schienen zur Erde herabzufahren. Banges Entsetzen ergriff den Sohn des Ulysses. Ein kalter Schweiß bedeckte seinen Körper; aber sein Muth verließ ihn nicht. Er hob Augen und Hände gen Himmel, und rief aus: „Mächtige Götter, ich halte diese Zeichen, die ihr mir sendet, für glückweissagend, vollendet euer Werk!" Er sprach's, verdoppelte seine Schritte, und betrat muthig den Eingang.

Sogleich zerfloß der dicke Rauch, der den Eingang der Höhle allen Thieren, die sich ihm nahten, verderblich machte, und der Pest bringende Geruch hörte auf kurze Zeit auf. Telemach trat allein in die Höhle, denn welcher andere Sterbliche hätte es gewagt, ihm zu folgen? Zwei Kreter, welche ihn bis zu einer gewissen Entfernung von der Höhle begleitet, und denen er sein Vorhaben anvertraut hatte, blieben weit von derselben zitternd und halb todt in einem Tempel, brachten Gelübde dar, und hofften nicht, Telemach je wieder zu sehen.

Indessen dringt der Sohn des Ulysses mit entblößtem Schwert immer weiter in dem furchtbaren Dunkel vorwärts. Nicht lange, so leuchtete ihm ein schwacher, düsterer Schimmer entgegen, wie man ihn bei Nacht auf der Erde sieht. Jetzt erblickt er die leichten Gestalten der Todten, die ihn von allen Seiten umschweben. Er zerstreut sie mit seinem Schwert. Alsdann entdeckt er die traurigen Ufer jenes schlammigen Flusses, dessen trübe und stille Wasser sich immerfort im Kreise drehen. Schaaren von Todten, des Begräbnisses beraubt, bedeckten diese Ufer, und flehten vergebens zu dem unerbittlichen Charon. Dieser Gott, vom ewigen Alter belastet, mürrisch und finster, aber voll rastloser Thätigkeit, bedroht sie, stößt sie zurück, aber den jungen Griechen nimmt er sogleich in seinen Nachen auf.

Télémaque entend les gémissemens d'une ombre qui ne pouvait se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur? qui étiez-vous sur la terre? J'étais, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, roi de la superbe Babylone : tous les peuples de l'Orient tremblaient au seul bruit de mon nom : je me faisais adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre où j'étais représenté par une statue d'or, devant laquelle on brûlait nuit et jour les plus précieux parfums de l'Éthiopie : jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni : on inventait chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse. J'étais encore jeune et robuste; hélas! que de prospérités ne me restait-il pas encore à goûter sur le trône! mais une femme que j'aimais, et qui ne m'aimait pas, m'a bien fait sentir que je n'étais pas dieu; elle m'a empoisonné : je ne suis plus rien. On mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or; on pleura; on s'arracha les cheveux; on fit semblant de vouloir se jeter dans les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi : on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres; mais personne ne me regrette, ma mémoire est en horreur, même dans ma famille, et ici-bas je souffre déjà d'horribles traitemens.

Télémaque, touché de ce spectacle, lui dit : Étiez-vous véritablement heureux pendant votre règne? sentiez-vous cette douce paix sans laquelle le cœur demeure toujours serré et flétri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien; je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien : pour moi, je ne l'ai jamais sentie; mon cœur était sans cesse agité de désirs nouveaux, de crainte et d'espérance. Je tâchais de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions; j'avais soin d'entretenir cette ivresse pour la rendre continuelle : le moindre

Kaum war Telemach in denselben getreten, als das Wehklagen einer trostlosen Seele in sein Ohr drang.

Er sprach zu dem Schatten: „Welches Leiden drückt dich, und wer warst du auf der Erde?" Und die Gestalt antwortete ihm: „Ich war Nabopharzan, König des stolzen Babylon. Bei meinem bloßen Namen zitterten alle Völker des Morgenlandes. Auf meinen Befehl erwiesen mir die Babylonier in einem Tempel von Marmor göttliche Ehre, und opferten Tag und Nacht vor meiner Bildsäule das auserlesenste Rauchwerk Äthiopiens. Niemand wagte es je, mir zu widersprechen, ohne sogleich die Strafe seiner Vermessenheit zu büßen. Jeden Tag suchte man neue Ergötzlichkeiten zu erfinden, um mir das Leben angenehm zu machen. Ich war noch jung und in meiner vollen Kraft. Ach, wie manche Freuden hätte ich noch auf dem Throne schmecken können! Aber ein Weib, das die Liebe nicht erwiederte, die ich für sie fühlte, benahm mir den Wahn, daß ich ein Gott sei. Sie vergiftete mich, und nun ist alle meine Herrlichkeit zu Ende. Mit großem Gepräng sammelte man gestern meine Asche in eine goldene Urne. Man vergoß Thränen; man riß sich die Haare aus; man trieb die Verstellung so weit, sich in die Flammen meines Scheiterhaufens stürzen, und mit mir sterben zu wollen, und noch seufzt man am Fuße des prächtigen Grabmals, wo sie meine Asche hingelegt haben. Aber Niemand ist, der meinen Verlust herzlich bedauert; selbst die Meinigen verabscheuen mein Andenken, und schon erdulde ich hienieden schreckliche Qualen."

Telemach, von diesem Anblick gerührt, fragte ihn: „Warst du denn auch in der That glücklich, so lange du auf dem Throne saßest? Empfandest du jene süße Ruhe der Seele, ohne welche das Herz auch mitten unter den Ergötzlichkeiten beklemmt ist, und schmachtet?" „Nein," antwortete der Babylonier, „ja, ich verstehe nicht einmal den Sinn deiner Worte. Die Weisen rühmen diese Seelenruhe als das höchste Gut, ich selbst aber habe sie nie gefühlt. Mein Herz wurde unaufhörlich von neuen Begierden, von Furcht und Hoffnung umhergetrieben. Ich suchte meine Seele durch heftige Bewegungen zu betäuben, und sie in einem fortwährenden Taumel zu erhalten. Selbst der kür-

intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui ; toute autre me paraît une fable et un songe : voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleurait comme un homme lâche qui a été amolli par les prospérités, et qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avait auprès de lui quelques esclaves qu'on avait fait mourir pour honorer ses funérailles. Mercure les avait livrés à Caron avec leur roi, et leur avait donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avaient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignaient plus l'ombre de Nabopharzan ; elles la tenaient enchaînée, et lui faisaient les plus cruelles indignités. L'une lui disait : N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi ? Comment étais-tu assez insensé pour te croire un dieu ? et ne fallait-il pas te souvenir que tu étais de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui insulter, disait : Tu avais raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étais un monstre sans humanité. Un autre lui disait : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux ! tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes : les dieux sont lents à faire justice ; mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jetait le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage et de désespoir. Mais Caron disait aux esclaves : Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui : il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte ; il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les dieux qui ont souffert si long-temps que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchait déjà le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouraient pour considérer cet homme vivant qui paraissait au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de

zeste Augenblick von ruhigem Nachdenken würde allzuschmerzlich für mich gewesen sein. Dies ist die Ruhe, die ich im Leben genoß: jede andere schien mir ein Traum, ein Mährchen, und dies sind die Güter, deren Verlust ich beklage."

Als der Babylonier dies sagte, weinte er gleich einem weibischen Menschen, den das Unglück entnervt hat, und der nicht gewohnt ist, ein Unglück mit Seelenstärke zu ertragen. Einige seiner Sclaven umgaben ihn. Sie waren getödtet worden, sein Leichenbegängniß zu verherrlichen. Merkur hatte sie dem Charon nebst ihrem König überliefert, und ihnen eine unumschränkte Macht über den gegeben, dem sie auf Erden gedient hatten. Die Seelen dieser Sclaven fürchteten nun nicht mehr den Schatten des Nabopharzan. Sie schleppten ihn an Ketten und ließen ihn die grausamsten Mißhandlungen erfahren. Einer dieser Sclaven sagte zu ihm: „Waren wir nicht Menschen, wie du? Wie konntest du denn wahnsinnig genug sein, dich für einen Gott zu halten? Hättest du dich nicht erinnern sollen, daß du mit andern Menschen gleichen Ursprungs seiest?" „Wohl hattest du Recht, zu verlangen," sagte ein Anderer, „daß man dich für etwas anderes, als einen Menschen halten sollte, denn du warst ein Ungeheuer und besaßest keine Menschlichkeit." Ein Dritter begann: „Wo sind sie jetzt, deine Schmeichler? Du hast nichts mehr zu geben, Unglücklicher, du kannst nichts mehr schaden, du bist der Sclave deiner eigenen Sclaven geworden. Langsam naht sich die Rache der Götter, aber endlich erreicht sie den Schuldigen."

Bei Anhörung dieser harten Worte warf sich Nabopharzan mit dem Gesicht zur Erde, und raufte sich, von Wuth und Verzweiflung ergriffen, die Haare aus. Aber Charon rief den Sclaven zu: „Ergreift ihn an seinen Ketten, reißt ihn an denselben wider seinen Willen auf. Er soll nicht einmal den Trost haben, seine Schande zu verbergen; alle Geister der Unterwelt sollen Zeugen derselben sein, damit die Götter gerechtfertigt werden, die zugaben, daß dieser Ruchlose so lange auf der Erde regierte. Und dies ist nur erst der Anfang deiner Qualen, o, Babylonier; noch wartet deiner das unerbittliche Gericht des Minos, des Richters der Unterwelt."

Während Charon diese fürchterlichen Worte sprach, hatte der Nachen schon das Gestade des Reichs des Pluto erreicht. Alle Schatten eilten herbei, diesen Lebenden zu sehen, der sich mitten unter Todten in dem Nachen befand. Aber schnell entflohen sie, als Telemach ans Land stieg, den nächtlichen Schatten ähnlich, die ein schwacher Schimmer

la nuit que la moindre clarté du jour dissipe. Caron, montrant au jeune Grec un front moins ridé et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le royaume de la nuit inaccessible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les destins t'appellent ; va par ce chemin sombre au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger les ombres, plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelans ; la voix lui manque ; et c'est avec peine qu'il peut prononcer au dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible divinité, le fils du malheureux Ulysse ; je viens vous demander si mon père est descendu dans votre empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton était sur un trône d'ébène ; son visage était pâle et sévère, ses yeux creux et étincelans, son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui était odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paraissait Proserpine, qui attirait seule ses regards, et qui semblait un peu adoucir son cœur : elle jouissait d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paraissait avoir joint à ses grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Au pied du trône était la Mort pâle et dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies, les Haines injustes, l'Avarice qui se ronge elle-même ; le Désespoir qui se

des Tageslichts zerstreut. Mit minder wilden Blicken und minder finsterm Gesichte, als er sonst zeigte, sprach Charon zu dem jungen Griechen: „Eile, von den Göttern geliebter Sterblicher, dem es vergönnt ist, das jedem Lebenden unzugängliche Reich der Nacht zu betreten, eile, wohin dich deine Bestimmung ruft. Geh auf diesem dunkeln Pfade zum Palaste des Pluto. Du wirst ihn auf seinem Throne sitzend finden, und er wird dir gestatten, in jene Örter einzugehen, deren Verborgenheit dir zu enthüllen mir nicht erlaubt ist."

Sogleich eilte Telemach mit großen Schritten vorwärts. Von allen Seiten schwebten die Schatten um ihn, zahlreicher, als der Sand, der die Ufer des Meeres bedeckt. Ein heiliger Schauer faßte sein Herz, als er durch das tiefe Schweigen dieser unermeßlichen Räume wandelte, in welchen sich diese zahllosen Gestalten rastlos hin und her bewegten. Seine Haare sträubten sich, als er den nächtlichen Aufenthalt des unerbittlichen Pluto betrat, seine Knie wankten, die Stimme verließ ihn, und kaum vermochte er diese Worte hervorzubringen: „Du siehest, furchtbarer Gott, den Sohn des unglücklichen Ulysses; er kommt, nach seinem Vater zu forschen, und zu erfahren, ob er schon in dein Reich hinabgestiegen ist, oder ob er noch auf der Erde umherirrt."

Pluto saß auf einem Thron von Ebenholz; sein Gesicht war blaß und ernsthaft; seine hohlen Augen schossen feurige Blicke; seine runzelige Stirn drohte Verderben. Der Anblick eines Lebenden war ihm verhaßt, er scheute ihn, wie die Thiere, die ihre Höhlen nur bei nächtlicher Weile verlassen, den Anblick des Lichts scheuen. Ihm zur Seite saß Proserpina, die allein seine Blicke auf sich zog, und ihm sanftere Empfindungen einzuflößen schien. Nie verwelkende Schönheit blühte auf ihrem Gesichte, doch schien der Ernst ihres Gemahls ihren himmlischen Reizen etwas Düsteres und Unfreundliches mitgetheilt zu haben.

Am Fuße des Thrones saß der blasse, alles verschlingende Tod mit seiner schneidenden Sense, die er unaufhörlich wetzte. Um ihn flatterten die schwarzen Sorgen, das quälende Mißtrauen, die schmutzige, blutbefleckte, mit Wunden bedeckte Rache, der ungerechte Haß, der Geiz, der an sich selbst nagt, die Verzweiflung, die sich mit eigenen

déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée qui renverse tout; la Trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux; les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans; les songes affreux; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite.

Il répondit à Télémaque d'une voix basse qui fit gémir le fond de l'Érèbe : Jeune mortel, les destins t'ont fait violer cet asile sacré des ombres; suis ta haute destinée : je ne te dirai point où est ton père; il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis; de l'autre les Champs-Élysées où les bons rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs-Élysées qu'après avoir passé par le Tartare : hâte-toi d'y aller, et de sortir de mon empire.

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vides et immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, et de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte et les vivans et les morts. Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare; il en sortait une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donnerait la mort, si elle se répandait dans la demeure des vivans : cette fumée couvrait un fleuve de feu et des tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisait qu'on ne pouvait rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre

Händen zerfleischt, der rasende, alles zertrümmernde Ehrgeiz, die Verrätherei, die nach Blut lechzt, aber des Unglücks nie froh wird, das sie anrichtet, der Neid, der sein tödtliches Gift um sich her spritzt, und, in der vergeblichen Anstrengung zu schaden, zu Wuth wird, die Gottlosigkeit, die sich selbst einen tiefen Abgrund gräbt, in den sie sich verzweifelnd hinabstürzt, die scheußlichen Gespenster, die trüglichen Erscheinungen der Todten, die die Lebenden schrecken, die fürchterlichen Träume und jene schlaflosen, nächtlichen Stunden, nicht minder peinlich, als die schrecklichsten Träume. Alle diese traurigen Bilder umgaben den furchtbaren Pluto, und erfüllten seinen Palast. Mit dumpfer Stimme, die durch die Abgründe des Erebus wiederhallte, antwortete er dem Telemach:

„Junger Sterblicher, das Verhängniß hat dir vergönnt, diese geheiligte Freistätte der abgeschiedenen Seelen zu betreten und zu entweihen; folge deiner hohen Bestimmung. Ich sage dir nicht, wo du deinen Vater finden wirst, es ist genug, daß es dir frei steht, ihn zu suchen. Ulysses war König auf der Erde; darum darfst du nur auf der einen Seite den schwarzen Tartarus, wo die bösen Könige bestraft, und auf der andern die elyseischen Gefilde durchlaufen, wo die Guten belohnt werden. Aber erst mußt du den Tartarus durchwandeln, ehe du in die Gefilde Elysiums eingehen kannst. Beflügle deine Tritte, und eile dich aus meinem Reiche zu entfernen."

Telemach säumte nun nicht länger. Er schien diese weiten leeren Räume zu durchfliegen, so sehr trieb ihn das Verlangen zu wissen, ob er seinen Vater finden würde und die Begierde, sich der Gegenwart dieses furchtbaren Königs zu entziehen, der die Lebenden schreckte und die Todten. Nicht lange war er gegangen, so erblickte er nicht ferne von sich den finstern Tartarus. Ein dicker schwarzer Dampf stieg von ihm auf, dessen giftiger Geruch die Lebendigen tödten würde, wenn er bis zu ihnen gelangen könnte. Dieser Dampf lag über einem feurigen Fluß, dessen Flammenwogen brauseten, wie wenn reißende Ströme sich von hohen Felsen in Abgründe stürzen, und das Ohr, von diesem Rauschen betäubt, vermochte sonst nichts in diesem traurigen Aufenthalt zu vernehmen.

Telemach, dem Minerva insgeheim Muth verlieh, wagte sich ohne Furcht in diesen Abgrund. Zuerst erblickte er eine große Menge Men-

d'hommes qui avaient vécu dans les plus basses conditions, et qui étaient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étaient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules : ces hommes, qui avaient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étaient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avaient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avaient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffraient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avaient ainsi voulu ; et voici leur raison : c'est que ces hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons, et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les dieux, dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paraissaient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice, les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connaître à fond, et qui, par-là, ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui était punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les dieux. Quoi donc ! disait Minos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnaissance pour son père, ou pour un ami de qui on a reçu quelques secours ; et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père et à la mère de qui on est né ? Plus les crimes sont impunis et excu-

schen aus den niedrigsten Ständen des Lebens, die Strafe litten, weil sie durch Betrug, Verrath und Grausamkeit sich Reichthümer zu erwerben gesucht hatten. Er sah viele gottlose Heuchler, die sich den Schein der Frömmigkeit gegeben, und sie zum Vorwand gebraucht hatten, ihren Ehrgeiz zu befriedigen, und die Leichtgläubigen zu hintergehen. Die Strafe der größten Verbrecher traf diese Menschen, weil sie die Tugend selbst, das edelste Geschenk der Götter, geschändet hatten. Kinder, welche ihre Eltern erwürgt, Gattinnen, welche ihre Hände in das Blut ihrer Ehemänner getaucht, Verräther, die ihre Eidschwüre gebrochen und ihr Vaterland ins Verderben gestürzt hatten, wurden mit minder peinlichen Strafen belegt, als diese Heuchler. Dies war der Wille der drei Richter der Unterwelt, denn die Heuchler, so sagten sie, nicht zufrieden, wie andere Lasterhafte Böses zu verüben, nehmen den Schein der Tugend an, und machen, daß die Menschen, durch diesen Schein betrogen, auch der wahren Tugend keinen Glauben mehr beimessen. Die Götter, deren sie spotteten, und die diese Heuchler bei den Menschen herabwürdigten, waffnen sich mit ihrer ganzen Macht, diese Beleidigungen zu rächen.

Neben diesen sah man andere, die der große Haufe für minder strafbar hält, die aber von der göttlichen Rache ohne Nachsicht verfolgt werden. Es sind die Undankbaren, die Lügner, die Lobredner des Lasters, die boshaften Verläumder, die sichs zum Geschäft machten, den Glanz der reinsten Tugend zu verdunkeln, und endlich diejenigen, welche dreist genug waren, über Dinge zu urtheilen, von denen sie nicht gründlich unterrichtet waren, und die dadurch dem guten Namen der Unschuldigen schadeten.

Aber unter allen Arten von Undankbarkeit wurde diejenige als die schwärzeste gestraft, der man sich gegen die Götter schuldig gemacht hatte. „Wird schon derjenige," sagte Minos, „für ein Ungeheuer gehalten, der gegen seinen Vater, oder seinen Freund, von dem er nur einige Wohlthaten empfangen hat, undankbar ist, was muß man erst von einem Menschen denken, der sich nicht schämt, gegen die Götter, von denen wir das Dasein und alles, was mit demselben verbunden ist, erhalten haben, undankbar zu sein? Sind sie nicht mehr die Urheber unsers Lebens, als die Eltern, von denen wir geboren sind? Je mehr alle diese Verbrechen auf der Erde entschuldigt werden, und der Strafe

sés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télémaque, voyant les trois juges qui étaient assis et qui condamnaient un homme, osa leur demander quels étaient ses crimes. Aussitôt le condamné, prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant : que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devais-tu pas moins aux hommes qu'aux dieux? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes, qui ne sont rien : tu as été vertueux : mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux dieux qui te l'avaient donnée; car tu voulais jouir du fruit de ta propre vertu, et te renfermer en toi-même : tu as été ta divinité. Mais les dieux, qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : tu les as oubliés, ils t'oublieront; ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes, auxquels tu as voulu plaire : te voilà seul avec toi-même qui étais ton idole : apprends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le respect et l'amour des dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a long-temps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes, ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal : ici une lumière divine renverse tous leurs jugemens superficiels : elle condamne souvent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvait se supporter soi-même. La complaisance qu'il avait eue autrefois à contempler sa modération, son courage et ses inclinations généreuses se change en désespoir. La vue de

entgehen, desto mehr sind sie hienieden der Gegenstand einer unerbittlichen Rache, der kein Schuldiger entfliehen kann!"

Telemach, der die drei Richter zu Gericht sitzen, und einen Menschen verurtheilen sah, wagte es, sie um seine Verbrechen zu befragen. Sogleich ergriff der Verurtheilte das Wort, und rief aus: „Ich habe nie Böses gethan: Gutes zu thun, war meine einzige Freude. Ich lebte auf eine glänzende Art, war freigebig, gerecht, mitleidig; welchen Vorwurf kann man mir also machen?" Minos antwortete ihm: „Es ist wahr, du verfahest nichts gegen die Menschen, aber hattest du nicht höhere Pflichten gegen die Götter, als gegen sie? Welcher Gerechtigkeit denn rühmest du dich? Gegen Menschen, nichtige Geschöpfe, erfülltest du alle deine Obliegenheiten. Du warst tugendhaft, aber du schriebst dir selbst deine ganze Tugend zu, und nicht den Göttern, deren Geschenk sie doch war. Du sahst sie als ein selbst erworbenes Gut an, wovon dir der Genuß gebühre, und warst stolz auf ihren Besitz. Du selbst warst dein Gott. Aber die Götter, welche alles erschufen, und nur sich zu verherrlichen schufen, können ihren Rechten nicht entsagen. Du gedachtest ihrer nicht; sie werden auch deiner nicht gedenken, sie werden dich dir selbst überlassen. Da du nur dir und nicht ihnen leben wolltest, so suche jetzt, wenn du kannst, deinen Trost in deinem eigenen Herzen. Lebe für immer von den Menschen getrennt, um deren Beifall du buhltest. Du huldigtest nur dir selbst, so sei denn auch deine einzige Gesellschaft. Lerne, daß es keine ächte Tugend gibt, als die aus Ehrfurcht und Liebe gegen die Götter entspringt, von denen alles herfließt. Bald werden sich deine Tugenden, durch deren trüglichen Schimmer du die Leichtgläubigen so lange täuschtest, in ihrer ganzen Blöße zeigen. Die Menschen sind verblendet, sie kennen weder das Gute noch das Böse, nennen Laster, was ihnen zuwider ist und Tugend, was ihnen Vergnügen macht. Hier richtet eine höhere Weisheit, und vor ihrem Lichte verschwindet jeder Wahn; diese verurtheilt oft, was die Menschen bewundern, und rechtfertigt, was sie verdammen."

Ein Donnerschlag waren diese Worte für den vermeintlichen Weisen. Er sah sich mit Abscheu an. Die stolze Selbstgefälligkeit, mit der er einst auf seine Mäßigung, seinen Muth und seine Gerechtigkeit geblickt hatte, verwandelte sich in Verzweiflung. Der Anblick

son propre cœur, ennemi des dieux, devient son supplice : il se voit, et ne peut cesser de se voir : il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions; il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversait toutes ses entrailles; il ne se trouve plus le même : tout appui lui manque dans son cœur; sa conscience, dont le témoignage lui avait été si doux, s'élève contre lui et lui reproche amèrement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe et pour fin : il est troublé, consterné, plein de honte, de remords et de désespoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, et que son propre cœur venge assez les dieux méprisés. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même : il cherche les ténèbres, et ne peut les trouver; une lumière importune le suit partout; partout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insensé! je n'ai donc connu ni les dieux, ni les hommes, ni moi-même! non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien; tous mes pas ont été des égaremens; ma sagesse n'était que folie; ma vertu n'était qu'un orgueil impie et aveugle : j'étais moi-même mon idole

Enfin, Télémaque aperçut les rois qui étaient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté une furie vengeresse leur présentait un miroir qui leur montrait toute la difformité de leurs vices : là, ils voyaient et ne pouvaient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes, dont ils auraient dû faire la félicité, leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre

seines eigenen Herzens, das die Götter verachtet hatte, quälte ihn. Er sieht seine Gestalt, und sucht vergebens seine Blicke von ihr abzuwenden. Er sieht jetzt, wie nichtig die Urtheile der Menschen waren, nach deren Beifall er gestrebt hatte; alle Dinge erschienen ihm in einem andern Lichte, als er sie zuvor gesehen hatte; ihm war, als ob sein ganzes Wesen umgekehrt würde. Er fühlte, daß er nicht mehr derselbe Mensch war. Er fand keine Hülfe mehr in sich. Sein Gewissen, dessen Beifall ihm sonst so süß gewesen war, erhob sich gegen ihn, und machte ihm quälende Vorwürfe über seine Verirrungen und die Falschheit seiner Tugenden, die weder aus Ehrfurcht gegen die Götter entsprungen waren, noch sie zum Endzweck gehabt hatten. Verwirrung, Bestürzung, Scham, Gewissensangst und Verzweiflung füllten sein Inneres. Die Furien peinigten ihn nicht, denn es genügte ihnen, ihn seinem eigenen Herzen überliefert zu haben, das die Götter hinlänglich rächte, die er verachtet hatte. Er floh in das tiefste Dunkel, um sich vor den andern Geistern zu verbergen, da er sich vor sich selbst nicht verbergen konnte. Aber umsonst sucht er nächtliche Örter, er findet sie nirgends. Ein verhaßtes Licht folgt ihm auf allen seinen Tritten. Die Wahrheit in ihrer strahlenden Gestalt erscheint ihm überall, und rächt sich an ihrem Verächter. Er haßte, was er einst geliebt hatte, als die Quelle der endlosen Leiden, die über ihn verhängt waren. „O, des Wahnsinns!“ sagte er bei sich selbst, „so habe ich also weder die Götter, noch die Menschen, noch mich selbst gekannt! Nein, alles war meinen Augen verborgen, denn ich liebte nicht das, was allein wahrhaft gut ist. Alle meine Tritte waren Verirrungen, meine Weisheit war Thorheit, und meine Tugenden waren nichts als der Stolz eines Ruchlosen und Verblendeten, der sich selbst vergötterte.“

Endlich erblickte Telemach die Könige, die der Mißbrauch ihrer Gewalt in die Verdammniß gestürzt hatte. Eine rächende Furie hielt ihnen an der einen Seite einen Spiegel vor, in welchem sie die ganze Scheußlichkeit ihrer Laster erblickten. Dieser Spiegel — und vergebens bemühten sie sich, ihre Augen von demselben abzuwenden — zeigte ihnen ihre schamlose Eitelkeit, womit sie nach den lächerlichsten Lobeserhebungen gedürstet hatten, ihre Härte gegen die Menschen, deren Glück sie zu machen bestimmt waren, ihre Gleichgültigkeit ge-

la vérité, leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs, leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples, leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens; enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyaient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvaient plus horribles et plus monstrueux que n'est la Chimère vaincue par Bellérophon, ni l'hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir et venimeux qui est capable d'empester toute la race des mortels vivant sur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre furie leur répétait avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avaient données pendant leur vie, et leur présentait un autre miroir, où ils se voyaient tels que la flatterie les avait dépeints : l'opposition de ces deux peintures si contraires était le supplice de leur vanité. On remarquait que les plus méchans d'entre ces rois étaient ceux à qui on avait donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poètes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir, dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se jouaient de la vie des hommes, et prétendaient que tout était fait pour les servir, dans le Tartare ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

gen die Tugend, ihre Scheu vor der Wahrheit, ihre Liebe zu niederträchtigen Schmeichlern, ihre Sorglosigkeit, Weichlichkeit und Trägheit, ihren ungerechten Argwohn, ihren Stolz, ihre ausschweifende Prachtliebe, wodurch sie ihre Völker zu Grunde gerichtet, ihren Ehrgeiz, der sie trieb, mit dem Blut ihrer Unterthanen ein wenig nichtigen Ruhm zu erkaufen, und endlich die Grausamkeit, womit sie, taub gegen die Thränen und die Verzweiflung der Unglücklichen um sie her, stets nach neuen Ergötzlichkeiten jagten. Unaufhörlich sahen sie sich in diesem Spiegel, und ihre Gestalt erschien ihnen scheußlicher und grauenvoller, als die Chimära, die Bellerophon bezwang, als die lernäische Schlange, die Herkules erlegte, furchtbarer sogar als Cerberus, wiewohl er aus seinen drei offenen Rachen schwarzes, giftiges Blut ausströmt, das das ganze Menschengeschlecht zu verpesten fähig wäre.

An der andern Seite wiederholte ihnen zu gleicher Zeit eine andere Furie mit Hohngelächter das Lob, das ihnen ihre Schmeichler während ihres Lebens ertheilt hatten, und hielt ihnen einen andern Spiegel vor die Augen, wo sie sich so erblickten, wie diese Schmeichler sie abgemalt hatten. Das Abstechende dieser zwei so verschiedenen Gemälde peinigte ihre Eitelkeit. Man bemerkte, daß die Schlimmsten unter diesen Königen diejenigen waren, denen man während ihres Lebens die prächtigsten Lobsprüche ertheilt hatte, denn man fürchtet die Bösen mehr, als die Guten, und jene sind schamlos genug, die kriechendsten Schmeicheleien der Dichter und Redner ihrer Zeit als ein Recht zu fordern.

Den Mißhandlungen und der Schmach Preis gegeben, hört man sie in diesen finstern Abgründen ihr Leben verseufzen. Rings um sich her finden sie nichts als Verachtung, Widerspruch, Beschämung. Sie, die im Wahn, daß Alles zu ihrem Dienst geschaffen sei, einst auf der Erde mit dem Leben der Menschen spielten, dulden jetzt in dem Tartarus die Launen gewisser Sclaven, denen sie überantwortet sind, und die jetzt auch ihrerseits die grausamste Herrschaft über sie ausüben. Sie fühlen das Quälende dieser Dienstbarkeit, und alle Hoffnung einer mildern Behandlung ist für sie auf immer dahin. Unter den Streichen dieser Sclaven, die sie mit unerbittlicher Strenge beherrschen, gleichen sie einem Amboß unter den Hämmern der Cyklopen, wenn Vulkan sie in den glühenden Essen des Berges Aetna zur Arbeit aufeuert.

Là, Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature : ils n'ont pas besoin d'autres châtimens de leurs fautes que leurs fautes mêmes : ils les voient sans cesse dans toute leur énormité : elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux : ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte et qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice ; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre ; sans rien détruire au-dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur : il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peu plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance, qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisaient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie qui étaient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail, qui doit être inséparable de la royauté pour le soulagement des peuples. Ces rois se reprochaient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disait à l'autre, qui avait été son fils. Ne vous avais-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avais faits par

Aus bleichen, scheußlichen, jammervollen Gesichtern starrte der finstere Gram, der am Herzen dieser Verbrecher nagte, dem Telemach entgegen. Sie verabscheuen ihren eigenen Anblick, aber sie können diesen Abscheu eben so wenig unterdrücken, als sich von ihrem eigenen Wesen trennen. Sie bedürfen keiner andern Strafe, als des Bewußtseins ihrer Verbrechen, die sie immer in ihrer ganzen Häßlichkeit vor Augen sehen. Schreckenden Gespenstern gleich stehen sie vor ihnen und verfolgen sie. Um ihnen zu entfliehen, wünschen sie noch tiefer in die Nacht des Todes zu versinken, als einst, da sie sich von ihren Leibern trennten. In ihrer Verzweiflung wünschten sie eines Todes zu sterben, der jede Empfindung, jedes Bewußtsein in ihnen vertilgte. Sie rufen den Abgründen, sie zu verschlingen, um sich den rächenden Strahlen der Wahrheit zu entziehen, die sie verfolgt, aber sie werden der Rache aufbewahrt, die langsame, nie endende Qualen über sie ausgießt. Die Wahrheit, deren Anblick sie scheuten, ist ihre Marter. Sie sehen sie, und vermögen sonst nichts zu sehen, als sie, die gegen sie zeugt. Sie durchbohrt sie, zerfleischt sie, entreißt sie ihnen selbst. Ähnlich dem Blitz, dringt sie bis in das Mark ihrer Gebeine, ohne von außen eine Spur von Zerstörung zurückzulassen. Dem Metalle gleich, das in dem Schmelzofen zerfließt, wird die Seele von diesem rächenden Feuer aufgelöst. Ihr ganzer Zusammenhang wird durch dasselbe aufgehoben, aber es verzehrt nichts; es trennt die Bestandtheile des Lebens, ohne den Tod herbeizuführen. Ihrer selbst beraubt wird diesen Unglücklichen auch nicht die Ruhe und der Trost eines Augenblicks zu Theil. Sie fühlen sich nur noch in der Wuth, die sie gegen sich selbst kehren, und in einer Verzweiflung, die zur Raserei wird.

Unter den Gegenständen, bei deren Anblick sich Telemachs Haare sträubten, sah er auch viele der alten lydischen Könige, die die Strafe ihrer wollüstigen Trägheit büßten, die sie den Geschäften vorgezogen hatten, die ein Fürst, wenn er sein Volk beglücken will, nicht vernachlässigen darf. Diese Könige rückten einander ihre Verblendung vor. Einer von denselben sagte zum Andern, der sein Sohn gewesen war: „Wie oft habe ich dich in meinem Alter und vor meinem Tode ermahnt, das Übel wieder gut zu machen, das durch meine Nachlässig-

ma négligence? Le fils répondait : O malheureux père! c'est vous qui m'avez perdu! c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, et la dureté pour les hommes! En vous voyant régner avec tant de mollesse, et entouré de lâches flatteurs, je me suis accoutumé à aimer la flatterie et les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes était à l'égard des rois ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire; et maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches, ils ajoutaient les plus affreuses malédictions, et paraissaient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeaient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la Faim insatiable des richesses, la Fausse Gloire toujours tyrannique, et la Mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyait plusieurs de ces rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avaient faits, mais pour les biens qu'ils auraient dû faire. Tous les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les lois, étaient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les lois règnent par leur ministère. On leur imputait aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent et dans la tentation de mépriser les lois pour acquérir du bien. Surtout on traitait rigoureusement les rois qui, au lieu d'être de bons et vigilans pasteurs des peuples, n'avaient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténèbres et de maux un grand nombre de rois qui avaient passé sur la terre pour des rois assez bons : ils

keit entstanden war! Du hast es nicht gethan." Der Sohn antwortete: „Unglücklicher Vater! Du selbst bereitetest deinem Sohne das Verderben. Dein eigenes Beispiel war es, das mir Prachtliebe, Stolz, Wollust und Härte gegen die Menschen einflößte. Ich sah dich, von schändlichen Schmeichlern umgeben, in Ergötzlichkeiten leben; so gewöhnte ich mich, die Schmeichelei und die Wollust zu lieben. Ich wähnte, daß andere Menschen sich zu den Königen verhielten, wie die Pferde und andere Lastthiere zu den Menschen. Ich hielt sie für Thiere, die man nur deßwegen schätzt, weil sie nützlich sind, und zu unsrer Bequemlichkeit dienen. So dachte ich, und du warst es, der mich so denken lehrte, und nun dulde ich diese Qualen, weil ich dich zu meinem Vorbilde nahm." Schreckliche Verwünschungen begleiteten diese Worte, und sie schienen von Wuth, einander zu zerreißen, entflammt zu sein.

Auch schwirrten um diese Könige, gleich nächtlichen Eulen, der grausame Argwohn, die täuschenden Schrecken, das Mißtrauen, das die Völker an ihren hartherzigen Fürsten rächt, der unersättliche Golddurst, die Menschen zerstörende Ruhmsucht und die entehrende Weichlichkeit, welche das Gewicht der Übel, die man leidet, noch drückender macht, ohne je einen wahren Vortheil zu gewähren.

Viele dieser Könige wurden streng bestraft, nicht wegen des Bösen, das sie gethan, sondern wegen des Guten, so sie unterlassen hatten. Alle Laster des Volks, die ihren Ursprung in schlechter Handhabung der Gesetze haben, wurden den Königen zugerechnet, die nur darum Könige sind, um den Gesetzen die Herrschaft über das Volk zu verschaffen. Auch alle diejenigen Unordnungen wurden ihnen beigemessen, die aus Prachtliebe, Üppigkeit und andern Ausschweifungen entspringen, welche die Leidenschaften der Menschen erregen, und sie in Versuchung führen, mit Übertretung der Gesetze Reichthümer zu erwerben. Die schwersten Strafen aber wurden über diejenigen Könige verhängt, welche, statt gute und wachsame Hirten ihrer Völker gewesen zu sein, gleich raubgierigen Wölfen nur darauf gesonnen hatten, ihre Heerde zu zerstören.

Aber keine Erscheinung setzte Telemach in größere Bestürzung, als in diesen finstern Abgründen des Jammers eine große Zahl von Königen zu sehen, die auf der Erde für ziemlich gute Fürsten waren ge-

avaient été condamnés aux peines du Tartare pour s'être laissé gouverner par des hommes méchans et artificieux. Ils étaient punis pour les maux qu'ils avaient laissé faire par leur autorité. La plupart de ces rois n'avaient été ni bons ni méchans, tant leur faiblesse avait été grande; ils n'avaient jamais craint de ne pas connaître la vérité; ils n'avaient point eu le goût de la vertu, et n'avaient point mis leur plaisir à faire du bien.

LIVRE XIX.

Télémaque entre dans les Champs-Élysées, où il est reconnu par Arcésius, son bisaïeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant, qu'il le reverra à Ithaque, et qu'il y régnera après lui. Arcésius lui dépeint la félicité dont jouissent les hommes justes, surtout les bons rois, qui pendant leur vie ont servi les dieux, et fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés; il lui fait remarquer que les héros qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé; il donne des instructions à Télémaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avait ôté une montagne de dessus sa poitrine : il comprit, par ce soulagement, les malheurs de ceux qui y étaient renfermés sans espérance d'en sortir jamais. Il était effrayé de voir combien les rois étaient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disait-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultés de connaître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si agité, si envié, si traversé dans une vie courte! O insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu lui est moins difficile!

En faisant ces réflexions, il se troublait au-dedans de lui-

halten worden, aber die Strafen des Tartarus litten, weil sie sich von bösen arglistigen Menschen hatten beherrschen lassen. Sie wurden für alles das Böse bestraft, das unter ihrem Namen verübt worden war. Die meisten dieser Könige konnten weder gut noch böse genannt werden, so groß war ihre Schwachheit gewesen. Sie hatten es sich nie angelegen sein lassen, dem Irrthum zu entgehen, sie hatten keinen Geschmack an der Tugend gefunden, und das Vergnügen nicht gekannt, Gutes zu thun.

Neunzehntes Buch.

Telemach geht in die elysischen Gefilde ein. Arcesius, sein Urgroßvater, erkennt ihn, und gibt ihm die Versicherung, daß sein Vater noch lebe, daß er ihn in Ithaka wiedersehen, und nach ihm regieren werde. Arcesius macht ihm ein Gemälde von der Seligkeit, die die Gerechten, vornehmlich aber die guten Könige genießen, die während ihres Lebens den Göttern gedient, und die Völker beglückt haben, die sie beherrschten. Er läßt ihn bemerken, daß die Heroen, die sich nur durch kriegerische Thaten ausgezeichnet, dieser hohen Seligkeit nicht theilhaftig sind, und an einem abgesonderten Orte leben. Er gibt dem Telemach Lehren. Dieser eilt ins Lager der Verbündeten zurück.

Als Telemach diesen Aufenthalt verließ, fühlte er sich eben so erleichtert, als ob man eine schwere Last von seinem Herzen genommen hätte. Aus der Beklemmung, die seine Brust empfunden hatte, konnte er das Unglück derer ermessen, die ohne Hoffnung der Befreiung an diesem Orte eingeschlossen waren. Entsetzen befiel ihn, wenn er bedachte, daß die bösen Fürsten weit strengere Strafen zu dulden hätten, als andere Verbrecher. „Welch ein Loos!“ sagte er bei sich selbst, „so viele Pflichten, so viele Gefahren, so viele Fallstricke, so viele Schwierigkeiten, die Wahrheit zu erkennen, und den Nachstellungen anderer und seines eigenen Herzens zu entgehen, und dann am Ende diese entsetzlichen Qualen nach allem dem Umtrieb, dem Widerstand und dem Neid, den ein Fürst in seinem Leben erfährt! — — O, wie thöricht ist derjenige, welcher nach Herrschaft strebt, und wieviel glücklicher ist ein Mensch, der sich mit dem ruhigen Privatstande zu begnügen weiß, wo die Ausübung der Tugend ihm minder schwer wird!“ Indem er solche Betrachtungen anstellte, gerieth er in Unruhe;

même : il frémit, et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venait de considérer. Mais à mesure qu'il s'éloignait de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respirait, et entrevoyait déjà, de loin, la douce et pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étaient séparés du reste des justes. Comme les méchans princes souffraient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissaient dans les Champs-Élysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans et fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule ; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la Guerre altérée de sang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la Crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point ; et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue ; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent

Schrecken und Entsetzen wandelten ihn an; er fühlte einen Theil der Verzweiflung jener Unglücklichen, die er so eben gesehen hatte; aber neuer Muth erwachte in ihm, je weiter er sich von diesem traurigen Aufenthalt der Nacht, des Schreckens und der Verzweiflung entfernte. Er athmete freier, und schon schimmerte ihm von fern das reine, erquickende Licht aus den Wohnungen der Heroen entgegen.

An diesem Orte wohnten alle guten Könige, die je über Menschen geherrscht hatten, gesondert von den andern Gerechten; und so wie böse Fürsten im Tartarus weit größere Qualen erduldeten, als andere Verbrecher von geringerem Stande, so genossen auch die guten Fürsten im Elysium einer weit höhern Glückseligkeit, als die übrigen Menschen, die, wie sie, ihr Leben auf Erden der Tugend gewidmet hatten.

Telemach näherte sich diesen Königen. Sie wandelten auf immer grünenden, blühenden Auen, in lieblich duftenden Hainen. Tausend kleine Bäche ergossen ihr hellblinkendes Wasser an diesem reitzenden Aufenthalt, und hauchten liebliche Kühlung umher. Schaaren von Vögeln füllten mit ihrem frohen Gesang die Gebüsche. Unter den Tritten der Wandelnden sproßten Frühlingsblumen hervor, und an den Bäumen hingen die köstlichen Früchte des Herbstes. Hier athmete man nie die Schwüle des glühenden Hundsterns; nie sauste hier der rauhe Nord, noch fühlte man hier die Strenge des Winters. Fern von diesem seligen Wohnplatz der Ruhe flohen der blutdürstige Krieg, der zerstörende Neid mit seinem giftigen Zahn und mit Schlangen im Busen und um die Arme, die Eifersucht, der Argwohn, die Furcht und die täuschenden Begierden. Hier geht der Tag nie zu Ende, und nie entfaltet hier die Nacht ihren dunkeln Schleier. Ein reines, mildes Licht umfließt die Leiber dieser Gerechten, und umgibt sie mit Strahlen, wie mit einem Gewande. Dieses Licht gleicht nicht jenem düstern Lichte, das die Augen der elenden Sterblichen erleuchtet, und nur Dunkelheit ist. Ähnlicher einer himmlischen Glorie, als dem Licht, durchdringt es ungehinderter die dichtesten Körper, als die Strahlen der

le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux et elle y entre ; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur ; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors ; ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir de viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus : seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine, est peinte sur leur visage ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une

Sonne das reinste Krystall. Es blendet nicht die Augen, es stärkt sie, und senkt tief in die Seele ruhige Heiterkeit. Von diesem Lichte allein nähren sich die Seligen, es fließt durch sie aus und ein; es durchdringt sie, es wird ihnen einverleibt, wie die Nahrungsmittel sich unserm Körper einverleiben; sie sehen, sie fühlen, sie athmen es; es ist für sie eine nie versiegende Quelle von Ruhm und Wonne. Sie schwimmen in einem Meere seliger Empfindungen wie die Fische im Wasser. Alle ihre Wünsche sind erfüllt; ohne etwas zu haben, besitzen sie alles; denn dieses reine Licht stillt den Hunger ihres Herzens. Alle ihre Begierden sind befriedigt. Im Vollgenuß ihrer Seligkeit verlangen sie nichts von allem, wonach die dürftigen, schmachtenden Menschen auf der Erde sich sehnen. Alle Freuden, die sie umgeben, schätzen sie gering, denn die Fülle ihrer Glückseligkeit, die von innen kommt, läßt ihnen keine Empfänglichkeit mehr für äußere Genüsse. Sie gleichen den Göttern, welche, mit Nektar und Ambrosia gesättigt, jede gröbere Speise verschmähen würden, die man ihnen beim leckerhaftesten Mahle der Sterblichen vorsetzte. Kein Übel naht sich diesem Wohnort der Ruhe; der Tod, die Krankheit, die Armuth, der Schmerz, die Klage, die Reue, die Furcht, die Hoffnung sogar, welche oft peinlicher ist, als die Furcht, die Zwietracht, der Ekel, fliehen weit vor ihm.

Eher würden Thraziens hohe, himmelan ragenden Gebirge, deren Stirne seit Anbeginn der Welt mit Schnee und Eis bedeckt sind, ihren im Mittelpunkt der Erde ruhenden Grundfesten entstürzen, als daß die Seelenruhe dieser Gerechten auch nur leise gestört werden sollte. Nur Mitleid gegen die Menschen, die, von Leiden niedergedrückt, noch auf der Erde leben, bewegt ihre Herzen, aber es ist ein sanftes, ein gemäßigtes Mitleiden, das ihre unwandelbare Glückseligkeit nicht stört. Ewige Jugend, Seligkeit ohne Ende, göttliche Hoheit leuchtet aus ihren Gesichtern, aber ihre Freude hat nichts Leichtsinniges, nichts Unanständiges an sich; es ist eine gemäßigte Freude, voll Würde und Erhabenheit, ein hohes Gefühl des Wahren und des Guten, das ihre Herzen in Entzücken setzt. Stets und ununterbrochen fühlen sie jene Wonne, welche das Herz einer Mutter durchströmt, wenn sie den

mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur; une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchait son père, et qui avait craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeait d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disait-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étou

geliebten Sohn wieder erblickt, den sie für verloren hielt, aber diese süße Empfindung, welche bald wieder im Herzen der Mutter erlischt, verläßt diese Glücklichen nie; nie wird sie schwächer, nie verliert sie ihren Reiz für sie. Sie genießen das Vergnügen der Berauschung des Herzens, ohne die Unruhe und das Betäubende derselben zu fühlen.

Sie besprechen sich unter einander von dem, was sie sehen und empfinden. Mit Verachtung blicken sie auf die sinnlichen Vergnügen und den eitlen Pomp ihres ehemaligen Standes zurück, an die sie nur mit Wehmuth denken. Mit Vergnügen durchlaufen sie jene traurigen, aber kurzen Jahre, die sie, kämpfend gegen sich selbst und den Strom der Bösen, durchlebten, damit sie sich zur Tugend erhöben. Sie preisen die hülfreichen Götter, die sie durch so viele Gefahren hindurch wie an der Hand zur Tugend geleitet. Eine himmlische Kraft, einem Ausfluß der Gottheit selbst ähnlich, strömt unabläßig durch ihre Herzen, und vereinigt sich mit ihnen. Sie sehen es, sie fühlen es, daß sie glücklich sind, und daß sie es ewig sein werden. Von denselben Gedanken, denselben Empfindungen beseelt, singen sie das Lob der Götter mit einmüthiger Stimme, und eine und dieselbe Glückseligkeit ergießt sich in immer wiederkehrenden Strömen durch die Herzen dieser innig vereinigten Geister.

In diesen himmlischen Entzückungen verfließen ihnen die Jahrhunderte schneller, als den Menschen die Stunden; aber flößen sie ihnen auch zu Tausenden dahin, ihre Seligkeit würde doch stets neu, stets vollkommen sein. Sie herrschen Alle, aber nicht mehr auf Thronen, die von Menschen umgestürzt werden können. Ihre Herrschaft, auf sie selbst gegründet, steht unerschütterlich fest, denn sie brauchen ihre Macht nicht mehr von einem elenden und verächtlichen Volk zu borgen, um durch dasselbe furchtbar zu werden. Sie tragen nicht mehr jene nichtigen Kronen, deren trüglicher Schimmer so viele Furcht und so viele quälende Sorgen verbarg; die Götter selbst haben ihre Häupter mit Kronen von unvergänglichem Glanze geschmückt.

Die selige Ruhe dieses wonnevollen Aufenthalts, in welchem Telemach seinen Vater suchte, entzückte ihn so sehr, daß er gewünscht hätte, ihn hier zu finden. Traurigkeit wandelte ihn an, selbst wieder in die Gesellschaft der Menschen zurückkehren zu müssen. „Hier nur," sagte er „findet sich das wahre Leben, und Tod ist, was wir Leben

nait, c'était d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les Champs Élysées; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très-rares; et la plupart sont si méchans, que les dieux ne seraient pas justes si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissaient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchait inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressemblait point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre: on voyait seulement qu'il avait été vieux avant sa mort; c'était un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les grâces de la jeunesse; car les grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les Champs-Élysées. Cet homme s'avançait avec empressement, et regardait Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui était fort chère. Télémaque, qui ne le reconnaissait point, était en peine et en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnaître; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avais fini mes jours avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partît pour aller au siége de Troie; alors tu étais encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice: dès-lors j'avais conçu de toi de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant, les dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père! O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux; il vit encore, et il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le ma

nennen.“ Aber er erstaunte, so viele Könige im Tartarus gestraft zu sehen, und nur wenige derselben im Elysium zu finden. Hieraus ersah er, daß es nur Wenige geben müßte, die Standhaftigkeit und Muth genug hätten, ihrer eigenen Macht Schranken zu setzen, und die vielen Schmeichler von sich zu entfernen, die nur das Feuer ihrer Leidenschaften anfachen; daß also gute Könige sehr selten, und die meisten unter ihnen so schlimm sein müßten, daß die Götter ungerecht wären, wenn sie sie nicht nach ihrem Tode bestraften, nachdem sie geduldet hatten, daß sie ihre Macht während ihres Lebens mißbrauchten.

Als Telemach unter diesen Königen seinen Vater nicht fand, suchte er wenigstens mit den Augen den göttlichen Laertes, seinen Großvater. Während er sich vergebens nach ihm umsah, näherte sich ihm ein ehrwürdiger Greis von hohem Ansehen. Er glich nicht jenen Greisen auf der Erde, die die Bürde der Jahre niederdrückt. Man erkannte nur, daß er in einem hohen Alter gestorben war. Seine Gestalt zeigte die ganze Würde des Alters mit aller Annehmlichkeit der Jugend verbunden; denn die jugendlichen Reize entfalten sich aufs Neue bei den hinfälligsten Greisen, sobald sie den Wohnsitz der Seligen betreten. Dieser Mann ging schnell auf Telemach zu, und blickte ihn mit Freundlichkeit an, wie man einen Menschen anblickt, für den man Liebe fühlt. Telemach, der ihn nicht kannte, war betroffen und verlegen.

„Ich verzeihe dir gern, geliebter Sohn,“ sprach der Alte zu ihm, „daß du mich nicht kennest. Ich bin Arcesius, der Vater des Laertes. Ich starb kurz zuvor, als Ulysses, mein Enkel, zur Belagerung von Troja zog, und damals warst du noch ein kleines Kind, das in den Armen seiner Amme lag. Schon damals faßte ich große Hoffnungen von dir, und du täuschtest sie nicht, denn ich sehe, daß du in Pluto's Reich herabgestiegen bist, deinen Vater zu suchen, und daß die Götter dein Unternehmen begünstigen. Glückliches Kind! Die Götter sind dir hold, und bereiten dir einen so hohen Ruhm als deinem Vater. Auch ich fühle mich glücklich, dich wieder zu sehen! Suche deinen Vater nicht länger an diesem Orte; er lebt noch, und es ist ihm vorbehalten, unser Haus in Ithaka wieder zu seinem alten Glanz zu erheben. Auch Laertes, obwohl von der Bürde der Jahre niedergedrückt, freut sich noch des Lichts der Sonne, und harrt seines Sohnes, damit dieser ihm die Augen schließe. So vergehen die Menschen, wie die Blumen des Feldes, die des Morgens ihre Knospen öffnen, und

un, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le Temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose; tu te verras changé insensiblement : les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné : hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

Tu reverras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais, hélas! ô mon fils, que la royauté est trompeuse! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices; mais de près tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure. Un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement : il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est ja-

am Abend verwelkt sind, und nicht mehr geachtet werden. Die Geschlechter der Menschen eilen vorüber, wie die Wellen eines schnell dahin fließenden Stromes. Unaufhaltsam fliegt die Zeit, und reißt mit sich fort, was noch so fest gegründet scheint. Auch du, mein Sohn, mein geliebter Sohn, der du dich jetzt dieser blühenden Jugend freust, die so reich an Vergnügen ist, auch du mußt nicht vergessen, daß die liebliche Blume der Jugend fast eben so schnell vertrocknet, als sie ihre Blätter entfaltet. Du wirst dich verwandeln, ohne es gewahr zu werden. Die lächelnden Grazien, die holden Freuden, die dich begleiten, die Stärke, die Gesundheit, das Vergnügen, alles wird verschwinden, gleich einem schönen Traum, und nichts wird dir bleiben, als die traurige Erinnerung an diese Güter. Das träge, freudenscheue Alter wird dein Gesicht mit Runzeln überziehen, deinen Körper krümmen, deine Glieder schwächen, die Quelle der Freuden in deinem Herzen vertrocknen, die das Gegenwärtige vergällen, die Zukunft in schreckhafter Gestalt zeigen, und dein Gefühl gegen alles abstumpfen, den Schmerz ausgenommen.

Diese Zeit scheint dir noch fern zu sein, aber du täuschest dich, mein Sohn, sie eilet mit schnellen Schritten herbei, schon ist sie zugegen. Was mit solcher Geschwindigkeit herannaht, ist nicht fern von dir, das Gegenwärtige aber, das von hinnen eilt, ist bald in weiter Entfernung von uns, denn es ist nicht mehr, indem wir davon reden, und kehret nie wieder. So verlasse dich denn nie auf das Gegenwärtige, mein Sohn, sondern richte deine Blicke auf die Zukunft, und stärke dich dadurch auf dem rauhen und mühseligen Pfade der Tugend. Bereite dir durch reine Sitten und durch Liebe zur Gerechtigkeit einen Platz an diesem seligen Wohnort der Ruhe.

Nicht lange, so wird dein Vater sein Ansehen in Ithaka wieder erhalten. Dir ist bestimmt, nach ihm zu regieren. Aber ach! mein Sohn, wie täuschend ist die königliche Würde! Von ferne betrachtet verspricht sie lauter Vergnügen, Glanz und Größe, aber in der Nähe, wie sehr ist sie mit Dornen umgeben! Ein Privatmann kann ohne Schande sein Leben in ruhiger Verborgenheit hinbringen, aber ein Fürst würde sich entehren, wenn er einen behaglichen Müßiggang den beschwerlichen Geschäften der Regierung vorziehen wollte. Jeder seiner Untergebenen hat gerechte Ansprüche an ihn, und es ist ihm nie

mais permis d'être à lui-même : ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles : il doit réprimer l'audace des méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal ; il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feraient s'ils n'étaient retenus. Crains donc, mon fils, crains une condition si périlleuse ; arme-toi de courage contre toi-même, contre tes passions et contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paraissait animé d'un feu divin, et montrait à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disait-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie : quand elle est prise pour remplir ses devoirs et pour conduire un peuple innombrable comme un père conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage et une patience héroïques. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu possèdent ici tout ce que la puissance des dieux peut donner pour rendre une félicité complète.

Pendant qu'Arcésius parlait de la sorte, ses paroles entraient jusqu'au fond du cœur de Télémaque : elles s'y gravaient, comme un habile ouvrier, avec son burin, grave sur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étaient comme une flamme subtile qui pénétrait dans les entrailles du jeune Télémaque ; il se sentait ému et embrasé ; je ne sais quoi de divin semblait fondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portait dans la partie la plus intime de lui-même le consumait secrètement ; il ne pouvait ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression : c'était un sentiment vif et délicieux, qui était mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement. Il

erlaubt, nur sich selbst zu leben. Auch seine kleinsten Fehler haben die bedeutendsten Folgen, denn sie machen ein ganzes Volk, und nicht selten auf Jahrhunderte unglücklich. Dem kühnen Laster sich entgegen zu stellen, die Unschuld zu schützen, die Verläumdung zu Schanden zu machen, dies ist seine Pflicht. Er hat noch nicht genug gethan, wenn er nur das Böse unterläßt, er ist auch verbunden, alles das Gute zu thun, was auf die Beglückung des Staats einen Einfluß hat. Und es ist noch nicht genug, daß er nur für sich selbst recht handelt, er muß auch das Böse verhindern, das andere begehen würden, wenn man sie nicht im Zaume hielte. Fürchte dich also, mein Sohn, vor einem so gefährlichen Stande, und waffne dich mit Muth gegen dich selbst gegen die Leidenschaften und gegen die Schmeichler."

Areesius schien von einem göttlichen Feuer belebt zu sein, als er diese Worte sprach. Der Kummer über die Übel, welche mit der Königswürde verbunden sind, leuchtete aus seinem Gesichte. „Übernimmt man," fuhr er fort, „die höchste Gewalt bloß zur Befriedigung seiner eigenen Begierden, so ist sie eine verabscheuungswürdige Tyrannei; übernimmt man sie aber in der Absicht, seine Pflichten zu erfüllen, und ein großes Volk mit Vaterliebe zu leiten, so ist sie eine drückende Knechtschaft, welche den Muth und die Geduld einer Heldenseele erfordert. Indeß ist es eben so unläugbar, daß Fürsten, die ihr Amt mit tugendhafter Treue verwalten, im Besitze aller der Güter sind, die die Macht der Götter ertheilen kann, wenn sie Menschen vollkommen beglücken wollen."

Areesius Worte senkten sich tief in Telemachs Herz; sie drückten sich demselben ein, wie sich die Bilder dem Erz eindrücken, die der Grabstichel eines geschickten Künstlers demselben eingräbt, um sie den Augen der entferntesten Nachwelt noch sichtbar zu machen. Gleich einem feinen Feuer durchdrangen sie das innerste Wesen des Jünglings. Sein Herz fühlte sich erwärmt und erschüttert. Seine Seele, von einer höhern Kraft erweicht, schien in ihm zu zerfließen. Was er so in seinem Innersten empfand, löste sein Wesen unmerklich auf. Er vermochte weder diesem mächtigen Eindruck zu widerstehen, noch ihn zu ertragen, noch ihn in sich zu verschließen. Es war ein durchdringendes Gefühl von Wonne, in welches sich etwas tödtlich Peinliches mischte.

Allmählich begann Telemach wieder freier zu athmen. Er erkannte

reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte : il croyait même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse, son père, des traits de cette même ressemblance, lorsque Ulysse partit pour le siége de Troie. Ce ressouvenir attendrit son cœur; des larmes douces et mêlées de joie coulèrent de ses yeux : il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il l'essaya inutilement : cette ombre vaine échappa à ses embrassemens comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort et ne prennent rien : ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse ; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, les hommes qui ont été l'ornement de leur siècle, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre de rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des héros, à la vérité; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes et bienfaisans.

Parmi ces héros, tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte : heureux s'il n'eût point été si prompt et si facile à irriter ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance à cause de cette blessure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Pâris, et qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste et modéré, qu'il était intrépide, les dieux lui auraient accordé un long règne ; mais ils ont eu

in den Zügen des Arcesius eine große Ähnlichkeit mit Laertes; ihm däuchte sogar, er habe bei seinem Vater Ulysses, als dieser zur Belagerung von Troja reiste, einige Ähnlichkeit mit diesen Zügen bemerkt. Sein Herz fühlte sanfte Regungen bei diesen Rückerinnerungen; süße Thränen der Freude entquollen seinen Augen. Er wünschte diesen geliebten Greis in seine Arme zu schließen; mehrere Male versuchte er es, aber vergebens, die Schattengestalt entzog sich seiner Umarmung, wie ein täuschender Traum einem Menschen entweicht, der ihn zu halten glaubt. Bald hascht sein dürstender Mund nach einem Wasser, das vor ihm flieht, bald bewegen sich seine Lippen zu Worten, welche die starre Zunge nicht hervorzubringen vermag, bald strecken sich seine Hände aus, er strengt sich an, und erfaßt nichts. So vermochte auch Telemach nicht, den Drang seines Herzens zu befriedigen. Er sah den Arcesius, er hörte seine Stimme, er sprach mit ihm, aber er konnte ihn nicht berühren. Endlich fragte er ihn, wer die Menschen seien, die er um sich her erblicke.

„Du siehest hier," gab ihm der weise Greis zur Antwort, „die Menschen, welche die Zierde ihrer Jahrhunderte, der Stolz und das Glück des Menschengeschlechts waren. Du erblickst die kleine Zahl der Könige, welche würdig waren, es zu sein, die treuen Stellvertreter der Götter auf der Erde. Jene andern, welche du nicht weit von ihnen erblickest, und welche diese kleine Wolke von ihnen absondert, kamen ihnen an Ruhm bei weitem nicht bei. Zwar waren sie Helden; aber der Lohn, der ihrer Tapferkeit und ihren Thaten zu Theil wird, kommt in keinen Vergleich mit dem Lohn dieser weisen, gerechten und wohlthätigen Könige.

Unter diesen Helden ist Theseus; gemäßigter Gram blickt aus seinem Gesicht. Ihn traf das Unglück, einem arglistigen Weibe allzu leicht geglaubt zu haben, und noch trauert er über den grausamen Tod, den Neptun auf seine ungerechte Bitte über seinen Sohn Hippolyt verhängte. Der Unglückliche ließ sich zu schnell und zu leicht zum Zorn dahinreißen. Jener dort ist Achill; er stützt sich auf seine Lanze wegen der Wunde, die er von der Hand des feigen Paris an der Ferse empfieng und die sein Leben endigte. Die Götter würden ihm ein längeres Leben verliehen haben, wenn er eben so viel Weisheit, Gerechtigkeit und Mäßigung besessen hätte, als er unerschrocken

pitié des Phtiotes et des Dolopes, sur lesquels il devait naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les parques ont accourci le fil de ses jours, et il a été comme une fleur à peine éclose que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'avait vu naître. Les dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens et des tempêtes pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie pour venger le parjure de Laomédon et les injustes amours de Pâris. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés, et ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus long-temps sur la terre ce jeune héros, qui n'y était propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? c'est Ajax, fils de Télamon, et cousin d'Achille : tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvait donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir céder : les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir ; l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils, car il croirait que tu voudrais lui insulter dans son malheur, et il est juste de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. O mon fils, je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang.

war. Aber sie trugen Mitleid mit den Phtioten und Dolopern, über die er nach dem Tode des Peleus regieren sollte. Sie wollten diese Völker nicht der ungezähmten Willkühr eines Menschen unterwerfen, die leichter zu empören war, als das stürmische Meer. Die Parzen kürzten den Faden seines Lebens; er sank dahin wie eine kaum geöffnete Blume, die die Pflugschaar abmäht und die hinfällt, noch ehe der Tag zu Ende ist, der sie aufblühen sah. Die Götter bedienten sich seiner, wie sie sich der reißenden Ströme und der Stürme bedienen, um die Verbrechen der Menschen zu strafen; sie gebrauchten ihn, Troja's Mauern zu stürzen, Laomedons Meineid und die strafbare Liebe des Paris zu rächen. Nachdem er den Göttern zum Werkzeug ihrer Rache gedient hatte, war ihr Zorn versöhnt. Vergebens flehte Thetis mit Thränen die Götter für ihn um längeres Leben an; er sollte die Erde verlassen, wo er nur taugte, um die Ruhe der Menschen zu stören, und Städte und Reiche umzustürzen.

Siehst du jenen dort mit der wilden Miene? Es ist Ajax; Telamon's Sohn, und Achill's Verwandter. Es ist dir nicht unbekannt, welchen hohen Ruhm er sich im Streite erwarb. Nach Achill's Tode glaubte er vor andern ein Recht an seine Waffen zu haben, dein Vater wollte sie ihm nicht abtreten. Die Griechen sprachen sie dem Ulysses zu, und Ajax tödtete sich aus Verzweiflung. Noch bricht Zorn und Wuth aus seinem Gesicht hervor. Nähere dich ihm nicht, mein Sohn, er würde glauben, daß du seines Unglücks spotten wolltest, und er verdient Mitleiden. Bemerkst du nicht, mit welchem Unwillen er auf uns blickt, und wie er sich schnell in jenes dunkle Gehölz verbirgt, weil wir ihm verhaßt sind? Auf jener andern Seite siehst du Hektorn. Nie würde er besiegt worden sein, wenn der Sohn der Thetis nicht zu gleicher Zeit mit ihm gelebt hätte. Dort geht Agamemnon vorüber; noch trägt er die Wunden, die ihm die Treulosigkeit der Clytemnestra schlug. Ach! mein Sohn, Schauder überfällt mich, wenn ich an das Unglück denke, welches das Geschlecht des Tantalus, dieses Frevlers, traf. Die Zwietracht der beiden Brüder Atreus und Thyestes hat dieses Haus mit Blut und Entsetzen erfüllt. Ach, wie zieht ein

Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon, revenant à la tête des Grecs du siége de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avait acquise : telle est la destinée de presque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables et vertueux; aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs-Élysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des dieux, pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels. Pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines, ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur : ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paraissent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu, qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes; plus de désirs, plus de besoins, plus de craintes : tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus, qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas : sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau; il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et dans un transport éternel il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis; l'harmonie de sa lyre et de sa voix ravirait les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois.

De l'autre côté, tu peux voir entre ces myrtes Cécrops,

einziges Verbrechen so viele andere nach sich! Agamemnon führte die Griechen von der Belagerung von Troja zurück, aber er genoß den Ruhm nicht, den er sich erworben hatte. Dies ist das Loos fast aller Eroberer. Alle diese Menschen, welche du hier siehst, waren furchtbar im Streit, aber sie waren weder liebenswürdig noch tugendhaft, darum wurde ihnen auch nur der geringere Ort im Elysium zur Wohnung gegeben.

Jene Andern regierten mit Gerechtigkeit; sie liebten ihr Volk, sie sind die Lieblinge der Götter. Indeß Achill und Agamemnon auch hier noch ihres Haders und ihrer Schlachten gedenken, ihre Gebrechen und Leiden fühlen, vergebens das Leben zurückwünschen, das sie verloren haben, und trauern, jetzt nichts mehr als unmächtige und nichtige Schatten zu sein, genießen jene gerechten Könige, von göttlichem Lichte geläutert und genährt, einer Seligkeit, die ihnen nichts mehr zu wünschen übrig läßt. Mitleidig sehen sie auf die Bekümmernisse der Sterblichen; und die wichtigsten Angelegenheiten, die die ehrgeizigen Menschen beunruhigen, dünken ihnen nur Kinderspiele. Ihre Herzen sind mit Wahrheit und Tugend gesättigt, die sie aus der Quelle schöpfen. Sie leiden nichts mehr durch sich selbst; sie haben keine Wünsche, keine Bedürfnisse, keine Furcht mehr; Alles ist für sie zu Ende, nur ihre Seligkeit nicht, welche unvergänglich ist.

Betrachte, mein Sohn, diesen alten König Inachus, der das Königreich Argos gründete. Sieh dieses ruhige, dieses ehrwürdige Alter. Blumen sprossen unter seinen Tritten auf, sein leichter Gang gleicht dem Schweben eines Vogels. Er hält eine goldene Leier in der Hand. Von ewigem Entzücken beseligt, singt er die Wunder der Götter. Seine Seele und sein Mund hauchen liebliche Wohlgerüche. Die melodischen Töne seiner Leier und seiner Stimme entzücken Götter und Menschen. Dieser Lohn ward ihm, weil er die Menschen liebte, sie in die Mauern seiner neuerbauten Stadt aufnahm, und ihnen Gesetze gab.

Auf einer andern Seite, unter jenen Myrthen, siehst du den Aegypter

Égyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops apportant des lois utiles de l'Égypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeait que d'autres en étaient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi, dans cette petite vallée, Éricthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnaie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les îles de la Grèce; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disait-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et de fruits; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait et qui vous couvrent de leur laine : par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver; elle les paie tous libéralement de leur peine; au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins de l'homme. Pour l'argent monnayé, il ne faut en faire aucun cas qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays; encore serait-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse.

Le sage Éricthon disait souvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste en vous donnant l'invention de la monnaie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'am-

Cekrops, der zuerst in Athen regierte, in jener Stadt, die der Göttin der Weisheit geheiligt ist, deren Namen sie trägt. Cekrops brachte heilsame Gesetze aus Aegypten, das Griechenland Wissenschaften und Sitten gab, er zähmte die wilden Einwohner von Attika, und vereinigte sie durch das Band der Gesellschaft. Er war gerecht, menschlich, mitleidig. Er hinterließ sein Volk in Wohlstand, die Seinigen hingegen in mittelmäßigen Glücksumständen, denn er wollte nicht, daß seine Kinder nach ihm regieren sollten, weil er glaubte, daß andere der Oberherrschaft würdiger seien.

Ich darf den Erichton nicht übergehen, der in jenem kleinen Thale wandelt. Er war es, welcher den Gebrauch des gemünzten Silbers erfand. Seine Absicht war, den Handel zwischen der griechischen Inseln zu erleichtern, aber er sah auch die schlimmen Folgen voraus, welche diese Erfindung haben würde. Er sagte den Menschen: „Sorget vor allem, die natürlichen Reichthümer zu vermehren, welche allein einen wahren Werth haben. Bauet das Land, damit es euch Korn, Wein, Öl und Früchte im Überfluß trage. Verschaffet euch zahlreiche Heerden; ihre Milch nähre, ihre Wolle kleide euch; dann werdet ihr nie in den Fall kommen, die Armuth fürchten zu müssen. Je mehr Kinder ihr habt, je reicher seid ihr, wenn ihr sie anders an die Arbeit gewöhnt habt, denn die Erde ist unerschöpflich, und ihre Fruchtbarkeit steigt mit der Zahl ihrer Bewohner, die sie anbauen. Sie lohnt ihre Mühe reichlich, und nur gegen diejenigen ist sie karg und unfreundlich, die ihren Anbau vernachlässigen. Strebet also vornehmlich nach wirklichen Reichthümern, die die wahren Bedürfnisse des Menschen befriedigen. Des gemünzten Silbers bedienet euch nur dann, wenn es die Noth erfordert, wenn ihr gegen Auswärtige Kriege zu führen habt, die ihr nicht vermeiden könnt, oder um die nothwendigen Waaren einzutauschen, die eurem Lande mangeln; denn es wäre zu wünschen, daß kein Handel mit Dingen getrieben würde, die nur zu Unterhaltung der Pracht, der Eitelkeit und der Üppigkeit dienen."

Der weise Erichton sagte oft: „Wie sehr fürchte ich, meine Kinder, euch ein schädliches Geschenk gemacht zu haben, indem ich euch den Gebrauch des Geldes lehrte! Ich sehe voraus, daß es den Geiz, die

bition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, et la source de tous les vrais biens; mais les dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin, quand Ericthon aperçut que l'argent corrompait les peuples comme il l'avait prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paraître dans la Grèce le fameux Triptolème, à qui Cérès avait enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le blé et la manière de le multiplier en le semant : mais ils ignoraient la perfection du labourage; et Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui auraient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre et à la fertiliser en déchirant son sein : bientôt les moissonneurs ardens et infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvraient les campagnes. Les peuples, même sauvages et farouches, qui couraient épars çà et là dans les forêts d'Épire et d'Étolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs et se soumirent à des lois, quand ils eurent appris à faire croître des moissons et à se nourrir de pain.

Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente qui est attachée à l'agri-

Ehrsucht, die Prachtliebe erwecken, und eine Menge schädlicher Künste in Gang bringen wird, die die Sitten erschlaffen und verderben, daß es euch den Geschmack an jener glücklichen Einfalt rauben wird, von welcher die Ruhe und Sicherheit des ganzen Lebens abhängt, und daß es auch den Ackerbau in Verachtung bringen wird, den Grund des menschlichen Lebens und die Quelle aller wahren Güter. Aber die Götter wissen es, daß ich reine Absichten hatte, als ich euch diese Erfindung, die an sich selbst nützlich ist, mittheilte." Endlich, als Erichton sah, daß das Geld den Sitten des Volks verderblich ward, wie er es geahndet hatte, entwich er aus Betrübniß auf einen öden Berg, wo er, arm und von allen Menschen getrennt, bis zu einem hohen Alter lebte, ohne irgend einen Antheil mehr an der Regierung nehmen zu wollen.

Kurze Zeit nach ihm erschien der berühmte Triptolemus in Griechenland, den Ceres die Kunst gelehrt hatte, das Feld zu bauen, und es alle Jahre mit goldenen Ähren zu bedecken. Zwar kannten die Menschen schon das Getreide, und wußten es durch den Samen zu vervielfältigen, aber sie verstanden den Ackerbau noch nicht vollkommen. Da kam Triptolemus, von Ceres gesandt, den Pflug in der Hand, und bot die Geschenke dieser Göttin allen denjenigen an, die Muth genug hatten, ihre natürliche Trägheit zu überwinden, und mit anhaltendem Fleiße zu arbeiten. Nicht lange, so lernten die Griechen, von Triptolemus unterwiesen, in die Erde eindringen, ihren Schooß öffnen, und sie fruchtbar machen. Bald sanken die goldenen Ähren, welche die Gefilde bedeckten, unter der scharfen Sense des rüstigen und unermüdeten Schnitters. Die wilden und rohen Völker sogar, welche in den Wäldern von Epirus und Aetolien umherirrten, und sich von Eicheln nährten, nahmen mildere Sitten an, und unterwarfen sich Gesetzen, als sie gelernt hatten, das Getreide zum Wachsthum zu bringen, und sich von Brod zu nähren.

Triptolemus lehrte die Griechen, wie glücklich diejenigen seien, die ihren Reichthum bloß ihrem Fleiß zu danken hätten, und in ihren Feldern alles fänden, was dem Leben Reiz und Bequemlichkeit geben könne. Glücklich durch den Besitz dieser einfachen und unschuldigen Güter, die der Ackerbau verschafft, erinnerten sie sich der weisen

culture les fit souvenir des sages conseils d'Érichon; ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail, où ils trouveraient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étaient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais, hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité.

O mon fils ! tu régneras un jour; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, et d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parlait de la sorte, il aperçut que Télémaque avait toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers, et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressemblaient à celles d'Iris quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des dieux. C'était le grand roi Sésostris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu; il était mille fois plus majestueux qu'il ne l'avait

Lehren Cricktons. Sie sahen das Geld und alle erkünstelte Reichthümer mit Verachtung an, jene Reichthümer, denen nur die Meinung einen Werth gibt, die die Menschen reitzen, schädlichen Vergnügungen nachzugehen, und sie von der Arbeit entwöhnen, die ihnen wahre Güter gewähren, ihre Sitten rein erhalten, und ihre Freiheit sichern würde. Man überzeugte sich, daß ein fruchtbares, wohlangebautes Feld der wahre Reichthum einer Familie sei, die weise genug ist, die Genügsamkeit ihrer Voraltern nachzuahmen. Wie glücklich würden die Griechen sein, wenn sie diesen Grundsätzen treu geblieben wären, die so geschickt waren, ihre Macht, ihre Freiheit und ihr Glück zu sichern, und die dieser Vortheile auch durch Festigkeit in der Tugend würdig gewesen wären! Aber ach! vom Glanze falscher Reichthümer geblendet, fangen sie jetzt an, die wahren zu vernachlässigen, und den Geschmack an jener glücklichen Einfalt zu verlieren.

O, mein Sohn, einst wirst auch du regieren, und dann vergiß nicht, die Menschen zum Ackerbau zurückzuführen, diese Kunst zu ehren, diejenigen zu unterstützen, die sich derselben widmen, und nicht zu dulden, daß die Menschen ihr Leben in Müßiggang hinbringen, oder solche Künste treiben, die der Üppigkeit und Weichlichkeit fröhnen. Du siehest, wie sehr diese beiden Menschen, die einst so weise regierten, von den Göttern geliebt sind. So sehr der milde Frühling den beeisten Winter, und so sehr das strahlende Licht der Sonne den Schimmer des Mondes übertrifft, so sehr überstrahlt ihr Ruhm den Ruhm Achills und der andern Helden, die sich nur in den Schlachten hervorthaten."

Arcesius bemerkte, daß Telemach während seines Gesprächs seine Blicke stets auf ein Lorbeerwäldchen und einen kleinen Bach richtete, dessen Ufer mit Veilchen, Rosen, Lilien und andern wohlriechenden Blumen bekränzt waren, deren blendende Farben den Farben der Iris glichen, wenn sie vom Himmel zur Erde herabsteigt, den Sterblichen den Willen der Götter zu verkünden. Telemach erkannte an diesem anmuthsvollen Orte den großen Sesostris. Höhere Würde

jamais été sur son trône d'Égypte. Des rayons d'une lumière douce sortaient de ses yeux, et ceux de Télémaque en étaient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il était enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avait mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnais, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Égypte, que j'y ai vu il n'y a pas longtemps.

Le voilà, répondit Arcésius; et tu vois par son exemple combien les dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois: mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui était destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérans; il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Égypte, il trouva que son frère s'était emparé de la royauté, et avait altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures lois du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avait vaincus. Dans la suite, il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérans font contre leurs états et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi d'ailleurs si juste et si bienfaisant; et c'est ce qui diminue la gloire que les dieux lui avaient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paraît si éclatante? C'est un roi de Carie, nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avait dit que, dans la guerre des Cariens et des Lyciens, la nation dont le roi périrait serait victorieuse.

umgab ihn, als einst auf Aegyptens Thron; ein mildes Licht strahlte aus seinen Augen, das Telemachs Augen blendete. Er schien trunken von Nektar, in so hohes, alle menschlichen Begriffe übersteigendes Entzücken hatte ihn der göttliche Geist gesetzt, um seine Tugenden zu lohnen.

„O mein Vater," sprach Telemach zu Arcesius, „ich sehe dort den Sesostris, jenen weisen König von Aegypten, den ich vor Kurzem noch daselbst sah."

„Er ist es," antwortete Arcesius, „und sein Beispiel kann dich lehren, wie mit freigebiger Hand die Götter gute Könige lohnen. Aber wisse, daß ihm eine Seligkeit bestimmt war, gegen die seine jetzige verschwinden würde, wenn er nicht, von zu hohem Glück berauscht, der Mäßigung und der Gerechtigkeit vergessen hätte. Das heftige Verlangen, den Stolz und den Übermuth der Tyrier zu demüthigen, trieb ihn, sich ihrer Stadt zu bemächtigen. Diese Eroberung machte ihn lüstern nach andern. Der eitle Ruhm, ein Eroberer zu heißen, verführte ihn. Er unterjochte, oder vielmehr, er verwüstete ganz Asien. Er kehrte nach Aegypten zurück, woselbst sein Bruder die Regierung an sich gerissen, und durch seine Ungerechtigkeiten die besten Gesetze des Landes verkehrt hatte. So hatten also seine großen Eroberungen zu nichts gedient, als sein eigenes Königreich zu zerrütten. Aber was ihn am strafbarsten machte, war, daß er von seiner eigenen Größe schwindelich wurde. Er ließ die stolzesten unter den Königen, die er besiegt hatte, an seinen Wagen spannen. In der Folge erkannte er seinen Fehler, und schämte sich seiner Unmenschlichkeit. Dies war die Frucht seiner Siege, und solche Unfälle bringen Eroberer über sich und ihre Staaten, wenn sie die Länder ihrer Nachbaren an sich zu reißen suchen. So sank ein König von seiner Höhe herab, der sonst so gerecht, so wohlthätig war, und so wurde er der hohen Glückseligkeit verlustig, die die Götter für ihn bereitet hatten.

Siehst du nicht diesen andern, mein Sohn, mit der glänzenden Wunde? Es ist ein König aus Carien, Dioklides genannt. Er opferte sich selbst in einem Treffen für sein Volk; denn in einem Kriege zwischen den Cariern und Lyciern hatte das Orakel den Ausspruch gethan, daß dasjenige Volk siegreich sein würde, dessen König umkäme.

Considère cet autre; c'est un sage législateur, qui, ayant donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeraient jamais aucune de ses lois pendant son absence; après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par son serment, à garder à jamais des lois si utiles.

Cet autre que tu vois est Eunésyme, roi des Pyliens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravagea la terre, et qui couvrait de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux dieux d'apaiser leur colère en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les dieux l'exaucèrent, et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs est le fameux Bélus : il régna en Égypte, et il épousa Anchinoé, fille du dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils : Danaüs, dont tu sais l'histoire; et Égyptus, qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus se croyait plus riche par l'abondance où il mettait son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il aurait pu leur imposer. Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils, et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre qui n'est qu'une mort; les noms seulement sont changés. Plaise aux dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il en est temps, d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles.

Il dit, et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télé-

Betrachte jenen andern; er ist ein weiser Gesetzgeber. Er gab seinem Volke Gesetze, die es gut und glücklich machen konnten, und ließ es schwören, keines dieser Gesetze während seiner Abwesenheit zu verletzen. Alsdann entfernte er sich, verbannte sich selbst aus seinem Vaterlande, und endigte sein Leben in Armuth in einem fremden Lande, um seinem Volke durch diesen Schwur die Verbindlichkeit aufzulegen, diese heilsamen Gesetze nie zu übertreten.

Der, den du dort siehest, ist Eunesimus, König der Pylier, einer der Ahnherren des weisen Nestor. Eine Pest verheerte die Erde, die Ufer des Acheron waren mit den Schatten der neuen Ankömmlinge bedeckt. Er flehte zu den Göttern, mit seinem Tode für so viele Tausende Unschuldiger büßen zu dürfen, um ihren Zorn zu versöhnen. Die Götter erhörten seine Bitte, und ließen ihn hier die wahre Krone finden, von welcher alle Kronen der Erde nur schwache Bilder sind.

Jener mit Blumen bekränzte Greis ist der berühmte Belus. Er herrschte in Aegypten, und vermählte sich mit Anchinoe, der Tochter des Gottes Nilus, der seine Quellen den Augen der Menschen verbirgt und die Länder befruchtet, die er mit seinen Gewässern überströmt. Er hatte zwei Söhne, den Danaus, dessen Geschichte du kennest und den Aegyptus, der diesem schönen Lande seinen Namen gab. Belus glaubte sich reicher durch den Überfluß, den er seinem Volke verschaffte und die Liebe seiner Untergebenen, als durch alle Abgaben, die er ihnen hätte aufbürden können. Alle diese Menschen, die du für todt hältst, mein Sohn, leben, und das jammervolle Leben auf der Erde ist der wahre Tod; nur die Namen sind verwechselt worden. Möchten dich die Götter leiten, mein Sohn, möchtest du durch Tugend diese Glückseligkeit verdienen, die nie endigen und durch nichts gestört werden kann! Säume nun nicht länger; eile, deinen Vater zu suchen. Ach, ehe du ihn findest, wie viel Blut wirst du noch fließen sehen, aber auch welcher hohe Ruhm erwartet dich in Hesperiens Gefilden! Erinnere dich der Lehren des weisen Mentor, folge ihnen, und dein Name wird groß sein unter allen Völkern, und alle Jahrhunderte werden ihn nennen."

Er sprachs und geleitete Telemach alsbald zu dem elfenbeinernen Thor, das aus dem Reiche Pluto's führte. Telemach schied von ihm

maque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser; et sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois qui l'avaient accompagné jusqu'auprès de la caverne, et qui n'espéraient plus de le revoir.

LIVRE XX.

Dans une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Venuse, laissée, par les deux partis, en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acante, avait entrepris de l'empoisonner; l'autre, nommé Dioscore, offrait aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort partout où il va pour trouver Adraste, et ce roi, qui le cherche aussi, rencontre et tue Pisistrate, fils de Nestor; Philoctète survient; et dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même et obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible; il combat cet ennemi, et lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque : celui-ci le saisit une seconde fois, et lui ôte la vie.

Cependant les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il fallait s'emparer de Venuse. C'était une ville forte qu'Adraste avait autrefois usurpée sur ses voisins, les Apuliens Peucètes. Ceux-ci étaient entrés contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les apaiser, avait mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens; mais il avait corrompu par argent, et la garnison lucanienne, et celui qui la commandait : de manière que les Lucaniens avaient moins d'autorité effective que lui dans Venuse; et les Apuliens, qui avaient consenti que la garnison lucanienne gardât Venuse, avaient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuse, nommé Démophante, avait offert secrètement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de

mit bethränten Augen, ohne ihn umarmen zu können. Er verließ diesen dunkeln Aufenthalt, und nachdem er die zwei jungen Kreter wiedergefunden, die ihn bis zur Höhle begleitet, und nicht gehofft hatten, ihn je wieder zu sehen, kehrte er eilends in das Lager der Verbündeten zurück.

Zwanzigstes Buch.

Telemachs Rath, die Stadt Venusia nicht zu überfallen, die beide Theile den Lukaniern als Hinterlage eingeräumt hatten, findet in der Versammlung der Heerführer Beifall. Er zeigt seine Klugheit bei Gelegenheit zweier Überläufer, wovon der eine, Akanthus genannt, sich unterzogen hatte, ihn vergiften zu wollen. Der andere hatte sich erboten, den Verbündeten das Haupt Adrasts zu überliefern. In der Schlacht, die hierauf erfolgt, stürzt Telemach alles vor sich nieder um Adrasten zu finden. Dieser König, der auch ihn sucht, trifft auf Pisistratus, Nestors Sohn, und tödtet ihn. Philokles kommt dazu, und im Begriff, Adrasten zu durchbohren, wird er selbst verwundet und gezwungen, sich vom Kampfplatz zu entfernen. Telemach eilt auf das Geschrei der Seinigen herbei, unter denen Adrast ein schreckliches Blutbad anrichtet. Er besiegt diesen Feind, und schenkt ihm das Leben unter gewissen Bedingungen, die er ihm auflegt. Adrast erhebt sich vom Boden, und will Telemach hinterlistig tödten. Dieser ergreift ihn zum zweiten Mal, und nimmt ihm das Leben.

Die Häupter versammelten sich, zu berathschlagen, ob sie sich Venusia's bemächtigen sollten. Es war eine feste Stadt, und Adrast atte sie vormals seinen Nachbaren, den paucetischen Apuliern, entissen. Um sich wegen dieser Beeinträchtigung Recht zu verschaffen aren sie dem Bunde gegen ihn beigetreten. Adrast hatte sodann diese Stadt den Lukaniern in Verwahrung gegeben, um jene zu besänftien; aber er hatte sowohl die Besatzung als ihren Anführer durch Geld auf seine Seite gebracht, so daß die Lukanier wirklich weniger Gewalt in der Stadt hatten, als er, und die Apulier, die ihre Einwilligung zu dieser Besetzung Venusia's gegeben hatten, sich in diesem Handel betrogen sahen.

Ein Bürger aus Venusia, Demophantes genannt, hatte den Verbündeten den geheimen Antrag gethan, ihnen bei nächtlicher Weile

la ville. Cet avantage était d'autant plus grand, qu'Adraste avait mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvait se défendre si Venuse était prise. Philoctète et Nestor avaient déjà opiné qu'il fallait profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs entraînés par leur autorité, et éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissaient à ce sentiment : mais Télémaque, à son tour, fit les derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse, vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends comme vous, que si vous preniez Venuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, et nous avons tort de vouloir le punir. Quoi! l'Hespérie entière, soutenue de tant de colonies grecques et des héros revenus du siége de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure?

Vous avez juré, par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste; je le crois comme vous : mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur

eines der Thore der Stadt zu öffnen. Der Vortheil, der ihnen angeboten wurde, war um so größer, da Adrast alle seine Lebensmittel und Kriegsvorräthe in ein nahe bei Venusia gelegenes Schloß gebracht hatte, das sich nicht halten konnte, wenn Venusia eingenommen war. Schon hatten Philoktet und Nestor für die Benutzung dieser günstigen Gelegenheit gestimmt; und alle übrigen Anführer, durch das Ansehen dieser beiden Männer verführt, und verblendet durch den Vortheil einer so leichten Unternehmung, waren ihrer Meinung beigetreten. Aber Telemach bot bei seiner Rückkehr alles auf, um sie von ihrem Vorhaben abzubringen.

„Ich weiß," sagte er zu ihnen, „daß, wenn je ein Mensch verdient hat, durch List hintergangen zu werden, Adrast es verdient, er, der alle andere so oft betrogen hat. Auch sehe ich wohl, daß wenn ihr euch Venusia's durch schnellen Überfall bemächtigen solltet, ihr euch nur in den Besitz einer Stadt setzen würdet, die euch angehört, weil sie ein Eigenthum der Apulier ist, welche mit euch im Bunde stehen, und ich gestehe, daß ihr es mit desto größerem Schein von Recht thun könntet, da Adrast, der diese Stadt andern zur Verwahrung einräumte, die Besatzung und ihren Befehlshaber bestochen hat, um, sobald er es nöthig findet, sie selbst in Besitz zu nehmen. Endlich sehe ich wohl ein, daß, wenn ihr Venusia wegnehmet, ihr euch zugleich in den Besitz des Schlosses setzet, in welchem Adrast alle seine Kriegsvorräthe aufgehäuft hat, und daß dieser furchtbare Krieg in zwei Tagen geendigt sein würde. Aber sollte es nicht rühmlicher sein, eher umzukommen, als durch so verwerfliche Mittel zu siegen? Sollten wir dem Betruge Betrug entgegensetzen? Werden wir es dulden, daß man von so vielen vereinigten Fürsten sage, daß sie, um den ruchlosen Adrast für seine Treulosigkeiten zu strafen, sich ähnliche Treulosigkeiten erlaubt haben? Ist es erlaubt, wie Adrast zu handeln, so ist dieser nicht strafbar, und wir sind nicht berechtigt, Rache an ihm zu nehmen. Wie? sollte das vereinigte Hesperien, sollten so viele griechische Pflanzstädte, so viele von Troja zurückgekehrte Helden keine andere Waffen haben, um die Verrätherei und den Meineid zu bestrafen?

Schwort ihr nicht bei allem, was Menschen heilig ist, Venusia in den Händen der Lukanier zu lassen? Ihr sagt, die Lukanische Besatzung sei durch das Geld Adrasts bestochen: ich glaube es mit euch; aber noch steht die Besatzung im Solde der Lukanier, und sie weigert ihnen den

obéir; elle a gardé, du moins en apparence, la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Venuse : le traité subsiste; votre serment n'est pas oublié des dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer? Ne sera-t-on fidèle et religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi? Si l'amour de la vertu et la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie? quel voisin ne sera point contraint de craindre tout de vous, et de vous détester? qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères, et qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité? Sera-ce un traité solennel? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? eh! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée : vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins : toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité et de la confiance vous deviendront impossibles : vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télémaque, un motif encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité et quelque prévoyance sur vos intérêts : c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue et va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles, toute l'assemblée émue lui demanda comment il osait dire qu'une action qui donnerait une victoire certaine à la ligue pouvait la ruiner.

Gehorsam nicht. Noch hat sie sich, wenigstens dem Scheine nach, auf keine Seite geschlagen, noch sind Adrast und seine Völker nicht nach Venusia gekommen. Der Vertrag besteht noch, und die Götter haben eurer Eidschwüre nicht vergessen. Soll man seine Zusage nur dann halten, wenn man keinen scheinbaren Vorwand hat, sie zu brechen? und werden wir unsern Schwüren nur dann treu bleiben, wenn nichts mit der Bundbrüchigkeit zu gewinnen ist? Wenn auch die Liebe der Tugend und die Furcht der Götter nichts mehr über euch vermögen, so müsse wenigstens eure eigene Ehre, euer eigener Vortheil euch rühren. Wenn ihr den Menschen das verderbliche Beispiel gebet, daß man sein Wort brechen, und seinen Eid verletzen dürfe, um einen Krieg zu endigen, welche neuen Kriege werdet ihr nicht durch ein so frevelhaftes Verfahren veranlassen? Welcher eurer Nachbarn wird nicht mit Furcht und Abscheu gegen euch erfüllt werden? Wer, wenn ihn auch die Noth noch so sehr dränge, würde sich hinfort auf euch verlassen können? Welche Sicherheit könntet ihr geben, wenn es auch eure Absicht wäre, redlich zu handeln, und euch daran läge, eure Nachbarn von eurer Aufrichtigkeit zu überzeugen? Wird ein feierlicher Vertrag euch Glauben verschaffen? Ihr habt einen gebrochen; einen Eidschwur?— Kann es ihnen wohl unbekannt sein, daß die Götter in euren Augen nichts sind, sobald euch der Meineid Vortheile verspricht? Es wird also eben so wenig Sicherheit gewähren, Friede mit euch zu haben, als im Kriege mit euch begriffen zu sein. Was ihr auch immer thun möget, man wird euch stets für heimliche oder erklärte Feinde ansehen, und alle diejenigen, welche so unglücklich sind, eure Nachbarn zu sein, werden in immerwährender Furcht vor euch schweben. Zu allen Verhandlungen, wobei es auf Ehre, Rechtschaffenheit und Zutrauen ankommt, werdet ihr untüchtig sein, und es wird nicht mehr in eurer Gewalt stehen, euren Zusicherungen Glauben zu verschaffen.

„Aber," fügte Telemach hinzu: „Lasset euch noch einen wichtigern Vortheil zeigen, der einen starken Eindruck auf euch machen muß, wenn ihr anders noch einiges Gefühl für Ehrlichkeit habt und im Stande seid, eure Wohlfahrt voraus zu sehen: Ein so betrügerisches Verfahren bedroht euer Bündniß von innen und wird seine Auflösung befördern; euer Meineid wird Adrasten den Sieg über euch verschaffen."

Bei diesen Worten gerieth die ganze Versammlung in Bewegung; man fragte ihn, wie er behaupten könne, daß eine Handlung, die dem Bunde einen gewissen Sieg verschaffen würde, ihn zerstören würde.

Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper? Où en serez-vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux, par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, et de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer; vous vous déchirerez assez vous-mêmes; vous justifierez ses perfidies.

Ô rois sages et magnanimes, ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudrait vous relever par votre vigilance et par les efforts de votre vertu; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable; vous ne pourriez plus ni rétablir la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas? Combattons; mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste, est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avait coulé de ses lèvres, et avait passé jusqu'au

„Wie ist es möglich," antwortete er, „daß gegenseitiges Vertrauen zwischen euch statt finde, wenn ihr einmal Treu und Glauben, dieses einzige Band der Gesellschaft und des Zutrauens, gebrochen habt? Habt ihr einmal den Grundsatz angenommen, daß es erlaubt sei, um eines großen Vortheils willen, die Gesetze der Ehrlichkeit und der Treue zu übertreten, welcher von euch wird dem andern trauen, wenn er sich vorstellt, daß dieser Andere seinen Nutzen dabei finden könne, sein Wort zu brechen und ihn zu hintergehen? Wohin würde dies führen? Wer unter euch würde nicht der List seines Nachbars durch seine eigene zuvor zu kommen suchen? Was muß aus einer Verbindung so vieler Völker werden, wenn sie, nach gemeinsamer Berathschlagung, unter sich einig geworden sind, daß es erlaubt sei, seinen Nachbar zu überlisten und sein gegebenes Wort zu verletzen? Zu welcher Höhe würde euer gegenseitiges Mißtrauen, eure Uneinigkeit und euer Bestreben steigen, euch unter einander zu zerstören? Adrast wird dann nicht mehr nöthig haben, euch anzufallen, ihr werdet euch hinlänglich unter einander selbst zerfleischen, und alle seine Treulosigkeiten werden gerechtfertigt werden.

Weise und edle Fürsten, die ihr mit so viel Klugheit über unzählige Völker herrschet, verschmähet nicht den Rath eines Jünglings. Solltet ihr auch in die äußerste Noth gerathen, in welche der Krieg die Menschen bisweilen stürzt, eure Wachsamkeit und eure Anstrengung könnte euch wieder aus derselben retten, denn wahrer Muth läßt sich nicht unterdrücken; aber wenn ihr einmal die Schranken der Ehre und der Rechtschaffenheit niedergerissen habt, so ist dies ein unersetzlicher Verlust. Vergebens würdet ihr das Zutrauen wieder zu gewinnen suchen, das so nöthig ist, wenn man wichtige Zwecke erreichen will, vergebens euch bestreben, die Menschen wieder zur Tugend zurückzuführen, nachdem ihr sie gelehrt hättet, sie zu verachten. Was fürchtet ihr? Fehlt es euch etwa an Muth, den Sieg auch ohne Treulosigkeit zu gewinnen? Eure eigene Tapferkeit, durch die Macht so vieler Völker unterstützt, genügt sie euch nicht? Laßt uns kämpfen, und eher im Kampfe erliegen, wenn dies unser Loos ist, als den Sieg durch Niederträchtigkeit erkaufen. Adrast, der verworfene Adrast, ist in unsern Händen, wenn wir es nur verabscheuen, seine Niederträchtigkeit und Treulosigkeit nachzuahmen."

Hier endigte Telemach seine Rede. Er fühlte, daß die süße Überredung ihm von den Lippen geflossen, und tief in die Herzen gedrungen

fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée; chacun pensait, non à lui ni aux grâces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisait sentir dans la suite de son raisonnement : l'étonnement était peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandait peu à peu dans l'assemblée : les uns regardaient les autres, et n'osaient parler les premiers; on attendait que les chefs de l'armée se déclarassent, et chacun avait de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les dieux vous ont fait parler; et Minerve, qui a tant de fois inspiré votre père, a mis dans votre cœur le conseil sage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse; je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu; sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien, et la juste colère des dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens, et ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit, et toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles; mais en applaudissant, chacun, étonné, tournait les yeux vers le fils d'Ulysse, et on croyait voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspirait.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel et perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devait empoisonner les plus illustres chefs de l'armée : surtout il avait ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui était déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avait trop de courage et de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avait vu Ulysse en Sicile, et qui lui racontait les aventures de ce héros. Il le nourrissait, et tâchait de le consoler

war. Er bemerkte ein tiefes Schweigen in der Versammlung. Jeder dachte, nicht an seine Person, nicht an die Anmuth seiner Worte, sondern an die Stärke der Wahrheit, die aus dem Zusammenhang seiner Gründe hervor leuchtete. Erstaunen war auf allen Gesichtern gemalt. Endlich hörte man ein dumpfes Gemurmel, das allmählich durch die ganze Versammlung lief. Einer sah den Andern an, und Keiner wagte es, zuerst zu reden. Man erwartete, daß die Anführer des Heers sich erklären würden, aber jeder hielt seine Empfindungen nur mit Mühe zurück. Endlich begann der weise Nestor also :

„Würdiger Sohn des Ulysses, dich trieben die Götter, zu reden, und Minerva, die deinem Vater so oft eingab, was er sprechen sollte, legte den weisen und edlen Rath, den du uns ertheiltest, in deine Seele. Ich sehe nicht den Jüngling in dir, ich sehe nur die Göttin der Weisheit in Allem, was du sagtest. Du führtest die Sache der Tugend. Ohne sie sind die größten Vortheile wahrer Verlust. Wer sie verleugnet, zieht sich bald die Rache seiner Feinde, das Mißtrauen seiner Bundesgenossen, den Abscheu aller Rechtschaffenen und den gerechten Zorn der Götter zu. So bleibe denn Venusia in den Händen der Lukanier, und unser Bestreben gehe einzig dahin, Adrasten durch Tapferkeit zu besiegen."

Er sprach's, und die ganze Versammlung gab diesen verständigen Worten Beifall. Aber indem er seinen Beifall ertheilte, sah jeder voll Verwunderung auf den Sohn des Ulysses; man glaubte ihn von Minerven begeistert, und ihre Weisheit aus ihm hervorleuchten zu sehen.

Bald erhob sich im Rathe der Könige eine neue Frage, wo Telemach sich nicht geringern Ruhm erwarb. Adrast, seinen grausamen und verrätherischen Gesinnungen getreu, hatte einen Überläufer, der sich Akanth nannte, ins Lager der Verbündeten gesendet, um die angesehensten Häupter des Heers zu vergiften; besonders hatte er ihm aufgetragen, alles anzuwenden, den jungen Telemach aus dem Wege zu räumen, der schon der Schrecken der Daunier war. Telemach, zu muthig und zu edel denkend, dem Mißtrauen Raum zu geben, nahm diesen Unglücklichen ohne Bedenken freundschaftlich auf, der den Ulysses in Sizilien gesehen hatte, und ihm die Begebenheiten dieses Helden erzählte. Er nährte ihn, und bemühte sich, ihn in seinem Unglück zu

dans son malheur; car Acante se plaignait d'avoir été trompé et traité indignement par Adraste. Mais c'était nourrir et réchauffer dans son sein une vipère venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle.

On surprit un autre transfuge, nommé Arion, qu'Acante envoyait vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliés, et pour lui assurer qu'il empoisonnerait le lendemain les principaux rois avec Télémaque, dans un festin que celui-ci leur devait donner. Arion, pris, avoua sa trahison. On soupçonna qu'il était d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étaient bons amis; mais Acante, profondément dissimulé et intrépide, se défendait avec tant d'art, qu'on ne pouvait le convaincre ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il fallait, dans le doute, sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disaient-ils, le faire mourir; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les dieux au milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare! répondit Télémaque. Quoi! vous êtes si prodigues du sang humain, ô vous qui êtes établis les pasteurs des hommes, et qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau! vous êtes donc des loups cruels, et non pas des pasteurs; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre et pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on est coupable dès qu'on est accusé; un soupçon mérite la mort: les innocens sont à la merci des envieux et des calomniateurs; et à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi vous égorger plus de victimes.

Télémaque disait ces paroles avec une autorité et une vé-

trösten, denn Akanth klagte, von Adrasten hintergangen und mißhandelt worden zu sein. Aber Telemach nährte und wärmte in seinem Busen eine giftige Schlange, die im Begriff war, ihm eine tödtliche Wunde beizubringen.

Man ergriff einen andern Überläufer, Arion genannt, den Akanth an Adrasten abgeschickt hatte, um ihn von dem Zustande des Lagers Nachricht zu geben, und ihm zu melden, daß er am folgenden Tage die vornehmsten Fürsten nebst Telemach bei einem Gastmal vergiften würde, daß dieser zu geben im Begriff sei. Arion, ergriffen, bekannte seine Verrätherei. Man argwohnte, daß er mit Akanth einverstanden sei, weil sie gute Freunde waren; aber Akanth, Meister in der Verstellung und unerschrocken, vertheidigte sich mit so vieler Geschicklichkeit, daß man ihn nicht überweisen, und nicht auf den Grund der Verschwörung kommen konnte.

Mehrere Fürsten waren der Meinung, daß man Akanthen auf allen Fall der allgemeinen Sicherheit aufopfern müsse. „Man muß ihn hinrichten," sagten sie; „das Leben eines Einzelnen ist für nichts zu achten, wenn es darauf ankommt, das Leben so vieler Fürsten zu erhalten. Mag auch ein Unschuldiger umkommen, wenn nur diejenigen gerettet werden, die die Stellvertreter der Götter unter den Menschen sind."

„Welcher unmenschliche Grundsatz! Welche grausame Klugheit!" antwortete Telemach. „Wie? ihr seid so verschwenderisch mit dem Blute der Menschen? Ihr, die ihr zu Hirten der Völker bestellt seid, und nur über sie herrschet, um sie zu erhalten, wie ein Hirte seine Heerde erhalten soll, wisset, daß ihr keine Hirten, sondern blutdürstige Wölfe seid, wenigstens seid ihr nur Hirten, um eure Heerde zu scheeren und sie zu erwürgen, statt sie auf die Weide zu führen. Der Angeklagte ist in euren Augen ein Schuldiger, der Verdächtige verdient den Tod; die Unschuld ist der Willkühr des Neids und der Verläumdung Preis gegeben, und so wie das grausame Mißtrauen in euren Herzen wachsen wird, werdet ihr auch immer mehrerer Schlachtopfer bedürfen, um es zu versöhnen."

Die Würde und der Nachdruck womit Telemach sprach, rissen die

hémence qui entraînaient les cœurs et qui couvraient de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi, je n'aime pas assez la vie pour vouloir vivre à ce prix ; j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étais, et qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si, dans le doute, je le faisais moi-même périr injustement. Mais écoutez, ô vous qui, étant établis rois, c'est-à-dire, juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence et modération ; laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances ; il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il aurait peur d'être ainsi renvoyé ou non : mais le visage et la voix d'Acante demeurèrent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étaient toujours attachés sur lui, s'en aperçut ; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que vous connaissez, et qui paraîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir, par cette voie, votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels : si, au contraire, vous avouez dès à présent votre faute, on vous la pardonnera, et on se contentera de vous envoyer dans une île de la mer où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout ; et Télémaque obtint des rois qu'on lui donnerait la vie, parce qu'il la lui avait promise. On l'envoya dans une des îles Échinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent et hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés leur offrir d'égorger dans sa tente

Herzen dahin, und erfüllten die Urheber eines so schimpflichen Raths mit Scham. Endlich, sich mäßigend, fuhr er fort: „Das Leben hat für mich keinen so großen Werth, daß ich es um einen solchen Preis erhalten möchte. Mag Akanth lasterhaft sein, wenn nur ich es nicht bin; mag er an mir zum Verräther werden und mir das Leben nehmen, wenn ich ihm nur nicht das seinige, ohne seiner Verrätherei gewiß zu sein, auf eine ungerechte Weise raube. Doch höret mich, ihr, die ihr zu Königen, das ist, zu Richtern des Volks gesetzt seid, denen obliegt, die Menschen mit Gerechtigkeit, Klugheit und Mäßigung zu richten, vergönnt mir, Akanthen in eurer Gegenwart zu fragen."

Und nun befragte er diesen Menschen über seine Verhältnisse mit Arion; er trieb ihn durch Anführung einer Menge Umstände in die Enge; er drohte ihm oft scheinbar, ihn Adrasten als einen Überläufer zur Bestrafung zurückzusenden, um zu sehen, ob er dadurch geschreckt würde oder nicht; aber Akanths Gesicht und Stimme blieb ruhig, und Telemach schloß daraus, daß er nicht unschuldig sein könnte. Endlich, da er ihn nicht zum Geständniß der Wahrheit bringen konnte, sagte er zu ihm: „gieb mir deinen Ring, damit ich ihn Adrasten zusende." Bei diesen Worten erblaßte Akanth; er gerieth in Verwirrung. Telemach, der die Augen stets auf ihn geheftet hatte, bemerkte es, und nahm den Ring. „Ich werde ihn," sagte er, „Adrasten durch den Lukanier Polytropus, den du kennst, übersenden; er soll vorgeben, insgeheim von dir abgeschickt zu sein. Erfahren wir auf diesem Wege dein Einverständniß mit Adrasten, so stirbst du des martervollsten Todes; gestehest du aber jetzt gleich dein Verbrechen, so sollst du Verzeihung erhalten, und man wird sich begnügen, dich auf eine Insel zu bringen, wo es dir an nichts mangeln soll. Hierauf bekannte Akanth alles, und Telemach erhielt von den Fürsten, daß ihm das Leben geschenkt wurde, weil er es ihm versprochen hatte. Er wurde nach einer der echinadischen Inseln gebracht, wo er in Ruhe lebte.

Kurze Zeit darauf kam ein Daunier, von niedriger Geburt, aber kühnen und entschlossenen Geistes, Dioskorus genannt, bei Nachtzeit in das Lager der Verbündeten, und erbot sich, den König Adrast in

le roi Adraste. Il le pouvait, car on est maître de la vie des autres quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respirait que la vengeance, parce qu'Adraste lui avait enlevé sa femme qu'il aimait éperdument, et qui était égale en beauté à Vénus même. Il était résolu ou de faire périr Adraste et de reprendre sa femme, ou de périr lui-même. Il avait des intelligences secrètes pour entrer la nuit dans la tente du roi, et pour être favorisé dans son entreprise par plusieurs capitaines dauniens : mais il croyait avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver et enlever sa femme. Il était content de périr, s'il ne pouvait l'enlever après avoir tué le roi.

Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision.

Les dieux, répondit-il, qui nous ont préservés des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffirait pour la rejeter : dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous. Dès ce moment, qui d'entre nous sera en sûreté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, et le faire retomber sur les rois alliés. La guerre ne sera plus une guerre; la sagesse et la vertu ne seront plus d'aucun usage; on ne verra plus que perfidie, trahison et assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites; et nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas; mais toute l'Hespérie et toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avait été, et qui ne pouvait assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre

seinem Zelt zu ermorden. Er konnte es, denn das Leben eines Andern ist in unserer Gewalt, so bald wir das Unsrige für nichts mehr achten. Dieser Mensch glühte vor Rachgier, denn Adrast hatte ihm sein Weib geraubt, die an Schönheit der Venus glich, und die er leidenschaftlich liebte. Er war entschlossen, Adrasten zu tödten, und sein Weib wieder zu erhalten, oder selbst umzukommen. Er hatte geheime Einverständnisse, durch die es ihm möglich war, bei Nacht in das Zelt des Königs zu kommen, und konnte auf den Beistand mehrerer daunischen Feldherrn bei dieser Unternehmung rechnen. Aber er hielt für nöthig, daß die verbündeten Könige zu gleicher Zeit Adrasts Lager angriffen, damit er sich in der Verwirrung um so eher retten, und sein Weib wegbringen könnte. Sollte er sich nicht erhalten können, so war er zufrieden, den König getödtet zu haben, und wenn er auch selbst dabei umkommen müßte.

Sobald Dioskorus sein Vorhaben den Königen entdeckt hatte, wendete sich Jedermann gegen Telemach, als ob man wünschte, daß er entscheiden möchte.

„Die Götter," antwortete er, „die uns vor Verräthern geschützt haben, wollen nicht, daß wir uns ihrer bedienen; und besäßen wir auch nicht Tugend genug, die Verrätherei zu verabscheuen, so würde schon unser eigener Vortheil uns antreiben müssen, sie von uns zu weisen. Rechtfertigen wir sie durch unser Beispiel, so verdienen wir, daß man sie auch gegen uns kehre, und von diesem Augenblicke an, wer von uns könnte mehr auf Sicherheit zählen? Adrast kann dem Streich entgehen, der ihm droht, und dieselben Waffen gegen uns kehren. Der Krieg wird kein Krieg mehr, Weisheit und Tugend entbehrlich, Treulosigkeit, Verrätherei und Meuchelmorde gewöhnliche Ereignisse sein. Die verderblichen Folgen dieser Laster würden uns treffen, und wir würden es verdienen, weil wir die schändlichste aller Handlungen gut geheißen hätten. Ich glaube daher, daß wir den Verräther Adrasten zurücksenden müssen. Zwar gestehe ich, daß Adrast diese Großmuth nicht verdient, aber ganz Hesperien und ganz Griechenland haben ihre Blicke auf euch gerichtet, und sie sind es werth, daß wir ihre Achtung durch eine solche Art zu handeln zu verdienen suchen. Wir sind es uns selbst und noch mehr den gerechten Göttern schuldig, Abscheu gegen die Verrätherei zu bezeigen."

Sogleich wurde Dioskorus Adrasten ausgeliefert. Er zitterte vor der Gefahr, in der er gewesen war, und konnte die Großmuth seiner Feinde nicht genug bewundern, denn der Lasterhafte hat keinen Begriff

la pure vertu. Adraste admirait malgré lui ce qu'il venait de voir, et n'osait le louer. Cette action noble des alliés rappelait un honteux souvenir de toutes ses tromperies et de toutes ses cruautés. Il cherchait à rabaisser la générosité de ses ennemis, et était honteux de paraître ingrat, pendant qu'il leur devait la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourrait les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentait tous les jours, crut qu'il était pressé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvait faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'aurore ouvrait au soleil les portes de l'orient, dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, et mit en mouvement tous les officiers. Son casque, couvert de crins flottans, brillait déjà sur sa tête; et sa cuirasse sur son dos éblouissait les yeux de toute l'armée : l'ouvrage de Vulcain avait, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'égide qui y était cachée. Il tenait sa lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il fallait occuper.

Minerve avait mis dans ses yeux un feu divin, et sur son visage une majesté fière qui promettait déjà la victoire. Il marchait, et tous les rois, oubliant leur âge et leur dignité, se sentaient entraînés par une force supérieure qui leur faisait suivre ses pas. La faible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs; tout cède à celui que Minerve conduit invisiblement par la main. Son action n'avait rien d'impétueux ni de précipité : il était doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres et à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant, at-

von uneigennütziger Tugend. Wider seinen Willen mußte er dieser That seine Bewunderung ertheilen, aber er wagte es nicht, sie zu loben, denn das edelmüthige Betragen der Verbündeten weckte nur bei ihm die beschämende Erinnerung an alle seine Treulosigkeiten und Grausamkeiten. Er suchte das großmüthige Verfahren seiner Feinde herabzusetzen, und doch schämte er sich, gegen diejenigen undankbar zu scheinen, denen er sein Leben verdankte. Aber das Herz verdorbener Menschen verhärtet sich bald wieder gegen Alles, was ihm bessere Gesinnungen einflößen könnte. Adrast sah, daß der Ruhm der Verbündeten mit jedem Tage höher stieg; er glaubte daher, daß er nicht säumen dürfte, sich durch irgend eine glänzende That Ehre zu erwerben, und da er keiner edlen fähig war, trachtete er wenigstens, durch die Waffen irgend einen großen Vortheil über sie zu erlangen, und eilte zum Kampfe.

Der Tag der Schlacht war angebrochen. Kaum hatte Aurora der Sonne die Pforten des Osten geöffnet, und ihr den Pfad mit Rosen bestreut, als Telemach durch seinen Eifer der Wachsamkeit der ältesten Feldherren zuvor kam, sich den Armen des balsamischen Schlafs entriß, und alle Anführer in Bewegung setzte. Schon strahlte der Helm mit flatternden Federn geschmückt, auf seinem Haupte, und sein Panzer blendete die Augen des ganzen Heeres. Die eigenthümliche Schönheit seiner Waffen, ein Werk Vulkans, wurde durch den Glanz der Aegyde erhöht, welche in ihnen verborgen war. In der einen Hand hielt er eine Lanze, mit der andern wies er auf die Plätze hin, welche von dem Heere besetzt werden sollten.

Minerva hatte ein göttliches Feuer in seine Augen gegossen, und in seine Mienen hohe Kühnheit gelegt, welche zum Voraus den Sieg verkündigte. Er schritt voran, und alle Fürsten, ihres Alters und ihrer Würde vergessend, und wie durch eine höhere Kraft fortgerissen, folgten seinen Tritten. Die kleinliche Eifersucht fand keinen Eingang mehr in die Herzen. Alles weicht vor dem, den Minerva unsichtbar bei der Hand führt. In seinen Handlungen zeigte sich nichts Ungestümes, nichts Unbesonnenes mehr. Er war sanft, ruhig, gelassen, immer bereit, Andre zu hören, und ihren Rath zu nützen, aber thä-

tentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarrassant de rien, et n'embarrassant point les autres, excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant partout la liberté et la confiance.

Donnait-il un ordre, c'était dans les termes les plus simples et les plus clairs : il le répétait pour mieux instruire celui qui devait l'exécuter. Il voyait dans ses yeux s'il l'avait bien compris : il lui faisait ensuite expliquer familièrement comment il avait compris ses paroles et le principal but de son entreprise. Quand il avait ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyait, et qu'il l'avait fait entrer dans ses vues, il ne le faisait partir qu'après lui avoir donné quelques marques d'estime et de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyait étaient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réussir; mais ils n'étaient point gênés par la crainte qu'il leur imputerait le mauvais succès : car il excusait toutes les fautes qui ne venaient point de mauvaise volonté.

L'horizon paraissait rouge et enflammé par les premiers rayons du soleil, et la mer était pleine des feux du jour naissant. Toute la côte était couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement : c'était un bruit confus semblable à celui des flots en courroux quand Neptune excite, au fond de ses abîmes, les noires tempêtes. Ainsi Mars commençait, par le bruit des armes et par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne était pleine de piques hérissées, semblables aux épis qui couvrent les sillons fertiles dans le temps des moissons. Déjà s'élevait un nuage de poussière qui dérobait peu à peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançaient.

tig, vorsichtig, aufmerksam auf mögliche, noch entfernte Ereignisse, machte die besten Anordnungen, gerieth durch nichts in Verlegenheit, und setzte andere nie darein, entschuldigte die Fehler, machte das Versehen wieder gut, kam den Schwierigkeiten zuvor, forderte von Niemand zu viel, und flößte einem Jeden Freimüthigkeit und Zutrauen ein.

Gab er einen Befehl, so geschah es in den einfachsten und klärsten Ausdrücken; er wiederholte ihn, um demjenigen recht verständlich zu werden, der ihn ausführen sollte, und er sah es ihm an den Augen an, ob er ihn recht begriffen habe. Hatte er die Einsichten dessen, dem er einen Auftrag gab, auf diese Art geprüft, und ihn in den rechten Gesichtspunkt gestellt, so entließ er ihn nicht, ohne ihm irgend ein Zeichen der Achtung und des Zutrauens zu geben, damit er ihn desto mehr anfeuerte. Dies bewirkte, daß alle, denen er Aufträge gab, sich eifrig bestrebten, ihm zu gefallen, und sie glücklich zu vollziehen, und keine Furcht beengte ihr Herz, daß er ihnen den schlimmen Ausgang einer Sache beimessen würde, denn er entschuldigte alle Fehler, die aus keinem bösen Willen entsprangen.

Die ersten Strahlen der Sonne rötheten den Horizont, und der erwachende Tag goß seine Flammen über das Meer aus. Die ganze Küste war mit Menschen, Waffen, Rossen und Wagen bedeckt, alles war in Bewegung. Ein verwirrtes Getöse, gleich dem Tosen der empörten Wogen, wenn Neptun die schwarzen Stürme aus seinen Abgründen hervorruft, füllte die Luft. Schon hauchte Mars durch Waffengeklirr und schauderhaftes Schlachtgetümmel Wuth in alle Herzen. Das Feld starrte von Lanzen; sie bedeckten es, wie die Ähren, die zur Zeit der Erndte die fruchtbaren Furchen bedecken. Schon erhob sich eine Staubwolke, und entzog allmählich die Erde und den Himmel den Augen der Menschen. Verwirrung, Schrecken, Mordlust und der unerbittliche Tod stürmten daher.

A peine les premiers traits étaient jetés, que Télémaque, levant les yeux et les mains vers le ciel, prononça ces paroles :

O Jupiter ! père des dieux et des hommes, vous voyez de notre côté la justice et la paix que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le sang des hommes ; nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide et sacrilége. Voyez et décidez entre lui et nous : s'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hespérie et abattre le tyran, ce sera votre puissance et la sagesse de Minerve, votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en sera due. C'est vous qui, la balance en main, réglez le sort des combats : nous combattons pour vous ; et, puisque vous êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour le sang d'une hécatombe entière ruissellera sur vos autels.

Il dit, et à l'instant il pousse ses coursiers fougueux et écumans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, Locrien, couvert d'une peau de lion qu'il avait tué dans la Cilicie pendant qu'il y avait voyagé : il était armé, comme Hercule, d'une massue énorme ; sa taille et sa force le rendaient semblable aux géans. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse et la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats ! va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En disant ces paroles, il lève sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer ; elle paraît comme un mât de navire : chacun craint le coup de sa chute. Elle menace la tête du fils d'Ulysse ; mais il se détourne du coup, et se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en ombant, brise une roue d'un char auprès de celui de Télémaue. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la

Kaum waren die ersten Geschosse geflogen, so erhob Telemach Hände und Augen gen Himmel, und sprach diese Worte: „Jupiter, Vater der Götter und der Menschen, du kennest die Gerechtigkeit unserer Sache, weißt, daß wir uns nicht schämten, den Frieden zu suchen. Wir streiten gegen unserer Neigung; gern hätten wir das Blut der Menschen geschont. Wir hassen nicht einmal unsern Feind, wiewohl er grausam, treulos und ein Verächter der Götter ist. Blicke herab, und entscheide zwischen ihm und uns. Hast du unsern Untergang beschlossen, so steht unser Leben in deiner Hand; soll aber Hesperien frei werden, und der Tyrann fallen, so wird deine Macht und die Weisheit Minervens, deine Tochter, uns den Sieg verleihen. Dir allein wird aller Ruhm gebühren. Du bist es, der, die Wage in der Hand, das Loos der Schlachten entscheidet. Wir kämpfen für deine Ehre, und da du Gerechtigkeit liebst, so ist Adrast mehr dein Feind, als der unsrige. Verleihest du uns den Sieg, ehe der Tag zu Ende geht, — und du führest deine eigene Sache — so soll das Blut von hundert Stieren von deinen Altären strömen."

Er sprachs und eilends trieb er seine wilden und schäumenden Rosse in das dichteste Gedräng der Feinde. Zuerst traf er auf Periander, den Lokrier, dessen Schultern mit der Haut eines Löwen bedeckt waren, den er auf einer Reise nach Cilicien getödtet hatte. Wie Herkules trug er eine ungeheure Keule; an Wuchs und Stärke glich er einem Riesen. Als er Telemach erblickte, rief er, seine Jugend und die Schönheit seiner Bildung verachtend, ihm entgegen: „Dir geziemt es wohl, junger Weichling, uns die Ehre des Siegs streitig zu machen! Steige hinab, Knabe, deinen Vater unter den Schatten zu suchen. Mit diesen Worten erhob er seine knotige, schwere, mit eisernen Spitzen beschlagene Keule. Sie glich einem Mast, und jeder zitterte vor dem mächtigen Schlag. Er schwang sie nach Telemachs Haupt, aber dieser beugt dem Streich aus, und stürzt sich mit der Schnelle eines Adlers, der die Lüfte theilt, auf Periandern. Die Keule zerschmetterte im Herabfallen das Rad eines Wagens, neben dem Wagen Telemachs. Aber der junge Grieche stieß Periandern den Spieß in die Kehle; das

gorge; le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie étouffe sa voix : ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main défaillante, et les rênes flottant sur leur cou, l'emportent çà et là : il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumière, et la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna aussitôt son corps à ses domestiques, et garda comme une marque de sa victoire la peau du lion avec la massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans : Hilée, qui avait attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du Soleil, et nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide; Démoléon, qui dans la Sicile avait autrefois presque égalé Éryx dans les combats du ceste; Crantor, qui avait été hôte et ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Hespérie, y ôta la vie à l'infâme Cacus; Ménécrate, qui ressemblait, disait-on, à Pollux dans la lutte; Hippocoon, Salapien, qui imitait l'adresse et la bonne grâce de Castor pour mener un cheval; le fameux chasseur Eurymède, toujours teint du sang des ours et des sangliers qu'il tuait dans les sommets couverts de neige du froid Apennin, et qui avait été, disait-on, si cher à Diane, qu'elle lui avait appris elle-même à tirer des flèches; Nicostrate, vainqueur d'un géant qui vomissait du feu dans les rochers du mont Gargan; Eléanthe, qui devait épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris. Elle avait été promise par son père à celui qui la délivrerait d'un serpent aile qui était né sur les bords du fleuve, et qui devait la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua pour tuer le monstre : il réussit; mais il ne put goûter le fruit de sa victoire; et

Blut strömte wallend aus der weiten Wunde und erstickte seine Stimme. Die wilden Rosse fühlten nicht mehr die erschlafften Hände ihres Führers, die Zügel sanken an ihrem Nacken herab; sie schweiften wild umher. Periander entstürzte dem Wagen; seine Augen schlossen sich dem Lichte, und die blasse Farbe des Todes ergoß sich über sein entstelltes Gesicht. Telemach wurde von Mitleid gerührt, er gab den entseelten Leichnam Perianders den Dienern desselben, und nahm die Löwenhaut und die Keule als ein Zeichen des Sieges mit sich.

Jetzt suchte er Adrasten im Getümmel der Schlacht, aber indem er nach ihm umherblickt, stürzt er Schaaren Streitender hinab zum Orkus. Unter seinen Streichen fielen Hileus, dessen Rosse den Sonnenpferden glichen und einst in den weiten Ebenen weideten, die der Aufidus bewässert; Demoleon, der vordem in Sicilien im Cästuskampfe dem Erix beinahe gleich gekommen war; Crantor, Herkules Freund, den er einst bewirthete, als dieser Sohn Jupiters nach Hesperien kam, und dort dem schändlichen Cacus das Leben nahm; Menekrates, welcher, wie das Gerücht sagte, im Ringen dem Pollux nicht wich; Hippokoon, der Salapier, der mit geschickter Hand und mit Anmuth, wie Castor, die Rosse zu lenken verstand: Eurymedes, der berühmte Jäger, gefärbt mit dem Blute der Bären und der wilden Schweine, die er auf den beschneiten Gipfeln des kalten Apennin erlegte; ihn habe, sagte man, Diana so sehr geliebt, daß sie ihn selbst in der Kunst, mit Pfeilen zu schießen, unterrichtet; Nikostratus, der Überwinder des Riesen, der in des Gargenus Felsenklüften Feuer ausspie; Cleanthus, der sich mit der jungen Pholon, der Tochter des Flusses Liris, vermählen sollte. Ihr Vater hatte sie demjenigen verheißen, der sie von einer geflügelten Schlange befreien würde, die an dem Ufer des Flusses hauste, und der sie in wenig Tagen nach dem Ausspruch des Orakels zum Raub werden sollte. Dieser Jüngling, von zärtlicher Liebe getrieben, entschloß sich, mit Gefahr seines Lebens, das Ungeheuer zu tödten. Sein Wagestück gelang ihm, aber er genoß die Frucht seines

pendant que Pholoé, se préparant à un doux hyménée, attendait impatiemment Eléanthe, elle apprit qu'il avait suivi Adraste dans les combats, et que la parque avait tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissemens les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux blonds; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avait accoutumé de cueillir, et accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessait de pleurer nuit et jour les dieux, touchés de ses regrets, et pressés par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui, coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du dieu son père; mais l'eau de cette fontaine est encore amère; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, et sur ces tristes bords on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès.

Cependant Adraste, qui apprit que Télémaque répandait de tous côtés la terreur, le cherchait avec empressement. Il espérait de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, et menait autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse et d'une audace extraordinaires, auxquels il avait promis de grandes récompenses, s'ils pouvaient, dans le combat, faire périr Télémaque de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans le commencement du combat, sans doute ces trente hommes, environnant le char de Télémaque pendant qu'Adraste l'aurait attaqué de front, n'auraient eu aucune peine à le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir et entendre Télémaque dans un endroit de la plaine enfoncé, au pied d'une colline, où il y avait une foule de combattans; il court, il vole, il veut se rassasier de sang; mais, au lieu de Télémaque, il aperçoit le vieux Nestor, qui, d'une main tremblante, jetait au hasard quelques traits inutiles. Adraste, dans sa fureur, veut le percer; mais une troupe de Pyliens se jeta autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air et couvrit tous les

Sieges nicht. Denn während Pholon sich zur Feier der lieblichen Hochzeit rüstete, und den Cleanth mit Sehnsucht erwartete, vernahm sie, daß er Adrasten in den Streit gefolgt sei, und die grausame Parce den Faden seiner Tage abgeschnitten habe. Ihre Klagen erfüllten die Wälder und die Gebirge längs dem Flusse. Ihre Augen schwammen in Thränen; sie raufte sich ihre schönen Haare aus, sie verschmähte die Blumen, die sie sonst gepflückt hatte, ihre Stirn damit zu bekränzen, und klagte den Himmel der Ungerechtigkeit an. Da ihre Thränen Tag und Nacht flossen, so erbarmten sich die Götter ihrer Leiden, und endigten, vom Flehen des Vaters gerührt, ihre Qualen. Noch flossen ihre Thränen, als sie plötzlich in eine Quelle verwandelt wurde, die sich in den Fluß ergießt, und ihr Wasser mit den Wellen des Gottes, ihres Vaters vermischt. Aber das Wasser dieser Quelle ist stets bitter; kein blühendes Gras entkeimt ihrem Ufer, und nur die traurige Cypresse beschattet es.

Mittlerweile vernahm Adrast, daß Telemach ringsumher Schrecken verbreitete, und er eilte, ihn aufzusuchen. Er hoffte, den Sohn des Ulysses, der noch im zarten Jugendalter war, leicht zu besiegen. Dreißig Daunier von ungewöhnlicher Gewandtheit, Stärke und Kühnheit umgaben ihn, und er hatte ihnen große Belohnungen verheißen, wenn sie den Telemach, auf welche Art es auch sei, im Gefecht erlegen würden. Wäre Adrast gleich zu Anfang der Schlacht auf ihn gestoßen, und hätten diese Männer seinen Wagen umzingelt, während er selbst den Telemach von vorn angegriffen hätte, so würde es ihnen leicht gewesen sein, ihm das Leben zu rauben, aber Minerva führte sie irre.

Jetzt däucht es Adrasten, er sehe und höre Telemach in einer Ebene, wo sie sich gegen den Fuß eines Hügels senkte, und ein dichtes Gedräng von Streitenden war. Er fliegt eilends dem Orte zu; er dürstet nach Blut; aber er findet den Telemach nicht. Er erblickte Nestorn, der mit zitternder Hand ungewisse Pfeile abschoß, die des Ziels verfehlten. Adrast, von Wuth entflammt, wollte ihn durchbohren, aber eine Schaar von Pyliern drängte sich um den Greis, und rettete ihn.

Eine Wolke von Pfeilen verfinsterte die Luft, und hüllte die Strei-

combattans; on n'entendait que les cris plaintifs des mourans et le bruit des armes de ceux qui tombaient dans la mêlée : la terre gémissait sous un monceau de morts : des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts. Bellone et Mars, avec les furies infernales, vêtues de robes toutes dégouttantes de sang, repaissaient leurs yeux cruels de ce spectacle, et renouvelaient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces divinités ennemies des hommes repoussaient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'était plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir et fureur brutale : la sage et invincible Pallas elle-même, l'ayant vu, frémit et recula d'horreur.

Cependant Philoctète, marchant à pas lents, et tenant dans ses mains les flèches d'Hercule, s'avançait au secours de Nestor. Adraste, n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avait lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avait fait mordre la poussière. Déjà il avait abattu Eusilas, si léger à la course, qu'à peine il imprimait la trace de ses pas dans le sable, et qu'il devançait dans son pays les plus rapides flots de l'Eurotas et de l'Alphée. A ses pieds étaient tombés Eutiphron, plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hippolyte; Ptérélas, qui avait suivi Nestor au siége de Troie, et qu'Achille même avait aimé à cause de son courage et de sa force; Aristogiton, qui, s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avait reçu secrètement de ce dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il était si souple et si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échappait aux mains les plus fortes : mais Adraste, d'un coup de lance, le rendit immobile, et son âme s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyait tomber ses plus vaillans capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épis dorés, pendant la moisson, tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oubliait le danger où il exposait inutilement sa vieillesse. Sa sagesse l'avait quitté : il ne songeait plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui, de son côté, soutenait avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son père. Mais le moment fatal était venu où Pisistrate devait faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

enden ein. Man hörte nichts als das Wehklagen der Sterbenden und das Getös der Waffen derer, die im Gewühl der Schlacht niederstürzten. Der Boden ächzte unter der Last der entseelten Körper. Ströme von Blut flossen nach allen Seiten. Mars und Bellona, von den höllischen Furien umgeben, deren Gewänder von eckelm Blute troffen, weideten ihre grausamen Augen an diesem Schauspiel, und fachten stets neue Wuth in den Herzen an. Diese menschenfeindlichen Gottheiten scheuchten weit von beiden Heeren das großmüthige Mitleiden, die sanfte Menschlichkeit und die Tapferkeit, die sich zu mäßigen weiß. In diesem wilden Gewühl blutgieriger Menschen raste nur Mordlust, Rache, Verzweiflung, thierische Wuth. Selbst Pallas, die weise und unüberwindliche Göttin, schauderte bei diesem Anblick und bebte vor Entsetzen zurück.

Indeß eilte Philoktet mit gehaltenen Schritten, Herkules Pfeile in der Hand, zu Nestors Hülfe herbei. Adrast hatte sich fruchtlos bemüht, den göttlichen Greis mit seinem Geschoß zu erreichen, aber viele Pylier, von seinen Pfeilen zur Erde gestreckt, wälzten sich vor ihm im Staube. Zu seinen Füßen sank Ctesilaus, der Schnellfüßige; kaum erblickte man, wenn er dahin flog, die Spuren seiner Tritte im Sande; in seinem Laufe eilte er sogar den schnellfließenden Wassern des Eurotas und Alpheus zuvor; Eutiphon, schöner als Hylas und ein kühner Jäger, wie Hippolytus; Pterelaus, der vordem Nestorn zur Belagerung von Troja gefolgt war, und den selbst Achill wegen seines Muths und seiner Leibesstärke schätzte; Aristogiton, — einst badete sich dieser in den Wellen des Achelous, da ertheilte ihm dieser Gott, wie man sagte, insgeheim die Eigenschaft, jede Gestalt anzunehmen; auch war er so biegsam und behende in allen seinen Bewegungen, daß er den stärksten Händen entschlüpfte; aber Adrast streckte ihn mit seiner Lanze zu Boden, und raubte ihm die Bewegung, und seine Seele entfloh mit seinem Blute.

Nestor, der seine tapfersten Krieger unter der Hand des grausamen Adrast fallen sah, wie die goldenen Ähren unter der scharfen Sense eines rastlosen Schnitters zur Erndtezeit hinsinken, dachte nicht mehr an die Gefahr, der er sein hohes Alter fruchtlos aussetzte. Die Klugheit war von ihm gewichen; seine Augen folgten nur seinem Sohne, der mit feurigem Muth den Kampf bestand, um die Gefahr von seinem Vater zu entfernen. Aber der verhängnißvolle Augenblick war gekommen, wo Pisistratus seinen Vater lehren sollte, wie unglücklich man oft ist, wenn man allzu lange gelebt hat.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devait succomber; mais il l'évita : et pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avait donné, ramenait sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à sortir avec un ruisseau de sang; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prés : ses yeux étaient déjà presque éteints et sa voix défaillante. Alcée, son gouverneur, qui était auprès de lui, le soutint comme il allait tomber, et n'eut le temps que de le mener entre les bras de son père. Là, il voulut parler et donner les dernières marques de sa tendresse; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctète répandait autour de lui le carnage et l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenait serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissait l'air de ses cris, et ne pouvait souffrir la lumière. Malheureux, disait-il, d'avoir été père et d'avoir vécu si long-temps! Hélas! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siége de Troie? je serais mort avec gloire et sans amertume : maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée et impuissante; je ne vis plus que pour les maux, et je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils! ô mon cher Pisistrate! quand je perdis ton frère Antiloque, je t'avais pour me consoler; je ne t'ai plus, je n'ai plus rien, et rien ne me consolera : tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque, Pisistrate, ô chers enfans! je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux; la mort de l'un rouvre la plaie que l'autre avait faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus! Qui fermera mes yeux? qui recueillera mes cendres? O Pisistrate! tu es mort, comme ton frère, en homme courageux; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenait; mais on arrêta sa main, on lui arracha le corps de son fils : et comme cet infortuné vieillard tombait en défail-

Pisistratus hatte seine Lanze mit solcher Wuth nach Adrasten geschleudert, daß er den Daunier niedergestreckt haben würde, wenn er ihr nicht ausgewichen wäre. Aber während Pisistratus, den der mißlungene Wurf aus dem Gleichgewicht gebracht hatte, seine Lanze wieder an sich zog, schoß ihm Adrast den Speer mitten durch den Bauch. Seine Eingeweide ergossen sich mit einem Strom von Blut. Die blühenden Wangen erbleichten, wie eine welkende Blume, die die Hand einer Nymphe auf der Wiese pflückte. Schon waren seine Augen halb erloschen; die Zunge stammelte. Sein Lehrer, Alceus, der neben ihm stand, unterstützte den Sinkenden, und hatte nur so viel Zeit, ihn in die Arme seines Vaters zu führen. Hier wollte er sprechen, um seinem Vater die letzten Beweise seiner Zärtlichkeit zu geben, aber als er den Mund öffnete, entfloh die Seele.

Indeß Philoktet Alles um sich her niederwürgte und überall Schrecken verbreitete, um dem Andrange Adrastens Einhalt zu thun, hielt Nestor den Leichnam seines Sohnes fest in seinen Armen. Seine Klagen erfüllten die Luft; das Licht war ihm verhaßt. „Weh mir!“ schrie er aus, „warum bin ich Vater geworden, warum habe ich so lange gelebt? Grausames Geschick! warum endigtest du nicht meine Tage, als ich ausging, das kaledonische Schwein zu tödten, oder als ich nach Kolchos segelte, oder bei der Belagerung von Troja? Dann wäre ich rühmlich und ohne Kummer gestorben. Jetzt aber werde ich meine alten Tage traurig, verachtet und hülflos verleben, nur leben, um zu leiden, und keine andere Empfindungen mehr haben, als den Gram. O mein Sohn, Pisistratus, mein Geliebter! Als ich deinen Bruder Antilochus verlor, da bliebst du mir noch, mich zu trösten; nun habe ich dich nicht mehr; mit dir ist mir Alles entrissen, und kein Trost bleibt mir mehr übrig; Alles hat für mich ein Ende: die Hoffnung, das einzige Labsal des kummervollen Menschen, ist auf immer für mich verschwunden. Antilochus, Pisistratus, theure Kinder, ist es mir doch, als ob ich euch heute beide auf einmal verlöre! Der Tod des Einen öffnet die Wunde wieder, die der Andere meinem Herzen schlug. Ich werde euch nicht mehr sehen! Wer wird mir die Augen schließen, wer meine Asche sammeln? O Pisistratus! du starbst wie dein Bruder, als ein Held; nur mir, mir allein ist es nicht vergönnt, zu sterben!“

Indem er dies sagte, wollte er sich selbst mit der Lanze durchbohren, die er in der Hand hielt, aber man hielt ihn zurück. Man entriß ihm den Leichnam seines Sohnes, und da der unglückliche Greis in Ohn-

lance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat; mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste et Philoctète se cherchaient; leurs yeux étaient étincelans comme ceux d'un lion et d'un léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caïstre. Les menaces, la fureur guerrière et la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches : ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits: tous les combattans les regardent avec effroi. Déjà ils se voient l'un l'autre, et Philoctète tient en main une de ces flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, et dont les blessures sont irrémédiables; mais Mars, qui favorisait le cruel et intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il pérît sitôt : il voulait, par lui, prolonger les horreurs de la guerre et multiplier le carnage. Adraste était encore dû à la justice des dieux pour punir les hommes et pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédait qu'à celle d'Achille, parmi tous les Grecs qui combattirent au siége de Troie. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira sa flèche contre Amphimaque; elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent et furent couverts des ténèbres de la mort : sa bouche, plus vermeille que les roses dont l'aurore naissante sème l'horizon, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues : ce visage si tendre et si gracieux tout-à-coup se défigura. Philoctète lui même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang où il se roulait, et ses cheveux, aussi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la poussière.

Philoctète, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se

macht hinsank, brachte man ihn in sein Zelt. Nachdem er sich wieder ein wenig erholt hatte, wollte er in den Streit zurückkehren, aber man hielt ihn wider seinen Willen zurück.

Unterdessen suchten sich Adrast und Philoktet. Ihre Augen funkelten, wie die Augen eines Löwen und eines Leoparden, die sich in den Gefilden, die der Caystrus durchströmt, zu zerreißen suchen. Drohendes Verderben, zerstörende Wuth, grimmige Rache flammten aus ihren wilden Blicken. Sie bringen unvermeidlichen Tod, wohin ihre Streiche fallen. Entsetzen faßte alle Krieger bei ihrem Anblick. Schon ersehen sie einander. Philoktet hält einen von jenen furchtbaren Pfeilen in der Hand, die ihres Zieles nie verfehlen, und deren Wunden unheilbar sind. Aber Mars, der dem grausamen und unerschrockenen Adrast beistand, wendete seinen allzu frühzeitigen Tod ab; die Schrecken des Krieges sollten durch ihn verlängert, des Blutes noch mehr durch ihn vergossen werden; noch länger sollte Adrast den gerechten Göttern zum Werkzeug dienen, die Menschen zu strafen, und ihr Blut zu vergießen.

In eben dem Augenblick, als Philoktet seinen Feind anfallen wollte wird er selbst von einer Lanze verwundet, die Amphimachus, ein junger Lukanier, auf ihn warf; Amphimachus, schöner als der berühmte Nereus, der unter allen Griechen, die vor Troja kämpften, nur dem Achill an Reizen des Körpers wich. Kaum hatte Philoktet die Wunde empfangen, so schoß er seinen Pfeil auf Amphimachus ab. Er drang ihm durchs Herz. Sogleich erlöscht das Feuer seiner schönen, schwarzen Augen; die Schatten des Todes bedecken sie. Der liebliche Mund, röther als die Rosen, womit die erwachende Aurora den Horizont überstreut, entfärbt sich. Eine grauenvolle Bläſſe ergießt sich über seine Wangen; das zarte und anmuthige Gesicht entstellt sich auf einmal. Philoktet selbst fühlte Mitleiden mit ihm und alle Streitenden seufzten, als sie sahen, wie dieser Jüngling sich in seinem Blute wälzte, und seine schönen Haare, schöner als die Haare Apolls, durch den Staub hinschleppte.

Als Philoktet den Amphimachus erlegt hatte, wurde er genöthigt,

retirer du combat; il perdait son sang et ses forces : son ancienne blessure même, dans l'effort du combat, semblait prête à se rouvrir et à renouveler ses douleurs; car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avaient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier et le plus adroit de tous les Œbaliens, qu'il avait menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enlève du combat dans le moment où Adraste l'aurait abattu sans peine à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit; c'est un torrent qui, ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les bergers et les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs; il vit le désordre des siens, qui fuyaient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes, les bois, les montagnes et les fleuves même les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs.

Télémaque gémit; l'indignation paraît dans ses yeux : il quitte les lieux où il a combattu long-temps avec tant de danger et de gloire. Il court pour soutenir les siens; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avait mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix quand il appelle les furies infernales, la Guerre et la Mort. Ce cri de Télémaque porte le courage et l'audace dans le cœur des siens: il glace d'épouvante les ennemis : Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages le font frémir, et ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblans commencèrent à se dérober sous lui; trois fois il recula sans songer à ce qu'il fai-

sich aus dem Treffen zu entfernen. Sein Blut floß, seine Kraft verließ ihn. Auch seine alte Wunde schien sich durch die Anstrengung im Gefecht wieder öffnen und seinen Schmerz erneuern zu wollen; denn trotz ihrer göttlichen Kunst hatten ihn die Söhne Aeskulaps nicht vollkommen heilen können. Schon war er im Begriff, auf einen Haufen blutbefleckter Leichname, die ihn umgaben, niederzusinken, und jetzt würde ihn Adrast ohne Mühe zu seinen Füßen gelegt haben, wenn Archidamas, der Kühnste und Behendste unter den Oebaliern, die er mit sich gebracht hatte, um ihm Pitilia gründen zu helfen, ihn nicht aus dem Treffen getragen hätte. Jetzt findet Adrast keinen Widerstand mehr; nichts vermag seinen Sieg aufzuhalten; Alles stürzt vor ihm nieder oder flieht. Er stürmt einher, wie ein Strom, der aus seinem Ufer tritt, und dessen wüthende Wellen Erndten, Heerden, Hirten und Dörfer mit sich fortreißen.

Telemach hört von fern das Triumphgeschrei der Sieger; er sieht die Seinen in Unordnung, sieht sie vor Adrasten fliehen, gleich einem Haufen furchtsamer Hirsche, die über Felder und Gebirge und durch Wälder fliehen, und selbst über die reißendsten Ströme setzen, wenn sie von den Jägern verfolgt werden.

Telemach seufzt; der Zorn blitzt aus seinen Augen. Er verläßt den Ort, wo er lange mit Gefahr und Ruhm gestritten hatte; er eilt, den Seinigen beizustehen; er dringt vorwärts, ganz mit dem Blute der zahllosen Feinde überströmt, die er in den Staub gelegt hat; er erhebt von fern ein lautes Geschrei; beide Heere vernehmen es.

Minerva hatte etwas Furchtbares in seine Stimme gelegt; alle umliegenden Berge wiederhallten von ihr. Nie erscholl die furchtbare Stimme des Kriegsgottes lauter, wenn er den höllischen Furien, dem Krieg und dem Tod in Thrazien ruft. Telemachs Schlachtruf führt Muth und Kühnheit in die Herzen der Seinigen zurück; starres Entsetzen ergreift die Feinde; Adrast selbst geräth in Unruhe, und schämt sich seiner Schwäche. Tausend traurige Vorbedeutungen machen ihn schaudern; er wird mehr von der Verzweiflung, als von ruhigem Muthe vorwärts getrieben. Dreimal begannen seine zitternden Knie unter ihm einzusinken, dreimal bebte er zurück, ohne zu wissen, was er that.

sait : une pâleur de défaillance, une sueur froide se répand dans tous ses membres; sa voix enrouée et hésitante ne pouvait achever aucune parole; ses yeux, pleins d'un feu sombre et étincelant, paraissaient sortir de sa tête : on le voyait, comme Oreste, agité par les furies; tous ses mouvemens étaient convulsifs. Alors il commença à croire qu'il y a des dieux; il s'imagina les voir irrités, et entendre une voix sourde qui sortait du fond de l'abîme pour l'appeler dans le noir Tartare : tout lui faisait sentir une main céleste et invisible suspendue sur sa tête, qui allait s'appesantir pour le frapper; l'espérance était éteinte au fond de son cœur : son audace se dissipait comme la lumière du jour disparaît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste, trop long-temps souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment; l'impie Adraste touchait enfin à sa dernière heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, et les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégéton, prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte, sans qu'il puisse prononcer aucune parole : tel qu'un homme dormant, qui, dans un songe affreux, ouvre la bouche et fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée, Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier; il semble que la Victoire, le couvrant de ses ailes, tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête : le courage doux et paisible reluit dans ses yeux; on le prendrait pour Minerve même, tant il paraît sage et mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, et laisse son dard inutile.

Bläſſe der Ohnmacht und kalter Schweiß ergießen ſich über alle ſeine Glieder; ſeine heiſere und ſtammelnde Stimme iſt unfähig, die Worte zu endigen. Die Augen, aus denen ein düſteres Feuer blitzt, treten ihm weit aus dem Kopfe. Man ſieht ihn, wie einſt den Oreſtes, von den Furien gepeinigt; alle ſeine Bewegungen ſind krampfhaft. Jetzt fieng er an zu glauben, daß es Götter gebe. Es däuchte ihm, ſie in zürnender Geſtalt zu ſehen, und tief aus dem Abgrunde eine dumpfe Stimme zu vernehmen, die ihn in den ſchwarzen Tartarus hinabrief. Alles kündigte ihm an, daß eine himmliſche und unſichtbare Hand über ſeinem Haupte ſchwebe, die im Begriff ſei, zertrümmernd auf ihn herabzufallen. Die Hoffnung war in ſeinem Herzen erloſchen; ſein Muth erſtarb, wie das Licht des Tages erſtirbt, wenn die Sonne in den Schooß der Wellen ſinkt, und die Erde ſich in die Schatten der Nacht hüllt.

Adraſts letzte Stunde war gekommen, Adraſts, des Ruchloſen, der zu lange die Erde belaſtete, hätten die Menſchen nicht eine ſolche Züchtigung vonnöthen gehabt. Der Sinne beraubt, rannte er ſeinem unvermeidlichen Untergange entgegen. Das Entſetzen, die quälende Reue, die Beſtürzung, die Wuth, die Raſerei, die Verzweiflung gehen mit ihm. Kaum erblickt er Telemach, ſo iſt ihm, als ob er den Schlund des Avernus ſich öffnen, und die Flammenſtröme, die der ſchwarze Phlegeton ausſtößt, hervorbrechen ſähe, um ihn zu verſchlingen. Er ſchreit, und der offene Mund ſchließt ſich nicht mehr, und iſt unfähig, ein Wort hervorzubringen, gleich einem Menſchen, der im Schlaf, von einem ſchrecklichen Traum geängſtigt, den Mund öffnet, und ſich bemüht zu reden; aber er bemüht ſich umſonſt, er findet die Sprache nicht. Mit haſtiger zitternder Hand ſchleudert Adraſt ſeinen Speer auf Telemach. Dieſer, unerſchrocken, als ein Verehrer der Götter, deckt ſich mit ſeinem Schilde. Der Sieg ſcheint ihn mit ſeinen Fittigen zu überſchatten, und eine Krone über ſeinem Haupte zu halten. Ruhiger, gelaſſener Muth leuchtet aus ſeinen Augen. Man hätte ihn für Minerven ſelbſt halten ſollen, ſo bedachtſam und geſetzt blieb er in der größten Gefahr. Adraſts Lanze prallte von Telemachs Schilde zurück und nun eilte jener ſein Schwerdt zu ziehen, damit der Sohn des Ulyſſes nicht Zeit gewinnen ſollte, ſeine Lanze ebenfalls nach ihm zu werfen. Als Telemach Adraſten, das Schwerdt in der Hand, erblickt ergreift er das ſeinige auch, und gebraucht ſeine Lanze nicht.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattans, en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement; et on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, et portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent. Les deux combattans s'alongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout-à-coup, et enfin se saisissent. Le lierre, en naissant au pied d'un ormeau, n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux, par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adraste n'avait encore rien perdu de sa force : Télémaque n'avait pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi et pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain : dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre et le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avait toujours méprisé les dieux, montre une lâche crainte de la mort : il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire : il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il enfin, c'est maintenant que je connais les justes dieux; ils me punissent comme je l'ai mérité : il n'y a que e malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité; je la vois, elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre père qui est loin d'Ithaque, et qu'il touche votre cœur.

Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux, avait le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt : Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, ô Adraste; mais vivez pour réparer vos fautes; rendez tout ce que vous avez usurpé; rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons; vivez, et devenez un autre homme. Apprenez, par votre chute, que les dieux sont justes, que les méchans sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la

Die andern legten ihre Waffen nieder, als sie diese beiden so in der Nähe kämpfen sahen, und betrachteten mit Aufmerksamkeit den Ausgang des Gefechts, von dem man den Ausschlag des ganzen Krieges erwartete. Beider schimmernde Schwerdter durchkreuzen sich wie Blitze, denen die Donnerkeile folgen, und gleiten fruchtlos von der geglätteten Rüstung ab, welche von ihren Streichen ertönt. Die Kämpfer strecken sich aus, ziehen sich zusammen, bücken sich, und erheben sich dann plötzlich wieder. Endlich fassen sie sich beim Leibe. Der Epheu schlingt sich nicht fester mit seinen verschlungenen Ranken um den harten und knotigen Stamm einer Ulme, an deren Fuß er wächst, bis zu ihren höchsten Zweigen hinauf, als die beiden Kämpfer sich umschlangen. Adrast war in einem Alter, wo er noch nichts von seiner Stärke verloren hatte. Telemach war noch nicht völlig zum Manne gereift. Adrast machte mehrere Versuche, seinem Feinde mit List beizukommen, und ihn aus dem Gleichgewicht zu bringen. Vergebens suchte er sich des Schwerdts seines Gegners zu bemächtigen. Telemach ersah den Augenblick, da er nach demselben greifen wollte, hob Adrasten in die Höhe, und stürzte ihn auf den Sand. Jetzt zeigte dieser Elende, der die Götter immer verachtet hatte, eine entehrende Furcht vor dem Tode. Er schämte sich, um sein Leben zu bitten, und doch konnte er es nicht verbergen, daß er es zu erhalten wünschte. Er bemühte sich Telemachs Mitleiden zu erregen. „Sohn des Ulysses," sprach er zu ihm, „jetzt erkenne ich, daß die Götter gerecht sind; ich habe die Strafe verdient, die sie über mich verhängen. Der Mensch sieht die Wahrheit nicht eher, als bis ihm das Unglück die Augen öffnet; jetzt erblicke ich sie, und sie verurtheilt mich. Aber das unglückliche Schicksal eines Königs müsse dich an deinen Vater erinnern, der fern von Ithaka lebt, und dein Herz zum Mitleid bewegen."

Telemach, der ihn unter sich hielt, und sein Schwerdt schon erhoben hatte, um es ihm in die Kehle zu stoßen, gab ihm zur Antwort: „Ich suche nichts, als den Völkern, denen ich zu Hülfe kam, den Sieg und den Frieden zu verschaffen. Ich finde kein Vergnügen daran, Menschenblut zu vergießen. Lebe also, Adrast, aber lebe, um deine Vergehungen wieder gut zu machen; gieb heraus, was du mit Unrecht an dich gerissen hast. Führe wieder Ruhe und Gerechtigkeit an Großhesperiens Gestade zurück, die du durch so viel Blutvergießen und so manche Verräthereien entweihtest. Lebe, und werde ein besserer Mensch. Lerne durch deinen Fall, daß die Götter gerecht und die Lasterhaften unglücklich sind, daß sie sich täuschen, wenn sie durch Gewalt, Unmenschlich-

félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le mensonge; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu. Donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, et lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi : mais aussitôt Adraste lui lance un second dard fort court qu'il tenait caché. Le dard était si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derrière un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les dieux craint la mort : au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux.

En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens, qui étaient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage : mais tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des dieux lance du haut de l'Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi; il le saisit d'une main vigoureuse, il le renverse, comme le cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur : il lui enfonce son glaive, et le précipite dans les flammes du noir Tartare; digne châtiment de ses crimes.

keit und Lügenhaftigkeit glücklich zu werden hoffen, und daß nichts so süß, nichts so beglückend ist, als ungeheuchelte und standhafte Tugend. Gieb uns deinen Sohn Metrodorus nebst zwölf der Vornehmsten deines Volks zu Geißeln."

Telemach sprach's, ließ Adrasten wieder aufstehen, und reichte ihm die Hand, ohne Mißtrauen in seine Ehrlichkeit zu setzen. Aber in eben dem Augenblick wirft Adrast einen andern sehr kurzen Wurfspieß, den er verborgen hatte, nach ihm. Er war so spitzig und er schleuderte ihn mit so geübter Hand, daß er Telemachs Rüstung durchbohrt haben würde, wenn sie nicht göttlich gewesen wäre. Zu gleicher Zeit rettete sich Adrast hinter einen Baum, um dem Nachsetzen des jungen Griechen zu entgehen. Dieser rief aus: „Ihr sehet es, Daunier, der Sieg ist in unsern Händen; der Niederträchtige weiß sich nur durch Verrätherei zu retten. Wer die Götter nicht fürchtet, fürchtet den Tod; derjenige aber, der sie fürchtet, kennt keine andere Furcht."

Indem er diese Worte sagte, geht er auf die Daunier los, und gibt den Seinigen, die sich auf der andern Seite des Baumes befanden, ein Zeichen, dem treulosen Adrast den Weg zu verrennen. Adrast, im Begriff überwältigt zu werden, thut, als ob er wieder umkehren wollte, und bemüht sich die Kreter über den Haufen zu werfen, die ihm den Weg versperren. Aber schnell wie ein Donnerkeil, den die Hand des Vaters der Götter vom hohen Olymp herab auf die Schuldigen schleudert, stürzt Telemach auf seinen Feind, ergreift ihn mit siegender Hand und stürzt ihn zu Boden, wie der wilde Nord das zarte Getreide niederwirft, das die Fluren vergoldet. Noch einmal versucht es der Frevler, das mitleidige Herz seines Überwinders zu täuschen, aber dieser hört ihn nicht mehr, sondern stößt ihm das Schwerdt durch den Leib, und stürzt ihn hinab in die Flammen des schwarzen Tartarus, um den Lohn zu empfangen, den seine Verbrechen verdienten.

LIVRE XXI.

Adraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en signe de paix, et leur demandent un roi de leur nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, et céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens, et de leur laisser leurs terres; il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomède survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.

A peine Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance : ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son père avait nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avait affranchi et comblé de biens, et auquel seul il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt : il le tua par derrière pendant qu'il fuyait, lui coupa la tête, et la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissait la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, et on le fit mourir. Télémaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui était un jeune homme d'une merveilleuse beauté, et d'un naturel excellent, que les plaisirs et les mauvais exemples avaient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune prince : plus il a d'élévation et de vivacité, plus il s'égare et s'éloigne de tous sentimens de vertu. Et maintenant je serais peut-être de même,

Ein und zwanzigstes Buch.

Nach Adrasts Tode reichen die Daunier den Verbündeten die Hand zum Frieden und bitten sie, ihnen einen andern König aus ihrem eigenen Volke zu setzen. Untröstlich über den Verlust seines Sohnes, entfernt sich Nestor aus der Versammlung der Heerführer, wo mehrere der Meinung sind, daß man das Land der Überwundenen theilen, und Telemach die Landschaft Arpi überlassen müßte. Weit entfernt, dieses Anerbieten anzunehmen, beweist Telemach, daß es das Wohl aller Verbündeten heische, den Polydamas zum Könige der Daunier zu wählen, und ihnen ihr Land zu lassen. Er bewegt hierauf dieses Volk, die Landschaft Arpi Diomeden abzutreten, der durch Zufall an diesen Ort gekommen war. Nachdem alle Irrungen beigelegt sind, trennen sich die Verbündeten, und jeder kehrt wieder in sein Land zurück.

Kaum war Adrast todt, so reichten die Daunier, weit entfernt ihre Niederlage und den Verlust ihres Oberhaupts zu beklagen, voll Freude über ihre Befreiung, den Verbündeten ihre Hand zum Zeichen des Friedens und der Versöhnung. Metrodorus, der Sohn Adrasts, den sein Vater von Jugend auf in der Verstellung, Ungerechtigkeit und Grausamkeit unterwiesen hatte, entfloh als ein Feiger; aber ein Sclave, der Mitschuldige seiner Verbrechen und Gewaltthaten, dem er die Freiheit geschenkt, der von ihm mit Gütern überhäuft worden war, und dem er sich allein auf seiner Flucht anvertraut hatte, sann nur darauf ihn zu verrathen, und aus dieser Verrätherei Nutzen zu ziehen. Er tödtete ihn rücklings, hieb ihm das Haupt ab, und brachte es ins Lager der Verbündeten, von denen er eine große Belohnung für ein Verbrechen erwartete, das dem Krieg ein Ende machte. Aber man verabscheute den Bösewicht und ließ ihn zum Tode führen. Telemach konnte sich der Thränen nicht enthalten, als er das Haupt des Metrodorus sah, der ein Jüngling von wunderbarer Schönheit war, und die trefflichsten Anlagen besaß, die die Wollust und das böse Beispiel zu Grunde gerichtet hatten. „Sehet," rief er aus, „wohin das Gift eines zu hohen Glücks einen jungen Fürstensohn führt! Je höher sein Stand, je lebhafter sein Geist ist, je mehr entfernt er sich von den Grundsätzen der Tugend, und vielleicht wäre ich jetzt in demselben Fall, hätte nicht

si les malheurs où je suis né, grâces aux dieux, et les instructions de Mentor ne m'avaient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblés demandèrent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avait couvert la royauté. Ils remerciaient les dieux d'avoir frappé le tyran : ils venaient en foule baiser la main de Télémaque, qui avait été trempée dans le sang de ce monstre, et leur défaite était pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçait toutes les autres dans l'Hespérie, et qui faisait trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paraissent fermes et immobiles, mais que l'on sape peu à peu par-dessous : long-temps on se moque du faible travail qui en attaque les fondemens ; rien ne paraît affaibli, tout est uni, rien ne s'ébranle ; cependant tous les soutiens sont détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'affaisse et ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste et trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude et l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité légitime : on l'admire, on la craint, on tremble devant elle, jusqu'au moment où elle n'est déjà plus ; elle tombe de son propre poids, et rien ne peut la relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi et de la justice, qui attirent l'amour et la confiance.

Les chefs de l'armée s'assemblèrent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenait plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, et les deux armées qui n'en faisaient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avait flétri son cœur, comme la pluie abat et fait languir le soir une fleur qui était le matin, pendant la naissance de l'aurore, la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étaient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvaient tarir : loin d'eux s'enfuyait le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines ; l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme,

das Unglück, das die Götter über mich verhängten, und wofür ich ihnen danke, und MentorsUnterricht mich gelehrt, meineBegierden zu mäßigen."

Die versammelten Daunier machten es zur einzigen Bedingung des Friedens, daß man ihnen vergönnen möchte, einen König aus ihrem Volke zu wählen, der durch seine Tugenden die Schande auslöschte, die der lasterhafte Adrast über die Königswürde gebracht hätte. Sie dankten den Göttern, daß sie den Tyrannen gestraft, und kamen schaarenweise zu Telemach, um die Hand zu küssen, die dem Leben dieses Wütherichs ein Ende gemacht hatte. Ihre Niederlage war für sie ein Triumph. So stürzt in einem Augenblick eine Macht unwiederbringlich dahin, welche alle anderen Mächte Hesperiens bedroht, und so viele Völker in Schrecken gesetzt hatte. Gleich einem Stück Erdreich, das fest und unbeweglich zu sein scheint, aber unmerklich untergraben wird. Lange spottet man der unmächtigen Anstrengung, die seine Grundfesten bedroht; noch halten seine Theile zusammen, noch ruht es fest und unerschüttert, aber allmählich sind seine unterirdischen Stützen zerstört und auf einmal sinkt der Boden ein, und ein weiter Schlund eröffnet sich. So gräbt sich auch eine ungerechte und treulose Regierung, wie groß auch immer die Macht sei, die sie sich durch ihre Gewaltthätigkeiten zu verschaffen gewußt hat, mit eigenen Händen einen Abgrund unter ihren Füßen. Betrug und Grausamkeit untergraben allmählich die festesten Stützen einer ungerechten Herrschaft. Man bewundert, man fürchtet sie, man zittert vor ihr bis zu dem Augenblick, wo sie von der Erde verschwindet. Ihre eigene Last drückt sie zu Boden, und da sie mit eigenen Händen ihre einzigen wahren Stützen, Redlichkeit und Gerechtigkeit, welche allein Liebe und Zutrauen erzeugen, vernichtet hat, so strebt sie vergebens, sich wieder zu erheben.

Am folgenden Tage versammelten sich die Heerführer, um den Dauniern einen König zu geben. Es war ein rührender Anblick, die beiden Lager durch das Band der Freundschaft so unverhofft vereinigt, und die beiden Heere in eines zusammengeschmolzen zu sehen. Der weise Nestor konnte an der Berathschlagung keinen Theil nehmen, denn der Gram, verbunden mit seinem hohen Alter, hatte ihm die Seele gelähmt. So erkrankt und welkt eine Blume, vom Regen getroffen, am Abend, sie, die des Morgens, als Aurora erwachte, der Stolz und der Schmuck der grünen Felder war. Seine Augen waren zu zwei Thränenquellen geworden, die immer flossen. Der süße Schlaf, der durch seine Zauberkraft die bittersten Leiden besänftigt, besuchte sie nicht mehr. Die Hoffnung, die belebende Kraft des Menschen, war in

était éteinte en lui. Toute nourriture était amère à cet infortuné vieillard; la lumière même lui était odieuse : son âme ne demandait plus qu'à quitter son corps, et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parlaient en vain; son cœur en défaillance était dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvait lui dire de plus touchant, il ne répondait que par des gémissemens et des sanglots. De temps en temps on l'entendait dire : O Pisistrate, Pisistrate! Pisistrate, mon fils! tu m'appelles! je te suis, Pisistrate; tu me rendras la mort douce. O mon cher fils! je ne désire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Il passait des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant vers le ciel les mains et les yeux noyés de larmes.

Cependant les princes assemblés attendaient Télémaque, qui était auprès du corps de Pisistrate : il répandait sur son corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutait des parfums exquis, et versait des larmes amères. O mon cher compagnon, lui disait-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie; je te dois mille et mille soins : je t'aimais, tu m'aimais aussi : j'ai connu ta valeur, elle aurait surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait périr avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton père : oui, ta sagesse et ton éloquence, dans un âge mûr, auraient été semblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grèce. Tu avais déjà cette douce insinuation à laquelle on ne peut résister quand il parle, ces manières naïves de raconter, cette sage modération qui est un charme pour apaiser les esprits irrités, cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conseils. Quand tu parlais, tous prêtaient l'oreille, tous étaient prévenus, tous avaient envie de trouver que

seinem Herzen erloschen. Jede Speise schmeckte dem unglücklichen Greise bitter; das Licht des Tages selbst war ihm verhaßt. Seine Seele hatte keinen andern Wunsch mehr, als ihre Wohnung zu verlassen, und in die ewige Nacht des unterirdischen Reichs hinab zu sinken. Vergebens sprachen seine Freunde zu ihm. Sein erstorbenes Herz stieß die Freundschaft von sich, wie der ekle Kranke die besten Nahrungsmittel von sich stößt. Die rührendsten Vorstellungen erwiederte er nur mit Seufzen und Schluchzen. Von Zeit zu Zeit hörte man ihn ausrufen: „O Pisistratus, Pisistratus, mein Sohn, du rufst mich zu dir, ich folge dir nach, und du wirst mir den Tod versüßen. Theurer Sohn, der einzige Wunsch deines Vaters ist, dich an den Ufern des Styx wieder zu finden. Dann brachte er ganze Stunden hin, ohne ein Wort zu reden; er seufzte nur, und hob seine Hände und seine in Thränen schwimmenden Augen gen Himmel.

Indeß erwarteten die versammelten Fürsten Telemach, der sich bei dem Leichnam des Pisistratus befand. Er bestreute ihn mit Blumen, goß wohlriechende Wasser über ihn aus, und weinte bittere Thränen. „Ach, mein trauter Freund!“ rief er aus, „nie werde ich es vergessen, dich zu Pylos besucht, nach Sparta begleitet, und an den Gestaden Großhesperiens wiedergefunden zu haben. Wie so manchen Beweis zärtlicher Liebe danke ich dir! Gegenseitige Zuneigung vereinigte unsre Herzen. Ich war ein Zeuge deines Muths; noch manchen berühmten Griechen würdest du an Tapferkeit übertroffen haben. Aber, ach! sie stürzte dich ins Verderben. Zwar starbst du rühmlich; aber dein Muth beraubte die Welt eines aufblühenden, edlen Jünglings, der einst seinem Vater gleich gekommen wäre. Ja, du würdest einst in reiferen Jahren diesem Greise, den ganz Griechenland bewundert, an Weisheit und Beredtsamkeit ähnlich geworden sein. Schon besaßest du jene süße Überredung, der, wenn sie spricht, niemand widerstehen kann, jene ungekünstelte Einfalt im Erzählen, jene weise Mäßigung, welche die empörten Gemüther durch eine Art von Zauberkraft besänftigt, jenes Ansehen, welches Klugheit und treffender, heilsamer Rath verschafft Wenn du sprachst, horchte man dir mit Aufmerksamkeit, jeder gab dir schon im Voraus Beifall, jeder wünschte, daß du Recht haben möch-

tu avais raison ; ta parole simple et sans faste coulait doucement dans les cœurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas ! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures nous sont enlevés à jamais. Pisistrate, que j'ai embrassé ce matin, n'est plus ; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avais fermé les yeux de Nestor avant que nous eussions fermé les tiens, il ne verrait pas ce qu'il voit, et il ne serait pas le plus malheureux de tous les pères.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante qui était dans le côté de Pisistrate ; il le fit étendre sur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressemblait à un jeune arbre qui, ayant couvert la terre de son ombre, et poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron : il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit ses tiges dans son sein : il languit, sa verdure s'efface : il ne peut plus se soutenir, il tombe : ses rameaux, qui cachaient le ciel, traînent sur la poussière, flétris et desséchés : il n'est plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ses grâces. Ainsi Pisistrate, en proie à la mort, était déjà emporté par ceux qui devaient le mettre sur le bûcher fatal. Déjà la flamme montait vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés et pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisaient lentement. Le corps est bientôt brûlé : les cendres sont mises dans une urne d'or ; et Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avait été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé ; gardez-les pour son père. Mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un temps l'adoucit en un autre.

lest. Deine einfachen, bescheidenen Worte senkten sich sanft in die Herzen, wie der Thau in das hervorkeimende Gras. Ach, daß uns alle diese Schätze, die wir noch vor einigen Stunden besaßen, auf immer entrissen sind! Pisistratus, den ich noch heute umarmte, du bist nicht mehr, und nichts bleibt uns von dir übrig, als das traurige Andenken an dich! Ach, warum war dir nicht wenigstens vergönnt, deinem Vater die Augen zu schließen, bevor wir genöthigt waren, dir die deinigen zuzudrücken! dann würde er diesen Jammer nicht erfahren haben, dann wäre er nicht der unglücklichste aller Väter!"

Hierauf ließ Telemach die blutige Wunde waschen, die Pisistratus Seite durchdrungen hatte. Er ließ den Leichnam auf ein Purpurbett legen. Sein Haupt, über das sich die Bläße des Todes ergossen hatte, hing herab. Er glich einem jungen Baum, der weit umher die Erde überschattete, und seine blühenden Zweige gegen den Himmel verbreitete, den aber die scharfe Axt des Holzhauers verwundete. Seine Wurzeln halten ihn nicht mehr, nicht mehr die Erde, diese fruchtbare Mutter, deren Schooß die Pflanzen nährt; seine Blätter entfärben sich, und matt und kraftlos sinkt er zur Erde; seine Äste, die den Himmel verhüllten, liegen welk und vertrocknet im Staube, seines ganzen Schmuckes beraubt ist er weiter nichts als ein abgehauener Stamm. So war auch Pisistratus ein Raub des Todes geworden. Schon trug man ihn dem unseligen Scheiterhaufen zu, schon stieg die Flamme zum Himmel empor. Eine Schaar Pylier, mit niedergesenkten und bethränten Augen und umgekehrten Waffen, folgten dem Leichnam mit langsamen Schritten. Bald war der Körper von der Flamme verzehrt. Man legte die Asche in eine goldene Urne, und Telemach, für alles besorgt, übergab diese Asche, als einen kostbaren Schatz, dem Callimachus, der der Jugendlehrer des Pisistratus gewesen war. „Verwahre diese Asche," sprach er zu ihm, „als die traurigen, aber kostbaren Reste desjenigen, der dir einst theuer war; verwahre sie für seinen Vater, aber übergieb sie ihm nicht eher, als bis seine Seele stark genug ist, sie von dir zu fordern, denn oft schärft den Schmerz zu einer Zeit, was ihn zu einer andern lindert.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois ligués, où chacun garda le silence pour l'écouter dès qu'on l'aperçut : il en rougit, et on ne pouvait le faire parler. Les louanges qu'on lui donna, par des acclamations publiques, sur tout ce qu'il venait de faire, augmentèrent sa honte; il aurait voulu se pouvoir cacher : ce fut la première fois qu'il parut embarrassé et incertain. Enfin il demanda comme une grâce qu'on ne lui donnât plus aucune louange : Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, surtout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu; mais c'est que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains et présomptueux. Il faut les mériter et les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste et craindre la vanité : épargnez-moi donc, si vous m'estimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux des louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit rien à ceux qui continuaient de l'élever jusqu'au ciel; et, par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnait. On commença à craindre de le fâcher en le louant; ainsi les louanges finirent : mais l'admiration augmenta, tout le monde sachant la tendresse qu'il avait témoignée à Pisistrate, et le soin qu'il avait pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse et de valeur qui venaient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disaient-ils en secret les uns aux autres; il est l'ami des dieux, et le vrai héros de notre âge; il est au-dessus de l'humanité : mais tout cela

Jetzt trat Telemach in die Versammlung der Fürsten. Alle schwiegen, als sie ihn erblickten, und erwarteten, daß er sprechen würde; aber er erröthete, und man konnte ihn nicht bewegen, die Rede zu beginnen. Der laute Beifall, der ihm von allen Seiten über seine Thaten zuströmte, vermehrte seine Scham, und gerne hätte er sich den Augen der Menschen entzogen. Zum ersten Mal sah man ihn verlegen und unschlüssig. „Höret auf," sprach er endlich, „mich zu erheben. Zwar ist mein Herz nicht unempfindlich gegen den Beifall, besonders, wenn er von so gültigen Richtern der Tugend kommt, aber ich fürchte, mich diesem Vergnügen allzusehr zu überlassen. Das Lob verdirbt den Menschen, es macht ihn stolz auf sich selbst, und erfüllt ihn mit eitlen Einbildungen. Man muß es verdienen, aber ihm ausweichen. Wahres Lob gleicht immer dem nicht aufrichtig gemeinten. Die schlimmsten aller Menschen, die Tyrannen, werden von ihren Schmeichlern am meisten erhoben, und wem könnte es Vergnügen machen, gelobt zu werden, wie diese? Bin ich so glücklich, euern Beifall zu verdienen, so werde er mir in meiner Abwesenheit zu Theil; alsdann werde ich mich wirklich geehrt fühlen. Wenn ihr mir ächte Tugend zutrauet, so müßt ihr auch glauben, daß ich die Bescheidenheit liebe, und die Eitelkeit hasse. So schonet also meiner, wenn ihr mich achtet, und behandelt mich nicht als einen Menschen, der nach eitlem Lobe dürstet."

Er sprachs, und achtete derer nicht mehr, die auch jetzt noch fortfuhren ihn bis an den Himmel zu erheben. Aber seine Miene, die Gleichgültigkeit sprach, hemmte bald den Strom dieser Lobeserhebungen. Man begann zu fürchten, daß er dadurch beleidigt werden möchte. Aber die Bewunderung stieg nur desto höher, als das Lob verstummte, denn Jedermann war Zeuge seiner innigen Liebe zu Pisistratus und der zärtlichen Sorge gewesen, womit er ihm die letzten Pflichten erwiesen hatte, und das ganze Heer fühlte sich mehr von diesen Beweisen der Güte seines Herzens durchdrungen, als von allen Wundern der Klugheit und Tapferkeit, durch die er sich ausgezeichnet hatte. „Er ist weise, er ist tapfer," sagten sie im Verborgenen zu einander; „er ist ein Freund der Götter und der wahre Held unserer Zeit, er ist mehr als ein Mensch; aber alles dies erregt nur unsere Bewunderung, jetzt

n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidèle et tendre, il est compatissant, libéral, bienfaisant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer; il est les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence et de sa fierté : voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, et qui nous rend sensibles à toutes ses vertus; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étaient dans le conseil opinaient qu'il fallait partager entre eux ce pays comme une terre conquise. On offrit à Télémaque, pour sa part, la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présens de Bacchus, et les fruits toujours verts de l'olivier, consacré à Minerve. Cette terre, lui disait-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes, les rochers affreux de Dulichie et les bois sauvages de Zacynthe. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée par la vengeance de Nauplius et par la colère de Neptune; ni votre mère, que ses amans possèdent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du ciel comme celle que nous vous offrons.

Il écoutait patiemment ces discours : mais les rochers de Thrace et de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amans désespérés, que Télémaque l'était à ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni des richesses ni des délices : qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre, et de commander à un plus grand nombre d'hommes? on n'en a que plus d'embarras et moins de liberté : la vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages et les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles, inquiets, injustes, trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes

uns nur in Erstaunen; er ist leutselig, er ist gütig, er ist treu und zärtlich, mitleidig, freigebig, wohlthätig, er widmet sein Leben denjenigen ganz, die Anspruch an seine Liebe zu machen haben, er ist das Entzücken derer, die mit ihm leben, er hat seinen Übermuth, seine Gleichgültigkeit gegen die Menschen, seinen Trotz abgelegt; dies gibt ihm einen Werth, dies rührt unsere Herzen, dies erfüllt uns mit inniger Zuneigung gegen ihn, und macht uns alle seine Vorzüge fühlbar, und dies ist die Ursache, warum ein jeder von uns sein Leben für ihn ließe."

Und nun wurde ohne längern Aufschub die Nothwendigkeit in Überlegung genommen, den Dauniern einen König zu geben, die meisten Fürsten, die der Rathsversammlung beiwohnten, waren der Meinung, daß man das Land, als eine Eroberung, unter sie vertheilen sollte. Man bot Telemach zu seinem Antheil den fruchtbaren Landstrich von Arpi an, der zweimal im Jahr seine Schätze zollt, die reichen Geschenke der Ceres, die süßen Gaben des Bacchus und die immer grüne Frucht des der Minerva geweihten Ölbaums. „Im Besitz dieser Landschaft," sagten sie zu ihm, „wirst du bald die dürftigen Hütten von Ithaka, die grauenvollen Felsen von Dulichium und die furchtbaren Wälder von Zacynthus vergessen. Suche nicht länger deinen Vater, denn längst muß ihn die Rache des Nauplius und der Zorn Neptuns bei dem capharischen Vorgebirge in den Wellen begraben haben, nicht deine Mutter, die seit deiner Abreise im Besitze ihrer Freier ist, noch dein Vaterland, dessen Boden der Himmel nicht eben so begünstigt, wie das Land, das wir dir anbieten."

Ruhig hörte er diese Worte an; aber Thraziens und Thessaliens Felsen sind nicht tauber und fühlloser gegen die Klagen unglücklich Liebender, als Telemach gegen dieses Anerbieten war. „Reichthum und Wohlleben," gab er ihnen zur Antwort, „haben keinen Reiz für mich. Was sollte mir der Besitz einer größern Strecke Landes und die Herrschaft über eine größere Menge Menschen? Ich würde nur mehr Unruhe haben und weniger frei sein. Das Leben, auch der besten und weisesten Menschen, hat schon an sich so viele Widerwärtigkeiten, warum sollte man diese noch durch das mühselige Geschäft vermehren, über unlenksame, unruhige, ungerechte, hinterlistige und undankbare Menschen zu herrschen? Wer nur aus eigennützigen Absichten nach

pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs et sa gloire, on est impie, on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand, au contraire, on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies règles, pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que la peine, qui est infinie; et on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, et d'enlever ceux du voisin; ce serait augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutait Télémaque, j'ai appris par les lois, et par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes et les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle soit petite et pauvre : j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y règne avec justice, piété et courage; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux dieux que mon père, échappé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse, et que je puisse apprendre long-temps sous lui comment il faut vaincre ses passions pour savoir modérer celles de tout un peuple !

Ensuite Télémaque dit : Écoutez, ô princes assemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, et de n'usurper jamais le bien de ses voisins : c'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un roi sage et modéré, vous n'aurez rien à craindre d'eux; ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné; ils vous devront la paix et la prospérité dont ils jouiront : ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse; et le roi et le peuple, tout sera l'ouvrage de vos mains. Si, au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les

der Oberherrschaft strebt, und sie zum Werkzeug seiner Größe, seines Vergnügens und seines Ruhms zu machen sucht, ist ein Lasterhafter, ein Tyrann, ist die Geißel des menschlichen Geschlechts; läßt man sich hingegen bei dem Regieren von den wahren Grundsätzen leiten, die das Wohl der Menschen zum Zweck haben, so ist man weniger ihr Oberherr, als ihr Vormund; man legt sich eine unendliche Arbeit auf, und ist weit entfernt, die Grenzen seiner Herrschaft erweitern zu wollen. Der Hirte, der seine Heerde nicht selbst aufzehrt, der sie mit Gefahr seines Lebens vor den Wölfen beschirmt, der Tag und Nacht für sie wacht, und nur darauf sinnt, sie auf fette Weiden zu führen, wünscht gewiß nicht, die Zahl seiner Schafe zu vermehren, und seinem Nachbar die Seinigen zu rauben; er würde nur seine Mühe vermehren. Zwar habe ich noch nie regiert," fügte Telemach hinzu, „aber die Gesetze und die Weisen, die sie gaben, lehrten mich, daß es ein sehr mühevolles Geschäft sei, Städte und Länder zu beherrschen. Mein Ithaka genügt mir, so klein, so dürftig es auch ist, und mein Ruhm wird groß genug sein, wenn ich es nur mit Weisheit, Muth und Gerechtigkeit regiere. Und auch in jenem Lande werde ich nur zu frühzeitig regieren. Ach, daß mein Vater der Wuth der Wellen entgangen sein, daß er sein Reich bis in sein höchstes Alter beherrschen, und ich lange genug unter seinen Befehlen leben möchte, damit ich lernte, wie man seine Leidenschaften beherrschen müsse, um die Herzen eines ganzen Volkes lenken zu können!

„Höret mich, versammelte Fürsten," fuhr er fort, „höret, was ich glaube, zu eurer eigenen Wohlfahrt euch sagen zu müssen. Gebt ihr den Dauniern einen gerechten Mann zum König, so wird er sein Volk mit Gerechtigkeit regieren. Von ihm werden sie lernen, wie ersprießlich es sei, Treu und Glauben zu halten, und das Eigenthum seiner Nachbaren nie an sich zu reißen. Unter der Regierung des frevelhaften Adrasts konnten sie nie zu diesen Einsichten gelangen. So lange ein König, mit Weisheit und Mäßigung begabt, über sie herrscht, werdet ihr nichts von ihnen zu fürchten haben. Dieser guter König wird euer Geschenk sein, und euch werden sie die Ruhe und Glückseligkeit danken, die sie dann genießen werden. Fern von dem Gedanken, euch feindlich anzufallen, werden sie euch ohne Unterlaß segnen; der König, das ganze Volk, Alles wird das Werk eurer Hände sein. Aber höret nun auch das Unglück, das ich euch verkünde, wenn ihr das Land der Daunier unter euch theilet. Das Volk, zur Ver-

malheurs que je vous prédis : ce peuple, poussé au désespoir, recommencera la guerre ; il combattra justement pour sa liberté, et les dieux, ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée ; le conseil et la sagesse seront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, et l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez ; vous serez téméraires dans vos entreprises ; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup ; et l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples florissans qui devaient faire la loi à toute la terre ? et maintenant ils fuient devant leurs ennemis : ils sont le jouet des nations qui les foulent aux pieds : voilà ce que les dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes et inhumains. De plus, considérez que, si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins : votre ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; et c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle.

Mais je suppose que vous soyez victorieux et des Dauniens et de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira : voici comment. Considérez que cette entreprise vous désunira tous : comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de règles pour borner entre vous les prétentions de chacun : chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance ; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité sur les autres pour faire paisiblement ce partage : voilà la source d'une guerre dont vos petits-enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste et modéré, que de suivre son ambition avec tant de périls, et au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaisirs doux et innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la

zweiflung gebracht, wird den Krieg von Neuem anfangen; es wird für seine Freiheit fechten, sein Krieg wird gerecht sein, und die Götter, die die Unterdrückung hassen, werden ihnen zur Seite stehen; haben sie aber die Götter zu Freunden, so werdet ihr früher oder später unterliegen; eure errungenen Vortheile werden wie Dünste zerfließen. Weisheit und Klugheit wird von euren Heerführern, der Muth von euren Heeren, der Überfluß von euren Ländern weichen. Ihr werdet eitlen Hoffnungen Raum geben, Vermessenheit wird eure Unternehmungen begleiten; den tugendhaften Männern, die den Muth haben, euch die Wahrheit zu sagen, werdet ihr den Mund schließen; schnell werdet ihr fallen, und man wird von euch sagen, sind dies die glorreichen Völker, die der ganzen Welt Gesetze vorschreiben wollten? Jetzt fliehen sie vor ihren Feinden; andere Nationen treten sie unter die Füße, und spotten ihrer; dies ist das Werk der Götter, und eine solche Strafe verdienen übermüthige, ungerechte und grausame Völker. Erwäget auch dies: Wenn ihr das eroberte Land unter euch theilet, so werden sich die benachbarten Völker gegen euch vereinigen, Euer Bund, der Hesperiens Freiheit gegen die ungerechten Anmaßungen Adrasts schützen sollte, wird der Gegenstand des Hasses werden und alle Völker werden mit Recht klagen, daß ihr es seid, die nach allgemeiner Herrschaft streben.

Aber solltet ihr auch die Daunier und alle anderen Völker überwinden, so würde euch doch dieser Sieg ins Verderben stürzen, und zwar auf folgende Art: Ihr müßt bedenken, daß diese Unternehmung euch Alle entzweien wird. Da sie nicht auf Gerechtigkeit gegründet ist, so werdet ihr keinen Maßstab haben, die Ansprüche eines Jeden unter euch darnach zu bestimmen. Jeder wird verlangen, daß sein Antheil an der Beute seiner Macht angemessen sei, und Keiner unter euch wird so viel Ansehen bei den Übrigen haben, daß diese Theilung friedlich vorgenommen werden könnte. Sehet hier den Ursprung eines Krieges, dessen Ende eure Enkel nicht erleben werden. Sollten wir also nicht lieber Gerechtigkeit und Mäßigung wählen, als uns von ehrgeizigen Entwürfen leiten lassen, die mit so vielen Gefahren, mit so viel unvermeidlichem Unglück verbunden sind? Ein unerschütterlicher Friede, die sanften, unschuldigen Freuden, die ihn begleiten, der beglückende Über-

gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste? O princes! ô rois! vous voyez que je vous parle sans intérêt : écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire et pour vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Télémaque parlait ainsi avec une autorité qu'on n'avait jamais vue en nul autre, et que tous les princes, étonnés et en suspens, admiraient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, et qui vint jusqu'au lieu où se tenait l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paraît héroïque en lui : on voit aisément qu'il a long-temps souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent la côte ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais, après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il saurait se défendre si on l'attaquait; mais qu'il ne demandait que la paix et l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier comme suppliant. On l'a écouté : il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent cette côte de l'Hespérie, et on l'amène ici pour le faire parler aux rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On aurait cru facilement que c'était le dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici ou pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes lois, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Diomède, roi d'Étolie, qui blessa

fluß, die Liebe unserer Nachbaren, die Ehre, die von der Gerechtigkeit unzertrennlich ist, das hohe Ansehen, das man sich durch Redlichkeit erwirbt, und uns zu Schiedsrichtern aller Völker macht, sind dies nicht weit dauerhaftere Güter, als der vergängliche Ruhm, der uns durch eine ungerechte Eroberung zu Theil wird? Fürsten, Könige, ihr sehet, daß ich ohne eigennützige Absichten zu euch spreche, gebet also demjenigen Gehör, der aus Liebe zu euch die Gefahr nicht scheut, euch durch seinen Widerspruch und die Wahrheit, die er euch vorstellt, zu beleidigen."

Während Telemach mit einer Würde sprach, die man noch bei keinem Menschen gesehen hatte, und die versammelten Fürsten, vor Erstaunen außer sich, die Weisheit seiner Worte bewunderten, hörte man ein verworrenes Getöse, das sich durch das ganze Lager verbreitete, und bis an den Ort gelangte, wo die Versammlung gehalten wurde. Ein Fremdling, so hieß es, ist mit einem Haufen bewaffneter Männer an der Küste gelandet; in seinem Ansehen ist hohe Würde. Alles an ihm verkündigt den Helden. Man sieht leicht, daß er lange gelitten, aber daß hoher Muth ihn über seine Leiden erhoben hat. Erst wollten ihn die Eingebornen des Landes, die die Küste bewachten, als einen Feind abtreiben, der ihr Land mit einem Einfall bedrohte, aber er zog sein Schwert, und erklärte mit Unerschrockenheit, daß er sich zu vertheidigen wissen würde, im Fall sie ihn angreifen sollten, aber daß er nur Frieden und Gastfreiheit verlange. Kniend reichte er sodann einen Ölzweig hin. Man glaubte ihm. Er hat begehrt, zu den Beherrschern dieser Küste geführt zu werden, und wirklich wird er hierher gebracht, um mit den versammelten Fürsten zu sprechen.

Kaum hatten sie dieses gesagt, so trat der Fremde mit einer Hoheit in die Versammlung, die Jeden in Erstaunen setzte. Man glaubte, den Kriegsgott zu erblicken, wenn er auf Thraziens Gebirgen seine blutdürstigen Heere versammelt. Er begann also:

„Hirten der Völker, die ihr sonder Zweifel hier versammelt seid, um das Vaterland gegen Feinde zu schützen, oder weisen Gesetzen Kraft zu verschaffen, höret einen Menschen, den das Schicksal verfolgt hat. Mögen die Götter ähnliche Leiden von euch entfernen! Ich bin Diomedes, Etoliens König, der einst vor Troja die Venus verwundete.

Vénus au siége de Troie. La vengeance de cette déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, et cette douce lumière d'un pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite assurée. Si vous craignez les dieux, et surtout Jupiter, qui a soin des étrangers; si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas, dans ces vastes pays, quelque coin de terre infertile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpés, pour y fonder, avec mes compagnons, une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos lois.

Pendant que Diomède parlait ainsi, Télémaque, ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomède commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme si majestueux serait son père. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il était Diomède, le visage de Télémaque se flétrit, comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomède, qui se plaignait de la longue colère d'une divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgrâces souffertes par son père et par lui : des larmes mêlées de douleur et de joie coulèrent sur ses joues, et il se jeta tout-à-coup sur Diomède pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, et qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les dieux l'ont traité sans pitié comme vous. Si les oracles de l'Érèbe ne sont pas trompeurs, il vit encore; mais,

Die Rache dieser Göttin verfolgt mich durch die ganze Welt. Neptun, welcher dieser göttlichen Tochter des Meers nie eine Bitte versagt hat, gab mich der Wuth der Winde und Wellen Preis; oft schleuderten sie mein Schiff an die Klippen. Die unerbittliche Göttin raubt mir jede Hoffnung, mein Reich, meine Verwandten und das süße Licht des Landes wieder zu erblicken, dessen Strahlen mir bei meiner Geburt leuchteten. Ach, nur zu gewiß ist es, daß ich nie wiedersehen werde, was mir am Theuersten auf der Welt war! Nach so vielen erlittenen Schiffbrüchen komme ich nun an diese unbekannte Küste, um an derselben einige Ruhe und eine sichere Freistätte zu suchen. Wenn ihr die Götter scheuet, und vor allen Jupitern, der die Fremdlinge schützet, wenn euer Herz das Mitleid kennt, o so weigert mir nicht in diesem großen Lande irgend einen unfruchtbaren Winkel, eine sandige Einöde, oder einen steilen Felsen, um daselbst mit meinen Genossen eine Stadt zu gründen, das traurige Bild unsers verlornen Vaterlandes! Was wir begehren, ist ein wenig Erde, die euch keinen Nutzen bringt. Wir wollen im Frieden und inniger Verbindung mit euch leben; eure Feinde werden die Unsrigen, euer Vortheil der Unsrige sein. Das Einzige, was wir verlangen, ist die Freiheit, nach unsern Gesetzen leben zu dürfen."

Während Diomedes sprach, blickte ihn Telemach mit unverwandten Augen an; alle noch so verschiedene Leidenschaften bildeten sich auf seinem Gesichte ab. Als Diomedes von seinen langwierigen Leiden zu reden begann, stieg der Gedanke in seiner Seele auf, dieser ehrwürdige Mann könnte sein Vater sein. Sobald er aber seinen Namen genannt hatte, entfärbte sich sein Gesicht, wie sich eine schöne Blume entfärbt, die der zerstörende Hauch des ungestümen Nordes ihrer Anmuth beraubt. Diomedens Klagen über den unversöhnlichen Zorn der Göttin rührten sein Herz; er dachte an ähnliche Leiden, die er und sein Vater erduldet. Thränen des Schmerzes und der Freude flossen ihm über die Wangen; aber nun hielt er sich nicht mehr, er eilte auf Diomeden zu, und schloß ihn in seine Arme.

„Ich bin," sprach er zu ihm, „der Sohn des Ulysses, den du einst kanntest, deines Gehülfen, als ihr die berühmten Rosse des Rhesus entführtet. Wie dich, so verfolgen auch ihn die Götter ohne Erbarmen. Er lebt noch, wofern die Aussprüche des Erebus nicht trüglich

hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher ; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui : jugez, par mes malheurs, de la compassion que j'ai pour les vôtres. C'est l'avantage qu'il y a à être malheureux, qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède (car, malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats), je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelques secours. Ces princes que vous voyez sont humains ; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes : il leur manque quelque chose, quand ils n'ont jamais été malheureux ; il manque dans leur vie des exemples de patience et de fermeté : la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler : puisque les dieux vous mènent à nous, c'est un présent qu'ils nous font ; et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parlait, Diomède, étonné, le regardait fixement, et sentait son cœur tout ému. Ils s'embrassaient, comme s'ils avaient été long-temps liés d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse ! disait Diomède, je reconnais en vous la douceur de son visage, la grâce de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctète embrasse aussi le grand fils de Tydée ; ils se racontent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctète lui dit : Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor : il vient de perdre Pisistrate, le dernier de ses enfans ; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler : un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allèrent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomède, tant la tristesse abattait son esprit et ses sens. D'abord Diomède pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement

sind. Aber ach, er lebt nicht für seinen Sohn! Ich verließ Ithaka, um nach ihm zu forschen, aber ich fand ihn nicht, und auch Ithaka wieder zu sehen ist mir nicht vergönnt. Aus meinen eigenen Leiden kannst du ermessen, wie sehr mein Herz von Mitleid gegen dich bewegt sei, denn dies ist der Vortheil der Leiden, daß sie das Herz zum Mitgefühl erweichen. Ob ich aber gleich in diesem Lande nur ein Fremdling bin, so kann ich dir doch, großer Diomedes, (ich nenne dich so, denn traf gleich mein Vaterland während meiner Kindheit Unglück, so ist doch meine Erziehung nicht so sehr vernachlässigt worden, daß ich nicht wissen sollte, welch hohen Ruhm du dir in den Gefechten erwarbst) dir, dem tapfersten aller Griechen nach Achill einige Hülfe leisten. Die Fürsten, die du hier siehest, kennen die Gefühle der Menschlichkeit; sie wissen, daß ohne sie keine Tugend, kein wahrer Muth, keine dauerhafte Ehre Statt findet. Das Unglück giebt dem Ruhm großer Männer einen neuen Glanz, und ihre Größe hat noch nicht die höchste Stufe erreicht, wenn sie nie unglücklich gewesen sind. Wir vermissen in ihrem Leben belehrende Beispiele von Geduld und Standhaftigkeit. Die leidende Tugend bewegt jedes Herz zum Mitleiden, das für das Gute Empfänglichkeit hat. Überlaß uns also die Sorge, dich in deinem Ungemach zu trösten. Die Götter selbst führten dich zu uns; es ist ein Geschenk, das sie uns in dir machen, und wir müssen uns glücklich schätzen, deine Leiden lindern zu können."

Diomedes sah Telemach, während dieser sprach, mit Erstaunen an, seine Blicke ruhten auf ihn, sein ganzes Herz fühlte sich erschüttert. Sie umarmten einander, als wenn sie lange schon innige Freunde gewesen wären. „Würdiger Sohn des weisen Ulysses," sagte Diomedes zu ihm, „du bist es! du hast seine sanfte Miene, seine liebliche Rede, seine hinreißende Beredtsamkeit, seine edeln Gesinnungen und seine tiefen Einsichten."

Auch Philoktet umarmte den großen Sohn des Tydeus. Sie erzählten einander die traurigen Begebenheiten ihres Lebens. Hierauf sagte Philoktet zu ihm: „Ich zweifle nicht, daß du dich freuen wirst, den weisen Nestor wieder zu sehen. Er hat vor kurzem Pisistratus, den letzten seiner Söhne, verloren. Das Leben hat keinen Reiz mehr für ihn; auf bethräntem Pfade wandelt er dem Grabe zu. Komm, und sei sein Tröster; wer könnte seinem bekümmerten Herzen so gut Erleichterung verschaffen, als ein unglücklicher Freund!" Sie gingen in Nestors Zelt. Kaum erkannte er Diomeden, so sehr hatte der Gram seinen Geist und seine Sinne geschwächt. Anfangs weinte Diomedes mit ihm, und sein Anblick vermehrte den Schmerz des Greises, aber

de douleur : mais peu à peu la présence de cet ami apaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étaient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avait souffert, et d'entendre à son tour ce qui était arrivé à Diomède.

Pendant qu'ils s'entretenaient, les rois assemblés avec Télémaque examinaient ce qu'ils devaient faire. Télémaque leur conseillait de donner à Diomède le pays d'Arpi, et de choisir pour roi des Dauniens Polydamas, qui était de leur nation. Ce Polydamas était un fameux capitaine qu'Adraste, par jalousie, n'avait jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile les succès dont il espérait d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avait souvent averti en particulier qu'il exposait trop sa vie et le salut de son état dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avait voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec ses voisins. Mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de le dire : ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissait le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils; en ne les suivant pas, il triomphait tous les jours de ses ennemis : la hauteur, la mauvaise foi, la violence, mettaient toujours la victoire dans son parti : tous les malheurs dont Polydamas l'avait si long-temps menacé, n'arrivaient point. Adraste se moquait d'une sagesse timide qui prévoit toujours des inconvéniens; Polydamas lui était insupportable; il l'éloigna de toutes les charges; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrâce; mais elle lui donna ce qui lui manquait, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes : il devint sage à ses dépens; il se réjouit d'avoir été malheureux; il apprit peu à peu à se taire, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cul-

allmählich erleichterte die Gegenwart dieses Freundes sein Herz. An dem Vergnügen, das er empfand, von seinem Unglück zu sprechen und Diomedens Begebenheiten anzuhören, konnte man sehen, daß sein Gram ein wenig nachgelassen hatte.

Während diese sich unterhielten, rathschlagten die versammelten Fürsten mit Telemach, was hier zu thun sei. Telemach rieth ihnen, dem Diomedes das Land der Arpiner zuzutheilen und zum König der Daunier den Polydamas zu ernennen, der von ihrem Volke war. Polydamas war ein berühmter Heerführer, dessen sich Adrast aus Eifersucht nie bedienen wollte, weil er besorgte, man möchte das Glück seiner Waffen diesem geschickten Manne zuschreiben, und er seinen Ruhm mit Niemand theilen wollte. Oft hatte ihn Polydamas insgeheim gewarnt, sein Leben und das Wohl seines Staats in einem Kriege gegen so viele gegen ihn verschworne Fürsten nicht zu sehr aufs Spiel zu setzen. Er hatte sich bemüht, ihn dahin zu bringen, gegen seine Nachbaren mit mehr Mäßigung zu verfahren; aber Menschen, die die Wahrheit hassen, hassen auch diejenigen, die den Muth haben, sie zu sagen; weder die Aufrichtigkeit, noch der Eifer, noch die Uneigennützigkeit derselben, macht einen Eindruck auf sie. Der Schimmer eines täuschenden Glücks hatte den heilsamsten Ermahnungen den Eingang in das Herz Adrasts verschlossen. Auch triumphirte er täglich über seine Feinde, indem er andern Grundsätzen folgte, und Stolz, Treulosigkeit und gewaltsame Thaten verschafften ihm stets den Sieg. Keine der Widerwärtigkeiten, womit ihn Polydamas so lange bedroht hatte, traf ihn. Adrast spottete einer furchtsamen Weisheit, die nichts als Unglück weissagen konnte. Polydamas war ihm unerträglich, er entfernte ihn von allen Ämtern und ließ ihn in Armuth und Einsamkeit schmachten.

Anfänglich erlag Polydamas dieser Verachtung und Zurücksetzung, aber die Ungnade seines Herrn öffnete ihm die Augen über die Nichtigkeit eines großen Glücks, und verschaffte ihm die Eigenschaften, die ihm noch fehlten. Seine Erfahrungen machten ihn weise. Er freute sich seines widrigen Geschicks. Er lernte allmählich seinen Kummer unterdrücken, sich mit Wenigem begnügen, in stiller Einsamkeit sich

tiver en lui les vertus secrètes qui sont encore plus estimables que les éclatantes, enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan, dans un désert, où un rocher en demi-voûte lui servait de toit. Un ruisseau, qui tombait de la montagne, apaisait sa soif; quelques arbres lui donnaient leurs fruits; il avait deux esclaves qui cultivaient un petit champ; il travaillait lui-même avec eux de ses propres mains; la terre le payait de ses peines avec usure, et ne le laissait manquer de rien. Il avait non-seulement des fruits et des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là, il déplorait le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte. Là, il attendait chaque jour que les dieux, justes quoique patiens, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissait, plus il croyait voir de près sa chute irrémédiable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, et la puissance montée jusqu'aux derniers excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois et des royaumes. Quand il apprit la défaite et la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avait déjà quelque temps qu'il connaissait son courage et sa vertu; car Télémaque, selon les conseils de Mentor, ne cessait de s'informer partout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étaient dans quelque emploi considérable, non-seulement dans les nations alliées qui servaient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin était de découvrir et d'examiner partout les hommes qui avaient quelque talent, ou une vertu particulière.

Les princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, disaient-ils,

mit Erforschung der Wahrheit beschäftigen, und die verborgenen Tugenden üben, die den glänzenden weit vorzuziehen sind. Mit einem Wort, er lernte die Menschen entbehren. Er lebte in einer Einöde am Fuße des Garganus; ein halb ausgehöhlter Felsen diente ihm zur Wohnung; ein Bach, der vom Felsen herabfiel, stillte seinen Durst; einige Bäume in seiner Nähe nährten ihn mit ihren Früchten. Zwei seiner Sclaven bauten ein kleines Feld, und er arbeitete mit ihnen. Die Erde lohnte seine Mühe reichlich, und ließ es ihm an nichts fehlen; sie gab ihm nicht allein Früchte und Gartengewächse in Überfluß, sondern auch wohlriechende Blumen jeder Art. In dieser Abgeschiedenheit beweinte er das Unglück der Völker, die der thörigte Ehrgeiz ihrer Fürsten zum Verderben hinreißt, und hier erwartete er mit jedem Tage, daß die langmüthigen, aber gerechten Götter Adrasten stürzen würden. Je höher das Glück dieses Fürsten stieg, desto näher und unvermeidlicher schien ihm sein Fall zu sein, denn eine Glückseligkeit, die sich auf Thorheit und Lasterhaftigkeit gründet, und eine Macht, die sich bis zur Höhe einer unumschränkten Herrschaft emporgeschwungen hat, sind die Vorboten des Untergangs der Reiche und ihrer Beherrscher. Er erfuhr die Niederlage und den Tod Adrasts; aber er freute sich weder, daß er sein Schicksal vorhergesehen, noch daß er von dem Tyrannen befreit sei; nur die Sorge bekümmerte sein Herz, daß die Daunier in die Knechtschaft gerathen möchten.

Dies war der Mann, den Telemach zum König vorschlug. Schon lange war ihm sein Muth und seine Rechtschaffenheit bekannt, denn er forschte, dem Rathe Mentors gemäß, überall, wo er auch sein mochte, sorgsam nach den guten und schlimmen Eigenschaften aller Personen, die höhere Ämter bekleideten, sowohl bei den verbündeten Völkern, denen er in diesem Kriege diente, als auch bei den Feinden. Seine vornehmste Sorge war, an allen Orten die Menschen aufzufinden und kennen zu lernen, die sich durch irgend ein Talent oder irgend eine hervorstechende Tugend auszeichneten.

Die verbündeten Fürsten zeigten Anfangs einige Abneigung, dem Polydamas die Königswürde zu ertheilen. „Wir haben die Erfahrung

combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre et qu'il la sait faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, il peut nous jeter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit : Polydamas, il est vrai, sait la guerre; mais il aime la paix : et voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connaît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille; il a condamné les entreprises d'Adraste; il en a prévu les suites funestes. Un prince faible, ignorant et sans expérience, est plus à craindre pour vous qu'un homme qui connaîtra et qui décidera de tout par lui-même. Le prince faible et ignorant ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un ministre flatteur, inquiet et ambitieux : ainsi ce prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire. Vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même; il vous manquera de parole; il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, et en même temps plus juste et plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un roi digne de commander?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendaient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous reconnaissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, et faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux, et si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé et mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchait qu'à nous abattre et qu'à corrompre la forme de notre gouvernement; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure et si artificieuse : mais le choix de Polydamas nous montre une véri-

gemacht," sagten sie, „wie furchtbar ein König der Daunier, der den Krieg liebt, und ihn zu führen versteht, seinen Nachbaren ist. Polydamas ist ein großer Feldherr; seine Erhebung kann uns großen Gefahren aussetzen." Telemach erwiederte: „Es ist wahr, Polydamas weiß den Krieg zu führen, aber er liebt den Frieden, und gerade diese zwei Eigenschaften müssen wir an ihm wünschen. Ein Mann, der die Leiden, die Gefahren und die Schwierigkeiten des Krieges kennt, ist weit mehr geeignet, ihn zu vermeiden, als ein anderer, der von all diesem keine Erfahrung hat. Polydamas hat die Annehmlichkeiten eines stillen Lebens geschmeckt, er hat die Entwürfe Adrasts gemißbilligt, er sah ihre verderblichen Folgen vorher. Ein schwacher, unwissender und unerfahrener Fürst ist mehr für euch zu fürchten, als ein Mann, der alles selbst untersucht, und seinen eigenen Einsichten folgt. Jener sieht nur durch die Augen eines partheiischen Günstlings oder eines einschmeichelnden, unruhigen, ehrsüchtigen Dieners. Ein solcher verblendeter Fürst läßt sich wider seinen Willen zum Krieg hinreißen. Ihr könnet euch nie auf ihn verlassen, da er seiner selbst nicht gewiß ist. Er wird sein gegebenes Wort brechen, und bald werdet ihr in die Nothwendigkeit gesetzt sein, entweder selbst unterdrückt zu werden, oder ihn zu Grunde zu richten. Sollte es nicht nützlicher, sicherer und zu gleicher Zeit gerechter und edler sein, das Zutrauen der Daunier redlich zu erfüllen, und ihnen einen König zu geben, der würdig ist, Herrscher zu sein."

Diese Worte wirkten bei der ganzen Versammlung Überzeugung, und man schlug den Dauniern, die einer entscheidenden Antwort mit Ungeduld harrten, den Polydamas zum König vor. Als sie den Namen Polydamas hörten, sagten sie: „Jetzt erkennen wir, daß die verbündeten Fürsten aufrichtig mit uns zu Werke gehen, und ewigen Frieden mit uns zu halten gedenken, denn sie geben uns einen tugendhaften Mann zum König, der die Fähigkeit hat, uns zu beherrschen. Hätten sie uns einen verzagten Weichling, einen Unwissenden vorgeschlagen, so würden wir geglaubt haben, daß sie keine andere Absicht hätten, als uns zu unterdrücken, und unsere Verfassung umzuwerfen. Ein so hartes, so hinterlistiges Verfahren würde in unsern Herzen stets einen geheimen Groll genährt haben; aber die Wahl des Poly-

table candeur. Les alliés sans doute n'attendent de nous rien que de juste et de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est incapable de faire rien contre la liberté et contre la gloire de notre nation : aussi pouvons-nous protester, à la face des justes dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisans. Puissent nos derniers neveux se ressouvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, et renouveler de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie!

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disait-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, et qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas et Diomède, étant unis par les liens de la justice et de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, et vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseraient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre et à votre nation un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel : donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvaient rien refuser à Télémaque, puisque c'était lui qui leur avait procuré Polydamas pour roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, et pour le faire régner sur eux. Avant que de partir ils donnèrent les fertiles plaines d'Arpi à Diomède pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette

damas zeugt von ungeheuchelter Aufrichtigkeit. Ohne Zweifel erwarten die Verbündeten nichts von uns, als was gerecht und billig ist, weil sie uns einen König geben, der unfähig ist, etwas zu thun, das der Freiheit und Ehre unsers Volkes nachtheilig wäre. Auch werden die Flüsse eher zu ihren Quellen zurückkehren (wir bezeugen es vor den gerechten Göttern!), als daß wir je aufhören sollten, unsere Wohlthäter zu lieben. Möchten unsere entferntesten Enkel sich noch des Geschenkes erinnern, das wir heute aus ihrer Hand empfangen, und möchte von Geschlecht zu Geschlecht sich der Friede des goldenen Zeitalters an Hesperiens Küsten erneuern."

Telemach schlug hierauf den Dauniern vor, Diomeden die arpinischen Felder einzugeben, um eine Pflanzstadt daselbst zu errichten. „Dieses neue Volk," sagte er zu ihnen, „wird euch auf immer für die Wohnplätze dankbar sein, die ihr ihm in einem Lande einräumet, das ihr nicht bewohnet. Bedenket, daß die Menschen verbunden sind, sich gegenseitig zu lieben, daß die Erde noch immer zu viel Raum für sie hat, daß wir nicht ohne Nachbaren sein können, und daß es besser für uns ist, solche Menschen um uns her zu haben, die uns für ihre Niederlassung verpflichtet sind. Lasset euch die Leiden eines Königs rühren, der nicht mehr in sein Reich zurückkehren kann. Polydamas und er, durch die Bande der Gerechtigkeit und Tugend vereinigt, die einzigen, welche die Zeit nicht zerstört, werden euch einen dauerhaften Frieden verschaffen, und euch allen benachbarten Völkern furchtbar machen, die sich zu vergrößern Lust bezeigen sollten. Ihr sehet, Daunier, daß wir eurem Lande und eurem Volke einen Fürsten gegeben haben, der fähig ist, den Ruhm desselben bis an den Himmel zu erheben; so räumet also auch, da wir euch darum bitten, einem Könige ein Stück Landes ein, das euch unnütz ist, einem Manne, der es werth ist, daß man ihm beistehe."

Die Daunier antworteten, daß sie dem Telemach, durch dessen Vermittlung sie den Polydamas zum König bekommen, nichts verweigern könnten. Sogleich machten sie sich auf, denselben in seiner Einsamkeit aufzusuchen, um ihn auf den Thron zu setzen. Ehe sie abreisten übergaben sie Diomeden die fruchtbaren arpinischen Ebenen, daselbst ein neues Reich zu gründen. Die Genossen des Bundes freuten sich dessen,

colonie des Grecs pourrait secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens voulaient renouveler les usurpations dont Adraste avait donné le mauvais exemple.

Tous les princes ne songèrent plus qu'à se séparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage et inconsolable Nestor, et le fameux Philoctète, digne héritier des flèches d'Hercule.

LIVRE XXII.

Télémaque, arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, et de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un état de fleurir, et lui propose pour modèle la conduite et le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination pour Antiope, fille de ce roi, et sur son dessein de l'épouser. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités; l'assure que les dieux la lui destinent; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, et qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendans.

Le jeune fils d'Ulysse brûlait d'impatience de retrouver Mentor à Salente, et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espérait que son père serait arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avait laissée presque inculte et déserte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligens : il reconnut l'ouvrage de la sagesse de Mentor. Ensuite, entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avait beaucoup moins d'artisans pour les délices de la vie, et beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué; car il aimait naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat et de la politesse. Mais d'autres pensées occupèrent aussitôt son esprit : il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Alors son cœur fut ému de joie et

denn diese griechische Pflanzstadt gab ihrer Macht einen neuen Zuwachs, wenn es die Daunier je wieder versuchen sollten, Eingriffe in ihre Rechte zu thun, wovon Adrast das böse Beispiel gegeben hatte. Die Fürsten dachten nun an ihre Trennung. Telemach umarmte mit inniger Zärtlichkeit den tapfern Diomed, den weisen, tief bekümmerten Nestor und den berühmten Philoktet, den würdigen Erben der Pfeile des Herkules. Alsdann reiste er mit seinen Kretern von dannen, und Thränen entfielen seinen Augen.

Zwei und zwanzigstes Buch.

Telemach kommt nach Salent zurück, und ist voll Verwunderung, die Felder so wohl bestellt, und in der Stadt so wenig Pracht zu sehen. Mentor sagt ihm die Gründe dieser Verwandlung, macht ihn auf die Fehler aufmerksam, durch die das Aufblühen eines Staates gehindert wird, und stellt ihm das Verhalten und die Regierung des Idomeneus zum Muster vor. Telemach öffnet hierauf Mentorn sein Herz über sein Verlangen, sich mit Antiope, der Tochter dieses Königs, zu vermählen. Mentor lobt mit ihm ihre Vorzüge, und versichert ihn, daß die Götter sie für ihn bestimmt haben, daß er aber jetzt nur denken müsse, nach Ithaka abzureisen, und Penelopen aus den Händen ihrer zudringlichen Freier zu retten.

Heißes Verlangen füllte Telemachs Brust, seinen Freund Mentor zu Salent wieder zu finden, und sich mit ihm gen Ithaka einzuschiffen, denn er hoffte, daß nun sein Vater dort angelangt sein würde. Er erstaunte, als er sich der Stadt näherte, das ganze Land umher, das er beinahe unangebaut und einer Wildniß ähnlich verlassen hatte, gleich einem Garten angebaut und mit fleißigen Arbeitern bedeckt zu sehen. Er erkannte in allem diesem die Hand des weisen Mentor. Als er in die Stadt trat, bemerkte er, daß die Zahl derer, die für die Annehmlichkeiten des Lebens arbeiteten und mit ihnen Aufwand und Pracht merklich abgenommen hatten. Dies mißfiel ihm, denn er war von Natur für Alles, was glänzend war, und einen feinen Geschmack ankündigte. Aber bald machten diese Gedanken andern Empfindungen Platz. Er sah von fern Idomeneus und Mentorn auf sich zukommen, und

de tendresse : malgré tous les succès qu'il avait eus dans la guerre contre Adraste, il craignait que Mentor ne fût pas content de lui; et à mesure qu'il s'avançait, il cherchait dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avait rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils; ensuite Télémaque se jeta au cou de Mentor, et l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous; vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connaître et à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, et inspirent une présomption dangereuse; les fautes font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la sagesse qu'il avait perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les dieux, et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses; mais avouez la vérité, ce n'est guère vous par qui elles ont été faites : n'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui était mis en vous? n'étiez-vous pas capable de les gâter, et par votre promptitude, et par votre imprudence? Ne sentiez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune, quand il apaise les tempêtes, suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeait avec curiosité les Crétois qui étaient revenus de la guerre, Télémaque écoutait les sages conseils de Mentor; ensuite il regardait de tous côtés avec étonnement, et lui disait : Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison; est-il arrivé quelque calamité a Salente pendant mon absence? d'où vient qu'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatait partout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses;

sein Herz schwoll von Freude und Zärtlichkeit. Aber so glücklich er auch in dem Kriege gegen Adrasten gewesen war, fürchtete er doch, daß Mentor nicht mit ihm zufrieden sein möchte, und je näher er ihm kam, desto mehr bemühte er sich, in den Augen seines Freundes zu lesen, ob sie ihm keine Vorwürfe machten.

Idomeneus umarmte zuerst den Telemach mit Vaterzärtlichkeit, dann flog dieser an Mentors Brust und benetzte ihn mit seinen Thränen. „Ich bin mit dir zufrieden," sprach Mentor zu ihm, „zwar hast du große Fehler begangen, aber sie lehrten dich Selbstkenntniß und Mißtrauen gegen dich selbst. Nicht selten sind uns unsere Fehltritte nützlicher, als selbst unsere schönsten Handlungen. Großthaten erzeugen Übermuth und einen verderblichen Dünkel; unsere Fehltritte hingegen machen, daß wir in uns gehen, und führen uns wieder zur Weisheit zurück, von der das Glück uns entfernt hatte. Jetzt bleibt dir nichts übrig, als die Götter zu preisen, und nicht nach dem Beifall der Menschen zu geizen. Zwar hast du rühmliche Thaten gethan, aber sei wahr und gestehe, daß du nicht der eigentliche Urheber derselben warst, daß sie die Wirkung einer fremden Kraft waren, die in dich gelegt wurde. Hätte deine Übereilung und deine Unbesonnenheit sie nicht leicht vereiteln können? Fühltest du nicht, daß Minerva dich gleichsam in ein anderes Wesen verwandelt, und über dich selbst erhoben hatte, um dich zu ihrem Werkzeuge zu machen? Sie hielt alle deine Unvollkommenheiten zurück, wie Neptun die zürnenden Wogen bezähmt, wenn er den Stürmen zu schweigen gebietet."

Indeß Telemach Mentors weisen Lehren horchte, that Idomeneus neugierige Fragen an die Kreter, welche aus dem Kriege zurückgekommen waren. Telemach blickte mit Verwunderung um sich her, und sagte zu Mentorn: „Ich sehe hier eine Veränderung, deren Grund ich nicht begreife. Hat Salent in meiner Abwesenheit irgend ein Unglück betroffen? Was ist aus jener Pracht geworden, die sich vor meiner Abreise von allen Seiten zeigte? Ich sehe nirgends mehr weder Gold noch Silber, noch kostbare Steine. Die Kleidung ist einfach; die Ge-

les habits sont simples; les bâtimens qu'on y fait sont moins ornés; les arts languissent; la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant. Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville? Oui, reprit Télémaque; j'ai vu partout le labourage en honneur, et les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or et en argent, avec une campagne négligée et stérile; ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeste dans ses mœurs? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre et mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, et dont tout le corps exténué et privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête. C'est le nombre du peuple, et l'abondance des alimens, qui font la vraie force et la vraie richesse d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable et infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays: tout son pays n'est plus qu'une seule ville, Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquaient à la campagne et qui étaient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication si douce et si paisible augmente plus son royaume qu'une conquête. On n'a rejeté de cette ville que les arts superflus qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, et qui corrompent les riches en les jetant dans le faste et dans la mollesse: mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux-arts ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'était quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachait une faiblesse et une misère qui eussent bientôt renversé son empire: maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, et il les nourrit

bäude, die man errichtet, sind minder geräumig und schmuckloser; die Künste sind in Verfall gerathen; die Stadt ist eine Einöde geworden."

Lächelnd gab ihm Mentor zur Antwort: „Hast du den Zustand der Felder rings um die Stadt bemerkt?" „Ja," antwortete Telemach, „ich sah das öde Land aller Orten angebaut, und den Ackerbau geehrt." „Was ist wohl besser," fuhr Mentor fort, „eine Stadt, glänzend von Marmor, Gold und Silber, mit vernachlässigten und unfruchtbaren Feldern, oder wohlbestellte, fruchtbare Felder und eine minder glänzende und mäßig große Stadt mit Bewohnern, die einfach in ihren Sitten sind? Eine große Stadt, voll von Einwohnern, die für die Vergnügungen des Lebens arbeiten und die Sitten verderben, umgeben von armen und schlecht angebauten Provinzen, gleicht einem Ungeheuer, dessen Kopf von übermäßiger Größe ist, und dessen ausgemergelter, der Nahrung beraubter Körper in keinem Verhältniß mit diesem Kopfe steht. Die Zahl der Einwohner und der Überfluß an Nahrungsmitteln macht die wahre Stärke und den wahren Reichthum eines Landes aus. Das ganze Reich des Idomeneus ist jetzt mit einem zahllosen, der Arbeit gewohnten Volke angefüllt. Sein ganzes Land gleicht nur einer einzigen Stadt, wovon Salent der Mittelpunkt ist. Wir haben alle Menschen, die in der Stadt überflüssig waren und dem Lande abgingen, auf dasselbe verpflanzt. Außerdem haben wir viele Fremde in das Land gezogen. Je mehr die Zahl der Bewohner eines Landes steigt, desto mehr vervielfältigen sich die Früchte der Erde, die sie anbauen. Eine solche unmerkliche und ruhige Vergrößerung trägt mehr zur Erweiterung eines Reiches bei, als eine Eroberung. Man hat nur diejenigen Künste aus der Stadt verbannt, welche die Armen von dem Ackerbau abzogen, der uns die Nothwendigkeiten des Lebens verschafft, nur die Künste, welche die Sitten der Reichen verdarben, indem sie sie zur Pracht und Wollust verleiteten. Dadurch sind aber weder die schönen Künste selbst, noch die Menschen, die das Geschick haben, sie zu bearbeiten, beeinträchtigt worden. So ist also Idomeneus jetzt weit mächtiger, als er war, da du seine Herrlichkeit bewundertest. Dieser blendende Schimmer verbarg eine Schwäche und ein Elend, welche seinem Reiche bald den Untergang gebracht haben würden. Jetzt hat er mehr Unterthanen, und es wird ihm leichter, sie zu nähren. Alle diese

plus facilement. Ces hommes, accoutumés au travail, à la peine et au mépris de la vie par l'amour des bonnes lois, sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet état, que vous croyez déchu, sera la merveille de l'Hespérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a dans le gouvernement des peuples deux choses pernicieuses auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède : la première est une autorité injuste et trop violente dans les rois; la seconde est le luxe qui corrompt les mœurs.

Quand les rois s'accoutument à ne connaître plus d'autre lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout; mais, à force de tout pouvoir, ils sapent les fondemens de leur puissance; ils n'ont plus de règle certaine ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flatte : ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? qui donnera des bornes à ce torrent? Tout cède; les sages s'enfuient, se cachent et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener dans son cours naturel cette puissance débordée : souvent même le coup qui pourrait la modérer, l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chute funeste qu'une autorité qu'on pousse trop loin. Elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher? Idoménée était gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse : il avait été renversé de son trône; mais il n'avait pas été détrompé. Il a fallu que les dieux nous aient envoyés ici pour le désabuser de cette puissance aveugle et outrée qui ne convient point à des hommes; encore a-t-il fallu des espèces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal, presque incurable, est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute

Menschen, welche an Arbeit, Mühseligkeit und Verachtung des Lebens gewöhnt sind (die Wirkung ihrer guten Gesetze), sind stets bereit, zur Vertheidigung des Landes, das sie mit eigenen Händen gebaut haben, die Waffen zu ergreifen, und bald wird dieser Staat, den du in Verfall glaubtest, die Bewunderung Hesperiens werden.

Vergiß es nie, o Telemach, daß es zwei Übel giebt, welche die Staaten drücken, und denen fast niemals abgeholfen wird: Die Ungerechtigkeit und Gewaltthätigkeit, mit der die Fürsten herrschen, und die Üppigkeit, die die Sitten zerstört. Wenn die Fürsten sich einmal gewöhnt haben, kein anderes Gesetz mehr über sich zu erkennen, als ihren ungebundenen Willen, wenn sie ihren Leidenschaften keinen Zügel mehr anlegen, so steht ihrer Gewalt nichts mehr im Wege; aber eben dieses Vermögen alles zu thun, was sie wollen, untergräbt die Grundpfeiler ihrer Macht. Sie werden bei ihrem Regieren von keinen sichern Regeln, von keinen Grundsätzen mehr geleitet. Ihre Handlungen werden von allen wetteifernd erhoben; sie haben kein Volk mehr, sie haben nur Sklaven, und auch die Zahl dieser nimmt mit jedem Tage ab. Wer sollte ihnen die Wahrheit sagen? Wer diesen Strom in seinem Lauf aufhalten? Jedermann weicht vor ihm zurück. Die Weisen fliehen, verbergen sich und seufzen. Nur eine plötzliche und gewaltsame Umwälzung des Staats kann diesen Strom von Ungebundenheit wieder in sein natürliches Bett zurückführen. Nicht selten zertrümmert der Schlag, der dieser Gewalt Einhalt thun sollte, den Staat ohne Rettung. Nichts ist einem traurigen Umsturz so sehr unterworfen, als eine zu weit getriebene Gewalt; es ist damit, wie mit einem zu sehr gespannten Bogen, der auf einmal bricht, wenn man ihn nicht nachläßt; aber wer sollte ihn nachlassen? Dieses bethörende Allvermögen hatte das Herz des Idomeneus bis auf den Grund verdorben. Er stürzte von seinem Thron, aber noch zerrann die Täuschung nicht. Die Götter mußten uns hierher führen, um ihm die Augen über eine blinde und zu weit getriebene Gewalt zu öffnen, die keinem Menschen zukommt. Ja, es mußten sogar beinahe Wunder vor seinen Augen geschehen, um ihn aus seinem Irrthum zu reißen.

Das andere fast unheilbare Übel ist die Üppigkeit. Wie der Mißbrauch der Gewalt den Fürsten tödtlich ist, so vergiftet die Üppigkeit

une nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme si les pauvres ne pouvaient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme des nécessités de la vie les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connaissait point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence; les grands, celle des parens du roi; les gens médiocres veulent égaler les grands, car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts; vous êtes méprisé si vos talens ne sont pas relevés par le faste. Ceux même qui n'ont pas du bien veulent paraître en avoir; ils en dépensent comme s'ils en avaient; on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte

ein ganzes Volk. Man sagt, daß sie die Armen auf Kosten der Reichen nähre: als wenn die Armen ihren Unterhalt nicht auf eine weit nützlichere Art durch Vervielfältigung der Früchte der Erde finden könnten, ohne daß sie nöthig hätten, die Reichen durch Verfeinerung der sinnlichen Genüsse zu verzärteln. Die ganze Nation gewöhnt sich, die entbehrlichsten Dinge als Nothwendigkeiten des Lebens anzusehen. Die Erfindung dieser Nothwendigkeiten vermehrt sich mit jedem Tage, und was man vor dreißig Jahren noch nicht einmal kannte, ist jetzt unentbehrliches Bedürfniß geworden. Man nennt diese Verderbniß guten Geschmack, Vervollkommnung der Künste, Verfeinerung der Nation, und erhebt dieses Laster, welches tausend andere nach sich zieht, zum Range einer Tugend. Das ansteckende Gift verbreitet sich von dem Fürsten bis zu dem Niedrigsten des Volks. Die nächsten Verwandten des Königs wollen seine Pracht nachahmen; die Großen wetteifern mit seinen Verwandten; Leute vom Mittelstande wollen es den Großen gleich thun; — denn wo ist der Mensch, der sich zu bescheiden wüßte? — die Geringen wollen für Leute vom Mittelstande gelten, und Jeder strengt sich über seine Kräfte an, der eine um groß zu thun und sich mit seinem Reichthum zu brüsten, der andere aus falscher Scham, und um seine Armuth zu verbergen. Diejenigen selbst, die weise genug sind, eine solche Unordnung zu mißbilligen, sind es doch nicht in dem Grade, um sich zuerst gegen diese Mißbräuche zu erheben, und ein besseres Beispiel zu geben. Die ganze Nation stürzt sich ins Verderben; die Stände kommen in Verwirrung; die Sucht, Reichthümer zu erwerben, um einen glänzenden Aufwand machen zu können, verdirbt die edelsten Gemüther, der Reichthum wird das einzige Bestreben der Menschen; die Armuth eine Schande. Sei einer noch so gelehrt, geschickt, tugendhaft, unterrichte er die Menschen, gewinne er Schlachten, rette er das Vaterland, opfere er dem gemeinen Besten alles: er wird verachtet sein, wenn er seinen Vorzügen durch eine prunkvolle Lebensart keinen Glanz zu geben weiß. Selbst diejenigen, welche keine Reichthümer besitzen, wollen den Schein derselben haben, und ahmen die Reichen in ihrem Aufwande nach; sie borgen, sie betrügen und bedienen sich tausend niedriger Mittel, um empor zu kommen. Wer soll diesen Übeln abhelfen? Der Geschmack und die Gewohnheiten des ganzen Volks müssen geändert werden; man muß ihm neue Gesetze geben, und wer kann dieses thun? Wer anders, als ein Fürst, der zugleich ein Weiser ist, und der allein durch das Beispiel seiner eigenen Mäßigung diejenigen, die einem üppigen Aufwand ergeben sind,

à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité?

Télémaque, écoutant ce discours, était comme un homme qui revient d'un profond sommeil : il sentait la vérité de ces paroles, et elles se gravaient dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie et du mouvement. Télémaque ne répondait rien : mais repassant tout ce qu'il venait d'entendre, il parcourait des yeux les choses qu'on avait changées dans la ville. Ensuite il disait à Mentor :

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois; je ne le connais plus, ni lui ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hasard et la force ont beaucoup de part aux succès de la guerre; il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête; il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi et contre tout son peuple, pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes et odieux : ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste; tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien! Oh! qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide en ravageant la terre et en répandant le sang humain!

Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires et des conquêtes, dans un âge où il était si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avait acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon et louable; mais sachez qu'on pourrait faire des choses encore meilleures. Idoménée modère ses passions, et s'applique à gouverner son peuple avec justice; mais il ne

beschämen, und die bessern aufmuntern kann, die sehr erfreut sein werden, ihn in Befolgung einer einfachen Lebensweise zu ihrem Vorbild zu haben."

Telemach hörte diese Worte, und ihm war, als ob er aus einem tiefen Schlaf erwachte. Er fühlte ihre Wahrheit, sie drückten sich seinem Herzen ein, wie die Züge sich dem Marmor eindrücken, durch die ein weiser Künstler ihm Sanftheit, Leben und Bewegung mittheilen will. Er schwieg still, aber er erwog das Gehörte in seiner Seele, und seine Augen durchliefen alle Veränderungen, welche in der Stadt vorgegangen waren. Endlich sagte er zu Mentorn:

„Durch dich ist Idomeneus der Weiseste aller Fürsten geworden. Ich kenne weder ihn, noch sein Volk mehr, und ich muß gestehen, daß das, was du hier gethan hast, die Siege bei weitem übertrifft, die wir erfochten haben. Zufall und Übermacht tragen sehr viel zum glücklichen Erfolg im Kriege bei. Der Ruhm, den man sich in Schlachten erwirbt, gebührt zum Theil dem gemeinen Krieger; aber was du gethan hast, ist das Werk eines einzigen Kopfs. Du allein mußtest den Widerstand besiegen, den dir ein Fürst und sein ganzes Volk entgegensetzte, um sie zu bessern Menschen zu machen. Das Kriegsglück ist immer mit traurigen und widrigen Zufällen begleitet. Hier hat eine himmlische Weisheit Alles gethan. Alles zeigt, daß eine überirdische Macht im Spiele war, so sehr athmet Alles sanfte ungekünstelte Anmuth und eine Würde, die keinem Menschen gegeben ist. Wenn die Menschen nach Ruhm streben, warum suchen sie ihn nicht in der Anstrengung, Gutes zu thun? O wie wenig verstehen sie sich auf denselben, wenn sie durch Verheerung der Erde, durch Vergießung des Menschenbluts, einen dauerhaften zu erlangen hoffen!"

Lebhafte Freude erheiterte Mentors Antlitz, als er sah, daß Telemach von seinem Wahn über Siege und Eroberungen zurückgekommen war, und dies in einem Alter, wo es so natürlich war, von dem Ruhm, den er erlangt hatte, berauscht zu werden.

Mentor fuhr fort: „Wohl ist Alles, was du hier siehst, gut und lebenswerth, aber wisse, daß man in der Verbesserung noch viel weiter gehen könnte. Idomeneus mäßigt seine Leidenschaften, und läßt es sich angelegen sein, sein Volk mit Gerechtigkeit zu beherrschen; aber

laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-temps; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affaibli, des erreurs invétérées et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuait Mentor, est sage et éclairé; mais il s'applique trop au détail, et ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un roi qui est au-dessus des hommes ne consiste pas à faire tout par lui-même; c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui : il ne faut pas qu'il fasse le détail, car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui; il doit seulement s'en faire rendre compte, et en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir et d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême et le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de place, et les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse; c'est se livrer à une jalousie pour les détails qui consume le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre et reposé; il faut penser à

bei alledem begeht er noch viele Fehler, die unglücklichen Folgen seiner vorigen Irrthümer. Wenn die Menschen sich entschließen, ihren Lastern zu entsagen, so scheint es, als ob diese nicht von ihnen weichen wollten. Noch lange kleben ihnen ihre bösen Gewohnheiten, ihre Schwachheiten, ihre eingewurzelten Irrthümer und ihre fast unheilbaren Vorurtheile an. Glücklich ist, wer sich nie von dem rechten Weg verirrte. Er ist einer weit vollkommnern Tugendübung fähig. Die Götter, o Telemach, werden mehr von dir fordern, als von Idomeneus, denn du kanntest die Wahrheit von früher Jugend an, und warst nie den verführerischen Lockungen eines allzu großen Glückes ausgesetzt."

„Idomeneus," sagte Mentor weiter, „ist weise und aufgeklärt, aber er beschäftigt sich zu sehr mit dem Einzelnen; es fehlt ihm an einem überschauenden Blick in seinen Geschäften, der erforderlich ist, Entwürfe zu machen. Der Vorzug dessen, der die höchste Gewalt hat, besteht nicht darin, daß er Alles selbst verrichte. Es ist eine große Eitelkeit, zu hoffen, daß man damit zu Stande kommen werde, oder die Welt überreden zu wollen, daß man der Sache gewachsen sei. Das Amt eines Königs besteht darin, seine Diener zu wählen, und die Aufsicht über sie zu führen. Er braucht nicht jede Kleinigkeit selbst zu thun; dies ist das Geschäft derer, die unter ihm arbeiten. Er muß sich von ihren Verrichtungen Rechenschaft geben lassen, und Einsicht genug besitzen, dieselben beurtheilen zu können. Der ist ein trefflicher Regent, der diejenigen gehörig auszuwählen, und nach ihren Fähigkeiten zu gebrauchen weiß, denen er seine Geschäfte anvertrauen will. Die beste Art zu regieren besteht darin, das Regiment über die Staatsdiener zu führen, sie zu beobachten, zu prüfen, zurück zu halten, zurecht zu weisen, aufzumuntern, auf höhere oder niedrigere Stufen zu stellen, ihnen andere Ämter zu geben, und immer ein wachsames Auge auf sie zu haben. Der Fürst, der alles selbst untersuchen will, zeigt einen kleinen, mißtrauischen Geist. Die Sorge für das Einzelne raubt ihm die Zeit und die Freiheit des Geistes, welche zu großen und wichtigen Angelegenheiten erforderlich sind. Nur bei völliger Freiheit und Ruhe des Geistes ist es möglich, große Entwürfe zu machen;

son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin, qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné : ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont : et cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit; car on ne juge sainement des affaires que quand on les compare toutes ensemble, et qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite et de la proportion. Manquer à suivre cette règle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien qui se contenterait de trouver des sons harmonieux, et qui ne se mettrait point en peine de les unir et de les accorder pour en composer une musique douce et touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes et beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre et à la proportion des ornemens de son édifice; dans le temps qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable : quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour ni au portail. Son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques qui ne sont point faites les unes pour les autres : cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue, pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage : c'est un caractère d'esprit court et subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque : le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, et de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre combien les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui, dans un con

und nie wird ein Fürst die zum Denken erforderliche behagliche Muße finden, wenn er sich nicht von der Besorgung beschwerlicher und verworrener Geschäfte los macht. Der Geist des Menschen, der sich mit dem Einzelnen befaßt, wird erschöpft, und gleicht den Hefen des Weins, die weder Stärke noch Annehmlichkeiten mehr haben. Regenten, die sich um alle einzelne Theile der Staatsverwaltung bekümmern, werden nur von dem Gegenwärtigen bestimmt, die entfernte Zukunft ist ihren Blicken verborgen. Das Geschäft des Tages verschlingt die ganze Wirksamkeit ihres Geistes; und da es das Einzige ist, mit dem sie sich befassen, so macht es einen zu starken Eindruck auf sie; es macht sie einseitig, denn man kann nur dann ein richtiges Urtheil von den Dingen fällen, wenn man sie alle mit einander vergleicht, und gehörig ordnet, um ihre Verbindung und ihren Zusammenhang einzusehen. Ein Regent, der es daran fehlen läßt, gleicht einem Tonkünstler der sich damit begnügte, wohlklingende Akkorde gefunden zu haben, ohne sich darum zu bekümmern, sie zu einem lieblichen und reizenden Ganzen zu verbinden, oder einem Baumeister, der genug gethan zu haben glaubte, wenn er große Säulen und eine Menge wohl behauener Steine zusammen brächte, ohne darauf zu denken, sie zu einem regelmäßigen und geschmackvollen Gebäude zusammenzufügen. Über die Erbauung eines Saals vergißt er die Treppen, die zu demselben führen sollten; wenn er an dem Hauptgebäude arbeitet, denkt er nicht an den Hof, noch an den Eingang des Gebäudes. Sein ganzes Werk besteht in einer unordentlichen Anhäufung schöner Theile, die aber nicht für einander gemacht sind. Eine solche Arbeit, statt ihrem Urheber zur Ehre zu gereichen, ist nur ein Denkmal seiner Schande, denn man ersieht daraus, daß der Verstand des Künstlers zu beschränkt war, das Ganze eines Kunstwerks zu umfassen; er zeigt einen kleinen und untergeordneten Geist. Wem die Natur die Fähigkeit verweigert hat, sich über das Einzelne zu erheben, der taugt nur, die Befehle eines andern zu vollziehen. Glaube mir, Telemach, in der Regierung eines Staats muß alles zusammen stimmen, eben so wie in der Tonkunst und in der Baukunst alle Theile in einem richtigen Verhältniß stehen müssen.

Solltest du Geschmack daran finden, daß ich die Vergleichung mit diesen Künsten noch weiter fortsetzte, so würdest du sehen, wie gering die Fähigkeiten derer sind, die bei ihrer Regierung nur die einzelnen Theile zum Augenmerk haben. Wer in einem Concert singt, so

cert, ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur : celui qui conduit tout le concert, et qui en règle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui élève un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon : mais celui qui a pensé tout l'édifice, et qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, et qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'état est celui qui, ne faisant rien, fait tout faire; qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se raidit sans cesse pour lutter contre la fortune comme un nageur contre le torrent de l'eau, qui est attentif nuit et jour pour ne laisser rien au hasard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille assidument depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages? non : cette gêne et ce travail servile éteindraient tout le feu de son imagination; il ne travaillerait plus de génie, il faut que tout se fasse irrégulièrement et par saillies, suivant que son goût le mène et que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs et à préparer des pinceaux? non : c'est l'occupation de ses élèves. Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis qui donnent de la noblesse, de la vie et de la passion à ses figures. Il a dans sa tête les pensées et les sentimens des héros qu'il veut représenter; il se transporte dans les siècles et dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espèce d'enthousiasme, il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, et proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie et d'efforts de pensées pour faire un grand roi, que pour faire un grand peintre? Concluez donc que l'occupation d'un roi

vollkommen auch sein Vortrag sein mag, ist weiter nichts als ein Sänger; den Namen des Musikmeisters verdient nur der, der die ganze Musik leitet, und jedem Theile derselben seine gehörige Stelle anweist. Ebenso ist der, welcher die Säulen formt, und eine Seite des Gebäudes errichtet, nur ein Maurer; nur derjenige ist der Baumeister, der das ganze Gebäude überdacht, und alle seine Verhältnisse angeordnet hat. Auf gleiche Weise haben diejenigen den kleinsten Antheil an der Regierung, welche sich am meisten abarbeiten, die meisten Ausfertigungen machen, am thätigsten sind; sie sind nur untergeordnete Arbeiter. Nur von demjenigen Geiste kann man sagen, daß er den Staat regiere, der ohne selbst die Hand anzulegen, die ganze Maschine in Gang setzt, welcher denkt, erfindet, die Zukunft voraussieht, in die Vergangenheit blickt, anordnet, jedem Dinge seine Stelle anweist, für künftige Bedürfnisse sorgt, der, gleich dem Schwimmer, der gegen den Strom ankämpft, dem widrigen Geschick stets eine muthige Brust entgegensetzt, und Tag und Nacht darauf sinnt, dem Zufall nichts zu überlassen.

Glaubst du wohl, Telemach, daß ein großer Maler, der ein Gemälde zu verfertigen hat, vom Morgen bis zum Abend dasitzen und ohne Unterlaß arbeiten werde? Gewiß nicht; eine solche Anstrengung, ein solcher knechtischer Fleiß würde alles Feuer seiner Einbildungskraft auslöschen; er würde nicht aus innerem Antrieb seines Geistes arbeiten. Er arbeitet nicht mit sclavischer Regelmäßigkeit, er arbeitet nur dann, wenn er sich aufgelegt fühlt, ihn die Liebe zu seinem Werke treibt, oder seine Seele in Begeisterung gesetzt ist. Er bringt seine Zeit nicht damit hin, Farben zu reiben oder den Pinsel zurecht zu legen; dieses Geschäft überläßt er seinen Lehrlingen. Sein ist die Sorge des Denkens und der Erfindung der kühnen Züge, die seinen Bildungen Größe, Leben und Bewegung geben. Seine Seele ist von der Vorstellung des Helden, den er abbilden will, von den Gedanken und Gesinnungen desselben, durchdrungen. Er versetzt sich in die Zeiten, in denen er gelebt, alle Umstände sind ihm gegenwärtig, unter denen er gehandelt hat. Mit dieser Begeisterung muß sich eine Besonnenheit verbinden, die seine Lebhaftigkeit zügle, damit in seiner Darstellung alles wahr und richtig sei, und alles mit einander übereinstimme. Kannst du glauben, Telemach, daß weniger Seelengröße und Seelenstärke erfordert werde, einen großen König hervorzubringen, als einen vorzüglichen Maler? Mache also den Schluß, daß es das eigentliche Geschäft eines Königs

doit être de penser, de former de grands projets, et de choisir les hommes propres à les exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit : Il me semble que je comprends tout ce que vous dites; mais, si les choses allaient ainsi, un roi serait souvent trompé n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor : ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connaissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, et qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas : ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre; ils ne savent que se défier, et se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, et qui se connaissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, et les moyens d'y parvenir : ils reconnaissent assez, du moins en gros, si les gens dont ils se servent sont des instrumens propres à leurs desseins, et s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans des détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, et pour observer s'il s'avance vers la fin principale. S'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. Ils sont outre cela au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une âme basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie quand on la découvre; mais il faut compter sur quelque trom-

sei, zu denken, große Entwürfe zu machen, und diejenigen auszuwählen, die geschickt sind, diese Entwürfe unter seiner Aufsicht auszuführen."

Telemach antwortete: „Ich glaube alles zu begreifen, was du mir gesagt hast. Aber sollte ein Fürst, dessen Sorge sich nicht auf das Einzelne erstreckt, nicht sehr oft hintergangen werden?" „Du irrest dich," erwiederte Mentor, „gerade die allgemeinen Begriffe über die Regierungskunst hindern es, daß ein Fürst betrogen werde. Wer seine Geschäfte nicht nach Grundsätzen betreibt, und keine Menschenkenntniß besitzt, tappt gleichsam immer im Finstern, und es ist bloßer Zufall, wenn er den rechten Weg trifft. Solche Leute wissen nicht einmal recht, was sie wollen, kennen nicht einmal das Ziel, wonach sie streben sollen. Ihre ganze Kunst besteht darin, mißtrauisch zu sein, und ihr Mißtrauen trifft weit eher diejenigen, welche ihnen widersprechen, als die Betrüger, welche ihnen schmeicheln. Diejenigen hingegen, welchen es nicht an Regierungsgrundsätzen fehlt, und welche sich auf Menschen verstehen, wissen, was sie von diesen zu erwarten haben, und die Mittel, ihre Zwecke durch sie zu erreichen. Sie haben wenigstens eine allgemeine Kenntniß von den Menschen, deren sie sich bedienen, wissen, ob sie sich dazu schicken, ihre Absichten auszuführen, und ob sie hinlänglich in ihren Sinn eingedrungen sind, um auf das Ziel hinzuarbeiten, das sie sich gesteckt haben. Da ihr Geist nicht durch die ermüdende Sorge für das Einzelne geschwächt ist, so behält er die Freiheit, das Geschäft im Großen mit einem Blick zu überschauen, und zu bemerken, ob es seinem Hauptzwecke näher rücke. Sollten sie sich auch irren, so wird es doch nicht im Wesentlichen sein. Auch kennen sie jene kleinliche Eifersucht nicht, welche das Merkmal eines eingeschränkten Kopfs und einer gemeinen Seele ist. Sie wissen sehr wohl, daß es unmöglich ist, den Irrthum in Geschäften von großem Umfang zu vermeiden, weil man zu denselben Menschen braucht, denen es nicht selten an Rechtschaffenheit fehlt. Man verliert weit mehr durch die Unentschlossenheit, welche das Mißtrauen erzeugt, als wenn man es darauf ankommen ließe, ein wenig betrogen zu werden. Man kann sich glücklich schätzen, nur in Dingen von geringem Belang hintergangen zu werden; Sachen von Wichtigkeit werden doch dabei ihren ungehinderten Fortgang haben, und dies ist das Einzige, was einem großen Mann am Herzen liegen muß. Jeder Betrug muß streng bestraft werden, wenn man ihn entdeckt, aber man muß immer darauf rechnen, in manchen Dingen getäuscht

perie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, et fait tout de ses propres mains : mais un roi, dans un grand état, ne peut tout faire ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui : il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque : Les dieux vous aiment et vous préparent un règne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée que pour votre instruction. Tous ces sages établissemens que vous admirez dans Salente ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici ; Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisait regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe : mais mon cœur me ferait de continuels reproches, si je vous cachais que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est point une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypso : j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'Amour m'avait faite auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé ; le temps et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je sens n'a rien de semblable : ce n'est point un amour passionné ; c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serais heureux si je passais ma vie avec elle. Si jamais les dieux me rendent mon père, et qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu,

zu werden, wenn man nicht wirklich hintergangen werden will. Der Handwerker kann in seiner Werkstätte alles mit eigenen Augen sehen, und mit eigenen Händen verrichten, aber der Beherrscher eines großen Staats kann weder alles selbst sehen, noch alles selbst thun. Ihm liegt nur dasjenige Geschäft ob, das kein anderer unter ihm verrichten kann, und er soll nur auf das sehen, was auf die Entscheidung wichtiger Dinge Einfluß hat."

Zuletzt sprach Mentor noch zu Telemach: „Die Götter lieben dich, sie bereiten alles vor, damit du einst weise regieren mögest. Alles, was du hier vorgehen siehest, bezweckt minder den Ruhm des Idomeneus, als deine Belehrung. Alle die weisen Anordnungen, die du in Salent bewunderst, sind nur schwache Abrisse dessen, was du einst in Ithaka thun wirst, wenn du durch Tugend deine hohe Bestimmung erfüllest. Es ist nun Zeit, daß wir an unsere Abreise von hier denken. Schon hält Idomeneus ein Schiff zu unserer Rückkehr in Bereitschaft."

Und nun öffnete Telemach, wiewohl nicht ohne sich einigen Zwang anzuthun, seinem Freunde sein Herz über eine Neigung, die es ihm schwer machte, Salent zu verlassen. „Du wirst mich vielleicht tadeln," sagte er zu ihm, „daß ich an den Örtern, wo ich hinkomme, zärtlichen Regungen in meinem Herzen allzuleicht Raum gebe; aber wie könnte ich es mir je verzeihen, wenn ich dir verbärge, daß ich Antiopen, die Tochter des Idomeneus liebe? Aber irre dich nicht, Mentor, theurer Freund; die Neigung, die ich jetzt empfinde, hat nichts mit jener Verblendung auf Kalypsos Insel gemein, von der du mich heiltest. Tief war die Wunde, die mir die Liebe schlug, als ich mit Eucharis lebte. Noch kann ich ihren Namen nicht nennen, ohne in Unruhe zu gerathen; weder Zeit noch Entfernung hat ihn aus meiner Seele vertilgen können. Diese traurige Erfahrung lehrt mich, ein Mißtrauen in mich setzen. Aber was ich für Antiopen fühle, ist von einer anderen Art; es ist keine ungestüme Leidenschaft, es ist Wohlgefallen, Achtung, Bewußtsein ihres Werths. Wie glücklich würde ich sein, meine Tage mit ihr verleben zu können! Wenn mich je die Götter meinen Vater wieder finden lassen und mir vergönnen, eine Gattin zu wählen, so wird nur Antiope die Meinige sein. Ihr Schweigen, ihre Bescheidenheit, ihre Eingezogenheit, ihr nie ermü-

son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paraît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendrait pour la riante Vénus, qui est accompagnée des grâces. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paraît majestueuse et adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses nymphes : elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans les temples des dieux, et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croirait qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans les temples. Avec quelle crainte et quelle religion l'avons-nous vue offrir des sacrifices, et fléchir la colère des dieux, quand il a fallu expier quelque faute ou détourner quelque funeste présage! Enfin, quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, et qui inspire aux hommes les beaux-arts : elle anime les autres à travailler; elle leur adoucit le travail et l'ennui par le charme de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux; elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoin que je suis tout prêt à partir : j'aimerai Antiope tant que je vivrai; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devait posséder, je passerais le reste de mes jours avec tristesse et amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son père de mon amour : car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnaître par-là, mon cher Mentor, combien cet atta-

beuder Fleiß, ihre Geschicklichkeit in weiblichen Arbeiten, die Emsigkeit, womit sie seit dem Tode ihrer Mutter das Haus ihres Vaters besorgt, die Verachtung jedes eitlen Schmuckes, — daß sie vergißt, daß sie es selbst nicht einmal weiß, wie reizend sie ist, — dies sind die Vorzüge, die Antiopen meinem Herzen theuer gemacht haben. Führt sie, auf des Vaters Geheiß, die Reihen der jungen Kreterinnen beim Tone der Flöten, so gleicht sie der lächelnden Liebesgöttin, im Gefolge der Grazien. Folgt sie ihm in die Wälder auf die Jagd, so glaubt man Diana unter ihren Nymphen zu erblicken, so herrlich erscheint sie, so geschickt weiß sie, den Bogen zu führen. Sie allein kennt ihren Werth nicht, und jeden, der sie sieht, erfüllt ihr Anblick mit Erstaunen. Tritt sie in den Tempel der Götter, die heiligen Opfergaben auf ihrem Haupte, wer sollte nicht wähnen, in ihr die Gottheit selbst zu sehen, die den Tempel bewohnt? Welch heiliger Schauer, welche Ehrfurcht durchbebt sie, wenn sie Opfer darbringt, die zürnenden Götter zu versöhnen, ein Verbrechen zu büßen, oder irgend eine Unglück weissagende Vorbedeutung abzuwenden. Sieht man sie unter ihren Frauen, in der Hand die goldene Nadel, so gleicht sie Minerven, die in menschlicher Gestalt zur Erde gekommen, die Menschen in den schönen Künsten zu unterweisen. Emsig arbeiten die andern, von ihr zum Fleiße ermuntert, und vergessen des Unmuths und der Beschwerde, wenn sie mit lieblich tönender Stimme der Götter wunderbare Geschichten singt. Das feinste Gemälde weicht der Kunst ihrer Stickerei. Glücklich der Mann, dem sie einst Hymen in die Arme führt! Ihn wird dann nichts mehr schrecken, als der Gedanke, sie zu verlieren, sie zu überleben.

Ich nehme die Götter zu Zeugen, theurer Mentor, daß ich bereit bin, mit dir abzureisen. Zwar werde ich Antiopen lieben, so lange ich lebe, aber sie soll meine Rückkehr nach Ithaka keinen Augenblick verzögern. Sollte ein Anderer sie besitzen, so würde ich mein übriges Leben in Wehmuth und Traurigkeit hinbringen, aber doch werde ich sie verlassen, ob ich gleich weiß, daß meine Abwesenheit mich der Gefahr aussetzt, sie zu verlieren. Ich werde weder mit ihr, noch mit ihrem Vater von meiner Liebe reden; du allein darfst darum wissen, bis einst Ulysses seinen Thron wieder besteigt, und meine Neigung billigt. Du siehest hieraus, geliebter Mentor, wie sehr meine jetzigen Empfindun-

chement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple, et sage; ses mains ne méprisent point le travail; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout; elle sait se taire et agit de suite sans empressement; elle est à toute heure occupée; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, choses qui font haïr presque toutes les femmes, elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes : d'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter; elle reprend avec bonté, et, en reprenant, elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornemens : son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion : elle ne parle que pour la nécessité; et si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle aperçoit qu'on l'écoute si attentivement. A peine l'avons-nous entendue parler.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son père la fit venir? Elle parut les yeux baissés, couverte d'un grand

gen von der blinden Leidenschaft verschieden sind, die ich für Eucharis fühlte."

Mentor antwortete: „Ich erkenne diesen Unterschied mit dir, mein Telemach. Antiope ist ein Mädchen voll Sanftmuth, Einfalt und Klugheit. Ihre Hände schämen sich der Arbeit nicht. Ihr häuslicher Blick sieht in die Ferne; sie sorgt für Alles. Schweigend, mit anhaltendem Fleiß und ohne Übereilung verrichtet sie ihre Arbeit. Immer ist sie beschäftigt, und nie geräth sie in Verlegenheit; denn Alles thut sie zu rechter Zeit. Ordnung in ihres Vaters Hause zu erhalten, ist ihr Stolz, und diese Gesinnung schmückt sie mehr, als ihre Schönheit. Ob sie gleich das ganze Hauswesen zu besorgen hat, und ihr obliegt, die andern zurecht zu weisen, sich ihnen zu widersetzen und das Vermögen zu Rathe zu halten, was fast allen Weibern den Haß ihrer Untergebenen zuzieht, so hat sie sich doch die Liebe aller Hausgenossen erworben, denn sie ist weder heftig, noch eigensinnig, noch wankelmüthig, noch launisch, wie andere Weiber. Mit einem einzigen Blicke giebt sie sich zu verstehen, und man hütet sich, ihr zu mißfallen. Ihre Befehle sind bestimmt, und sie gebietet nur das, was ausführbar ist. Ihr Tadel ist mit Güte verbunden, welche dem Getadelten neuen Muth einflößt. Das Herz ihres Vaters ruhet in ihrem Umgang aus, wie ein Wanderer, von der Sonnenhitze ermattet, im Schatten eines Baumes auf weichem Grase ausruhet. Du täuschest dich nicht, Telemach, Antiope ist ein Schatz, werth, in den entlegensten Ländern aufgesucht zu werden. Sie verschmäht es eben so sehr, ihren Geist mit bloß schimmernden Vorzügen, als ihren Körper mit eitlen Zierathen zu schmücken. Die Lebhaftigkeit ihrer Seele mildert bescheidene Zurückhaltung. Sie spricht nur dann, wenn es nöthig ist, und öffnet sie den Mund, so fließen süße Überredung und holde Anmuth von ihren Lippen. Alles verstummt, wenn sie spricht; sie erröthet, und gern unterdrückte sie die angefangene Rede, wenn sie sieht, mit welcher Aufmerksamkeit man auf sie horcht; kaum hörten wir noch den Ton ihrer Stimme.

Denkst du noch des Tages, Telemach, als ihr Vater sie zu sich rief? sie erschien mit gesenkten Blicken; ein großer Schleier verbarg ihr

voile ; et elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui voulait faire punir un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvait excuser ce malheureux ; et sans faire sentir au roi qu'il s'était trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice et de compassion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'apaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité, et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste ; les dieux vous la destinent : vous l'aimez d'un amour raisonnable ; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir point voulu lui découvrir vos sentimens : mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les aurait rejetés, et aurait cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son père : elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux, et qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins et qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour ? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les dieux ont mis en vous : c'est ce qui la rend si modeste et si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père, et qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or : fût-elle bergère dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille du roi de Salente, vous serez trop heureux de la posséder.

Antlitz. Ihr Vater wollte einen seiner Sklaven mit strenger Strafe belegen lassen; sie sprach für ihn und suchte den Zorn ihres Vaters zu besänftigen. Anfangs theilte sie seinen Unwillen, alsdann beruhigte sie ihn, endlich sagte sie, was zur Entschuldigung dieses Unglücklichen gesagt werden konnte; und ohne die Empfindung bei ihm zu erwecken, daß er zu weit gegangen sei, flößte sie seinem Herzen Gefühle der Gerechtigkeit und des Mitleids ein. Nicht sanfter weiß sich Thetis, wenn sie die empörten Wogen beruhigen will, in das Herz des alten Nereus einzuschmeicheln. Wer sollte zweifeln, daß einst Antiope, fern von jeder Anmaßung, und ohne die Gewalt ihrer Reize geltend zu machen, das Herz ihres Gemahls eben so leicht lenken werde, als sie die Saiten ihrer Leier rührt, wenn sie ihr zärtliche Töne entlocken will. Ich wiederhole es, o Telemach, mit Recht fühlst du Liebe für Antiopen. Die Götter haben sie für dich bestimmt, denn deine Neigung zu ihr gründet sich auf Vernunft. Warte, bis Ulysses Einwilligung sie zu der Deinigen macht. Ich billige es, daß du ihr dein Herz nicht entdeckt hast; auch würde sie gewiß, wenn du Umwege gesucht hättest, deine Anträge verworfen, und die Achtung für dich verloren haben. Nie wird sie ihr Herz einem Manne versprechen; ihr Vater wird ihre Wahl leiten, und nur derjenige wird ihr Gemahl werden, der die Götter fürchtet, und alles erfüllt, was die Wohlanständigkeit erfordert. Hast du es auch bemerkt, wie ich, daß sie seit deiner Rückkehr aus dem Krieg sich mehr verbirgt, und die Augen mehr niederschlägt, als sonst? Sie weiß, wie sehr das Glück deine Unternehmungen im Kriege begünstigte; deine Geburt, deine Schicksale, die Vorzüge, die dir die Götter ertheilt haben, sind ihr nicht verborgen, aber deßwegen ist sie sittsam, so zurückhaltend. Wohlan, mein Telemach, laß uns nach Ithaka zurückkehren! Was ich jetzt noch für dich thun kann, ist, daß ich dir behülflich bin, deinen Vater zu finden, und eine Gattin zu erlangen, die des goldenen Alters würdig ist. Wäre sie auch nur ein Schäfermädchen auf dem kalten Algidus, statt daß sie die Tochter des Königs von Salent ist, dennoch würdest du höchst glücklich sein, sie zu besitzen."

LIVRE XXIII.

Idoménée, craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne pourra les régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, et tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée essaie encore de les retenir, en excitant la passion de ce dernier pour Antiope; il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y serait déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter et à prendre congé du roi son père; mais, encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, et s'embarque pour sa patrie.

Idoménée, qui craignait le départ de Télémaque et de Mentor, ne songeait qu'à le retarder : il représenta à Mentor qu'il ne pouvait régler sans lui un différend qui s'était élevé entre Diophanes, prêtre de Jupiter Conservateur, et Héliodore, prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux et des entrailles des victimes.

Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées? Laissez-en la décision aux Étruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, et qui sont inspirés pour être les interprètes des dieux : employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité ni prévention; contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite : souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler; la religion vient des dieux; elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettront en servitude. Les rois sont si puissans, et les autres hommes sont si faibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des dieux, et bornez-vous à réprimer ceux

Drei und zwanzigstes Buch.

Idomeneus, dem auf die Abreise seiner zwei Gastfreunde bange ist, bespricht sich mit Mentorn über mehrere verwickelte Geschäfte, und sagt ihm, daß er sie ohne seine Hülfe nicht zu Stande bringen könne. Mentor zeigt ihm, wie er sich dabei benehmen müsse, und besteht auf seinen Entschluß, Telemach in seine Heimath zu führen. Idomeneus macht noch einen Versuch, sie zurückzuhalten, indem er Liebe zu Antiopen bei Telemach zu erwecken sucht. Er ladet sie zu einer Jagd ein, wobei auch seine Tochter sich einfinden sollte. Sie würde auf derselben von einem wilden Schwein zerrissen worden sein, wofern Telemach nicht gewesen wäre, der sie rettet. Es fällt ihm schwer, sich von ihr zu trennen, und von dem König, ihrem Vater, Abschied zu nehmen. Aber Mentor spricht ihm Muth ein. Er überwindet sein Leiden, und schifft sich ein, um in sein Vaterland zu reisen.

Mit Bangigkeit sah Idomeneus die Abreise Telemachs und Mentors herannahen, und er sann nur darauf, wie er sie verzögern möchte. Er stellte Mentorn vor, daß er außer Stande sei, ohne seinen Beistand einen Streit zu schlichten, der zwischen Diophanes, dem Priester Jupiters, des Erhalters, und Heliodorus, dem Priester Apolls, über die Vorbedeutungen aus dem Fluge der Vögel und den Eingeweiden der Opferthiere, entstanden sei.

„Warum," erwiederte Mentor, „mischest du dich in Dinge, die die Religion angehen? Laß die Hetrurier darüber entscheiden, sie, die durch Überlieferung den Sinn der alten Götteraussprüche kennen, und begeisterte Ausleger des Willens der Götter sind. Brauche bloß dein königliches Ansehen, diese Streitigkeiten sogleich in ihrer Geburt zu ersticken. Zeige dabei weder Partheilichkeit, noch vorgefaßte Meinungen, und begnüge dich, den priesterlichen Aussprüchen, wenn sie einmal geschehen sind, durch deinen Beitritt ein Gewicht zu geben. Fürsten müssen der Religion gehorchen, und es nie unternehmen, die Lehrsätze derselben bestimmen zu wollen. Die Religion rührt von den Göttern her, sie ist über die Könige erhaben. Wenn Regenten sich in Sachen der Religion mischen, so legen sie ihr Bande an, statt sie zu beschützen. Der Einfluß der Fürsten ist so mächtig, und die übrigen Menschen sind so schwach gegen sie, daß die Religion Gefahr läuft, ganz nach ihrer Willkühr geformt zu werden, wenn man ihnen gestattet, über Streitfragen zu entscheiden, die göttliche Dinge betreffen. Den Vertrauten und Freunden der Götter bleibe also eine unbeschränkte Freiheit, in Religionssachen den Ausspruch zu thun, und du bediene dich deiner

qui n'obéiraient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il était sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressait de juger.

Décidez, lui répondit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence, et à interpréter les lois; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières, elles viendraient toutes en foule vous assiéger; vous seriez l'unique juge de tout votre peuple, tous les autres juges qui sont sous vous deviendraient inutiles; vous seriez accablé, et les petites affaires vous déroberaient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires; ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me presse encore, disait Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudraient trouver une espèce de récompense en épousant certaines filles riches; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens.

Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûterait qu'un mot : mais ce mot lui-même vous coûterait trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères et aux mères la liberté et la consolation de choisir leurs gendres, et par conséquent leurs héritiers? ce serait mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage; vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidèles à récompenser, donnez-leur des terres incultes; ajoutez-y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs services: ajoutez-y, s'il le

Macht nur, diejenigen in Schranken zu halten, die es unternehmen sollten, ihren Aussprüchen nicht gehorchen zu wollen."

Dann beklagte sich Idomeneus auch über die Verlegenheit, in die er durch eine große Menge von Rechtshändeln zwischen seinen Unterthanen gesetzt würde, die auf seinen richterlichen Ausspruch drängen.

Mentor gab ihm zur Antwort: „Entscheide du jede neue Frage, die über die Aufstellung allgemeiner Grundsätze der Rechtspflege und über die Auslegung der Gesetze entsteht, aber gieb dich nie damit ab, Streitigkeiten zwischen einzelnen Personen zu schlichten. Diese Rechtshändel würden in Menge auf dich eindringen, du würdest der einzige Richter deines Volks sein, und es würde keiner Untergeordneten mehr bedürfen. Diese kleinen Geschäfte würden dich zu Boden drücken und dir die Zeit zu den großen rauben, ohne daß deine Kraft hinreichte, alle diese kleinen Angelegenheiten ins Reine zu bringen. Hüte dich also wohl, dich dieser Zerstreuung auszusetzen. Überlaß die Entscheidung der Privatsachen den dazu bestellten Richtern, und thue nur das, was kein anderer thun kann, dir dein Amt zu erleichtern."

„Man dringt auch in mich," fuhr Idomeneus fort, „gewisse eheliche Verbindungen zu Stande zu bringen. Es giebt Leute von hoher Geburt, die mir im Kriege dienten, und in meinen Diensten ein ansehnliches Vermögen aufgeopfert haben; diese wünschten, durch ihre Vermählung mit reichen Töchtern eine Art von Belohnung für ihre geleisteten Dienste zu finden. Es würde mich nur ein Wort kosten, diese Vermählungen zu stiften."

„Es würde dich freilich nur ein Wort kosten," antwortete Mentor, „aber dieses Wort selbst, wie theuer würde es dir zu stehen kommen? Möchtest du wohl die Ältern der Freiheit und des Trostes berauben, ihre Schwiegersöhne und also auch ihre Erben selbst zu wählen? Alle Familien würden dadurch in die drückendste Knechtschaft gerathen. Du würdest für alles häusliche Unglück, das deine Unterthanen träfe, verantwortlich sein. Die Ehen haben ohnehin genug Ungemach, ohne daß man sie noch dadurch zu verbittern brauchte. Hast du treue Diener zu belohnen, so gieb ihnen unangebaute Ländereien ein. Ertheile ihnen den Rang und die Ehrenstellen, die ihrem Stande und ihren Verdiensten angemessen sind. Wenn du es nöthig findest, so lohne sie

faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes en sacrifiant les filles riches malgré leurs parens.

Idoménée passa de cette question à une autre. Les Sibarites, disait-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, et de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici : céderai-je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous.

Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause; mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc? repartit Idoménée. Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties; mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin qui ne soit suspect d'aucun côté : tels sont les Sipontins : ils n'ont aucun intérêt contraire au vôtre.

Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre? ne suis-je pas roi? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination?

Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon : d'un autre côté, les Sibarites ne relâchent rien; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accommode, ou que le sort des armes décide; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni magistrats ni juges, et où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même, par violence, sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, et vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeraient les unes contre les autres. Croyez-vous que les dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire, par violence, justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui

auch mit Geld, das du von den Einkünften erspart hast, die für deine Ausgaben bestimmt sind, aber opfere nie die Töchter der Reichen wider den Willen ihrer Verwandten auf, um deine Schulden zu bezahlen."

Idomeneus fuhr fort zu fragen: „Die Sybariten," sagte er, „klagen, daß wir ihnen einige ihrer Ländereien entrissen, und sie als ödes Land den Fremden eingegeben hätten, die wir seit kurzem zu uns berufen haben. Soll ich diesem Volke nachgeben? und wenn ich es thue, wird nicht jeder glauben, daß er nur Forderungen an uns zu machen brauche, um zu erhalten, was ihm einfällt?"

„Es ist nicht billig," antwortete Mentor, „daß die Sybariten in ihrer eigenen Sache Richter seien, aber eben so wenig, daß du es in der deinigen seiest." — „Wer soll aber diesen Streit schlichten?" erwiederte Idomeneus. — „Keiner von beiden Theilen," fuhr Mentor fort. „Ein anderes benachbartes Volk, das keinem Theile verdächtig sein kann, sei Schiedsrichter zwischen euch. Die Sipontiner sind ein solches Volk; ihr Vortheil ist dem deinigen nicht entgegen."

„Aber warum bin ich verbunden, mich dem Ausspruche eines Schiedsrichters zu unterwerfen? Bin ich nicht König? Sollen Fremde über die Grenzen der Herrschaft eines Monarchen entscheiden?"

Mentor fuhr also fort: „Da du auf dein Recht bestehest, so mußt du glauben, daß es gegründet sei. Die Sybariten sind eben so wenig geneigt, nachzugeben, und halten ihre Ansprüche für eben so gegründet. Bei so entgegengesetzten Meinungen muß entweder ein Schiedsrichter, den beide Theile gewählt haben, sie vereinigen, oder das Loos der Waffen muß entscheiden; sonst giebt es kein Mittel. Wenn du in einen Staat kämest, wo weder Obrigkeiten noch Richter wären, und wo jede Familie sich berechtigt hielt, bei allen ihren Ansprüchen an ihre Nachbaren sich selbst durch Gewalt Recht zu verschaffen, so würdest du das Unglück eines solchen Volks beklagen, und eine so schreckliche Unordnung, wo alle Familien sich feindlich gegen einander bewaffneten, würde dich mit Abscheu erfüllen; glaubst du wohl, daß den Göttern der Anblick der Welt, welche in ihren Augen nur ein einziger großer Staat ist, weniger abscheulich sein würde, wenn jedes Volk, das gleichsam eine große Familie dieses Staats ist, ein Recht zu haben glaubte, seine Ansprüche an die benachbarten Völker durch die Gewalt geltend zu machen. Ein Unterthan kann sich nicht bei dem Besitz eines

possède un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des lois et par le jugement du magistrat : il serait très-sévèrement puni comme un séditieux, s'il voulait conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles, par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste et ravisseur, quand on ne prend que quelques arpens de terre? sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend des provinces? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter et de s'aveugler sur les grands intérêts d'état? Se croira-t-on soi-même dans une matière où l'on a tant de raison de se défier de soi? Ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusque dans les siècles les plus reculés. Un roi, qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération. Il publie les solides raisons sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, et non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions; mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas une sentence en juge souverain; mais il fait des propositions, et on sacrifie quelque chose par ses conseils pour conserver la paix. Si la guerre vient malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins et la juste protection des dieux. Idoménée, touché de ce discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui et les Sibarites.

Feldes, das er von seinen Voreltern geerbt hat, erhalten, als in sofern es ihm die Gesetze und die Obrigkeit als Eigenthum zuerkannt haben; er würde als ein Aufrührer streng bestraft werden, wenn er mit Gewalt behaupten wollte, was er bloß dem Recht zu danken hat. Meinst du, es sei den Fürsten erlaubt, sogleich zu gewaltsamen Mitteln zu greifen, um ihre Ansprüche durchzusetzen, ohne vorher alle gütlichen Wege versucht zu haben? Sollte den Fürsten die Beobachtung der Gerechtigkeit in Hinsicht auf ganze Länder nicht noch heiliger sein, als Privatpersonen in Rücksicht auf einige angebaute Äcker? Soll nur der ein Ungerechter, ein Räuber heißen, der einige Hufen Landes widerrechtlich an sich reißt, derjenige hingegen ein Gerechter, ein Held, der sich ganzer Provinzen bemächtigt? Wenn es so leicht geschieht, daß man sich bei Beurtheilung der unbedeutenden Angelegenheiten des Privatlebens täuscht, und von Vorurtheilen verblenden läßt, sollte man nicht noch mehr fürchten, bei den großen Angelegenheiten des Staats getäuscht und verblendet zu werden? Ist es Recht, seinem eigenen Urtheile in einer Sache zu trauen, wo man so viele Gründe hat ein Mißtrauen in sich zu setzen? Sollte man in Dingen, wo der Irrthum eines Einzigen so schreckliche Folgen hat, nicht vor der Gefahr schaudern, sich zu betrügen? Der Irrthum eines Fürsten, der gewisse Ansprüche zu haben glaubt, zieht nicht selten Verheerung, Hungersnoth, Blutvergießen, tödtliche Seuchen und Sittenverderbniß nach sich, deren traurige Folgen sich bis in die entferntesten Jahrhunderte erstrecken. Sollte ein Fürst, der immer von Schmeichlern umgeben ist, nicht fürchten, bei solchen Gelegenheiten irre geführt zu werden? Bequemt er sich, die Entscheidung seiner Sache einem Schiedsrichter zu überlassen, so zeigt er, daß er Billigkeit, Ehrlichkeit und Mäßigung besitze. Die Bündigkeit der Gründe, auf die er sein Recht stützt, wird öffentlich bekannt. Der erwählte Schiedsmann ist ein vermittelnder Freund und kein strenger Richter. Man unterwirft sich seinem Ausspruch nicht blindlings; man hat eine hohe Meinung von seiner Rechtschaffenheit. Das Urtheil, das er fällt, ist nicht der Ausspruch eines obersten Richters, es sind Vorschläge, die er thut, und auf sein Anrathen opfert man etwas auf, um den Frieden zu erhalten. Wird ein Fürst zum Krieg genöthigt, trotz aller seiner Bemühung, ihn abzuwenden, so entgeht ihm doch das Zeugniß seines eigenen Gewissens und die Achtung seiner Nachbaren nicht, und die gerechten Götter werden ihn beschirmen." Durch diese Vorstellung überzeugt, willigte Idomeneus ein, daß die Sipontiner zwischen ihm und den Sybariten Schiedsrichter sein sollten.

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappaient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avait remarqué que Télémaque aimait Antiope; et il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois dans des festins. Elle le fit pour ne pas désobéir à son père, mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyait bien la peine qu'elle souffrait en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste; mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec respect, et son père n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétrait le cœur du jeune fils d'Ulysse; il était tout ému. Idoménée, qui avait les yeux attachés sur lui, jouissait du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne faisait pas semblant d'apercevoir les desseins du roi : il ne pouvait s'empêcher en ces occasions d'être fort touché; mais la raison était en lui au-dessus du sentiment, et ce n'était plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avait autrefois captivé dans l'île de Calypso. Pendant qu'Antiope chantait, il gardait un profond silence; dès qu'elle avait fini, il se hâtait de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le roi, ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller : mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, et semblable à ceux que Castor domptait pour les combats; elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paraît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, et il ne peut se lasser de la voir; en la voyant il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi, et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse et de toutes ses grâces.

Les chiens poursuivaient un sanglier d'une grandeur énorme,

Als Idomeneus sah, daß alle seine Bemühungen, die beiden Fremdlinge noch länger aufzuhalten, fehlschlugen, versuchte er es, sie durch ein stärkeres Band zu fesseln. Es war ihm nicht entgangen, daß Telemach Antiopen liebe, und er hoffte durch diese Leidenschaft auf ihn zu wirken. Öfters mußte seine Tochter bei Gastmählern singen. Sie that es, ihrem Vater zu gehorchen, aber mit so viel Verschämtheit und geheimen Kummer, daß man wohl sah, wie schmerzlich ihr dieser Gehorsam wurde. Idomeneus verlangte sogar, daß sie den über Adrasten und die Daunier erfochtenen Sieg besingen sollte; aber sie konnte es nicht über sich gewinnen, Telemachs Lob zu singen. Mit Ehrerbietung lehnte sie den Antrag von sich ab, und ihr Vater wagte es nicht, weiter in sie zu dringen. Tief drang die liebliche und rührende Stimme des Mädchens in das Herz des Jünglings; seine ganze Seele war in Bewegung. Idomeneus, der ihn unverwandt ansah, freute sich seiner Unruhe; aber Telemach that, als ob er die Absicht des Königs nicht merke. Zwar war es ihm nicht möglich, bei solchen Gelegenheiten ungerührt zu bleiben, aber die Vernunft siegte bei ihm über die Empfindung. Es war nicht mehr derselbe Telemach, der auf Kalypso's Insel der Macht der Liebe erlag. So lang Antiope sang, beobachtete er ein tiefes Stillschweigen, aber sobald sie geendigt hatte, lenkte er das Gespräch auf einen andern Gegenstand.

Da es dem König auf diesem Wege nicht gelingen wollte, beschloß er, eine große Jagd anzustellen, um seiner Tochter ein Vergnügen zu machen. Antiope weinte; gern hätte sie sich derselben entzogen, aber sie mußte dem ausdrücklichen Befehle ihres Vaters Folge leisten. Sie bestieg ein wildes, schäumendes Roß, ähnlich den Rossen, die einst Kastor zum Kampfe abrichtete. Sie lenkte es mit leichter Hand. Eine Schaar junger Mädchen folgte ihr. Rasch enteilten sie. In ihrer Mitte glich sie Dianen in den Wäldern. Der König sieht sie, und seine Blicke kehren immer wieder auf sie zurück. Indem er sie anblickt, vergißt er alle seine erlittenen Leiden. Auch Telemach sieht sie, und ihre Sittsamkeit rührt ihn mehr, als ihre Gewandtheit und alle ihre Reize.

Die Hunde verfolgten ein wildes Schwein von ungeheurer Größe,

et furieux comme celui de Calydon : ses longues soies étaient dures et hérissées comme des dards; ses yeux étincelans étaient pleins de sang et de feu ; son souffle se faisait entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux quand Éole les rappelle dans son antre pour apaiser les tempêtes ; ses défenses, longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupaient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osaient en approcher étaient déchirés; les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignaient de l'atteindre.

Antiope, légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisselle, et le rend plus furieux : il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule; le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle et est abattu : Antiope se voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, était déjà descendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu et le sanglier qui revient pour venger son sang; il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, et qui étonne tous les chasseurs : il la présente à Antiope. Elle en rougit; elle consulte des yeux son père, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnaissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux; et Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! mais plus heureux encore s'il pouvait passer la sienne auprès de vous! Antiope,

und grimmig wie das kalidonische. Seine langen, straffen Borsten ragten wie Pfeile empor. Seine funkelnden Augen schwammen in Blut und Feuer. Sein Schnauben hörte man schon von ferne, es glich dem dumpfen Brausen der empörten Winde, wenn Aeolus sie in seine Höhle zurückruft, die Stürme zu beruhigen. Seine langen gekrümmten Hauer, ähnlich den scharfen Sensen der Schnitter, durchschnitten die Stämme der Bäume. Alle Hunde, die es wagten, sich ihm zu nähern, wurden in Stücke zerrissen. Selbst die kühnsten Jäger zitterten, im Verfolgen ihm nahe zu kommen.

Antiope, im Nachsetzen, leicht wie der Wind, trug kein Bedenken, es in der Nähe anzufallen. Sie schoß ihren Wurfspieß auf dasselbe ab, und verwundete es oberhalb der Schulter. Das Blut des ergrimmten Thiers quillt hervor, aber es wird dadurch nur wüthender und wendet sich gegen die, welche es verwundet hat. Antiopens Pferd, trotz seines Muths, scheut und fährt zurück. Das Ungeheuer stürzt auf dasselbe, gleich jenen schweren Werkzeugen, welche die Mauern der festesten Städte erschüttern. Es wankt, es fällt zu Boden. Antiope liegt auf der Erde, unvermögend, dem tödtlichen Hieb auszuweichen, den ihr der Zahn des gegen sie erbosten Thiers versetzen will. Aber Telemach, die Gefahr des Mädchens erblickend, springt mit Blitzesschnelle vom Pferde, und wirft sich zwischen das gestürzte Pferd und das wilde Schwein, welches eben im Begriffe ist, sein Blut zu rächen. Er stößt den langen Wurfspieß, den er in der Hand hält, fast ganz in den Bauch des gräßlichen Ungeheuers, und wuthschnaubend stürzt es zur Erde.

Telemach haut ihm den Kopf ab, der Jeden, der ihn in der Nähe erblickte, noch schreckte, und selbst die Jäger in Erstaunen setzte. Er überreicht ihn Antiopen; sie erröthet; ihre unschlüssigen Augen befragen ihren Vater, der, kaum noch vom Schrecken ergriffen, jetzt das Entzücken fühlt, seine Tochter gerettet zu sehen, und ihr winkt, das Geschenk anzunehmen. Sie nimmt es, und sagt zu Telemach: „Mein erkenntliches Herz dankt dir in diesem Augenblick noch ein weit größeres Geschenk, denn du hast mir das Leben gerettet.“ Kaum hatte sie diese Worte gesprochen, als sie besorgte, zu viel gesagt zu haben. Sie schlägt die Augen nieder, und Telemach, der ihre Verwirrung sieht, wagt nur diese wenigen Worte: „Wie glücklich ist der Sohn des Ulysses, ein so kostbares Leben gerettet zu haben; aber wie unendlich glücklich würde er sein, wenn er das seinige an deiner Seite verleben könnte!“ Antiope, ohne zu antworten, mischte sich schnell

sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée aurait dès ce moment promis sa fille à Télémaque : mais il espéra d'enflammer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnait ainsi en lui-même ; mais les dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devait retenir Télémaque fut précisément ce qui le pressa de partir : ce qu'il commençait à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même.

Mentor redoubla ses soins pour inspirer à Télémaque un désir impatient de s'en retourner à Ithaque, et il pressa en même temps Idoménée de les laisser partir. Le vaisseau était déjà prêt ; car Mentor, qui réglait tous les momens de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtait en chaque lieu qu'autant qu'il le fallait pour exercer sa vertu, et pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avait eu soin de faire préparer ce vaisseau dès l'arrivée de Télémaque.

Mais Idoménée, qui avait eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avait tiré tant de secours, allaient l'abandonner. Il se renfermait dans les lieux les plus secrets de sa maison : là il soulageait son cœur en poussant des gémissemens et en versant des larmes ; il oubliait le soin de se nourrir : le sommeil n'adoucissait plus ses cuisantes peines ; il se desséchait, il se consumait par ses inquiétudes. Semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la sève coule pour sa nourriture : cet arbre, que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, et que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal ;

unter den Haufen ihrer jungen Begleiterinnen, und stieg wieder zu Pferde.

Idomeneus hätte von diesem Augenblick an seine Tochter Telemach zugesagt, aber er hoffte, durch die Ungewißheit, in der er ihn ließ, seine Neigung noch mehr zu entflammen, und ihn durch das Verlangen, seiner Vermählung gewiß zu werden, sogar noch länger in Salent zurück zu halten. So dachte Idomeneus, aber die Götter spotten menschlicher Weisheit. Eben die Gründe, welche Telemach zurückhalten sollten, bestimmten ihn, seine Abreise zu beschleunigen. Die Regungen, welche er zu fühlen begann, flößten ihm ein gerechtes Mißtrauen gegen sich selbst ein.

Auch Mentor verdoppelte sein Bemühen, ein lebhaftes Verlangen nach seiner Rückkehr nach Ithaka bei ihm zu wecken, und zu gleicher Zeit drang er in Idomeneus, ihn abreisen zu lassen. Schon lag das Schiff zur Abfahrt bereit, denn Mentor, der über jeden Augenblick in Telemachs Leben wachte, damit er ihn auf die höchste Stufe des Ruhms führen möchte, ließ ihn nicht länger an einem Orte verweilen, als es nöthig war, seine Tugend zu üben, und nützliche Erfahrungen zu sammeln. Mentor hatte das Schiff schon seit Telemachs Rückkehr aus dem Kriege zurüsten lassen.

Idomeneus, welcher diese Zurüstung mit großem Widerwillen gesehen hatte, versank in tiefe Traurigkeit und in einen Zustand der Trostlosigkeit, der Jedermann Mitleiden einflößen mußte, als er sah, daß seine zwei Gastfreunde, die ihm so hülfreich gewesen, im Begriffe seien, ihn zu verlassen. Er verschloß sich in die entlegensten Örter seines Palastes; hier suchte er sein Herz durch Seufzen und Weinen zu erleichtern. Er fühlte nicht mehr das Bedürfniß der Nahrung. Kein Schlaf linderte die Sorgen, die ihn verzehrten. Die Unruhe, in der er lebte, trocknete seinen Körper aus; seine Kräfte schwanden. Gleich einem stattlichen Baum, der seine dicken Äste weit umher über die Erde verbreitet, aber in dessen Stamm ein verderblicher Wurm haust, der die feinen Adern zerstört, die ihm den Nahrungssaft zuführen. Nie vermochten die Winde ihn zu erschüttern; mit Lust nährte ihn die Erde in ihrem fruchtbaren Schooß, und die Axt des Landmanns wagte es nicht, ihn anzutasten; aber er schmachtet, und Niemand kennt die Ursache seines Verderbens. Er

se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui sont sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, et des branches sèches : tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque, attendri, n'osait lui parler : il craignait le jour du départ, il cherchait des prétextes pour le retarder; et il serait demeuré long-temps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain; votre cœur ne se laissait toucher que de vos commodités et de vos intérêts : mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres. Sans cette compassion, on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes : mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié faible. Je parlerais volontiers à Idoménée pour le faire consentir à notre départ, et je vous épargnerais l'embarras d'une conversation si fâcheuse; mais je ne veux point que la mauvaise honte et la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermété avec une amitié tendre et sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité : il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, et adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerais mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, et que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'est que, pour leur propre commodité, ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontens. Les peines et les misères des hommes ne les touchent point, pourvu

welkt, seine Blätter, einst in Stolz, fallen ab. Schon ist er nichts mehr, als ein bloßer Stamm mit halb aufgerissener Rinde und verdorrten Zweigen. So schwand auch Idomeneus in seinem Gram dahin.

Telemach, von Mitleid gerührt, traute sich nicht, mit ihm zu reden. Bang sah er den Tag der Abreise herannahen; er suchte Vorwände, ihn zu verzögern, und lange würde er noch in dieser Unschlüssigkeit geblieben sein, wenn Mentor nicht zu ihm gesprochen hätte. „Wie froh bin ich," sagte er zu ihm, „dich so verändert zu sehen! Du hattest von Natur ein hartes und stolzes Herz; nur dein Vergnügen, deine Vortheile rührten es, aber endlich bist du ein Mensch geworden. Das Gefühl eigener Leiden hat dich dahin gebracht, auch an fremdem Leid Theil zu nehmen. Ohne dieses Mitgefühl ist der Mensch weder gut, noch tugendhaft zu nennen, und ist unfähig andere Menschen zu regieren. Aber man muß es auch nicht zu weit treiben; unsere Liebe muß nicht in Schwachheit ausarten. Gerne würde ich mit Idomeneus reden, damit er in deine Abreise willigte, um dir eine Verlegenheit zu ersparen, in welche dich eine so unangenehme Unterredung setzen muß; aber ich kann nicht zugeben, daß eine falsche Scham und eine blöde Schüchternheit sich deiner bemeistere. Du mußt dich gewöhnen, Muth und Standhaftigkeit mit der innigsten und zärtlichsten Freundschaft zu paaren. Man muß sich scheuen, den Menschen wehe zu thun, wenn man es vermeiden kann; sind wir aber außer Stande, ihnen ein Leiden ganz zu ersparen, so können wir nichts thun, als ihren Schmerz theilen, und die Wunde lindern, die wir ihnen schlagen müssen." — „Eben, um dem Idomeneus diese Linderung zu verschaffen," antwortete Telemach, „wünschte ich, daß er unsere Abreise eher von dir, als von mir erführe."

Mentor erwiederte hierauf: „Du täuschest dich, mein Sohn; du gleichest den Fürstensöhnen, die im Schooße der Üppigkeit erzogen sind; sie wollen, daß alles nach ihrem Sinne gehe, und daß die ganze Natur ihren Einfällen gehorche, aber sie haben den Muth nicht, den Menschen etwas Unangenehmes ins Gesicht zu sagen. Nicht als wenn ihnen viel an den Menschen gelegen wäre, und es ihrem Herzen zu viel kostete, ihnen wehe zu thun, sondern um sich selbst eine Unannehmlichkeit zu ersparen, und keine traurigen und mißvergnügten Gesichter um sich her zu sehen. Die Noth und das Elend der Menschen

qu'elles ne soient pas sous leurs yeux : s'ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste; pour leur plaire, il faut toujours dire que tout va bien; et, pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leurs joies. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions et aux passions injustes d'un homme importun : ils en donneront toujours la commission à quelque autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions, ils se laisseraient plutôt arracher les grâces les plus injustes; ils gâteraient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont affaire tous les jours. Cette faiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir : on les presse, on les importune, on les accable, et on réussit en les accablant. D'abord on les flatte et on les encense pour s'insinuer; mais dès qu'on est dans leur confiance, et qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mène loin, on leur impose le joug : ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer; mais ils le portent toute leur vie. Ils sont jaloux de ne paraître point gouvernés, et ils le sont toujours : ils ne peuvent même se passer de l'être; car ils sont semblables à ces faibles tiges de vigne qui, n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente; ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idoménée; apprenez dans cette occasion à être tendre et ferme tout ensemble : montrez-lui votre douleur de le quitter, mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de notre départ.

Télémaque n'osait ni résister à Mentor, ni aller trouver

rührt sie nicht, wenn sie sie nur nicht mit Augen sehen. Spricht man ihnen von solchen Dingen, so werden sie unwillig und verdrießlich; will man ihnen gefallen, so muß man ihnen immer sagen, daß alles gut stehe." Immer mit ihrem Vergnügen beschäftigt, wollen sie nichts hören, nichts sehen, daß sie in ihrer Freude stören könnte. Ist Jemand zu tadeln, zurecht zu weisen, soll einem Menschen ein Irrthum benommen, den Leidenschaften und ungerechten Anmaßungen eines Zudringlichen Einhalt gethan werden, so werden sie dieses Geschäft immer eher einem andern übertragen, als daß sie selbst bei solchen Gelegenheiten mit sanftem Ernst sprechen sollten. Eher würden sie sich in solchen Fällen von den unwürdigsten Leuten Gnadenbezeugungen abdringen lassen, und die wichtigsten Geschäfte aufs Spiel setzen, als daß sie sich entschließen sollten, gegen die Meinung derer zu entscheiden, mit denen sie doch täglich zu thun haben. Jeder ist alsdann nur darauf bedacht, aus dieser Schwachheit, die man an ihnen kennt, Nutzen zu ziehen. Man liegt ihnen an, man dringt in sie, man bestürmt sie, und erreicht durch diese Zudringlichkeit seinen Zweck. Erst schmeichelt man ihnen, und streut ihnen Weihrauch, um sich in ihrer Gunst fest zu setzen; hat man aber einmal ihr Vertrauen gewonnen, und sich zu wichtigen Posten aufgeschwungen, so hat man sie in seiner Gewalt und leitet sie nach Belieben. Zwar seufzen sie über das Joch, das man ihnen aufgelegt hat, sie wünschten es wieder abzuschütteln, aber sie tragen es ihre ganze Lebenszeit. So eifersüchtig sie auch auf den Ruhm sind, selbst zu herrschen, so werden sie doch immer von andern beherrscht. Auch können sie fremder Hülfe nicht entbehren, gleich den schwachen Reben, die unfähig, sich selbst empor zu halten, sich immer um den Stamm eines großen Baumes schlingen.

Ich kann nicht zugeben, Telemach, daß du in diesen Fehler fallest, der zur Regierung untüchtig macht. Du, dessen Herz jetzt so zart empfindet, daß du dich nicht getrauest, mit Idomeneus zu sprechen, wirst seine Leiden nicht mehr fühlen, sobald du Salent verlassen haben wirst. Es ist nicht sein Schmerz, der dir das Herz schmilzt, es ist seine Gegenwart, die dich in Verlegenheit setzt. Geh, rede selbst mit Idomeneus, und lerne bei dieser Gelegenheit zugleich zärtlich und standhaft sein. Zeige ihm, daß es dir schmerzlich falle, ihn zu verlassen, aber sage ihm auch mit Entschlossenheit, daß deine Abreise nothwendig sei."

Telemach hatte weder den Muth, sich Mentorn zu widersetzen, noch

Idoménée; il était honteux de sa crainte, et n'avait pas le courage de la surmonter; il hésitait, il faisait deux pas, et revenait incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer. Mais le seul regard de Mentor lui ôtait la parole, et faisait disparaître tous ces beaux prétextes. Est-ce donc là, disait Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, ce fils du sage Ulysse, qui doit être, après lui, l'oracle de la Grèce? Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son père! O peuple d'Ithaque, combien serez-vous malheureux un jour, si vous avez un roi que la mauvaise honte domine, et qui sacrifie les plus grands intérêts à ses faiblesses sur les plus petites choses! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats et le courage dans les affaires; vous n'avez point craint les armes d'Adraste, et vous craignez la tristesse d'Idoménée. Voilà ce qui déshonore les princes qui ont fait les plus grandes actions; après avoir paru des héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les occasions communes où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque, sentant la vérité de ces paroles, et piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même; mais à peine commença-t-il à paraître dans le lieu où Idoménée était assis, les yeux baissés, languissant et abattu de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre; ils n'osaient se regarder. Ils s'entendaient sans se rien dire, et chacun craignait que l'autre ne rompît le silence; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir montré ma faiblesse, on m'abandonne! hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs : qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes! Où voulez-vous aller, Télémaque? Votre père n'est plus; vous le cherchez inutilement : Ithaque est en

zu Idomeneus zu gehen. Er schämte sich seiner Furcht, und hatte doch nicht Kraft genug, sie zu überwinden. Er zauderte, dann ging er einige Schritte, kehrte aber schnell wieder um, um Mentorn einen neuen Grund seines Zögerns anzuführen. Aber der bloße Anblick Mentors schloß ihm den Mund, und zerstreute seine wohl ausgesonnenen Gründe. „Ist dies wohl," sagte Mentor lächelnd, „der Überwinder der Daunier, der Befreier Großhesperiens, der Sohn des weisen Ulysses, der Mann, der einst nach ihm Griechenlands Orakel sein soll? Er wagt es nicht, dem Idomeneus zu sagen, daß er die Rückkehr in sein Vaterland, wo er seinen Vater zu finden hofft, nicht länger aufschieben könne. Völker von Ithaka, wie unglücklich würdet ihr eines Tages sein, wenn ihr einen König hättet, der sich von falscher Scham beherrschen ließe, und schwach genug wäre, die wichtigsten Dinge unbedeutenden Kleinigkeiten aufzuopfern! Aus deinem eigenen Beispiel siehest du, Telemach, wie verschieden die Tapferkeit im Kriege von dem Muth in Geschäften ist. Du erschrakst nicht vor den Waffen Adrasts, und dir bangt vor der Traurigkeit des Idomeneus. Fürsten, die die größten Thaten verrichtet haben, werden nicht selten durch eine solche Schwachheit entehrt. Heldenmüthig im Kriege, zeigen sie sich als gemeine Menschen in den gewöhnlichen Vorfällen des Lebens, wo andere mit Entschlossenheit handeln."

Von der Wahrheit dieser Worte durchdrungen, und beschämt durch den ihm gemachten Vorwurf, entfernte sich Telemach schnell, ohne weiter mit sich zu Rathe zu gehen. Aber kaum war er in das Gemach getreten, wo Idomeneus mit niedergeschlagenen Augen und in Gram versunken saß, so wandelte ihn neue Furcht an. Idomeneus war eben so verlegen; sie trauten sich nicht, einander anzublicken; sie verstanden sich, ohne ein Wort mit einander zu reden, und jeder fürchtete, der andere möchte das Stillschweigen brechen. Dann fingen sie beide zu gleicher Zeit an zu weinen. Endlich rief Idomeneus, vom Schmerz überwältigt, aus: „Was nützt es denn, der Tugend nachzustreben, wenn ihren Verehrern ein so schnöder Lohn zu Theil wird? Ihr lehrtet mich, meine Schwachheiten kennen, nun verlasset ihr mich! Ach ich werde wieder in alle meine Leiden zurücksinken! Nichts mehr von der Kunst, weise zu regieren! Ich vermag es nicht, sie in Ausübung zu bringen. Ich bin der Menschen müde. Wohin willst du gehen, Telemach? Dein Vater ist nicht mehr! vergebens forschest du nach

proie à vos ennemis; ils vous feront périr si vous y retournez; quelqu'un d'entr'eux aura épousé votre mère. Demeurez ici; vous serez mon gendre et mon héritier; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez pas votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien! Ah! je comprends combien les dieux me sont cruels; je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crète, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée et timide: Je ne suis point à moi; les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des dieux, m'ordonne, en leur nom, de partir. Que voulez-vous que je fasse? Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux? Étant né pour être roi, je ne suis pas destiné à une vie douce et tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche et plus puissant que celui de mon père; mais je dois préférer ce que les dieux me destinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirais heureux si j'avais Antiope pour épouse, sans espérance de votre royaume; mais, pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, et que ce soit mon père qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer en Ithaque? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés? Il est temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste? Je n'ai plus ni biens, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie assurée: il ne me reste qu'un homme sage et vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez

ihm. Ithaka ist in der Gewalt deiner Feinde; sie werden dich tödten, wenn du zurückkehrst. Kannst du zweifeln, daß einer von ihnen deine Mutter gefreit habe? Bleibe hier, werde der Gemahl meiner Tochter und mein Erbe; besteige meinen Thron nach meinem Tode. Auch schon bei meinem Leben sollst du hier eine unbeschränkte Macht haben, und mein ganzes Zutrauen besitzen. Rühren dich aber alle diese Vortheile nicht, so laß mir wenigstens Mentorn, der meine einzige Hoffnung ist. Rede, antworte mir verhärte dein Herz nicht, habe Mitleiden mit dem Unglücklichsten aller Sterblichen. Wie? du sprichst nicht? — Ach, ich sehe es nur zu sehr, wie grausam die Götter gegen mich sind, ich fühle es jetzt weit schmerzlicher, als in Kreta, da ich der Mörder meines eigenen Sohnes wurde!"

Mit schüchterner, zitternder Stimme erwiederte Telemach: „Ich habe nicht über mich selbst zu gebieten. Das Schicksal ruft mich in mein Vaterland zurück. Mentor, der die Weisheit der Götter besitzt, befiehlt mir in ihrem Namen, von hinnen zu reisen. Was soll ich thun? Soll ich meinem Vater entsagen, meiner Mutter, meinem Geburtsland, das mir noch theurer sein muß, als jene? Zur königlichen Würde geboren, würde es gegen meine Bestimmung sein, meinen Neigungen zu folgen und meine Tage in Ruhe und Weichlichkeit hinzubringen. Dein Reich ist viel mächtiger, als das Reich meines Vater, aber mir liegt ob, das, was die Götter mir bestimmen, dem vorzuziehen, was deine Güte mir anbietet. Ich würde mich glücklich schätzen, Antiopen als Gattin zu besitzen, auch ohne die Hoffnung. einst dein Reich zu erhalten, aber um ihrer würdig zu werden, muß ich gehen, wohin mich die Pflicht ruft, und meinem Vater kommt es zu, sie von dir für seinen Sohn zu erbitten. Hast du mir nicht verheißen, mich nach Ithaka zurückzusenden? und habe ich nicht, dieser Verheißung trauend, mit den Verbündeten für dich gegen Adrast gestritten? Es ist Zeit, daß ich jetzt darauf sinne, das Unglück von meinem Hause zu wenden. Die Götter, die mir Mentorn gaben, haben ihm auch den Sohn des Ulysses anvertraut, damit er ihn seiner Bestimmung entgegen führe. Wirst du verlangen, daß ich auch Mentorn verliere, nachdem ich alles Übrige verloren habe? Ich habe weder Vermögen, noch einen Zufluchtsort, keinen Vater, keine Mutter, kein gewisses Vaterland? es bleibt mir nichts, als ein weiser und tugendhafter Mann, das kostbarste Geschenk,

vous-même si je puis y renoncer, et consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrais plutôt. Arrachez-moi la vie; la vie n'est rien; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parlait, sa voix devenait plus forte, et sa timidité disparaissait. Idoménée ne savait que répondre, et ne pouvait demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disait. Lorsqu'il ne pouvait plus parler, du moins il tâchait, par ses regards et par ses gestes, de faire pitié. Dans ce moment il vit paraître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne vous affligez point : nous vous quittons; mais la sagesse qui préside aux conseils des dieux demeurera sur vous : croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre royaume, et pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidèlement : la crainte des dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Écoutez-le, servez-vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux; mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre mollement à la douleur, mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager et pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui : les dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée; il est inutile de s'affliger. Si jamais vous aviez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son père et à son pays, je reviendrais vous voir. Que pourrais-je faire qui

das mir Jupiter ertheilen konnte. Urtheile nun selbst, ob ich ihm entsagen, ob ich einwilligen kann, daß er mich verlasse? Nein, eher würde ich sterben. Nimm mir das Leben, es ist kein Verlust für mich, aber entreiße mir Mentorn nicht."

Je länger Telemach sprach, je fester wurde seine Stimme, je mehr verschwand seine Schüchternheit. Idomeneus wußte ihm nichts zu antworten, und doch konnte er auch dem nicht beistimmen, was ihm Telemach gesagt hatte. Als er ihm keine Gründe mehr entgegenzusetzen wußte, bemühte er sich wenigstens, ihm durch Blicke und Geberden Mitleiden gegen sich einzuflößen. In diesem Augenblicke erschien Mentor, und sagte Idomeneus diese ernsten Worte:

„Traure nicht! Zwar müssen wir dich verlassen, aber die Weisheit, welche die Rathschlüsse der Götter leitet, wird über dich walten. Erkenne es als ein Glück, daß Jupiter uns hierher gesendet hat, dein Reich zu retten, und dich von deinen Verirrungen zurückzubringen. Wir haben dir den Philokles wiedergegeben; an ihm wirst du einen treuen Diener finden. Die Furcht vor den Göttern, die Liebe zur Tugend und zu deinem Volke, das Mitleiden mit den Unglücklichen werden nie aus seinem Herzen weichen. Höre ihn, bediene dich seines Raths, entferne jedes Mißtrauen, allen Argwohn. Den größten Vortheil wirst du von diesem Manne ziehen, wenn du es ihm zur Pflicht machst, dir deine Fehler ohne Schonung zu sagen; nie zeigt ein guter Fürst mehr Seelenstärke, als wenn er ächte Freunde um sich versammelt, die ihn darauf aufmerksam machen. Besitzest du diesen Muth, so wirst du durch unsere Entfernung nichts verlieren und glücklich sein. Sollte aber die Schmeichelei, diese sanft gleitende Schlange, einen Weg zu deinem Herzen finden, und es ihr gelingen, dich mit Mißtrauen gegen die Vorstellungen deiner treuen Diener zu erfüllen, so bist du verloren. Laß dich nicht von einem unmännlichen Gram zu Boden drücken; raffe dich auf, und folge dem Rufe der Tugend. Ich habe mit Philokles gesprochen; er weiß alles, was er zu thun hat, um dir dein Amt zu erleichtern, und dein Zutrauen nie zu mißbrauchen. Ich bürge für ihn. Die Götter haben dir ihn gegeben, wie sie mich Telemach gaben. Jeder folge muthig seiner Bestimmung. Die Traurigkeit ist zwecklos. Solltest du je meiner Hülfe bedürfen, so werde ich wieder zu dir zurückkehren, wenn ich diesen Jüngling seinem Vater und seinem Lande wieder gegeben habe.

me donnât un plaisir plus sensible? Je ne cherche ni biens ni autorité sur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice et la vertu. Pourrais-je jamais oublier la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignées?

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé : il sentit son cœur apaisé, comme Neptune de son trident apaise les flots en courroux et les plus noires tempêtes : il restait seulement en lui une douleur douce et paisible; c'était plutôt une tristesse et un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des dieux, commencèrent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien! dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne se point décourager! Du moins souvenez-vous d'Idoménée quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, et que vous y avez laissé un roi malheureux qui n'espère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus, je n'ai garde de résister aux dieux qui m'avaient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand et le plus sage de tous les hommes (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, et si vous n'êtes pas une divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes faibles et ignorans), allez conduire le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux; je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble; il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours! trop heureux jours! jours dont je n'ai pas assez connu le prix! jours trop rapidement écoulés! vous ne reviendrez jamais! jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient!

Mentor prit ce moment pour le départ; il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque vou-

Was könnte ich wohl thun, das meinem Herzen süßer wäre! Ich suche in dieser Welt weder Vermögen noch Ansehen; mein einziges Bestreben ist, den Freunden der Gerechtigkeit und Tugend beizustehen, und wie könnte ich je das Vertrauen und die Liebe vergessen, die du mir erwiesen hast?"

Diese Worte wirkten eine plötzliche Veränderung bei Idomeneus. Wie, wenn Neptun mit seinem Dreizack die erzürnten Wogen und die wilden Stürme besänftigt, so beruhigten auch Mentors Worte das Herz des Königs. Was er jetzt empfand, war mehr ein stiller und gemäßigter Gram, ein sanftes, trauerndes Gefühl der Freundschaft, als ein heftiger Schmerz. Muth, Vertrauen, tugendhafte Entschlossenheit und die Hoffnung des Beistands der Götter fingen wieder an, in seinem Herzen aufzuleben.

„Wohlan, theurer Mentor," begann er, „so will ich denn alles verlieren, und doch nicht muthlos werden. Aber erinnere dich wenigstens des Idomeneus, wenn du in Ithaka angelangt sein wirst, wo deine Weisheit dir jede Glückseligkeit bereiten wird. Vergiß nicht, daß Salent dein Werk ist, und daß du daselbst einen unglücklichen König zurückgelassen hast, der seine Hoffnung nur auf dich setzt. Gehe hin, würdiger Sohn des Ulysses; ich halte dich nicht länger. Fern sei es von mir, dem Willen der Götter mich zu widersetzen, die mir einen so großen Schatz nur geliehen hatten. Auch du, wandle hin im Frieden, Mentor, o du, der größte und weiseste aller Menschen, wenn anders ein Mensch zu thun vermögend ist, was ich dich thun sah, und du nicht irgend eine Gottheit bist, die menschliche Gestalt annahm, die schwachen und unwissenden Sterblichen zu unterrichten. Leite noch ferner den Sohn des Ulysses, der glücklicher ist, dich zu besitzen, als Adrasts Überwinder zu sein. Gehet Beide hin; ich vermag nicht mehr zu reden; vergebet meinen Seufzern. Gehet, lebet, seid glücklich zusammen. Mir bleibt nichts mehr übrig, als das Andenken, euch besessen zu haben. O, schöne Tage, allzu glückliche Tage, Tage, deren Werth ich nicht genug erkannt habe! Allzu schnell flosset ihr dahin, nie werdet ihr wiederkehren, und nie werden meine Augen wieder erblicken, was ich jetzt sehe."

Mentor ergriff diesen Augenblick, von Idomeneus zu scheiden. Er umarmte den Philokles, der ihn mit seinen Thränen netzte, und kein

lut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée; mais Idoménée, prenant le chemin du port, se mit entre Mentor et Télémaque; il les regardait, il gémissait; il commençait des paroles entrecoupées, et n'en pouvait achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots, on tend les cordages, on lève les voiles, le vent favorable se lève. Télémaque et Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient long-temps serrés entre ses bras, et qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

LIVRE XXIV.

Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la manière de bien gouverner les peuples, entre autres celle de connaître les hommes, pour n'employer que les bons, et n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une île où Ulysse venait d'aborder. Télémaque l'y voit et lui parle sans le reconnaître; mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son père, et éprouve sa piété et sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin, la déesse cachée sous la figure de Mentor reprend sa forme et se fait connaître; elle donne à Télémaque ses dernières instructions, et disparaît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, et retrouve Ulysse son père chez le fidèle Eumée.

Déjà les voiles s'enflent, on lève les ancres; la terre semble s'enfuir. Le pilote expérimenté aperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimas glacés, et les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disait à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paraissaient comme un songe; mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit,

Worte finden konnte. Telemach faßte Mentors Hand, um sich den Armen des Idomeneus zu entwinden. Aber dieser trat zwischen Mentorn und Telemach, und ging mit ihnen dem Hafen zu. Er blickte sie an, er seufzte, er wollte reden, aber seine Worte hatten keinen Zusammenhang, und er konnte keines zu Ende bringen.

Das verworrene Geschrei der Bootsleute scholl ihnen vom Ufer entgegen, das mit denselben bedeckt war. Man spannte die Seile, man zog die Segel auf. Ein günstiger Wind erhob sich. Telemach und Mentor, mit bethränten Augen, sagten dem Könige Lebewohl. Lange hielt er sie in seinen Armen, und folgte ihnen mit den Augen, so lange er sie sehen konnte.

Vier und zwanzigstes Buch.

Während dieser Fahrt läßt sich Telemach mehrere Zweifel über die Kunst lösen, ein Volk gut zu regieren, unter andern über die Kenntniß der Menschen, damit man nur die Rechtschaffenen zu Geschäften gebrauchen, und von den Bösen nicht hintergangen werden möge. Gegen das Ende ihrer Unterredung nöthigt sie eine Windstille, auf einer Insel zu landen, wo Ulysses so eben angekommen war. Telemach sieht ihn daselst, und spricht mit ihm, ohne ihn zu erkennen. Aber nachdem er ihn einschiffen sehen, fühlt er eine geheime Unruhe, deren Ursache er nicht begreifen kann. Mentor erklärt sie ihm, tröstet ihn, giebt ihm die Versicherung, daß er bald wieder zu seinem Vater kommen werde, und prüft seine Frömmigkeit und Geduld, indem er seine Abreise verzögert, um Minerven ein Opfer zu bringen. Endlich nimmt die Göttin, die bisher in Mentors Bildung gehüllt war, ihre Gestalt wieder an, und giebt sich zu erkennen. Sie ertheilt dem Telemach ihr letzten Lehren und verschwindet. Telemach langt in Ithaka an, und findet seinen Vater in dem Hause des treuen Eumäus

Schon wölbten sich die Segel, man hob die Anker; die Erde schien hinter ihnen zu fliehen, und schon erblickte der erfahrene Steuermann von fern den leukadischen Felsen, dessen Spitze sich in den gefrornen Dünsten verbirgt, die ihn umwallen, und die acroceraunischen Berge, deren stolze Stirn, wiewohl so oft vom Blitze getroffen, noch jetzt dem Himmel trotzt.

Während der Fahrt sprach Telemach zu Mentorn: „Nunmehr glaube ich, die Grundsätze der Regierungskunst zu verstehen, die du mich lehrtest. Erst erschienen sie mir nur wie ein Traum; dann entwickelten sie sich allmählich in meinem Geist, und zeigten sich mir in ihrer

et s'y présentent clairement; comme tous les objets paraissent sombres et en confusion le matin aux premières lueurs de l'aurore, mais ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croît insensiblement, les distingue, et leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différens caractères d'esprit pour les choisir et les appliquer selon leurs talens: mais il me reste à savoir comment on peut se connaître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connaître; et pour les connaître, il en faut voir et traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont il leur fasse rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connaître en chevaux? c'est à force d'en voir et de remarquer leurs défauts et leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages et vertueux, qui aient long-temps étudié leurs caractères : vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, et ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connaître les bons et les mauvais poètes? c'est la fréquente lecture, et la réflexion avec des gens qui avaient le goût de la poésie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique? c'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connaît pas? et comment les connaîtra-t-on, si l'on ne vit jamais avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part et d'autre que des choses indifférentes et préparées avec art : il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur tous les ressorts secrets qui y sont, de les tâter de tous côtés, et de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour

vollen Klarheit. So erscheinen uns die Gegenstände in dunkler Gestalt, wenn Aurora des Morgens ihre ersten Schimmer verbreitet; strahlt aber das allmählich wachsende Licht des Tages, so treten sie aus dem Chaos hervor, wir unterscheiden sie, und sehen ihre wahren Gestalten und Farben. Ich bin überzeugt, daß es bei der Verwaltung eines Staats vorzüglich darauf ankommt, daß man die Gemüther der Menschen wohl zu unterscheiden wiße, damit man eine gute Wahl treffen, und von ihren natürlichen Anlagen einen rechten Gebrauch machen könne; aber noch weiß ich nicht, wie man es machen muß, die Menschen kennen zu lernen."

Hierauf gab ihm Mentor zur Antwort: „Wer die Menschen kennen lernen will, muß sie mit Aufmerksamkeit beobachten; man muß sie oft sehen, und mit ihnen umgehen. Die Fürsten müssen unter ihren Unterthanen leben, ihnen ihre Gesinnungen entlocken, sie um Rath fragen, durch kleine Aufträge, von denen sie Rechenschaft zu geben haben, sie prüfen, um zu erfahren, ob sie zu wichtigern Geschäften taugen. Wie machtest du es in Ithaka, ein Kenner von Bildsäulen zu werden? Du mußtest viele sehen, und unter der Leitung kunstverständiger Männer die Fehler und Vorzüge derselben bemerken. So mußt du es auch hier machen und oft mit aufgeklärten und rechtschaffenen Leuten, welche die Gemüther der Menschen lange beobachtet haben, von den guten und schlimmen Eigenschaften derselben reden, und dann wirst du unvermerkt ihre Beschaffenheit kennen und einsehen lernen, was man von ihnen erwarten darf. Wie lerntest du den Unterschied zwischen guten und schlechten Dichtern kennen? Nicht anders, als durch das fleißige Lesen derselben und die Untersuchungen, die du mit geschmackvollen Richtern über dieselben anstelltest. Was bildete deinen Geschmack in der Tonkunst? Du mußtest auf die Urtheile verständiger Tonkünstler aufmerksam sein. Wie kann man hoffen, die Menschen mit Weisheit zu regieren, wenn man sie nicht kennt, und wie ist es möglich, sie kennen zu lernen, wenn man nicht mit ihnen umgeht? Es heißt aber noch nicht mit ihnen umgehen, wenn man sie nur in Haufen und öffentlich sieht, wo von beiden Seiten nur gleichgültige und solche Dinge gesprochen werden, auf die man sich künstlich vorbereitet hat. Man muß die Menschen einzeln sehen, und sie von allen Seiten betasten, um den geheimen Springfedern ihrer Herzen und den Gesinnungen, die sie verschließen, auf die Spur zu kommen.

bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être; il faut savoir ce que c'est que le vrai et solide mérite, pour discerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas.

On ne cesse de parler de vertu et de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite et la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison et de vertu, pour connaître ceux qui sont raisonnables et vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon et sage gouvernement, pour connaître les hommes qui ont ces maximes, et ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe; pour juger des esprits, il faut tout de même avoir des principes constans auxquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, et quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique et essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour soi; car cette recherche ambitieuse n'irait qu'à satisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons et heureux. Autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues : il ne peut que faire naufrage.

Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre; elle leur paraît trop austère et indépendante; elle les effraie et les aigrit : ils se tournent vers la flatterie. Dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu; dès-lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre; car les bons connaissent bien les méchans, mais les méchans ne connaissent point les bons,

Aber um ein richtiges Urtheil über die Menschen zu fällen, muß man damit anfangen, ihre Bestimmung kennen zu lernen. Man muß wissen, worin wahres, gründliches Verdienst besteht, damit man die, welche es besitzen, von denen zu sondern wisse, denen es mangelt.

Man spricht zwar stets von Tugend und Verdienst, aber ohne einen deutlichen Begriff von beiden zu haben. In dem Munde der meisten Menschen, die sich damit brüsten, diese Wörter jeden Augenblick erschallen zu lassen, sind sie weiter nichts, als schöne Töne und unbestimmte Redensarten. Ohne feste Grundsätze von Vernunft, Tugend und Gerechtigkeit zu haben, ist es unmöglich, einem Menschen Vernunft oder Tugend zuzuschreiben. So muß man auch die Grundsätze einer guten und weisen Staatsverwaltung kennen, um diejenigen, welche diese Grundsätze haben, von denen unterscheiden zu können, welche sich durch Wahn und Klügelei davon entfernen. Wenn man Körper von verschiedener Größe messen will, muß man einen festen Maßstab haben, und um richtig zu urtheilen, werden unwandelbare Grundsätze erfordert, auf welche alle unsere Urtheile zurückgeführt werden müssen. Man muß die bestimmtesten Begriffe von dem Endzweck des menschlichen Lebens haben, und das Ziel genau kennen, das man sich bei der Regierung der Menschen vorzusetzen hat. Dieses Ziel, das einzige, und worauf ein Fürst sein Hauptaugenmerk richten muß, ist, daß er, statt die Oberherrschaft und die Gewalt seiner selbst wegen zu suchen, wodurch er nur eine stolze Herrschsucht befriedigen würde, seinem eigenen Vortheil aufopfere, und die unendlichen Beschwerden der Regierung nur zu dem Ende übernehme, um seine Untergebenen gut und glücklich zu machen. Der Fürst, der dieses Ziel aus den Augen verliert, wandelt sein ganzes Leben hindurch im Finstern und handelt nur aufs Gerathewohl; er treibt umher, wie ein Schiff im offenen Meere, das keinen Piloten hat, der die Gestirne befragte, oder nach den nahen Küsten forschte, und der nothwendig Schiffbruch leiden mußte.

Unbekannt mit dem wahren Werthe des Menschen, wissen die Fürsten oft nicht, welche Eigenschaften sie von ihren Dienern wünschen sollen. Ächte Tugend erscheint ihnen in rauher und finsterer Gestalt, sie erschrecken vor ihr, und entrüsten sich über ihre vermeintlichen Anmaßungen. Sie werfen sich den Schmeichlern in die Arme, und von diesem Augenblick an finden sie keinen aufrichtigen, keinen rechtschaffenen Mann mehr. Von jetzt an rennen sie einem nichtigen Phantom von falscher Ehre nach, das sie der wahren unwürdig macht. Nicht lange, so überzeugen sie sich, daß es keine ächte Tugend auf der Erde gebe, denn die Tugendhaften wissen die Lasterhaften wohl zu unterscheiden, aber die Lasterhaften kennen die Tugendhaften nicht,

et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également; ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses; ils craignent les hommes, et se font craindre d'eux. Ils fuient la lumière, ils n'osent paraître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être, car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre et devine tout: mais ils ne connaissent personne. Les gens intéressés qui les obsèdent sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité : on noircit par d'infâmes rapports et on écarte de lui tout ce qui pourrait lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage et farouche; ou craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, et méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions et tous leurs préjugés : les bons même ont leurs défauts et leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs, nation basse et maligne qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue, pour son intérêt, de la défiance et de l'indigne curiosité d'un prince faible et ombrageux.

Connaissez donc, ô mon cher Télémaque! connaissez les hommes, examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu à peu, ne vous livrez à aucun. Profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous serez trompé quelquefois : les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens. Apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien ni en mal; l'un et l'autre est très-dangereux : ainsi vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens et de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture; ils aiment mieux de l'es-

und können sich nicht überreden, daß es solche Menschen gebe. Fürsten dieser Art setzen in alle Menschen ohne Unterschied ein Mißtrauen. Sie verbergen sich, sie schließen sich ein, das Unbedeutendste erregt ihre Besorgnisse, sie fürchten die Menschen und werden von ihnen gefürchtet. Sie fliehen das Licht, und scheuen sich, sich in ihrer natürlichen Gestalt zu zeigen. Aber so sehr sie sich auch zu verbergen suchen, so kennt man sie doch, denn die tückische Neugierde ihrer Unterthanen erforscht und erräth sie. Sie allein kennen Niemand. Der selbstsüchtige Haufe, der sie umlagert, freut sich, daß der Zugang zu ihnen versperrt ist. Ein Fürst, der den Menschen den Zutritt zu sich verwehrt, verwehrt ihn auch der Wahrheit. Alle die, welche ihm die Augen öffnen könnten, werden durch Lästerungen angeschwärzt, und aus seiner Gegenwart entfernt. In eine finstere, abschreckende Größe gehüllt, bringen solche Fürsten ihr Leben einsam hin, und die Furcht, hintergangen zu werden, stürzt sie gerade in dieses Unglück, das sie mit Recht trifft. Wer nur mit einer kleinen Zahl von Menschen umgeht, ist in Gefahr, alle ihre Leidenschaften und Vorurtheile anzunehmen. Auch gute Menschen haben ihre Mängel und vorgefaßten Meinungen. Überdem gerathen solche Fürsten ganz in die Gewalt der Ohrenbläser, ein schändliches boshaftes Gezücht, das sich von Gift nährt, unschuldige Dinge verdreht, kleine vergrößert, eher das Böse selbst erfindet, als daß es unterlassen sollte, Unheil zu stiften, und zu Erreichung seiner selbstsüchtigen Absichten mit dem Mißtrauen und der verächtlichen Neugierde eines schwachen und argwöhnischen Fürsten sein Spiel treibt.

Lerne also, o Telemach, lerne die Menschen kennen! Prüfe sie; laß einen nach dem andern sprechen; suche allmählich in ihr Inneres einzudringen; schenke Keinem dein Vertrauen. Hast du dich in deinem Urtheil übereilt, so nütze deine Erfahrungen, denn du wirst es nicht vermeiden können, bisweilen getäuscht zu werden. Lasterhafte Menschen wissen ihr Spiel allzu versteckt zu treiben, um die Rechtschaffenen nicht durch ihre Arglist zu hintergehen. Dies kann dich lehren, von keinem Menschen, weder im Guten noch im Bösen, ein schnelles Urtheil zu fällen; beides ist höchst schädlich. So wirst du aus deinen begangenen Irrthümern Vortheil ziehen. Hast du einen Mann von Einsicht und Tugend gefunden, so bediene dich seiner mit vollem Vertrauen, denn der Biedere wünscht, daß seine Rechtschaffenheit erkannt werde,

time et de la confiance que des trésors. Mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité et trop de richesses. Quiconque est assez aimé des dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse et d'une bonté constante trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disait Télémaque, se servir des méchans quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois?

On est souvent, répondait Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre, on trouve souvent des gens injustes et artificieux qui sont déjà en autorité : ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager; il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps; mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser, et vous tenir ensuite malgré vous par votre secret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères; traitez-les bien ; engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidèles: car vous ne les tiendrez que par-là; mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre état devient paisible, réglé, conduit par

und findet sich durch Achtung und Vertrauen mehr belohnt, als durch Schätze. Aber verdirb sie nicht, diese bessern Menschen, indem du ihnen eine unumschränkte Macht einräumest. Mancher würde der Tugend treu geblieben sein, wenn ihn sein Herr nicht zu sehr erhoben, nicht zu sehr bereichert hätte. Wem die Götter hold genug sind, ihn in seinem Reiche nur zwei oder drei wahre Freunde, Männer von geprüfter Weisheit und Güte, finden zu lassen, der wird bald durch sie noch mehrere Personen finden, die ihnen gleichen, und mit denen die geringern Stellen besetzt werden können. So lernt also ein Fürst durch die Guten, denen er sein Vertrauen schenkt, auch die Eigenschaften anderer kennen, die ihm außerdem verborgen geblieben sein würden."

„Aber ist es räthlich," fragte Telemach, „sich der Bösen zu bedienen, wenn sie Brauchbarkeit besitzen, wie ich oft sagen gehört habe?"

Mentor erwiederte: „Man ist oft in die Nothwendigkeit gesetzt, sich derselben zu bedienen. Es trifft sich nicht selten, daß in einem Staat, der durch Gährungen erschüttert und in Unordnung gerathen ist, ungerechte und arglistige Menschen in hohem Ansehen stehen. Sie bekleiden wichtige Ämter, die man ihnen nicht nehmen kann; sie haben das Vertrauen gewisser mächtiger Personen erworben, die man schonen muß; sogar diese Nichtswürdigen selbst müssen mit Schonung behandelt werden, weil sie sich furchtbar gemacht haben, und leicht den ganzen Staat umkehren könnten. Man muß sie also wohl einige Zeit beibehalten, zugleich aber auch darauf bedacht sein, ihre Dienste nach und nach entbehren zu können. Hüte dich aber wohl, solchen Menschen dein ganzes Vertrauen zu schenken; sie könnten es mißbrauchen, und dich nachher, so unangenehm dir dies auch wäre, durch die ihnen anvertrauten Geheimnisse binden, eine Kette, die schwerer zu zerbrechen sein würde, als eine eiserne. Brauche sie zu Geschäften, die bald beendigt sind; behandle sie gütig; feßle ihre Treue durch ihren eigenen Vortheil, denn nur dadurch ist es möglich, sie fest zu halten. Ziehe sie nicht zu deinen geheimsten Berathschlagungen. Habe immer einen verborgenen Hebel in Bereitschaft, um sie nach deinem Gefallen zu lenken, aber vertraue ihnen nie den Schlüssel, weder zu deinem Herzen, noch zu deinen Geschäften an. Kehren Ruhe und Ordnung wieder in deinen Staat zurück, und leiten kluge und redliche Männer, auf die

des hommes sages et droits dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité; il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feraient ouvertement si on les laissait faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans; et quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne veut que le bon ordre et la justice, parviendra avec le temps à se passer des hommes corrompus et trompeurs; il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation; il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor: l'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux pour les élever excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, et qui deviendraient de grands hommes, si l'émulation et l'espérance du succès les animaient au travail! Combien y a-t-il d'hommes que la misère et l'impuissance de s'élever par la vertu tentent de s'élever par le crime! Si donc vous attachez les récompenses et les honneurs au génie et à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers! Vous exercerez leurs talens; vous éprouverez l'étendue de leur esprit et la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez suivis toute leur vie, de degré en degré: vous juge-

du dich verlassen kannst, die Angelegenheiten desselben, so werden dir die Lasterhaften, deren du dich nur aus Noth bedientest, mit jedem Tage entbehrlicher werden. Aber du mußt deßwegen nicht aufhören, ihnen mit Glimpf zu begegnen, denn es ist nie erlaubt, undankbar zu sein, selbst nicht gegen die Bösen. Indem du ihnen aber diese gütige Behandlung wiederfahren lässest, mußt du sie auch zu bessern suchen. Zwar muß man die Gebrechen an ihnen dulden, die man der Menschheit überhaupt zu Gute hält; aber diese Duldung muß nicht so weit gehen, daß man sein verlornes Ansehen nicht wieder zu erhalten suchte, und sich dem Bösen nicht widersetzte, das sie ungescheut begehen würden, wenn man sie frei handeln ließe. Bei all dem bleibt es immer ein Übel, daß das Gute durch die Bösen geschehe, und wiewohl dieses Übel oft unvermeidlich ist, so muß man doch trachten, ihm allmählich Einhalt zu thun. Ein weiser Fürst, dem es nur um Ordnung und Gerechtigkeit zu thun ist, wird es bald dahin bringen, verdorbener und hinterlistiger Menschen entübrigt sein zu können, und es wird ihm nicht schwer werden, rechtschaffene Leute zu finden, die zugleich die zu den Geschäften erforderliche Geschicklichkeit besitzen.

Indeß ist es noch nicht genug, daß man taugliche Menschen in einer Nation aufzufinden wisse; man muß auch Neue dieser Art zu bilden suchen." — „Sollte aber dies nicht mit großen Schwierigkeiten verbunden sein?" antwortete Telemach. — „Keineswegs," versetzte Mentor. „Die Mühe, die du anwendest, tugendhafte und brauchbare Menschen aufzufinden, um sie hervorzuziehen, setzt alle die in lebhafte Thätigkeit, denen es nicht an Fähigkeiten und Muth fehlt. Jeder wird sich anstrengen. Wie viele Menschen giebt es, die in der Dunkelheit und Unthätigkeit schmachten, welche sich zur Größe erheben würden, wenn Nacheiferung und Hoffnung eines glücklichen Erfolgs sie zur Anstrengung ihrer Kräfte reizte? Wie Viele giebt es, die das Elend und das Unvermögen sich durch Tugend empor zu schwingen, in Versuchung führt, sich durch Verbrechen einen Namen zu machen? Ehrest und belohnest du also nur Talent und Tugend, so werden sich die Menschen von selbst zur Vollkommenheit bilden. Aber wie Viele werden durch dich selbst gebildet werden, wenn du sie stufenweise von geringern Stellen zu höhern erhebst? Du wirst das Talent in Thätigkeit setzen, das Maß ihrer Geisteskräfte und die Lauterkeit ihrer Gesinnungen kennen lernen. Die Menschen, welche solchergestalt von den niedern Ämtern zu den höhern emporgestiegen sind, werden unter deinen Augen erzogen worden sein; du wirst ihr ganzes Leben von Stufe

rez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnait ainsi avec Télémaque, ils aperçurent un vaisseau phéacien qui avait relâché dans une petite île déserte et sauvage, bordée de rochers affreux. En même temps les vents se turent, les plus doux zéphirs même semblèrent retenir leurs haleines; toute la mer devint unie comme une glace; les voiles abattues ne pouvaient plus animer le vaisseau; l'effort des rameurs, déjà fatigués, était inutile : il fallut aborder en cette île, qui était plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme on n'aurait pu y aborder sans un grand péril.

Ces Phéaciens, qui attendaient le vent, ne paraissaient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avanee vers eux sur ces rivages escarpés. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre s'il n'a point vu Ulysse, roi d'Ithaque, dans la maison du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'était adressé par hasard n'était pas Phéacien; c'était un étranger inconnu qui avait un air majestueux, mais triste et abattu; il paraissait rêveur, et à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, et où l'on exerce l'hospitalité; mais il n'y est plus, et vous l'y chercheriez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les dieux apaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses dieux pénates.

A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jeta dans un bois épais, sur le haut d'un rocher, d'où il regardait attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyait et paraissant affligé de ne pouvoir partir.

zu Stufe verfolgt haben, und dein Urtheil von ihnen wird sich nicht bloß auf ihre Worte, sondern auf die ganze Reihe ihrer Handlungen gründen."

Indem Mentor und Telemach sich so besprachen, wurden sie ein phäacisches Schiff gewahr, das vor einem öden, wilden Eiland, das rings umher fürchterliche Klippen einschlossen, vor Anker lag. Zu gleicher Zeit legte sich der Wind, selbst die leisesten Zephyre verstummten. Das ganze Meer zeigte die Glätte eines Spiegels. Die schlaffen Segel konnten das Schiff nicht mehr in Bewegung setzen; die müden Ruderer strengten sich vergebens an, es vorwärts zu bringen. Man mußte sich entschließen, an dieser Insel zu landen, die eher ein Felsen, als ein für Menschen bewohnbares Land war. Wäre die See weniger ruhig gewesen, so würde man nur mit der größten Gefahr haben ans Land kommen können.

Die Phäacier, die einen günstigen Wind erwarteten, schienen eben so ungeduldig zu sein, als die Salentiner, ihre Fahrt fortzusetzen. Telemach ging an dem steilen Ufer hin, und näherte sich ihnen. Er fragte den ersten Mann, auf den er stieß, ob er Ulysses, den König von Ithaka, nicht in dem Hause des Königs Alcinous gesehen habe.

Der Mann, an den er sich von ungefähr gewendet hatte, war kein Phäacier. Es war ein unbekannter Fremdling, von hohem Ansehen, aber traurig und niedergeschlagen. Er schien in tiefen Gedanken zu sein, und kaum auf Telemachs Frage zu achten. Endlich antwortete er ihm, und sagte: „Du irrest nicht, Alcinous nahm ihn in seinem Hause auf, wo Jupiter gefürchtet, und die Gastfreiheit geübt wird. Aber er ist nicht mehr dort, und vergebens würdest du ihn daselbst suchen. Er ist von dannen gereist, Ithaka wieder zu sehen, wenn anders die versöhnten Götter ihm vergönnen, seine Hausgötter je wieder zu begrüßen."

Kaum hatte der Fremdling diese Worte mit traurigem Tone gesprochen, so entwich er in ein kleines, dichtes Gehölz, das auf einem hohen Felsen lag, von wannen er das Meer mit Aufmerksamkeit betrachtete. Er floh die Menschen, die er erblickte, und schien bekümmert, seine Reise nicht fortsetzen zu können.

Télémaque le regardait fixement; plus il le regardait, plus il était ému et étonné. Cet inconnu, disait-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, et qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, et je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu; à peine a-t-il daigné m'écouter et me répondre : je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor, souriant, répondit : Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les princes modérés et sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient des dieux; ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter; ils comptent pour rien les hommes; ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler de souffrances, ils ne savent ce que c'est; c'est un songe pour eux; ils n'ont jamais vu la distance du bien et du mal. L'infortune seule peut leur donner de l'humanité, et changer leur cœur de rocher en un cœur humain : alors ils sentent qu'ils sont hommes, et qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est, comme vous, errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir, ce peuple que les dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, et qui sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence! car les peuples ne souffrent que par les fautes des rois, qui devraient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parlait ainsi, Télémaque était plongé dans la tristesse et dans le chagrin : il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un roi est bien malheureux. Il est l'esclave de tous ceux auxquels il paraît commander : il est fait pour eux; il se doit tout entier à

Telemach ließ ihn nicht aus den Augen; je mehr er ihn betrachtete, je mehr gerieth seine Seele in Bewegung und Bestürzung. „Dieser Unbekannte," sprach er zu Mentorn, „hat mir wie ein Mensch geantwortet, der die Worte des Andern kaum hört, und dessen Seele in Gram versenkt ist. Mit Mühe würdigte er mich einer Antwort. Aber wiewohl er mir unfreundlich begegnete, wünschte ich doch, seine Leiden geendigt zu sehen. Dieser Unglückliche zieht mein Herz an sich, ohne daß ich weiß, warum. Ich fühle die Leiden der Unglücklichen, seitdem ich das Leiden selbst kenne."

Lächelnd erwiederte ihm Mentor: „Du siehst jetzt, wozu die Leiden des Lebens nützen. Sie lehren die Fürsten Mäßigung, und flößen ihnen Mitleid mit den Andern ein. Wenn sie nie etwas anders, als das süße Gift der Glückseligkeit gekostet haben, wähnen sie Götter zu sein, und verlangen, daß die Berge sich ebnen, um ihre Wünsche zu erfüllen. Sie schätzen die Menschen gering; die ganze Natur soll ihren Winken gehorchen. Hören sie von Widerwärtigkeiten reden, so wissen sie nicht, was dieses ist. Es ist ihnen dabei, wie einem Träumenden, denn nie erfuhren sie den Unterschied zwischen Gutem und Bösem. Das Unglück allein kann ihre harten Herzen erweichen, und ihnen Menschlichkeit einflößen. Jetzt erst lernen sie einsehen, daß sie Menschen sind, und daß sie die, welche mit ihnen von gleicher Natur sind, auch menschlich behandeln müssen. Wenn du einen Unbekannten schon so sehr bemitleidest, weil er, wie du, an diesem Gestade umher irrt, was mußt du erst für Ithaka's Volk fühlen, wenn du sie leiden siehst, diese Menschen, die dir die Götter anvertrauen werden, wie man einem Hirten eine Heerde anvertraut, und die vielleicht durch deinen Ehrgeiz, deine Prachtliebe oder deine Unbesonnenheit unglücklich sein werden? denn die Völker leiden nur durch die Fehler ihrer Regenten, welche darüber wachen sollten, das Unglück von ihnen abzuwenden."

Während Mentor dies sprach, versank Telemach in tiefe Traurigkeit. Endlich antwortete er ihm mit inniger Bewegung: „Wenn Alles dies wahr ist, wie unglücklich ist der Zustand eines Fürsten! Er ist der Sklave aller derer, deren Gebieter er zu sein scheint, er ist nur für sie da; alle seine Kräfte gehören ihnen; er hat für alle ihre Bedürf-

eux; il est chargé de tous leurs besoins; il est l'homme de tout le peuple et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs faiblesses, qu'il les corrige en père, qu'il les rende sages et heureux. L'autorité qu'il paraît avoir n'est point la sienne; il ne peut rien faire ni pour sa gloire ni pour son plaisir; son autorité est celle des lois, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des lois pour les faire régner; il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir: il est l'homme le moins libre et le moins tranquille de son royaume; c'est un esclave qui sacrifie son repos et sa liberté pour la liberté et la félicité publiques.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple comme un berger de son troupeau, ou comme un père de sa famille; mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchans par des punitions; il encourage les bons par des récompenses; il représente les dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t il pas assez de gloire à faire garder les lois? Celle de se mettre au-dessus des lois est une gloire fausse, qui ne mérite que de l'horreur et du mépris. S'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne saurait trouver aucune paix dans ses passions et dans sa vanité: s'il est bon, il doit goûter le plus pur et le plus solide de tous les plaisirs à travailler pour la vertu, et à attendre des dieux une éternelle récompense.

Télémaque, agité au-dedans par une peine secrète, semblait n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, et qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnait, contre ses véritables sentimens, un esprit de contradiction et de subtilité pour rejeter les vérités que Mentor lui expliquait: il opposait à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disait-il, prendre tant de peines pour se faire aimer des hommes qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchans qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire!

nisse zu sorgen; die Last des ganzen Staates und jedes Einzelnen liegt auf ihm; er muß sich zu ihren Schwachheiten herab lassen, sie mit Vaterliebe zurecht weisen, um sie weise und glücklich zu machen. Das hohe Ansehen, das er zu besitzen scheint, ist nicht sein eigen; er kann nichts, weder für seinen Ruhm, noch sein Vergnügen thun, seine Würde ist die Würde der Gesetze, und er muß ihnen gehorchen, um seinen Untergebenen ein gutes Beispiel zu geben. Eigentlich ist er nur der Beschützer der Gesetze, denen er die Herrschaft verschaffen soll, und er muß stets wachsam, stets thätig sein, um sie in ihrer Wirksamkeit zu erhalten. Unter allen Menschen seines Reichs wird ihm am wenigsten Freiheit und Ruhe zu Theil. Er ist weiter nichts, als ein Sklave, der der Freiheit und Glückseligkeit seines Volks seine eigene Freiheit und Ruhe zum Opfer bringt."

„Es ist nicht zu läugnen," erwiederte Mentor, „daß ein Regent nur darum Regent ist, damit er eben so für sein Volk Sorge trage, wie ein Hirte für seine Heerde, oder ein Vater für seine Familie; aber findest du, o Telemach, daß er unglücklich sei, weil ihm obliegt, der Wohlthäter einer großen Menge Menschen zu sein? Er bessert den Verbrecher durch Strafen, er ermuntert den Tugendhaften durch Belohnungen, und indem er solchergestalt die Menschen zur Tugend leitet, ist er der Stellvertreter der Götter auf der Erde. Giebt es einen höhern Ruhm, als den Gesetzen Gehorsam zu verschaffen? Die Ehre, über die Gesetze erhaben sein zu wollen, ist eine falsche Ehre, ein Fürst, der danach strebt, verdient nur Verachtung und Abscheu. Ein lasterhafter Fürst kann nur unglücklich sein, denn wie sollte ein Sklave seiner Leidenschaften und seines Ehrgeizes je Seelenruhe finden können? Ein guter Fürst aber muß nothwendig des reinsten und dauerhaftesten Glücks genießen, denn er widmet sein Leben der Tugend, und unvergänglicher Lohn wartet seiner."

Telemach, dessen Herz ein geheimer Kummer drückte, schienen diese Grundsätze neu zu sein, obgleich er von ihnen überzeugt war, und sie auch andern gelehrt hatte. Eine finstere Schwermuth flößte ihm gegen seine eigenen Überzeugungen ein Geist des Widerspruchs und des Grübelns ein, der ihn trieb, die Wahrheiten zu bestreiten, die ihm Mentor vortrug. Er setzte diesen Gründen die Undankbarkeit der Menschen entgegen. „Wie?" sagte er, „sollte man sich so sehr bemühen, die Liebe von Menschen zu gewinnen, die vielleicht unsere Zuneigung nie erwiedern werden, sollte man Unwürdigen Wohlthaten erweisen, die sich vielleicht derselben zu unserm eigenen Nachtheil bedienen werden?"

Mentor lui répondait patiemment : Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, et ne laisser pas de leur faire du bien : il faut les servir moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient, les dieux s'en souviennent et le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante et capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espèce de justice à la véritable vertu.

Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez point uniquement à les rendre puissans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs : cette gloire, cette abondance et ces délices les corrompront ; ils n'en seront que plus méchans, et par conséquent plus ingrats : c'est leur faire un présent funeste, c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le désintéressement ; en les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu ; et la vertu, si elle est solide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi, en leur donnant les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même, et vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des princes qui ne les ont jamais exercés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire, il travaillait, par ses exemples et par son autorité, à les rendre bons, il trouverait le fruit de son travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouverait dans la sienne et dans l'amitié des dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens dont le vaisseau était arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venaient, où ils allaient, et s'ils n'avaient point vu Ulysse. Le vieillard répondit : Nous venons de notre

Gelassen antwortete ihm Mentor: „Man muß auf die Undankbarkeit der Menschen gefaßt sein, aber doch nicht unterlassen, ihnen Gutes zu thun. Man muß für ihr Glück arbeiten, weniger ihrer selbst wegen, als aus Liebe zu den Göttern, die uns diese Pflicht auflegten. Das Gute, so man thut, ist nie verloren. Wenn es auch die Menschen vergessen, so erinnern sich die Götter desselben, und lohnen es. Und sollte sich auch die Menge undankbar bezeigen, so finden sich doch immer tugendhafte Menschen, die von unsern wohlthätigen Gesinnungen gerührt werden. Der Pöbel selbst, obgleich unstät und launisch, kann doch nicht umhin, ächter Tugend eine Art von Gerechtigkeit wiederfahren zu lassen.

Aber willst du die Undankbarkeit der Menschen verhindern, laß es nicht dein einziges Bestreben sein, deine Untergebenen mächtig, reich, durch Waffen furchtbar, und glücklich durch den Genuß des Vergnügens zu machen; dieser Ruhm, dieser Überfluß, dieses Vergnügen würde ihnen verderblich sein; sie würden nur um so schlimmer, und also auch um so undankbarer werden. Es wäre ein schädliches Geschenk, das du ihnen machtest, ein süßes Gift, das du ihnen bötest. Dagegen laß es dir angelegen sein, ihre Sitten zu bessern, und ihnen Gerechtigkeit, Furcht vor den Göttern, Menschenliebe, Treue, Mäßigung und Uneigennützigkeit einzuflößen. Indem du sie zu guten Menschen machst, beugest du ihrer Undankbarkeit vor. Du giebst ihnen, was allein gut ist, die Tugend, und die Tugend, wenn sie anders ächt ist, wird ihre Neigungen auf immer an den fesseln, der sie ihnen einpflanzte. So sorgest du also für deinen eigenen Vortheil, wenn du ihnen die wahren Güter des Lebens verschaffest, und wirst nie Ursache haben ihre Undankbarkeit zu fürchten. Darf man sich wundern, daß die Menschen gegen Regenten undankbar sind, die sie nur zur Ungerechtigkeit, zum Ehrgeiz, zur Lieblosigkeit, zum Stolz und zur Treulosigkeit angeleitet haben? Kann der Fürst andere Gesinnungen von seinen Untergebenen erwarten, als die er ihnen eingeflößt hat? Ließe er es sich hingegen angelegen sein, sie durch sein Beispiel und Ansehen zu guten Menschen zu machen, so würde er den Lohn seiner Arbeit in ihrer Tugend und, wenn ihm auch dieser entgehen sollte, wenigstens in seiner eigenen, und in der Freundschaft der Götter einen Ersatz für seine fehlgeschlagenen Hoffnungen finden."

Kaum war dieses Gespräch zu Ende, so ging Telemach hastig auf die Phäacier zu, deren Schiff am Ufer lag. Er wendete sich an einen Greis und fragte ihn, von wannen sie kämen, wohin sie gedächten, und ob sie den Ulysses nicht gesehen hätten. Der Greis erwiederte: „Wir

île, qui est celle des Phéaciens; nous allons chercher des marchandises vers l'Épire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti.

Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu; mais on dit qu'il se nomme Cléomènes, qu'il est né en Phrygie, qu'un oracle avait prédit à sa mère, avant sa naissance, qu'il serait roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie, et que, s'il y demeurait, la colère des dieux se ferait sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnèrent à des matelots qui le portèrent dans l'île de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avait un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable et adroit à tous les exercices du corps; il s'appliqua même avec beaucoup de goût et de génie aux sciences et aux beaux-arts. Mais on ne put le souffrir dans aucun pays : la prédiction faite sur lui devint célèbre; on le reconnut bientôt partout où il alla; partout les rois craignaient qu'il ne leur enlevât leurs diadèmes. Ainsi, il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien; mais à peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance et l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher, et choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure; ses talens éclatent toujours, dit-on, malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres, et pour les affaires les plus importantes : il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne, et qui le fait connaître au public. C'est son mérite qui fait son malheur; il le fait craindre et l'exclut de tous les pays où il veut habiter.

kommen aus unserm Vaterlande, der Insel der Phäacier; wir holen Waaren in Epirus; Ulysses, wie du schon vernommen, war in unserm Lande, aber er reiste wieder von dannen."

„Wer ist," fragte Telemach weiter, „jener traurige Mann, der die einsamsten Örter sucht, und auf die Abfahrt eures Schiffes wartet?" „Er ist ein Fremdling," antwortete der Greis, „den wir nicht kennen. Aber man sagt, er nenne sich Cleomenes, sei in Phrygien geboren, und das Orakel habe seiner Mutter vor seiner Geburt geweissagt, daß er König werden würde, wofern er aus seinem Vaterlande ginge, daß aber, wenn er in demselben verbliebe, der Zorn der Götter die Phrygier durch eine schreckliche Pest heimsuchen würde. Deshalb übergaben ihn seine Eltern gleich nach seiner Geburt Schiffern, die ihn nach der Insel Lemnos brachten. Dort wurde er insgeheim auf Kosten seines Vaterlandes erzogen, dem so viel daran lag, ihn von sich zu entfernen. Bald wurde er groß, stark, angenehm in seinem Betragen, und geschickt in allen Leibesübungen. Mit Geschmack und Fähigkeiten begabt, befliß er sich der Wissenschaften und schönen Künste; aber in keinem Lande wollte man ihn dulden. Die Weissagung, die ihn betraf, wurde ruchbar; wohin er kam, wurde er bald erkannt. Überall fürchteten die Könige, daß er ihnen ihre Krone entreißen möchte. So irrt er nun von Jugend auf umher, und findet keinen Ort in der Welt, wo ihm zu bleiben vergönnt wäre. Oft kam er zu entlegenen Völkern, fern von seinem Vaterlande; aber kaum war er in einer Stadt angelangt, so erfuhr man seine Geburt und den göttlichen Ausspruch über ihn. Vergebens verbirgt er sich den Menschen und wählt, wohin er kommt, irgend eine dunkle Lebensart; überall, so sagt das Gerücht, offenbaren sich wider seinen Willen seine Fähigkeiten zum Krieg, zu den Wissenschaften und den wichtigsten Geschäften. Unvorhergesehene Zufälle verwickeln ihn in jedem Lande in Verhältnisse, wodurch seine Vorzüge ans Licht gezogen werden. Seine Verdienste sind es, die sein Unglück machen. Man fürchtet sie und sie vertreiben ihn aus jedem Lande, worin er sich niederlassen will. Sein Schicksal ist, allenthalben

Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré partout, mais rejeté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte ni de l'Asie, ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paraît sans ambition, et il ne cherche aucune fortune : il se trouverait trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie ; car il sait qu'il ne pourrait porter que le deuil et les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il souffre, ne lui paraît point désirable ; il court malgré lui après elle, par une triste fatalité, de royaume en royaume ; et elle semble fuir devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, et qui ne lui cause que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos ! Il s'en va, dit-il, chercher vers la Thrace quelque peuple sauvage et sans lois qu'il puisse assembler, policer et gouverner pendant quelques années ; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissans : il compte de se retirer alors dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage et modéré, qui craint les dieux, qui connaît bien les hommes, et qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation, Télémaque tournait souvent ses yeux vers la mer, qui commençait à être agitée. Le vent soulevait les flots qui venaient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage : on s'embarque ; on n'entend que des cris confus sur ce rivage, par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

verehrt, geliebt, bewundert, aber auch aus allen bekannten Ländern verjagt zu werden. Er ist nicht mehr jung, und doch hat er weder in Asien, noch in Griechenland einen Ort finden können, wo ihm vergönnt gewesen wäre, in Ruhe zu leben. Er scheint ohne Ehrgeiz zu sein, und nicht nach dem Glück zu jagen. Er würde zufrieden leben, wenn ihm das Orakel nicht die königliche Würde verheißen hätte. Er hat keine Hoffnung, sein Vaterland je wieder zu sehen, denn er weiß, daß er nur Jammer und Thränen in alle Familien bringen würde. Die Königswürde selbst, die ihm so viele Leiden zuzieht, hat in seinen Augen keinen Werth. Ein jammervolles Verhängniß treibt ihn, ihr wider seinen Willen von Land zu Land nachzujagen, und sie scheint vor ihm zu fliehen, um dieses Unglücklichen bis in sein hohes Alter zu spotten. Trauriges Geschenk der Götter, welches seine schönsten Tage trübt, und ihm in einem Alter, wo der hinfällige Mensch nichts als Ruhe vonnöthen hat, nur Leiden bereitet. Er ist jetzt entschlossen, wie er sagt, nach Thrazien zu gehen, um dort irgend ein herumschweifendes, gesetzloses Volk durch das Band der Geselligkeit zu vereinigen, es gesittet zu machen, und einige Jahre zu beherrschen. Der göttliche Ausspruch, meint er, werde dann in Erfüllung gegangen, und er keinem schon gegründeten und blühenden Staate mehr furchtbar sein. Sein Vorsatz ist, sich hierauf nach Carien zu begeben, um sich dort dem Ackerbau zu widmen, den er leidenschaftlich liebt, und in ländlicher Einsamkeit der Freiheit zu genießen. Er ist ein weiser und tugendhafter Mann, der die Götter fürchtet, die Menschen kennt, und, wiewohl er sie wenig schätzt, mit ihnen in Frieden zu leben weiß. Dies ist, was man von diesem Fremdling erzählt, dessen Begebenheiten du von mir zu wissen verlangtest."

Während dieser Unterredung wendete Telemach seine Augen oft nach dem Meere hin. Es begann sich zu heben; der Wind regte die Wellen auf, welche sich an den Klippen brachen und sie mit weißem Schaume bedeckten. Der Greis sprach zu Telemach: „Ich muß dich verlassen, meine Gefährten erwarten mich." Er sprachs und lief dem Gestade zu. Die Phäacier schifften sich ein. Das Ufer erscholl von dem verworrenen Geschrei der Schiffer, welche mit Ungeduld dem Augenblick ihrer Abfahrt entgegen sahen.

Cet inconnu qu'on nommait Cléomènes avait erré quelque temps dans le milieu de l'île, montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avait point perdu de vue, et il ne cessait d'observer ses pas. Son cœur était attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune, loin de sa patrie. Au moins, disait-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissait la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant son vaisseau prêt, était descendu de ces rochers escarpés avec autant de vitesse et d'agilité qu'Apollon, dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère et qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Télémaque : il s'afflige sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer. En même temps il aperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, et profondément endormis. Ils étaient las et abattus : le doux sommeil s'était insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit avaient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avaient été si attentifs et si diligens pour profiter du vent favorable; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau phéacien, prêt à disparaître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller : un étonnement et un trouble secret tiennent ses yeux attachés sur ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle; et il est tout hors de lui-même, dans un

Der Unbekannte, der sich Cleomenes nannte, war einige Zeit mitten auf der Insel umhergeirrt, hatte die Spitze aller Felsen bestiegen, und von ihrer Höhe das unendliche Meer mit tiefer Traurigkeit betrachtet. Telemach hatte ihn nicht aus dem Gesichte verloren und beobachtete noch immer seine Tritte. Sein Herz fühlte sanftes Mitleid mit diesem tugendhaften, unglücklichen, umherirrenden Mann, den der Himmel zu großen Dingen bestimmt hatte, und den ein grausames Geschick verfolgte. „Mir," so sagte er bei sich selbst, „ist es doch vielleicht beschieden, Ithaka wieder zu sehen, aber dieser Cleomenes wird Phrygien nie wieder erblicken." Der Anblick eines Menschen, der noch unglücklicher war, als er, milderte Telemachs Leiden. Als Cleomenes das Schiff zur Abfahrt bereit sah, stieg er die jähen Felsen eben so schnell und behend herab, als Apoll in Lyciens Wäldern, die gelben Haare aufgebunden, über die Abgründe hineilt, um die Hirsche und die wilden Schweine mit seinem Geschoß zu erlegen. Schon war der Unbekannte in dem Schiff, es theilte die bittern Wogen, und entfernte sich von dem Ufer.

Ein geheimes banges Gefühl ergriff Telemachs Herz. Er trauerte, ohne zu wissen, warum; Thränen entfielen seinen Augen, und er fand eine süße Beruhigung in diesen Thränen. Zu gleicher Zeit wurde er gewahr, daß alle seine salentinischen Schiffsgenossen auf dem Gras in tiefem Schlafe lagen. Müd und ermattet lagen sie da. Der süße Schlummer hatte sich in ihre Glieder gesenkt, die feuchten Schlummerdüfte der Nacht waren durch Minervens Macht am hellen Tage über sie ausgegossen. Telemach erstaunte über diese allgemeine Betäubung der Salentiner, zu einer Zeit, wo die Phäacier so aufmerksam und so geschäftig gewesen waren, den günstigen Wind zu nützen. Aber seine Seele beschäftigte sich mehr damit, dem phäacischen Schiffe nachzusehen, das so eben mitten im Meer aus seinen Augen verschwinden wollte, als zu den Salentinern hinzugehen, um sie aus dem Schlummer zu wecken. Eine geheime Unruhe und Bestürzung fesselte seine Augen an das Schiff, das jetzt verschwunden war, und dessen Segel nur noch ein wenig weißlich über der bläulichen Fluth schwebten. Er hörte sogar Mentorn nicht, der zu ihm sprach. Er war außer sich, und in Entzückung verloren, gleich den Me-

naden, wenn sie die Thyrsusstäbe in ihren Händen schwingen, und die Ufer des Hebrus und der Rhodope und Ismarus von ihrem rasenden Geschrei erschallen.

Endlich erwachte er ein wenig aus der Art von Bezauberung, in der er sich befand, und Thränen begannen seinen Augen zu entfließen. „Ich wundere mich nicht, mein geliebter Telemach," sagte Mentor zu ihm, „dich weinen zu sehen. Die Ursache deines Schmerzes, die dir verborgen ist, ist es Mentorn nicht. Die Natur ist es, die zu dir spricht, du fühlest ihre Wirkungen; sie ist es, die deinem Herzen diese sanften Regungen einflößt. Der Unbekannte, der dich mit dieser Wehmuth erfüllte, ist der große Ulysses. Alles, was dir jener Alte von ihm unter dem Namen Cleomenes erzählt hat, ist eine bloße Erdichtung, die erfunden wurde, um die Rückkehr deines Vaters in sein Königreich desto besser zu verbergen. Sein Weg geht gerade gen Ithaka. Schon ist er dem Hafen nahe, und er erblickt endlich die so lange erseufzten Ufer wieder. Deine Augen haben ihn gesehen, wie es dir vordem verheißen wurde, aber ohne daß du ihn erkanntest. Bald wirst du ihn sehen und ihn erkennen, und auch er wird dich erkennen. Die Götter wollten nicht, daß ihr euch jetzt schon, außerhalb Ithaka, erkennen solltet. Sein Herz war nicht minder bewegt, als das deinige. Aber er ist zu weise, um sich irgend einem Sterblichen an einem Orte zu offenbaren, wo er dem Verrath und den Beschimpfungen der grausamen Freier der Penelope hätte ausgesetzt sein können. Dein Vater ist der weiseste aller Menschen. Sein Herz gleicht einem tiefen Brunnen; vergebens würde man es versuchen, ihm seine Geheimnisse zu entlocken. Er liebt die Wahrheit, und spricht nie etwas, das sie verletzen könnte, aber er sagt sie nur dann, wenn es nöthig ist, und die Weisheit verschließt seinen Mund, gleich einem Siegel, damit ihm kein unnützes Wort entgehe. Wie sehr war er bewegt, als er mit dir sprach! Wie viele Gewalt mußte er sich anthun, um sich nicht zu verrathen! Was litt er nicht, als er dich sah! Sieh, dies war die Ursache seiner Traurigkeit und seines Kummers."

Telemach sank während dieser Rede in Wehmuth und Trübsinn; ein Strom von Thränen stürzte aus seinen Augen. Vor Schluchzen vermochte er lange nicht zu antworten. Endlich brach er in diese Worte aus: „Ach, mein theurer Mentor, ich fühlte wohl, daß dieser Unbe-

transport semblable à celui des Ménades lorsqu'elles tiennent le thyrse en main, et qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hèbre, et les montagnes de Rhodope et d'Ismare.

Enfin il revient un peu de cette espèce d'enchantement, et les larmes recommencent à couler de ses yeux. Alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cause de votre douleur qui vous est inconnue ne l'est pas à Mentor : c'est la natnre qui parle et qui se fait sentir ; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion est le grand Ulysse ; ce qu'un vieillard phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomènes n'est qu'une fiction faite pour cacher plus sûrement le retour de votre père dans son royaume. Il s'en va tout droit à Ithaque ; déjà il est bien près du port, et il revoit enfin ces lieux si long-temps désirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avait prédit autrefois, mais sans le connaître : bientôt vous le verrez et vous le connaîtrez, et il vous connaîtra ; mais maintenant les dieux ne pouvaient permettre votre reconnaissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a pas été moins ému que le vôtre ; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel, dans un lieu où il pourrait être exposé à des trahisons, et aux insultes des cruels amans de Pénélope. Ulysse, votre père, est le plus sage de tous les hommes : son cœur est comme un puits profond, on ne saurait y puiser son secret. Il aime la vérité, et ne dit jamais rien qui la blesse ; mais il ne la dit que pour le besoin ; et la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! que n'a-t-il point souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendait triste et abattu.

Pendant ce discours, Télémaque, attendri et troublé, ne pouvait retenir un torrent de larmes ; les sanglots l'empêchèrent même long-temps de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je sentais bien dans cet inconnu je ne sais

quoi qui m'attirait à lui et qui remuait toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant son départ, que c'était Ulysse, puisque vous le connaissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler et sans faire semblant de le connaître? Quel est donc ce mystère? Serai-je toujours malheureux? Les dieux irrités me veulent-ils tenir comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses lèvres avides? Ulysse! Ulysse! m'avez-vous échappé pour jamais? Peut-être ne le reverrai-je plus! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparaient! Au moins si je le suivais, je mourrais avec lui! O Ulysse! ô Ulysse! si la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie), je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycènes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embrasserais; je serais déjà avec lui dans le port d'Ithaque; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant: Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits; vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le reconnaître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'était pas mort? Aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux; et cette assurance, qui devrait vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume! Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède; et il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore.

C'est pour exercer votre patience que les dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu; sachez que c'est le plus utile de votre vie, car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient, pour devenir maître de soi et des autres: l'impatience, qui paraît une force et une vigueur

kannte mich durch eine geheime Gewalt an sich zog, und mein ganzes Herz erschütterte. Aber warum sagtest du mir nicht vor seiner Abreise, daß es Ulysses sei, da du ihn doch kanntest? Warum ließest du ihn scheiden, ohne mit ihm zu sprechen, und ohne es dir merken zu lassen, daß du ihn kennest? Welches Geheimniß ist dies? Werden meine Leiden nie enden? Wollen die erzürnten Götter mich ewig dürsten lassen, wie den Tantalus, den ein tückisches Wasser täuscht, das stets seinen brennenden Lippen entflieht? Ulysses, mein Vater, bist du mir auf immer entrissen? Ach, ich werde dich wohl nie wieder sehen! Du wirst in die Schlingen fallen, die Penelopens Freier für mich bereiteten! Wäre ich ihm gefolgt, so hätte ich doch den Trost, mit ihm zu sterben. O mein Vater, wenn der Sturmwind dich nicht an irgend eine Klippe wirft, (denn habe ich nicht alles von dem feindseligen Geschick zu fürchten?) so zittere ich vor Furcht, es möchte dich in Ithaka eben das schreckliche Schicksal treffen, das den Agamemnon zu Mycenä traf. Ach Mentor, warum mißgönntest du mir mein Glück? Ich würde ihn jetzt umarmen! Schon wäre ich mit ihm in dem Hafen von Ithaka angelangt, und wir würden streiten, um unsere Feinde zu überwinden."

Lächelnd gab ihm Mentor zur Antwort: „Sieh, geliebter Telemach, wie der Mensch ist. Du versinkest in Jammer, weil du deinen Vater sahst ohne ihn zu erkennen. Was hättest du gestern für die Gewißheit gegeben, daß er noch lebe? Heute hast du dich mit deinen Augen davon überzeugt, und diese Überzeugung, die dich entzücken sollte, füllt deine Seele mit bitterm Gram. So sieht das kranke Herz des Menschen mit Verachtung an, wonach es mit heißer Sehnsucht strebte, sobald es im Besitz desselben ist, und ist sinnreich, sich über das zu quälen, was es noch nicht besitzt.

Die Götter lassen dich in dieser Ungewißheit, um deine Geduld zu üben. Du siehest diese Zeit für verloren an, aber wisse, daß sie die kostbarste deines Lebens ist, denn diese Leiden dienen, dich in einer Tugend zu üben, die die unentbehrlichste ist für Jeden, der zur Herrschaft bestimmt ist. Wer über sich und andere Menschen gebieten soll, muß lernen geduldig sein. Die Ungeduld, welche Kraft und Seelen-

de l'âme, n'est qu'une faiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre et souffrir est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret : l'un et l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il le faut, ses coursiers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent ; et l'homme faible auquel ils échappent est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses désirs indomptés et farouches dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste ; il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien mesurer ; il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr ; il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner quand le sage laboureur sème : tout ce qu'il fait à la hâte et à contre-temps est mal fait, et ne peut avoir de durée non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui se livre à ses désirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous et s'enfuient comme un songe léger que le réveil fait disparaître, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence et les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme allait avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon ;

stärke anzukündigen scheint, ist weiter nichts als Schwäche und Unvermögenheit, das Widrige zu ertragen. Wer die Zeit nicht erwarten, nicht dulden kann, ist einem Menschen ähnlich, der unfähig ist, ein Geheimniß zu verschweigen. Beiden mangelt es an der Stärke der Seele, ihre Triebe im Zaume zu halten; sie gleichen einem Menschen, der auf einem Wagen daher fährt, aber dessen Hand nicht stark genug ist, die raschen Pferde anzuhalten, wenn es sein muß. Sie gehorchen dem Zügel nicht mehr, sie rennen dahin, und der Schwache, den sie mit sich fortreißen, wird in seinem Falle zerschmettert. So wird auch der ungeduldige Mensch von seinen wilden, zügellosen Begierden in einen Abgrund von Elend gestürzt, und je größer seine Macht ist, desto verderblicher wird ihm seine Ungeduld. Er kann nichts erwarten, er nimmt sich nicht die Zeit, irgend etwas gehörig abzuwägen, Allem wird Gewalt angethan, damit er seine Wünsche befriedige. Er zerstört die Zweige, um die Frucht zu pflücken, ehe sie reif ist. Er rennt eher die Thüren ein, als daß er warten sollte, daß man sie ihm öffne. Er will erndten, wenn der verständige Landmann seinen Acker besäet. Alles, was er so in der Eile und zur Unzeit thut, ist übel gethan, und hat eben so wenig Bestand, als seine unstäten Begierden. So unsinnig denkt ein Mensch, der allmächtig zu sein glaubt, und sich von seinen unbändigen Begierden zum Mißbrauch seiner Macht hinreißen läßt. Die Götter wollen dich diese Tugend lehren, theurer Telemach, darum üben sie dich so sehr in der Geduld, darum scheinen sie gleichsam zu ihrer Lust dich in der Irre herum zu führen, und dich immer in Ungewißheit zu lassen. Die Güter, nach denen du strebst, zeigen sich deinen Blicken, und entziehen sich denselben wieder, wie ein flüchtiger Traum, der beim Erwachen verschwindet, um dich zu lehren, wie unstät und vergänglich selbst das ist, was man schon fest in Händen zu haben glaubt. Die weisesten Lehren deines Vaters werden dir nicht so nützlich sein, als seine lange Abwesenheit und die Leiden, die du erduldest, indem du ihn aufsuchst."

Und nun wollte Mentor Telemachs Geduld zum Letztenmale und auf eine noch stärkere Weise auf die Probe setzen. In dem Augenblick, da der junge Mann sich anschickte, die Schiffer mit Eifer zur Beschleunigung ihrer Abreise anzutreiben, hielt ihn Mentor auf einmal zurück, und bewog ihn, Minerven an dem Gestade des Meers ein feierliches Opfer zu bringen. Telemach folgte, willig gehorchend, der Weisung Mentors. Zwei Altäre von Rasen wurden errichtet. Das

l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel, et reconnaît la puissante protection de la déesse.

A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là, il aperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent, quand l'Aurore, de ses doigts de rose, ouvre les portes de l'orient et enflamme tout l'horizon; ses yeux creux et austères se changent en des yeux bleus d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine; sa barbe grise et négligée disparaît; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grâce, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnaît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement éclose au soleil; on y voit la blancheur des lis mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple et négligée : une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flottans : ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel, et les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche pas du pied à terre; elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes : elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrières; Mars même en serait effrayé : sa voix est douce et modérée, mais forte et insinuante; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque et qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse : sur son casque paraît l'oiseau triste d'Athènes, et sur sa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques Télémaque reconnaît Minerve.

O déesse! dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son père!... Il voulait en dire davantage, mais la voix lui manqua; ses lèvres s'efforçaient en vain d'exprimer les pensées qui sortaient avec impétuosité du fond de son cœur : la divinité présente l'accablait,

Rauchwerk steigt empor, das Blut der Opferthiere fließt, Telemach schickt zärtliche Seufzer gen Himmel, er fühlt den mächtigen Schutz der Göttin.

Kaum war das Opfer geendigt, als er Mentorn in das Dunkel eines kleinen, nahen Gehölzes folgte. Auf einmal sieht er, daß das Antlitz seines Freundes eine neue Gestalt annimmt. Die Runzeln seiner Stirn verschwinden, wie die Schatten der Nacht verschwinden, wenn Aurora mit Rosenfingern die Pforten des Osts öffnet, und den ganzen Horizont in Flammen setzt. Seine hohlen und ernsten Augen nehmen eine blaue Farbe von himmlischer Anmuth an; ein göttliches Feuer strahlt aus ihnen. Sein grauer, vernachlässigter Bart verschwindet. Züge edler Erhabenheit, mit holder Anmuth vermischt, zeigen sich den erstaunten Augen Telemachs. Er erkennt ein weibliches Gesicht, dessen Haut an Feinheit einer zarten Blume glich, die sich so eben den Strahlen der Sonne geöffnet hat. Die weiße Farbe der Lilie, und das Roth der aufblühenden Rose war über dasselbe ausgegossen. Ewige Jugend blühte auf demselben; einfache, ungekünstelte Majestät strahlte aus demselben hervor. Ambrosische Düfte entflossen ihren wallenden Locken. Ihr Gewand leuchtete, wie die lebhaften Farben, womit die Sonne bei ihrem Aufgang die düstern Wölbungen des Himmels bemalt, und den Saum der Wolken vergoldet. Die Göttin berührte den Boden nicht mit ihren Füßen; leicht gehoben schwebte sie in der Luft, wie ein Vogel, der sie mit seinen Flügeln theilt. In ihrer mächtigen Hand hielt sie eine glänzende Lanze, fähig, den kriegerischen Städten und Völkern Furcht einzuflößen, und selbst den Kriegsgott in Schrecken zu setzen. Sanft und lieblich, aber zugleich stark und überredend tönte ihre Stimme. Gleich feurigen Geschossen durchdrangen ihre Worte Telemachs Seele, und füllten sie mit süßen Schmerzen. Auf ihrem Helm erschien der traurige Vogel von Athen, und auf ihrer Brust strahlte die furchtbare Aegyde. An allen diesen Zeichen erkannte Telemach Minerven.

„So warst du es also selbst, o Göttin," rief er aus, „die sich herab ließ, den Sohn des Ulysses aus Liebe zu seinem Vater zu geleiten!" Er wollte noch mehr sagen, aber die Stimme gebrach ihm, und seine Lippen strebten vergebens, die Empfindungen auszudrücken, welche gewaltsam aus dem Innersten seiner Seele hervorströmten. Die Gegen-

et il était comme un homme qui, dans un songe, est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui, par l'agitation pénible de ses lèvres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert, et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ?

Vous avez rempli, comme votre père, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment : combattez avec lui, et obéissez-lui comme le moindre de ses sujets; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu.

Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or : écoutez tout le monde, croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même : craignez de vous tromper ; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

Aimez les peuples; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes violens et les plus dangereux.

Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvé-

wart der Göttin drückte ihn nieder. Er glich einem Menschen, den ein beängstigender Traum des Athems beraubt, und der, trotz des mühsamen Bestrebens, seine Lippen zu bewegen, keinen Laut hervorbringen kann.

Endlich sprach Minerva diese Worte: „Sohn des Ulysses, höre mich zum letzten Male. Kein Sterblicher wurde je mit so viel zärtlicher Sorgfalt von mir erzogen, als du. Von meiner Hand geleitet, entgingst du den Schiffbrüchen, den Gefahren unbekannter Länder, blutiger Kriege und allen Übeln, die das Herz eines Menschen auf die Probe setzen können. Durch fühlbare Erfahrungen lehrte ich dich den Unterschied zwischen wahren und falschen Grundsätzen der Regierungskunst kennen. Deine Fehltritte waren dir nicht minder nützlich, als deine Leiden. Denn wo ist der Mensch, der mit Weisheit regieren könnte, wenn er keine widrigen Schicksale erfahren, und keinen Nutzen aus den Leiden gezogen hat, in welche ihn seine Fehler stürzten?

Wie dein Vater hast du Länder und Meere mit dem Ruf deiner traurigen Begebenheiten erfüllt. Gehe hin, jetzt bist du würdig, die Pfade zu betreten, die er betrat. Eine kurze und leichte Überfahrt wird dich nach Ithaka bringen, wo dein Vater in diesem Augenblicke ans Land steigt. Kämpfe an seiner Seite. Gehorche ihm, wie der geringste seiner Unterthanen. Geh ihnen mit deinem Beispiele voran. Er wird dir Antiopen zur Gemahlin geben, und du wirst glücklich mit ihr leben, weil ihre Schönheit dein Herz minder rührte, als ihre Weisheit und Tugend.

Sitzest du einst auf dem Throne, so sei es dein Stolz, die goldene Zeit wieder herbei zu führen. Höre jeden Menschen, traue wenigen. Vor allem aber hüte dich, dir selbst zu viel zu trauen. Fürchte den Irrthum, aber scheue dich nie, Andere sehen zu lassen, daß du dich geirrt habest.

Liebe dein Volk, und vergiß nichts, wodurch du dir seine Zuneigung erwerben kannst. Die Furcht ist nothwendig, wenn es an Liebe fehlt, aber man muß sich derselben ungern und nur als eines gewaltsamen und gefährlichen Heilmittels bedienen.

Erwäge immer zum voraus alle Folgen dessen, was du unternehmen willst. Stelle dir das Schlimmste vor, was sich ereignen kann, und

biens; et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue: celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime.

Fuyez la mollesse, le faste, la profusion; mettez votre gloire dans la simplicité; que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne et de votre palais; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur.

N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècles les plus éloignés: les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles.

Surtout soyez en garde contre votre humeur: c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort; il entrera dans vos conseils, et vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes: elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons; elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, faible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

Craignez les dieux, ô Télémaque! cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme; avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, et la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est temps que vous appreniez à mar-

wisse, daß der wahre Muth darin besteht, der Gefahr in die Augen zu sehen, und sie zu verachten, wenn man sie nicht vermeiden kann. Wem schon vor ihrer Vorstellung bangt, der wird nie herzhaft genug sein ihren Anblick ruhig zu ertragen, wenn sie wirklich erscheint. Der verdient allein den Namen des Weisen und Edlen, der alle Gefahren, die ihn bedrohen, erkennt, diejenigen vermeidet, die er vermeiden kann, und es mit den übrigen aufnimmt, ohne vor ihnen zu erschrecken.

Fliehe die wollüstige Trägheit, den Prunk, die Verschwendung. Setze deinen Ruhm in die Einfalt der Sitten. Deine Tugenden und wohlthätigen Handlungen seien der Schmuck deines Palastes und die Wache, die deine Person umgiebt, und aus deinem Beispiele lerne die Welt, worin die wahre Ehre besteht.

Vergiß es nie, daß nicht ihr eigener Ruhm, sondern das Wohl des Volks die Bestimmung der Fürsten ist. Das Gute sowohl als das Böse, das sie thun, erstreckt sich von Geschlecht zu Geschlecht, bis zu der spätesten Nachkommenschaft. Die Regierung eines einzigen schlimmen Fürsten macht bisweilen das Unglück vieler Jahrhunderte.

Vor allem hüte dich, dich von der Laune beherrschen zu lassen. Sie ist ein gefährlicher Feind, den du bis zu deinem Tode im Busem tragen würdest. Sie würde sich in deine Berathschlagungen mischen, und zum Verräther an dir werden, wenn du ihr Gehör gäbest. Die Laune macht, daß wir die günstigsten Gelegenheiten versäumen; sie erzeugt kindische Zuneigungen und Abneigungen, und läßt uns unsere wichtigsten Vortheile übersehen. In diesem Zustande entscheiden die nichtigsten Gründe über Sachen von der größten Wichtigkeit. Sie verdunkelt alle Vorzüge des Geistes, schwächt den Muth, und erniedrigt den Menschen zu einem wankelmüthigen, schwachen, verächtlichen und unerträglichen Wesen. Sei mißtrauisch gegen diesen Feind.

Fürchte die Götter, o Telemach! diese Furcht ist das größte Kleinod des menschlichen Herzens. Zugleich mit ihr werden Weisheit, Gerechtigkeit, Seelenruhe, Freude, reines Vergnügen, wahre Freiheit, süßer Überfluß und unbefleckter Ruhm dir zufallen.

Ich verlasse dich nun, mein Sohn, aber meine Weisheit wird dich nicht verlassen, wofern du nur stets eingedenk bleibest, daß du ohne sie nichts vermagst. Es ist nun Zeit, daß du allein gehen lernest.

cher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Égypte et à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfans lorsqu'il est temps de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la déesse eut achevé ce discours qu'elle s'éleva dans les airs, et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle disparut. Télémaque, soupirant, étonné et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut son père chez le fidèle Eumée.

FIN.

Ich trennte mich nur deßwegen in Aegypten und Salent von dir, um dich zu gewöhnen, meines wohlthätigen Beistandes entbehren zu lernen; so entwöhnt man die Kinder von der Mutter, wenn es Zeit ist, ihnen die Milch zu entziehen, und ihnen festere Nahrung zu reichen."

Kaum hatte die Göttin diese Worte geendigt, als sie sich in die Luft erhob, sich in eine goldene und lasurne Wolke hüllte und verschwand. Telemach, seufzend, erstaunt und außer sich, warf sich kniend zur Erde, und streckte seine Hände gen Himmel. Dann weckte er seine Genossen, beschleunigte seine Abreise, langte in Ithaka an, und fand und erkannte seinen Vater in dem Hause des treuen Eumäus.

Ende.







